BnF Gallica

Théodore de Banville. Scènes de la vie. Contes pour les femmes. Avec un dessin de Georges Rochegrosse

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Banville, Théodore de (1823-1891). Théodore de Banville. Scènes de la vie. Contes pour les femmes. Avec un dessin de Georges Rochegrosse. 1881.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

8°Y2
41587

CONTES

POUR

LES FEMMES

Y2

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

LA VÉRITÉ.

THÉODORE DE BANVILLE

— SCÈNES DE LA VIE —

CONTES
POUR
LES FEMMES

AVEC UN DESSIN DE GEORGES ROCHEGROSSE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS
DON N° 41812

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1881

Tous droits réservés.

51811

AVANT-PROPOS.

Si les mœurs et les décors de la vie se renouvellent sans cesse, il n'en est pas de même des formes littéraires, dont le nombre est extrêmement borné. C'est pourquoi nous devons garder avec soin celles qui existent, et quand elles sont injustement tombées en désuétude, tâcher de les remettre dans la lumière. Pénétré de cette vérité, j'ai été assez heureux jadis pour être le premier à tirer de l'oubli des dessins de poèmes essentiellement et sains et robustes, comme la Ballade de Villon et le Triolet, qui plus tard, grâce aux poètes qui me suivirent, sont devenus d'une application usuelle et ont décidément triomphé. Aujourd'hui, non plus seul, cette fois, mais en même temps que d'autres écrivains passionnés pour nos origines, je tente de restituer, de remettre en honneur chez nous le vieux Conte français. Il m'a

semblé qu'avec son allure vive et précise, il pourrait merveilleusement servir à représenter la vie moderne, si touffue, compliquée et diverse, qu'il est impossible de regarder par larges masses, et que vraiment on ne peut saisir que dans ses épisodes, comme par de courtes rhapsodies, où sont vues et fixées en courant les innombrables escarmouches de cette Iliade.

Quel domaine infini que celui du Conte! Parfois ce n'est qu'une causerie, un gai propos, un joyeux devis, comme dans les deux morceaux qui ouvrent ce volume; ou une épigramme, une nouvelle à la main sertie dans un court récit; d'autres fois, c'est, en quelques pages, tout un roman avec ses péripéties émouvantes, et on n'ignore pas que *Le Lys dans la Vallée* n'est que le développement d'un des plus beaux Contes de la Reine de Navarre. Mais pour prouver jusqu'à l'évidence que cette forme peut servir à reproduire fidèlement notre vie actuelle, j'ai dû choisir des sujets, non seulement d'une réalité absolue, mais connus de tous les Parisiens, qui, dès les premières lignes reconnaîtront les personnages et les nommeront de leurs véritables noms. Il est même facile de voir que le même personnage reparaît souvent dans plusieurs Contes; mais si alors je lui ai donné plusieurs noms différents, c'est pour ne pas emprunter même un procédé au second Rabelais, à

l'immortel créateur de *La Comédie Humaine*, trop grand pour que nul de nous ait le droit de marcher dans ses souliers, ou dans ses vieilles savates.

Les Femmes reconnaîtront bien que ces Contes ont été écrits pour elles, car j'en ai banni avec soin toutes les vieilles conventions banales, que d'ordinaire on prétend leur faire accepter comme articles de foi. J'ai cru que la vertu et l'amour sont des choses assez grandes en elles-mêmes pour se passer des hypocrites mensonges et des fictions sentimentales.

T. B.

Paris, le 2 février 1881.

DIZAIN, POUR COMMENCER

Sans toutefois avoir vidé mon sac,
En voyageant parmi les Amathontes
Qu'on voit fleurir au pays des Balzac,
S'il faut ici mettre en ordre mes comptes
En bon mercier, j'ai fait soixante contes.
O terreur, joie, astres de l'univers,
Êtres cruels, divins, riants, pervers,
Accordez-moi vos bontés protectrices,
Car le sujet de ces contes divers,
C'est toujours vous, Femmes, chères lectrices!

CONTES

POUR

LES FEMMES

I

LE GÉNIE DES PARISIENNES

Paris est la ville artiste et poète par excellence; mais les plus grands artistes et les plus grands poètes de Paris, ce sont les Parisiennes. Pourquoi? Parce que, tandis que ses peintres, ses rimeurs et ses statuaires, en évoquant l'âme du passé ou en saisissant par une prodigieuse puissance de compréhension l'esprit de la vie moderne, produisent seulement des œuvres idéales et fictives, les Parisiennes imaginent, achèvent, complètent à chaque instant une œuvre réelle et vivante, car elles se créent elles-mêmes.

Et c'est un mot qu'il faut prendre au pied de la lettre! Car de même que la nature avait borné son effort à inventer l'églantine, et que de l'églantine le seul génie de l'homme a fait cette fleur splendide, farouche, enivrante, délicieuse, qui se nomme la Rose, de même les hasards de l'histoire et de la vie

sociale n'avaient abouti qu'à nous donner des femmes nées à Paris ou habitant Paris; mais de ces êtres quelconques, la Parisienne se recréant, se modelant, se façonnant elle-même d'après un merveilleux idéal de beauté, de grâce, d'élégance et de jeunesse, a fait cette créature inimitable, épique, savante comme un dieu, et en apparence ingénue comme un enfant : la Parisienne!

Les Parisiennes font d'elles-mêmes ce qu'elles doivent et veulent être, et d'abord, avant tout, elles transforment leur corps et leur beauté, non par le *maquillage* et les artifices, (car ce serait une manière trop simple d'expliquer des chefs-d'œuvre!) mais par la constante action d'un génie créateur. Le corps et aussi l'âme qu'elles ont reçus en naissant, sont pour elles de simples matériaux qu'elles mettent en œuvre. Le corps, elles le rendent beau par une gymnastique multiple et diverse, et surtout par le désir obstiné de la beauté. L'âme, elles la perfectionnent et pour ainsi dire la font éclore par une intuition absolue de tout, par le don inné et cultivé sans cesse de la synthèse, et par un amour de l'ordre et du rythme qui produit toutes les grâces, et même la vertu! Elles achèvent, coordonnent, proportionnent l'ouvrage rudimentaire, et dans l'étonnant miracle de leur éclosion spirituelle et physique, elles sont à la fois le statuaire et le bloc de marbre.

Leur principal caractère est l'inspiration. Ainsi au théâtre, à une première représentation, leurs toilettes sont ce qu'il faut qu'elles soient pour la circonstance fortuite qui se produit, et qui ne pouvait être prévue. Par exemple, si un prince, sans s'être fait annoncer à l'avance, assiste à la représentation, les toilettes des Parisiennes (poèmes toujours inouïs d'invention et de mélodie, car ainsi

que dans une peinture de Delacroix, il y a été tenu compte même des reflets de reflets!) sont précisément ce qu'elles doivent être dans une salle où il y a un prince! Ceci évidemment affirme l'existence d'un magnétisme par lequel les idées se communiquent en dépit des obstacles de temps et de lieu, indépendamment de leur forme, et pour ainsi dire, s'aspirent, se respirent comme l'air.

Les Parisiennes traduisent en modes les idées générales! Ainsi elles avaient exprimé ce qu'il y eut de rassérénant et de familial dans le bourgeoisisme de Louis-Philippe, par des bandeaux plats d'une netteté et d'une propreté qui charmaient le regard, en faisant par derrière, avec les cheveux, un simple *huit*, coiffure dont on retrouve la parfaite image dans les lithographies de Devéria, dans les statuettes de Barre, et dans la collection longtemps exposée au passage Vivienne, pour laquelle le modeleur italien Flosi avait moulé les bustes de mademoiselle Plessy, de Déjazet, de madame Doche, des sœurs Ellsler.

Sous l'empire, au contraire, lorsque l'expansion de l'or et la fièvre des combinaisons financières eurent produit une vie d'éblouissement et de fantaisies, les Parisiennes encore se mirent à l'unisson de cette renaissance exaltée, en adoptant pour coiffure des frisons, des fouillis de boucles et de tresses plus compliqués et touffus que ceux dont se couronnait le front des Dianes du seizième siècle, et de fabuleux chignons qui, en somme, avaient une grande tournure. Mais comme il est dans leur destinée d'être essentiellement égarantes, décourageantes pour les femmes étrangères, dès que par leur exemple elles eurent décidé les femmes des Amériques et des plus lointaines Australies à s'accrocher dans le dos de lourds faux chignons, si bien que dans tout l'univers, les femmes chauves se cru-

rent décidément en sûreté, les Parisiennes se mirent à relever leurs cheveux par derrière, à en montrer les racines. Et que firent celles qui n'en avaient pas? Elles en eurent. Puisqu'il le fallait!

Prendre à l'antiquité, à l'Orient, à tous les temps ce qui a fait leur élégance particulière, et, sans le détruire, le réduire à la formule parisienne, telle est la constante occupation de ces grandes artistes. A quoi croyez-vous que pensait mademoiselle Rachel, lorsque chantant devant le public la plus belle musique du monde, je veux dire la poésie de Corneille et de Racine, elle ressuscitait Hermione, Phèdre, Camille, Chimène, Roxane, Monime? A traduire l'impression que donnent chez le poète ces idéales figures? Oui, sans doute, mais accessoirement, car elle s'occupait bien plutôt de les dévaliser, de prendre à chacune d'elles ce qui fait sa grâce spéciale. Et si elle fut Grecque, Romaine, Espagnole, Orientale en jouant ces grands rôles, elle le fut mille fois plus en Parisienne se promenant à pied sur le boulevard, car le type le plus accompli de beauté suprême qu'il ait jamais été donné à personne de voir, c'est mademoiselle Rachel portant un châle de l'Inde, comme elle portait la pourpre des Dieux, et elle réalisait alors un chef-d'œuvre d'harmonie et de proportion supérieur à la Polymnie!

Je parle d'elle à dessein, car statuaire modelant sa propre chair et les lignes de son visage, elle le fut plus que toutes les autres Parisiennes réunies. Un visage maigre avec un grand front bombé, des yeux d'ombre enfoncés, une bouche rentrée, un grand menton pointu, un corps osseux et des bras maigres, voilà ce qu'elle avait reçu de la nature; à force de génie, de volonté, de passion, d'amour et d'or dépensé à de belles choses, ce qui est la grande alchimie, de toute cette attirante laideur de petite

guitariste des rues, elle avait fait la Rachel qu'on a connue, une femme de Corinthe ou de Syracuse, ayant en plus le geste moelleux des Coysevox, l'intensité d'un Gavarni, une lèvre que cherche la lumière et dans ses sombres yeux la subtile flamme de l'esprit!

Quel âge a une Parisienne? Question grave à laquelle il faut tout de suite répondre très nettement. La première magie, le premier prodige, le premier devoir d'une Parisienne, c'est de supprimer l'âge et tout ce qui y ressemble. Car la nature, songeant surtout à la reproduction de la race, n'a donné à la femme que cinq années de beauté et de vraie jeunesse ; mais la Parisienne a créé pour elle-même une jeunesse absolument voulue, qui dure trente ans, et il faut ce temps-là au moins pour arriver à compléter et à finir l'être étonnant et charmant qu'elle est. Et j'insiste là-dessus que cette magie consiste non à peindre, à dissimuler les rides, à remplacer les cheveux tombés, les chairs flétries, mais à n'avoir rien de tout cela. La véritable Parisienne, et c'est ce qui fait sa force, ne connaît ni le marchand de cheveux, ni le dentiste, ni le parfumeur, et se lave avec de l'eau pure, comme une religieuse.

Si vous voulez savoir comment agira une Parisienne dans une circonstance donnée, prenez le contre-pied du lieu commun généralement admis, et vous le saurez exactement. Soyez assuré qu'elle fera toujours le contraire de ce qu'indique le vulgaire poncif d'élégance ou d'esprit, et la fausse sentimentalité de romance. Ainsi : excellente écuyère, cela va sans dire, elle ne sera pas une amazone tumultueuse, ne s'élancera pas du haut des rochers et ne franchira pas de torrents, pour ne pas ressembler à une héroïne de keepsake. Elle ne sera

jamais malade! On ne la verra qu'aux heures où elle veut être vue, toujours en scène et toujours naturelle. Elle ne servira chez elle, à ses invités, ni faux turbot, ni faux vin de Madère, ne fera pas de tirades, et non seulement elle évitera toutes les plaisanteries banales (contre la poésie, l'Académie, les maris trompés, etc.), mais elle ne prononcera jamais un *mot* qui puisse servir de trait dans un vaudeville ou à la fin d'une nouvelle à la main. En amour elle sera correcte, et jamais, quoi qu'il arrive, ne fera rien qui, de près ou de loin, puisse ressembler à une situation de roman : aussi, l'homme véritablement aimé d'une Parisienne est-il plus qu'un dieu!

Jamais étonnée, et comprenant tout, sans jamais demander aucune explication, même si on prononce devant elle un mot de la langue sanscrite, en revanche elle aimera mille fois mieux mourir dans les tourments que de prononcer jamais un mot technique, ou appartenant à un argot spécial de métier ; car garder l'admirable langue vulgaire et la défendre contre les marchands de nouveautés, les savants, les médecins et les cuisiniers, est encore un des plus grands problèmes que résolve et défie, à chaque minute, l'inépuisable génie des Parisiennes.

II

ACCOMPAGNER UNE FEMME

Que ce soit à titre de mari, de frère ou d'ami, ce qui ne fait rien à l'affaire, l'homme choisi par une femme pour l'accompagner dans Paris pendant quelques heures, accomplit la plus glorieuse, la plus périlleuse et la plus difficile de toutes les missions, qui demande tout, génie, idéal, fantaisie, et une expérience profonde de la vie et de toutes les vies, en pleine jeunesse! car l'homme qui accompagne une femme doit être jeune, et il est jeune.

Pourquoi? Par la nature même des choses. Parce qu'il doit non seulement pouvoir la défendre, mais représenter plastiquement celui qui peut la défendre, — afin d'anéantir par le seul fait de sa présence toute tentative de manque de respect, lors même qu'elle essaierait seulement de se manifester par une imperceptible nuance. Il faut aussi qu'il soit beau, parce que la femme qui sort, et dont la sortie doit être un triomphe, a le droit d'être enviée à tous les points de vue, et notamment pour la beauté de son cavalier; mais cette beauté sera de telle nature, absolument distinguée, loyale et honnête, que la femme qui sort ne pourra pas être accusée, même par le plus vil des calomniateurs, d'avoir choisi son compagnon *uniquement* à cause de sa beauté.

Venons à la question d'argent, dont en toute occasion il faut se débarrasser tout de suite! Que la sortie doive se prolonger pendant plusieurs heures ou pendant cinq minutes, l'homme qui accompagne une femme aura à sa disposition, et dans sa poche! tous les trésors de Rothschild, car il serait un fat si sa compagne lui demandait la lune, par exemple, et s'il ne la lui donnait pas immédiatement et sans répliquer. Il devra avoir dans sa poche, pour éviter toute attente, fût-elle d'un cent-millième de seconde, des banknotes, des monnaies d'or et d'argent, des piécettes et des sous de tous les pays, et même de tous les temps, car il pourrait arriver que la femme accompagnée eût le caprice d'acheter quelque chose dans un magasin espagnol ou dans un magasin légitimiste, et de payer la marchandise achetée avec des monnaies espagnoles ou avec des louis à l'effigie de Louis XVI. Est-il utile de dire que le cavalier sait régler tout et payer les notes les plus compliquées sans que la femme en voie rien et soit offensée de ces vilenies? Elle verra seulement dans l'œil du cavalier, non à un signe! mais à une certaine expression assurée et tranquille, que les choses d'argent ont reçu leur solution.

S'il arrive un accident quelconque à la toilette de la femme accompagnée, son cavalier devra toujours, à ce moment-là même, se trouver par hasard en face du magasin où l'incident peut être réparé, et sans qu'elle lui ait rien dit à ce sujet, il connaîtra la pointure des gants de la femme qu'il accompagne, et il aura deviné toutes ses habitudes, par une inspiration de poète. Depuis le chef de l'État jusqu'au dernier des ramasseurs de bouts de cigare, le cavalier doit connaître expressément tout le monde, jusqu'à l'amitié la plus étroite, car si la femme accompagnée désire inopinément voir des

courses, une revue, une séance de la Chambre, toutes les tribunes réservées, tous les arcanes, tous les saints des saints doivent s'ouvrir devant elle.

Ce cavalier doit commander aux éléments! Et, en effet, quelle figure ferait-il si le temps, fraîcheur, brume ou soleil, n'était pas parfaitement harmonisé à la toilette et à l'air du visage de la femme qu'll accompagne? Si elle a voulu sortir à pied, et si un caprice quelconque la fait changer d'avis, il est trop élémentaire de noter ici que son cavalier doit trouver, à point nommé et à l'instant même, tous les moyens de locomotion, bateaux à vapeur, chemin de fer partant sans retard, et toutes les voitures possibles, fût-ce même par une pluie battante, et sans que sa compagne ait besoin de faire deux pas, sans quoi il mériterait d'être envoyé en exil dans les provinces les plus reculées. — Il y a même une question brûlante, délicate, affreuse, mais l'historien digne de ce nom n'esquive rien. S'il devient possible que la femme accompagnée ait le désir de rester seule pendant quelques instants, son cavalier doit le deviner sur son impénétrable visage de déesse, et il doit la quitter où il faut, et trouver pour la quitter un motif inventé avec génie, et qui ne concerne que lui-même, sans pourtant le rendre ridicule! puisque le moindre ridicule qu'il subirait affaiblirait le triomphe de la femme accompagnée.

Il se peut qu'elle veuille faire à son compagnon l'honneur de manger avec lui dans un cabaret, et c'est alors qu'il doit déployer une imagination pareille à celles de Talleyrand et de Scapin! Car les vieux Parisiens le savent, le Café Anglais, Riche, Brébant, la Maison d'Or, le Rocher de Cancale même et le Café de Paris lorsqu'ils existaient, ont très bien accommodé certains plats, mais ceux-là seulement. Ainsi ce n'est qu'au Café de Paris et non ailleurs, qu'on

trouvait le fameux *Poulet à la paysanne*, ce hoche-pot grossier et délicieux dont Nestor Roqueplan faisait tant de cas ; mais en revanche, on y aurait en vain demandé la timbale de crevettes à la sauce d'écrevisses! Aussi le cavalier doit-il deviner dans quelle disposition d'esprit et d'âme sa compagne *sera* dans une demi-heure, par conséquent, ce qu'elle désirera alors manger, et lui *inspirer* le désir d'aller chez le cuisinier qui fait ce plat-là, précisément. Non seulement il doit être connu personnellement de tous les garçons qui servent dans les restaurants parisiens, mais pour le cas improbable où le hasard le mettrait en face d'un garçon dont il ne serait pas connu, il doit avoir dans la prunelle cet *air de Parisien prodigue* qui fait que le garçon, dans le temps où les pêches coûtent trois francs la pièce, en apporte sur l'assiette de dessert, non pas trois ou quatre, mais six ou huit, et des plus insolemment belles, de celles qu'on ne mange pas et qu'on garde pour servir de modèle à Vollon et à Philippe Rousseau!

Faut-il dire, — non, en vérité, ceci est par trop simple et enfantin, — que même à cent mille lieues de Boissier et de Seugnot, le cavalier doit pouvoir se procurer à l'instant même tous les genres possibles de bonbons? Non, passons à des choses plus sérieuses. Toute femme, y compris la plus pure et la plus immatérielle de toutes, aime à *s'amuser* comme un enfant, et est curieuse, surtout particulièrement curieuse des histoires gaiement et étrangement amoureuses. Aussi le cavalier doit-il être prêt à raconter toutes les étranges histoires d'amour, et salées et gauloises, qui sont arrivées depuis le commencement du monde, et même celles qui ne sont pas arrivées. Il doit les raconter sans phrases, avec un style assez prodigieusement habile pour avoir l'air

de ressembler à un roman brutal, mal fait, et sans gazer, sans atténuer rien; mais, ceci est le point capital, en donnant à la femme qui l'écoute cette impression, qu'il la respecte profondément et, — non pas la croit, mais la sait — absolument vertueuse.

Une femme peut avoir aussi des curiosités innocentes, qui ne riment à rien, et consulter son cavalier comme on consulte le dictionnaire de Bouillet, ou une Encyclopédie. Dans ce cas-là, le seul parti qu'il ait à prendre, c'est de savoir, comme Michelet, toutes les histoires et toutes les géographies! Il ne doit pas hésiter ni être étonné si sa compagne lui demande à quelles époques de l'année le collier de la reine Javanaise Toumanourong, mère de Toumasalingabéring, changeait de nuances et devenait pesant et léger tour à tour; il doit savoir où sont situés le village Temba et le district de Zungomero, dans quelle partie de l'Afrique habitent les Wanyamwezei, et ce que c'est que la quadrature de la Lunule, et comment se manœuvraient les machines de guerre appelées le trabuch et l'espringale, et pourquoi chez les Tamouls, Ganeça est appelé Poulear, et pourquoi M. Saint-Marc Girardin en son temps portait de si longues redingotes, et pourquoi les lettres peintes imitant l'écriture anglaise, après avoir disparu de toutes les autres enseignes, se sont perpétuées seulement sur les enseignes des marchandes de modes! Naturellement, sur toutes ces questions et sur d'autres, il doit répondre exactement, avec assurance, mais en homme du monde, et sans pédantisme.

Si la femme accompagnée a eu le caprice d'entrer dans un théâtre où, quoiqu'il soit plein jusqu'aux combles, son cavalier a comme sans mot dire et immédiatement trouvé vides l'avant-scène, la baignoire ou toute autre place qu'elle désirait

occuper, il doit être prêt à lui raconter les pièces, les biographies de comédiens, toute la légende dramatique ancienne et moderne ; mais tout ce qu'il lui raconte doit être tourné et façonné de façon à se rapporter à elle, à n'avoir qu'elle-même pour objet, à devenir sous les formes les plus délicates et les plus voilées un hymne à sa louange, car la Femme (comme, d'ailleurs, toute la race humaine) ne s'intéresse qu'à ce qui la concerne personnellement, et pour tout dire en un mot, à elle-même! Au théâtre, le cavalier est responsable de tout, des infirmités de la pièce qui se joue, du manque de talent des acteurs, de la maigreur des comédiennes, et c'est à lui d'expliquer, d'excuser et de pallier tout cela avec un esprit infernal, mais habilement dissimulé, car un homme bien élevé ne doit pas avoir l'air spirituel!

Bien entendu, je tente de donner seulement ici les règles initiales, car à combien de difficultés imprévues ne doivent pas faire face l'initiative et la faculté d'intuition de l'homme qui accompagne une femme! Il lui faut la hardiesse d'un conquérant, l'invention d'un poète, la rouerie d'un valet, l'agilité d'un comédien, le sang-froid d'un général d'armée, la souplesse d'esprit d'un diplomate, une effronterie de courtisane, la distinction innée, une science encyclopédique, une mémoire de créancier, une santé de fer, l'instinct de toutes les choses idéales, et il doit veiller sans cesse à ce que sa compagne n'oublie ni sur les chaises des restaurants, ni sur les coussins des voitures, des mouchoirs sur lesquels sont brodés des chiffres ou des armoiries.

Accompagnée par un très parfait gentleman, une marquise authentique eut subitement l'idée folle, (mais légitime, elles le sont toutes!) de voir un de ces bals de barrière où de terribles filles aux bras

d'athlètes, avec leurs amants en blouse, boivent des saladiers de vin bleu. Eh bien! son cavalier dut à l'instant même trouver dans le quartier où ils étaient alors, le local et les vêtements nécessaires au déguisement de la grande dame et au sien propre. Puis ayant conduit sa compagne au bal qu'elle désirait voir, il dut, pour la faire respecter, subir dans une allée un duel au couteau, et revenir près d'elle sans qu'une goutte de sang eût taché ses habits, et sans que la dame eût presque remarqué son absence.

Je me résume par un axiome qu'il faut méditer. L'homme qui accompagne une dame, s'il a été jadis son ami de cœur, doit oublier qu'il l'a été. Si, au contraire, il devient plus tard son ami de cœur, il doit oublier toutes les circonstances et même la date du jour où il l'a accompagnée.

III

LE RENDEZ-VOUS

Comme rien n'est impossible, il se peut qu'un galant homme ait à recevoir chez lui la visite d'une dame; dans ce cas-là je lui conseille d'être peintre! Il est vrai que s'il ne l'était pas, il faudra bien qu'il se passe de l'être; mais combien est-il plus profitable, plus honnête, meilleur pour les intéressés et même pour la morale, que l'homme qui a à recevoir une dame chez lui soit un peintre, ayant pour profession de représenter, à l'aide de couleurs étendues sur de la toile, et mariées ou contrastées en d'harmonieux accords, les aspects de la nature idéalisée, les scènes évoquées de l'histoire et les belles imaginations de la poésie!

En effet, si haut placée et si relativement libre que je la suppose, la dame dont il s'agit n'a pas jailli dans la vie comme un lys; il est évident qu'elle appartient à une catégorie sociale, à une famille, à un mari, à des devoirs, et fût-elle seule au monde, à un domicile qui porte l'empreinte et le caractère de sa vie habituelle. En commettant l'héroïque imprudence d'aller voir seule ou un ami, ou un inconnu dont l'âme ou l'esprit ont excité en elle une curiosité invincible, n'est-il pas indispensable qu'elle oublie ce qu'elle trahit, c'est-à-dire tout ce qui d'or-

dinaire l'entoure, et que rien en aucune façon ne lui rappelle un détail, si insignifiant qu'il soit, de son existence rationnelle et normale, au moment où elle s'en va à la conquête des mystérieux Avalons et des Florides inexplorées d'une admiration ou d'une amitié nouvelle?

Et voilà pourquoi le peintre est heureux parmi tous les mortels, car, en pleine civilisation, il habite un désert fermé à tous, mais pompeux, charmant, varié, étrange, splendide et toujours imprévu qui se nomme : l'atelier! Là, ô bonheur! dans la solitude vaste et silencieuse, où rien ne signifie le ménage, la politique, les visites, les bourgeois, les diseurs de riens et les préoccupations viles, tout, les meubles antiques et somptueux, les tapisseries de Dieux et de héros, les étoffes orientales couleur de soufre, de pâle azur, de rose douloureux et tendre, que l'or et l'argent traversent comme des rayons frémissants, les cottes de mailles fines et souples, les épées qui ont vu Marignan, les arcs et les flèches de tueurs de monstres, les instruments de musique raffinés ou barbares, les joujoux du XVIIIe siècle, éventails, musettes, colliers de rubans, les faïences illustres où sont représentées des nymphes orangées, les colliers de verre, les pierreries, les cailloux du Rhin, les émaux, les estampes japonaises où, au-dessus des flots dormants, des lustres de fleurs embrasées tombent des cieux rougissants, tout a la séduction calme et triomphale que donne aux choses leur complète inutilité. C'est là qu'on peut et qu'on doit oublier l'abominable mécanisme de la civilisation utilitaire, et s'enivrer de l'ambroisie du rêve, aussi insoucieux que des bergers de la Laconie, écoutant les chansons des fontaines à l'ombre d'une haie de lauriers-roses!

Si l'homme qui attend une dame chez lui n'est

pas peintre, — ce qui est un tort, je le répète, mais il faut prévoir toutes les éventualités ! — son devoir n'en devient que plus impérieux et plus difficile, car étant admis cet axiome que la dame qui vous visite a le droit de tout voir, de fureter partout, d'ouvrir les tiroirs les plus secrets, et qu'on ne peut et ne doit lui cacher rien, l'hôte de cette visiteuse adorable a dû savoir se composer un domicile noble et poétique où on ne trouve ni lit fait pour dormir, ni cartons verts à paperasses, ni bureau à écrire, ni cuisine, ni casseroles, ni vaisselle, ni balais, ni plumeau, ni rien qui caractérise les vils soins quotidiens ou une profession quelconque, et le ménage de ce logis princier et bizarre doit avoir l'air d'avoir été mis en ordre — et en désordre — par les fées.

Des murs revêtus d'étoffes lourdes à grands ramages, aux couleurs charmantes et tragiques, des rideaux brodés au mont Athos, des tapis de Smyrne faits de carrés à images chimériques et irrégulièrement contrastés, des divans profonds et cependant discrets, presque invisibles grâce à l'illusion produite par des lignes fuyantes et par l'ingénieuse disposition des couleurs des étoffes, des meubles purement décoratifs, quelques rares peintures d'une mélancolie étrange et suave, et dans les jardinières d'or repoussé, des fleurs pompeuses démesurées, d'une rareté fabuleuse, voilà en substance ce qu'on doit voir dans ce logis, dont les fenêtres s'ouvriront, autant que possible, sur un jardin antique inhabité et en friche. — Est-il utile d'ajouter qu'il doit contenir, en cas d'accident qu'il faut supposer toujours, une cachette de mélodrame, aérée et capitonnée, pourvue de vivres, et si bien dissimulée dans la muraille, que Vautrin lui-même n'y puisse ni trouver ni même flairer une proie ?

Peintre ou non, l'homme à qui la dame fait l'hon-

neur de lui rendre visite sera exempt de valets et de domestiques : il ouvrira lui-même sa porte au moment où la dame va sonner, mais une demi-seconde avant qu'elle n'ait sonné. Et des dispositions puissantes et universelles, comme celles d'un bon général d'armée, ont dû être prises par lui, pour qu'une fois la dame entrée, personne ne puisse plus sonner, ni frapper, ni crier à la porte, ni y manifester son existence d'une manière quelconque, lors même qu'il s'agirait de la vie de tout le genre humain.

La dame qui vient a ses devoirs aussi, car, s'il faut qu'elle oublie sa vie de tous les jours, il faut aussi qu'elle la fasse oublier à celui qu'elle vient voir. Aussi sera-t-elle vêtue des pieds à la tête d'habits qu'elle n'ait jamais portés auparavant, en aucune autre circonstance ; elle ne doit même pas avoir sur elle un diamant qui ait déjà servi. Elle devra même avoir un visage autre qu'à l'ordinaire, ou du moins éclairé, idéalisé d'une manière différente ; et sa coiffure aura été faite de ses propres mains et non par celles d'une femme de chambre. Enfin, son visage aura été lavé à l'eau claire ! car le moindre artifice cosmétique, même invisible, peut être regardé comme une mortelle insulte par l'homme à qui la dame rend visite.

J'ai dit que le logis ne doit contenir rien qui rappelle le ménage ; il faut cependant que la visiteuse y rencontre tout ce dont elle peut avoir l'envie ou le caprice, mais comme dans le rêve, et sous une forme étrange et royale. Si elle a faim, on trouvera, comme par hasard, sous la main, une caille froide, une pêche monstrueuse à la chair duvetée, un flacon de vin de Constance ou de Johannisberg, mais elle sera servie daus des assiettes de faïences de Palissy, toujours dépareillées ; elle boira dans un

verre gravé de Venise, elle mangera avec un couteau de la Renaissance italienne et avec une fourchette qui vient de l'argenterie de Henri II. Si, par un malheur que les Amours pleureront, elle s'est heurtée, meurtri le pied et qu'il lui faille ôter sa bottine, on devra pouvoir lui fournir à point nommé la pantoufle de perles fines d'une sultane des *Mille et Une Nuits*, mais ce cas est rare, car il suppose qu'on ait eu affaire à un ouvrier mal soigneux qui, en posant les tapis, aurait laissé quelque part un clou mal enfoncé, ce qui serait inexcusable.

La politesse est une chose difficile, car elle n'est pas une et tout d'une pièce, et elle varie et se transforme du tout au tout selon les occasions et les circonstances. Autant il est vulgaire et repréhensible, lorsqu'on voit une dame chez elle ou dans quelque fête, de ne pas lui parler, fût-on épris d'elle à en mourir, et se crût-on aimé d'elle, avec la conviction sérieuse qu'on n'a pas le droit d'appeler son attention sur une anecdote, sur un personnage historique, sur une œuvre d'art qui éveillent l'idée d'amour; autant à certain moment donné, l'affirmation appuyée et inopportune d'un respect, qui cependant doit exister toujours, veut être adroitement et délicatement évitée, lorsqu'il suffit de la sous-entendre. Si même un déraillement d'esprit, qui volontiers se produit dans la conversation entre gens d'imagination et de pensée, arrive à dérouter la situation de telle sorte qu'il faille y revenir presque brutalement et en mettant les pieds dans le plat, l'honnête homme dans ce cas-là n'hésitera pas à se sacrifier intrépidement, avec une bonhomie effrontée dont on le remercie intérieurement, car elle sauve tout! Mais ceci demande à être démontré par un exemple.

Ce fut par admiration pour son libre génie de dessinateur, dont la fougue michel-angesque n'exclut

pas une grâce souverainement parisienne, que, sans avoir jamais vu le célèbre caricaturiste Pierre Zéli, la belle marquise Rose d'Ériac conçut pour lui une amitié passionnée et lui annonça sa visite par une lettre qui ne pouvait laisser aucun doute sur ses sentiments. En entrant chez l'artiste et avant même d'avoir dit ou entendu un mot, madame d'Ériac fut attirée par une grande pierre lithographique sur laquelle, avec sa science prodigieuse des effets et des valeurs, Zéli avait dessiné un tableau saisissant. C'était, assise dans cette boue qui est le rivage de la Tamise, une grande et svelte pauvresse de Londres, encore enfant, superbe, aux yeux célestes et terribles, à la bouche en fleur, ingénue et pensive, vêtue de haillons, de torchons déchirés, pieds nus, le front couvert d'une noire, épaisse et profonde chevelure emmêlée en tignasse, tenant en main de vieux clous qu'elle venait de ramasser, et regardant avec curiosité devant elle quelque chose qu'on ne voyait pas, l'avenir peut-être. Et c'était une peinture charmeresse et émouvante que celle de cette fille quasi divine, mal couverte de guenilles, car, quoi de plus effrayant que de voir palpiter sous la griffe de la Misère une créature qui a droit à un trône, et qui l'aura, si elle ne meurt pas dans quelque coin, ivre de gin? Combien faudra-t il que la force des choses broie d'hommes, de choses, d'obstacles, et verse de sang, pour que cette princesse déclassée se retrouve, comme cela est nécessaire, accotée sur les coussins brochés d'or et les pieds sur les blancheurs fleuries des tapis?

Ce fut précisément cet avenir, cette histoire *encore non arrivée* que madame d'Ériac devina, vit par un éclair de pensée, et raconta avec une vertigineuse éloquence. Elle n'avait aucun besoin d'esprit pour la visite qu'elle venait faire à Pierre Zéli; mais,

comme il était un grand homme, il se trouva qu'elle était aussi une femme supérieure, et leurs pensées enflammées l'une par l'autre, en une demi-heure de conversation (dans un moment où les minutes coûtaient si cher!) ils parcoururent en imagination des mondes. Ils parlèrent de l'étonnant Londres, de ses misères surhumaines, fumiers où naissent des fleurs comme celle que l'artiste avait représentée, de l'héroïsme et de l'idéal modernes dans l'art, ce qui, de fil en aiguille, les ramena à Jules II et à Raphaël, et finalement de toutes les questions! L'enivrement de cette causerie était capiteux, mais le temps irréparable s'écoulait d'une manière horrible, si bien que rompant les chiens, Pierre Zéli, comme aurait pu le faire un bon mercier, demanda à sa belle visiteuse, tout à coup, platement, passionnément, avec une brusquerie dont la bonhomie eût désarmé les Anges : — « Est-ce que nous n'allons pas causer un peu de nos petites affaires ?

— Mais, dit spirituellement madame d'Ériac, en défaisant son chapeau et son burnous et en les jetant près d'elle sur un fauteuil par un geste charmant, je suis venue pour ça ! »

IV

L'AMOUR HEUREUX

Le rêve idéal de tout Parisien, c'est d'aimer, au milieu du luxe, une belle femme douée d'une âme supérieure et d'en être aimé, — et, comme tout se réalise ici-bas, même le paradis, même l'impossible, — il se peut qu'une fois en sa vie on obtienne ce prodigieux bonheur, effroyable à contempler comme l'abîme, comme le gouffre du ciel. On peut le trouver soit dans le mariage même, soit en dehors du mariage et des choses permises. Mais dans l'un et l'autre cas, il faut garder ce bonheur comme un juif de quatre-vingts ans garde son trésor gagné et volé à force de temps, d'abnégation et de génie ; il faut le défendre comme une lionne, blessée au flanc, sanglante et furieuse, défend ses petits.

D'abord, toi qui es aimé d'une Parisienne, mari ou amant, figure-toi ceci : qu'ayant reçu une faveur qui t'égale aux Dieux, tu es jalousé par tout l'univers, et que tu dois marcher dans la vie comme un Indien entouré d'ennemis, perçant de ton regard de feu les horizons, entendant l'herbe pousser, et tenant toujours la main sur ton couteau à scalper les chevelures. Ton ami est ton ennemi, les gens connus et les gens inconnus, le cocher de fiacre, le domestique, le marchand à qui tu achètes quelque chose

sont tes ennemis; sois toujours prêt à fuir les hommes, à les acheter, à les corrompre, à les terrasser, et surtout et avant toute chose, évite-les! Ton but, ta loi, ta règle, c'est de garder la femme aimée et son amour; quant à ce qui est tout le reste, tes biens, ton or, ton sang, ta renommée, les traditions de ta race, estime tout cela moins que la boue du ruisseau; car, quels trésors et quels biens sacrifiés pour la bien-aimée pourraient valoir un seul instant de son sourire de lumière?

Tu ne lis plus *Roméo et Juliette*, — quand on aime, il ne faut rien lire, — mais tu as lu mille fois ce poème divin, et tu sais que tous les malheurs sur la terre sont arrivés parce qu'on avait écrit des lettres. Non seulement les amants heureux ne doivent pas s'écrire de lettres l'un à l'autre, mais les mesures de prudence sont absolues, ils ne doivent pas non plus écrire de lettres à des personnes étrangères, ils ne doivent en écrire ni à une couturière, ni à un cordonnier, ni à personne. Ils ne doivent pas même avoir chez eux les lettres de madame de Sévigné, ni les *Lettres Persanes*, ni même un roman par lettres, comme *Clarisse Harlowe*, tant tout ce qui tient à l'idée de lettre écrite doit leur rester étranger. Ils ne doivent pas avoir de cartes de visite, ni se servir de cartes-poste, ni envoyer ou faire envoyer des télégrammes. Ils renonceront à l'usage de tous les porte-monnaie, calepins, carnets à armoiries ou à chiffres, et se serviront de mouchoirs de poche sans aucune marque visible, car il faut aussi se rappeler *Othello!*

Ah! ne trouve pas difficile de te plier à ces indispensables tyrannies, car l'amour heureux est nécessairement de peu de durée. Si les deux êtres qui boivent cette céleste ambroisie sont mariés, il leur viendra bientôt, sans doute, un enfant, et l'amour

proprement dit sera alors remplacé entre eux par une affection d'un genre différent, faite de devoir et par conséquent n'admettant plus l'idolâtrie, la joie extasiée et la contemplation effrénée du beau. S'ils ne sont pas mariés, leur bonheur sera anéanti un jour par un des mille dénoûments qui terminent les phases des choses humaines, ne fût-ce que par la mort. Donc ceci est un axiome, l'amour heureux est l'affaire d'un instant, qui ne peut durer, et s'envole plus vite qu'un fulgurant éclair.

Et qu'importe! N'oublie pas que *le temps n'existe pas en réalité,* et n'est qu'une illusion de notre esprit terrestre, nécessairement borné et fini. Qu'importe? si l'intensité de la joie que t'a donnée ton amour est telle que les vibrations de la sensation première ne s'éteignent qu'avec toi-même? Qu'importe! si pareil à la goutte de teinture qui colore une immense quantité d'eau, cet amour qui n'a à lui qu'une minute, arrive à colorer toute ta vie de sa pourpre indélébile?

Te voilà près de la femme aimée, dans ce réduit aux épais tapis de Smyrne, aux torchères d'argent, où tes yeux, avivés et subtilisés par la contemplation des étoffes d'or et de rose, de soufre et d'azur pâle, et des monstrueuses fleurs écarlates, voient en elle les immortelles fiancées du genre humain, les Hélène, les Cléopâtre, les Diane; tu tiens sa main longue et superbe, c'est vers toi que se tourne en s'épanouissant la fleur de sang de sa lèvre illustre, son regard t'enveloppe d'une nuée d'or et tu sens le frémissement de sa grande chevelure. Svelte et divine, elle est là près de toi, c'est ta pensée qui traverse son cerveau, une même sensation vous arrache à la terre, vous avez en même temps et au même degré l'idée de joie, de sérénité, de beauté absolue : eh bien! cette volupté surnaturelle et

ineffable doit durer une seule minute! Oui, sans doute, mais aussi toute la vie, car ce seul instant, toujours présent et persistant dans toutes les molécules de ton être, y vibrera sans cesse, et jusqu'à la fin, éternellement, te fera sourire de ravissement et d'orgueil. Aussi goûte-le bien, savoure-le bien, car à jamais il parfumera ta bouche et tes lèvres.

L'homme marié qui, dans la lune de miel, a l'inestimable bonheur d'être aimé de sa femme, et de l'aimer, ne doit pas hésiter à rompre en visière à tout le genre humain. Qu'il ne se fie pas à l'hypocrisie; elle serait insuffisante et inutile. Tous les hommes sont des ennemis, et il doit vivre avec eux sur le pied de la guerre déclarée. Il doit non pas rompre avec son meilleur ami, mais ne l'avoir jamais connu, fuir les salons, les gens d'affaires et tout le monde, comme la peste; s'il a eu une profession, y renoncer; s'il a excellé dans un art, l'abandonner, hélas! ce n'est pas pour longtemps; supprimer de sa vie les relations, les domestiques, les fournisseurs, le tailleur et, s'il le faut, acheter ses habits à la *Belle Jardinière*. Quant à la femme aimée, elle devra éviter tout ce qui est femme, comme l'agneau évite un loup affamé. Ces deux êtres ne voyageront pas *aux rives prochaines*, comme le leur conseille La Fontaine, ils ne voyageront pas du tout; il arrive toujours des évènements quand on change de place, et le paysage a le tort absurde et grotesque de mêler aux souvenirs de l'amour heureux, des formes de glaciers, de pics, de monticules et de végétaux désordonnés. Tout au plus pourrait-il s'harmoniser avec des Parthénons, et avec l'ordre calme et mystérieux des belles architectures. Mais à quoi ces époux emploieront-ils les heures? A s'aimer. L'amour n'a pas d'autre but que lui-même et il est impuissant à comprendre et à créer quoi que ce soit

— qui ne soit pas lui. Ils ne liront pas ensemble les poètes, les Ronsard, les Heine, les Shakespeare, qui donneraient à leurs sentiments une expression définie qui ne serait pas la vraie, et l'époux ne fera pas le portrait de sa bien-aimée, ni des vers à sa louange, car ce serait créer par la poésie ou par la peinture une femme idéale, en opposition avec la femme réelle, qui doit seule être adorée ! Non, sans autre occupation sur la terre, qu'ils épuisent la coupe de la joie sans vaine avarice, et, je le répète, moins elle aura duré dans la réalité matérielle et par conséquent chimérique, plus elle durera dans la vérité absolue, par le ressentiment et par le souvenir.

Il faut songer aussi aux êtres qui s'aiment en dehors des lois, car tout est possible à un dieu né avant tous les autres, et qui n'admet aucune convention sociale. L'homme aimé d'une femme mariée ou non libre pour quelque cause que ce soit, doit, échappant à une tradition ignoble et absurde, ne jamais mettre les pieds chez elle, ni dans son monde. Il doit rompre avec sa carrière, avec tous ses devoirs, avec toutes ses habitudes, réaliser sa fortune de façon qu'elle puisse tenir dans un portefeuille, et après avoir ostensiblement quitté son installation et vendu son mobilier, aller habiter avec des meubles nouveaux une retraite dont tout le monde ignore effectivement et littéralement l'existence. Là, ne sortant pas, si ce n'est la nuit et dans un quartier perdu, il aura pour occupation unique d'attendre son amie, et de vivre avec elle présente et absente, voyant ses yeux et entendant sa voix, aussi bien quand elle est partie que lorsqu'elle était là. Comme la chère visiteuse n'est pas mère, il faut qu'elle ne le soit pas, elle ne peut avoir un souci tellement poignant et grave qu'elle ne doive l'oublier en franchissant la porte du réduit où les deux amants ne doivent parler de rien

qui ne soit pas leur amour. Comme ils ne pensent pas même à la possibilité d'écrire une lettre ou d'envoyer un message quelconque, et comme ils ont supprimé tout ce qui pourrait être entre eux une cause de jalousie, il se peut que le destin les épargne longtemps. Cependant, ils doivent attendre à chaque instant le coup qui brisera leur bonheur, et lorsque ce coup viendra, ne pas résister, pour garder intactes la richesse et la gloire du souvenir. A chaque entrevue, ils conviendront de vive voix, non seulement du jour et de l'heure où ils devront se revoir, mais de ce qu'ils devront faire dans le cas où cette entrevue projetée serait empêchée par quelque accident, cela étant admis une fois pour toutes, qu'ils n'enverront ni lettre ni message, lors même qu'il s'agirait de sauver leurs deux existences. Enfin, ils renonceront l'un et l'autre à avoir de l'esprit, car l'esprit fait toujours du mal à quelqu'un ; ils parleront et penseront avec la naïveté des enfants, et s'abstiendront de tous les parfums, quels qu'ils soient, comme l'amant aura le soin de ne jamais fumer chez lui-même une bouffée de cigarette, lors même que son amie ne devrait venir que dans plusieurs semaines !

Enfin, la femme aimée ne viendra jamais chez son ami parée de coraux ou de perles, qui se foncent, pâlissent, emportent l'impression de l'endroit d'où ils viennent et, à des yeux clairvoyants, racontent toute la vérité. Voilà bien des précautions, sans doute, pour assurer une félicité si éphémère ; mais le jeu en vaut la chandelle ; quiconque a été aimé et a aimé pendant une seule minute, marche parmi les hommes avec la conscience de sa force invincible, et porte sur le front quelque chose qui ressemble à un resplendissement de vérité et de lumière.

V

MEMENTO VIVERE

Introduit dans la chambre à coucher du vieux duc Lancelot de Cimay, le jeune de Varas, qui, pour la première fois, se trouvait devant l'ami de son père, le vit plus pâle qu'un linge, ayant sur la lèvre un clair sourire frissonnant et déjà dans le regard quelque chose de la sérénité suprême, car un doux et vague reflet de l'éternel azur brillait dans ses profondes prunelles.

— « Mon enfant, dit le vieillard au jeune vicomte après l'avoir embrassé, j'ai reçu la lettre de ton père. Il voulait que je fusse ton conseil et ton guide dans la vie, et cette mission qu'il me donnait à ses derniers moments, je l'eusse de grand cœur acceptée. Le malheur est que moi-même je vais te dire adieu, car il me reste tout au plus une heure à vivre. »

Et comme le jeune homme, palpitant d'émotion, voulait se récrier, le duc reprit :

— « Crois-tu qu'un Cimay, qui a vu partir avant lui ses enfants et ses petits-enfants, puisse regretter ici-bas quelque chose? Je n'ai plus de parents et tu es complètement pauvre; je t'ai donc laissé par un testament en bonne forme, déposé chez mon notaire, maître Ploix, tout ce qui me reste : une terre dans

le Bourbonnais, affermée dix mille francs. Ne me remercie pas, nous n'avons pas une minute à perdre, et souviens-toi que tu ne dois jamais vendre cette terre, car avoir sa fortune en obligations, en coupons, en chiffons de papier, c'est déjà, par un côté, vivre à la façon des Américains nomades, qui habitent les hôtels garnis et se marient dans la chambre bleue de l'hyménée, sur des bateaux à vapeur !

« Il nous reste environ trois quarts d'heure. C'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour te donner un résumé complet et net de la sagesse humaine, car, dégagée des niaiseries et des lieux communs dont on l'enguirlande, elle se réduit à fort peu de chose. Naturellement, presque tu as dix-huit ans sonnés, tu sais déjà l'équitation et l'escrime; ne les oublie jamais, car, privé du cheval et de l'épée, l'homme est comme un animal sans poil, ou comme un oiseau sans plume. La première chose à faire, c'est de servir ton pays; engage-toi dans le premier régiment venu, et tâche d'aller quelque part où l'on se bat. Un homme n'existe que du jour où il a montré au soleil la couleur de son sang. Sois docile et respectueux envers tes chefs, bon et affable pour tous, mais ne tolère absolument rien, et bats-toi avec le premier venu, fût-ce un mouchard ou un échappé du bagne; c'est ce qu'exige le respect de soi-même à une époque où aucune convention sociale ne nous protège, et, quoi qu'en ait dit M. Glais-Bizoin, le vrai courage consiste à avoir du courage.

« Élevé par une mère comme celle que tu as eue, tu es religieux; d'ailleurs, je ne te crois pas assez bête pour adorer le raisonnement humain, cet outil imparfait et sans précision, avec lequel, sans la routine et l'instinct surnaturel, on n'arriverait même pas à raboter convenablement une planche, ou à faire une paire de bottes! Donc, lorsque tu iras à la

messe, porte ton livre de messe à la main crânement, et si quelqu'un semble sourire, invite-le à une promenade matinale, et donne ou reçois un bon coup de sabre, ou de ce qu'on voudra, car ton sang doit être toujours prêt à sortir! Ce qui, d'ailleurs, ne doit pas t'empêcher de savoir l'astronomie et les mathématiques, d'étudier dans les mythologues et dans les poèmes primitifs la science des religions, et de regarder *Candide* et *Zadig* comme des chefs-d'œuvre.

« Tu rentreras dans la vie civile; alors, que feras-tu? C'est bien simple : Si tu sens en toi le génie d'un art ou d'une science, donne à cet art ou à cette science toute ta vie et toutes tes forces. Si tu veux faire de l'agriculture, une clause du bail fait avec ton fermier stipule que tu peux le résilier, moyennant le paiement d'une indemnité fixée d'avance, et pour laquelle tu trouveras des fonds chez le notaire. Mais, alors, fais de l'agriculture à la vieille mode, car, faite scientifiquement et mise au courant des progrès modernes, elle demande des dépenses considérables et devient un commerce. Or, tu dois éviter tout commerce! Si tu vis à la campagne, marie-toi; aime et respecte ta femme, que tu auras bien choisie, qui sera une ménagère, et qui ne jouera pas du piano; et élève bien tes enfants. Cette vie-là est si simple, que les règles en sont connues de tous; mais je suppose que tu ne la choisiras pas, et que tu vivras dans le tourbillon parisien.

« En ce cas, la chose devient plus difficile. Pour économiser le temps, j'accumule les *mementos* et les préceptes. Habite à un second étage, dans un quartier honorable et vivant, mais non bruyant. A cause de l'humidité de Paris, les chauds tapis et les épais rideaux de damas de soie sont indispensables; mais défie-toi des meubles, comme de la peste : ils tien-

nent une place inutile et redoutable. Un vrai divan à la turque, avec une chaude couverture et de riches coussins, et des fauteuils confortables, voilà le principal. Il n'y a que les meubles anciens, bahuts, cabinets ou horloges, qui soient vraiment beaux ; mais ils doivent avoir été achetés au fond d'une province et dans un état parfait de conservation ; si un collectionneur, un marchand de curiosités ou un réparateur de meubles les a touchés ou seulement vus, ils ne sont plus anciens. Tâche d'avoir quelques miroirs, et quelques chandeliers du dix-septième siècle dorés à l'or moulu. Un meuble, un livre, un tableau qui veulent entrer chez toi, sont des ennemis. Le meuble a été rafistolé, le livre est inutile, car, au lieu de le lire, tu liras Homère ou Dante, ou Rabelais, ou Shakespeare, et tu feras bien ; le tableau est mauvais, s'il n'est pas une chimère. Il n'y a pas de tableaux anciens ; ils ont tous été repeints par des vitriers. Quant aux tableaux modernes, il faut les acheter directement à l'exposition, et au peintre lui-même, et à cette condition que le peintre ait du génie, et que le tableau ne soit pas ennuyeux ou terrible à voir, car, pourquoi s'enfermer avec une chose formidable ou absurde ? Les collections de gravures et de faïences mangent la vie et arrivent à faire un monomane du plus galant homme ; d'ailleurs, rien n'est plus réjouissant à voir qu'une estampe japonaise, qui coûte dix sous, ou que n'importe quelle turquerie écarlate !

« Étudie avec soin, avec rage, tous les grands épistolaires, Balzac l'ancien, madame de Sévigné, Voiture, pour apprendre... à ne pas écrire de lettres ! Il est très difficile d'écrire à son bottier une lettre de deux lignes qui ne vous expose pas à la mort, ou à la déportation, ou à un procès en adultère. Je t'ai dit que tu dois éviter toute profession

mercantile. Ton nom même ne doit pas figurer parmi les membres d'un comité d'administration, car on ne sait jamais bien quelles affaires d'industrie et de banque sont ou ne sont pas des coupe-gorge.

« Le commerce a eu sa grandeur à certaines époques et chez certaines nations; mais quoique chez nous-mêmes, et tel que nous l'avons falsifié et rapetissé, il soit encore infiniment respectable, tu ne dois pas être, même théoriquement, le collègue de l'épicier, qui vend de la colle de poisson pour de la confiture, et du marchand de vin qui fabrique son vin avec de l'iris et du bois de Campêche. Fuis les bavards, et aussi les professeurs, car ils professent toujours, et surtout les fats qui, se souvenant de l'aphorisme : « Comprendre, c'est égaler, » affectent impudemment pour Raphaël, pour Véronèse, pour Beethoven, pour Molière, pour La Fontaine, une admiration hors de toute mesure avec l'étroitesse de leurs propres âmes!

« Sois servi par un domestique, ancien soldat, qui ait été blessé à la guerre, et qui ait montré ainsi qu'il n'a pas le cœur vil, et fais qu'il te craigne et te respecte, et surtout qu'il t'aime. Ne mange jamais chez toi autre chose qu'une côtelette! Nulle part on ne mange mieux que dans les restaurants, quand on a appris à s'y gouverner, ce qui doit être la première étude d'un Parisien, car il n'y a presque pas de maison particulière où l'on sache faire un coulis et une sauce blanche. Si tu dînes chez des amis, que ce soit des amis pour qui tu serais disposé à donner ta vie et ta bourse: et tout ce que tu recevras, rends-le au centuple.

« Mais il faut te parler des femmes! Sur ce point tout le malheur est venu de ce qu'on a confondu la galanterie avec l'amour. Ce sont deux choses. Pour toute liaison sérieuse, ne te laisse aller à aimer,

libre ou mariée, qu'une femme dont tu consentirais à faire ta femme, et dès le premier moment fais-lui le sacrifice de tout ce que tu es, de tout ce que tu as, et même de ta vie. Dans les liaisons frivoles, calcule d'avance ce que tu veux y dépenser de ton temps, de ton argent et de tes bibelots, et ce devis une fois établi, fais comme pour les devis des architectes, double-le, et ajoute quelque chose en sus! Dans ces passe-temps, sois toujours jeune, séduisant, amusant, infatigable, spirituel; charme comme Roméo, paie comme Turcaret; sois fidèle, attends-toi à être trompé sur toutes les coutures, et ne fais pas semblant de savoir que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Quant aux demoiselles à chignon rose ou jaune, car je ne t'interdis rien! c'est encore plus simple. Dans les intervalles de leurs ritournelles de folie apprise, elles sont sérieuses comme des notaires, étant toujours tourmentées par la pensée de quelque dette à payer ou de quelque affaire d'argent; si donc tu dois perdre cinq minutes avec une d'entre elles, tâche de trouver un euphémisme pour lui faire comprendre tout de suite dans quelle mesure tu veux concourir à la délivrer du souci qui l'occupe. Pas de cabotinage! le préjugé contre les acteurs n'est pas un préjugé. L'actrice la plus amoureuse de toi te hacherait menu comme chair à pâté pour avoir un rôle, et près de toi pense au public, aux applaudissements et aux robes. Quant aux acteurs, il y en a de très honorables, et qui sont dignes de tous les respects; mais, en principe, le comédien est le mâle de la comédienne, c'est-à-dire d'une femme qui, pour enrichir son honnête directeur en jouant des pièces qui sont la satire du Vice, est forcée de fournir des robes de mille écus la pièce, payées par le Vice!

« En somme, tout ce qui est galanterie mérite

peu qu'un honnête homme s'y arrête. Il n'y a presque plus de beauté ni dans l'aristocratie, recroquevillée par des idées étroites et peu modernes, ni dans la bourgeoisie stupéfiée par une ignoble convoitise de l'argent. Les plus belles femmes de ce temps sont des modèles d'atelier qui dansent dans la rue de la Verrerie, et des marchandes de pommes du quai de la Râpée, avec qui la conversation est difficile. Il y a aussi quelques princesses, mais dont la beauté n'existe qu'à la condition d'être idéalisée par la peinture et par la poésie, et il n'est pas rare qu'elles appartiennent à des familles de bourgeois et de parvenus!

« Donc, pour conclure, aimer une noble femme qui soit une âme, lire, étudier, faire la charité, se dévouer à tous, vivre sans aucune souillure! élever son cœur, et, si l'on est père, être bon père, voilà tout ce qu'il y a ici-bas de raisonnable, et c'est tout ce que m'a appris la vie! Redoute la médiocrité, la sottise, le piano, les amateurs d'art; le plus que tu pourras, sois chaste; sois brave, sois généreux follement, et surtout sois bon, et que Dieu te bénisse! »

Ayant ainsi parlé, le duc de Cimay souleva sa tête, regarda un instant le ciel, puis expira; et s'agenouillant avec respect, Pierre de Varas baisa la main glacée de celui qui venait de lui léguer la sagesse.

VI

CONVERSATION PARISIENNE

La superbe horloge où Carrier-Belleuse a groupé toutes les figures des Heures enchantées, frivoles ou terribles, marquait une heure du matin, et dans le salon de madame de Symiana il n'y avait plus que le comte son mari, sa sœur madame de Perles, le grand homme politique Sévérac, alors ministre, le docteur Vandevousse, et le jeune et célèbre peintre Jean de Trézelles, dont le récent mariage faisait l'objet de toutes les conversations, car la fille du marquis de Saveuses l'avait épousé par amour! Il y avait bien aussi dans un coin (mais personne ne faisait attention à lui,) le mathématicien Laboris, ce grand vieillard à la tête plus puissante que celle d'Arago, couronnée d'une crinière blanche épaisse et touffue, qui, presque octogénaire, étonne encore le regard par une force d'athlète que soixante ans de travail n'ont pas courbée ; mais ce n'est pas le travail qui use les hommes, et Laboris est resté aussi étranger aux passions qu'un moine pieux dans son couvent. Membre de l'Institut avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année, il s'était jeté dès lors dans des études mathématiques d'un ordre si transcendant, que personne ne pouvait l'y suivre, élargissant et brisant le cadre de la science pour s'élancer

dans le plein ciel de l'abstraction, où le Chiffre, aimé pour lui-même, donnait à ce voyant la clef de tout et un pouvoir de divination arrivé à l'absolue certitude. Laboris songeait comme s'il eût été seul, et sur ses yeux pleins de flamme intense et profonde tombait l'ombre de ses longs et larges sourcils faisant la nuit pour sa profonde pensée, tandis qu'autour de lui la causerie, sans le toucher ni l'atteindre, jetait impunément sa vive flamme et ses étincelles.

— « Ainsi, dit madame de Perles à Jean de Trézelles, vous avez accompli ce miracle surhumain de réaliser ici-bas votre rêve, car c'est par dix ans de luttes, de patience, de créations et d'une vie dont tout fut caché, excepté les œuvres, que vous avez conquis votre admirable femme, à force de génie !

—Ou plutôt, dit le comte, à force d'amour, car vous aimiez votre Élisabeth comme j'ai aimé madame de Symiana ; mais, né pauvre et d'une naissance si inférieure à la sienne, vous avez dû pour l'obtenir, et avec la même fidélité chaste, faire plus de prouesses qu'un chevalier du moyen âge, puisque vous étiez à mille lieues de votre idole !

—Celui pour qui aucun effort n'est perdu, s'il est sincère, dit Trézelles, m'a aidé manifestement en m'envoyant l'inspiration qui seule pouvait me sauver. Épris de mademoiselle de Saveuses à en mourir, et n'ayant pas même le droit de dire un mot qui lui fît soupçonner ma passion, je m'attachai à répandre la gloire de la Sainte dont elle porte le nom, me donnant l'immense joie de célébrer ses vertus et sa beauté céleste en glorifiant celles de cette adorable Reine ! Mes tableaux du *Miracle des Roses* et de *Sainte Élisabeth soignant le lépreux*, commencèrent au Salon ma petite renommée...

— Que vous deviez, dit Sévérac, changer en une bonne et solide gloire, en achevant l'immense en-

treprise de décorer complètement, à la façon des grands Italiens, une des églises de votre ville natale, où vous avez représenté, dans des compositions d'une sublimité rare, car le génie y est toujours avivé par la Foi! toute la vie de la sainte qui donnait aux pauvres son or, son pain et son cœur; et certes le magistral succès d'une pareille tâche n'est pas une des choses les moins étonnantes de notre temps.

— Ce qu'il y a d'étonnant, dit le peintre, ce n'est pas que j'aie pu avec des jours et de la patience, et, ajouta-t-il en se tournant gracieusement vers Sévérac, protégé par un homme tel que vous! mener mon œuvre à fin en docile ouvrier; mais ce qui fut vraiment surnaturel et me fit voir clairement la protection de Dieu étendue sur moi, ce fut que mademoiselle de Saveuses eût deviné mon amour que pas un regard n'avait trahi jamais, en voyant mes peintures données à tous, mais faites pour elle seule; et que pouvant choisir un mari parmi les plus grands noms de France, elle eût voulu se garder à moi et m'attendre! N'y a-t-il pas là une récompense supérieure à tous les mérites quels qu'ils soient, et ne dois-je pas être presque épouvanté de mon bonheur?

— Non sans doute, dit madame de Symiana, mais votre histoire, si pareille à la nôtre, fit-elle en échangeant avec son mari un regard brillant d'une félicité ineffable, me réconcilie avec notre époque menacée de n'avoir plus d'autre dieu que le dieu Dollar, et qui prend pour de la musique des chansons bonnes à faire danser les singes; car elle montre qu'en ce temps si affolé de riens, l'amour peut être encore ce sublime élan de l'âme tout pureté et tout sacrifice, qui se rit des obstacles et développe en nous des forces inconnues.

— Et, dit le comte, l'amour doit être cela ou il n'est plus que le justicier, que le tourmenteur aux

armes embrasées et à la torche sanglante à qui les Grecs donnaient son véritable et impitoyable nom : Désir! ou plutôt, docteur, ajouta-t-il en s'adressant à Vandevousse, il n'est plus qu'une de ces maladies qui relèvent de votre science...

— Et que nous traitons, dit Vandevousse, avec d'autant moins de certitude que leurs causes restent inexpliquées. Ainsi, combien n'ai-je pas réfléchi et inutilement, au cas de ce pauvre Aimery de Fraces...

— Ce jeune homme, demanda madame de Perles, dont le visage a été coupé en deux par une si belle balafre?

— Précisément, répondit le docteur, et dont, chose plus grave, le mariage a été célébré hier à Saint-Thomas d'Aquin.

— Ah! fit madame de Symiana, qui a-t-il épousé?

— Je sais l'histoire, dit le comte. Une certaine Léocadie aux lèvres minces, pâle, marquée de la petite vérole, dont le visage est comme troué par les taches noires de deux yeux d'enfer, avec de longs cils noirs, des cheveux châtains mêlés de grandes mèches fauves, et qui était femme de chambre chez madame de Fraces lorsqu'Aimery, sortant de Saint-Cyr, obtint la permission de passer un mois près de ses parents avant de rejoindre son corps. Quand son père s'aperçut qu'il appartenait à cette mince et brûlante sorcière, qui, lorsque la pluie tombait sur elle, fumait comme un fer rouge, si bien qu'il ne pensait plus à rien et qu'il ne quittait plus la maison, ce prudent vieillard trouva le moyen d'envoyer son fils dans un régiment d'Afrique, et mit la fille à la porte en lui donnant une petite somme. Pendant dix ans Aimery, qui se battait comme un lion et faisait des prodiges de bravoure qui aujourd'hui sont des anachronismes, ne pensa pas plus à cette Léocadie que

s'il n'en eût jamais existé. Mais la première fois qu'ayant obtenu un congé il revint en France, capitaine et chevalier de la Légion d'honneur, il la retrouva marchande de tabac rue Drouot, vendant des cigares choisis qu'elle semblait allumer à ses yeux de braise, et elle le reprit si complètement, que pour ne plus la quitter, il donna sa démission, car sans lutte ni transition aucune, il était redevenu ce qu'il avait été dix années auparavant, l'esclave de Léocadie.

— Et sans doute, dit madame de Perles, monsieur de Fraces le père s'irrita, se désola ?

— Lui ! reprit le comte, pas du tout ! Il vit le ministre, força son fils à retirer sa démission, et le renvoya en Afrique plus vite qu'il n'en était venu, il y a de cela quatre ans. Mais l'année dernière, monsieur et madame de Fraces étant morts tous deux en moins d'un mois, Aimery est revenu. Il avait oublié Léocadie comme on oublie les vieilles lunes ; mais il se trouva nez à nez avec elle dans une école de gymnastique où elle donnait des leçons aux dames, à la suite de quoi il a donné sa démission, sérieuse cette fois, et a épousé l'ancienne femme de chambre, ce qui prouve que la vie de certains hommes a pour loi unique une absurdité sans limites !

— Ah ! fit le docteur Vandevousse, combien je regrette de ne pas croire au diable, car du moment que nous n'admettons pas la passion diabolique, telle que la connut le moyen âge, que de faits nous observons tous les jours qui ne peuvent être rattachés à aucune cause normale ! Ainsi, comment expliquer l'extraordinaire fascination exercée sur les femmes par mon confrère Vitellis, dont le scandaleux procès a occupé tout Paris, et qui avant de mourir si malheureusement pendant la guerre, s'est vu dépossédé de tout, pour s'être permis de ressus-

citer don Juan et Sardanapale dans un monde qui ne permettrait même pas de telles fantaisies à un grand d'Espagne ou à un roi d'Orient! Car gros, asthmatique, goutteux, âgé de quarante-six ans, il avait trouvé le moyen de réduire en esclavage dans sa maison de santé de vraies grandes dames, Espagnoles, Anglaises, Russes, Égyptiennes, Grecques, dont il s'était fait un harem! Assises en rang d'oignons autour de sa table de travail, elles regardaient *Bébé* écrire ses articles, et quand le tailleur venait pour lui prendre mesure d'une robe de chambre, elles tenaient sérieusement conseil, discutant la coupe et la couleur, et disant par exemple : « Non, monsieur, pas de bleu; le bleu ne va pas à Bébé! »

— Docteur, dit madame de Symiana, il faut croire au diable, car n'est-il pas le metteur en scène et le véritable inspirateur de la Comédie Humaine? Voyez cette charmante duchesse de Tende, dont l'affreuse aventure n'est un secret pour personne! Veuve d'un mari beau, spirituel, brave et qui l'adorait, elle obéit maintenant à un expéditionnaire appelé Dupont, chauve, âgé de cinquante ans, absolument vulgaire, et qui la bat comme on bat un nègre aux colonies! Or, ce triomphant monsieur Dupont avait quitté pour cette duchesse-là une autre duchesse, qui le regrette, et je voudrais que quelqu'un pût nous dire la raison vraisemblable d'aberrations pareilles.

— C'est, dit en relevant sa grande tête superbe et chevelue le mathématicien Laboris, qui, sans cesser de poursuivre ses problèmes, avait tout entendu, — c'est que, dépourvu de l'Idéal qui fait sa grandeur et qui le noue à la chaîne de diamant des choses divines, — l'amour est une science exacte! »

VII

SGANARELLE

A cette noce de bons bourgeois, fabricants de fleurs pour l'exportation et fabricants de papiers peints, Bixiou, dont *Le Charivari* commençait à refuser les dessins, comme trop lâchés, et qui, depuis huit jours, n'avait dévoré aucune proie, se sentait en train de faire des farces; aussi accueillit-il avec la grâce la plus parfaite la question de monsieur Lestiboudois, le marchand de soie écrue.

— « Alors, fit-il, c'est une véritable consultation que vous me demandez !

— Oui, dit Lestiboudois, pour un de mes amis.

— J'entends bien, reprit Bixiou. Vous voulez savoir si un honnête homme peut être sans ridicule ce que Molière, qui ne mâche pas ses mots, appelle...

— Précisément, dit Lestiboudois.

— Mon Dieu, fit négligemment l'artiste, en général, il vaut mieux ne pas l'être, et le moyen en est facile. Il suffit de choisir une bonne femme bien simple, robuste, chez qui le système nerveux ne prédomine pas, élevée au ménage, qui soit apte à faire un enfant tous les ans, et de se conduire en bon mari.

— Mais, objecta piteusement le marchand, si on l'a choisie autrement et qu'il faille la garder telle qu'elle est?...

— Je le vois, dit Bixiou, vous voulez que nous allions au fait, et vous n'êtes pas un homme qu'on peut contenter avec des calembredaines. Donc, pour entrer dans le cœur de la question, j'ai connu un mari qui a trouvé le moyen de supporter sans faire rire personne la chose dont il s'agit. Le marquis d'Esternay...

— Ah ! fit Lestiboudois, il était marquis !

— Il l'est encore, répondit Bixiou, mais depuis la Révolution, nous sommes tous égaux. Le marquis d'Esternay, beau comme tous ceux de sa race, avait été, avant son mariage, lieutenant aux chasseurs d'Afrique. Au régiment, il était célèbre pour ses témérités héroïques à la Roland; un jour, il s'était élancé tout seul contre un gros d'Arabes, et il était resté sur le champ de bataille où on l'avait cru mort, frappé de deux balles et la tête fendue d'un coup de sabre. Il en était revenu cependant, et c'était un garçon superbe, fin, bien découplé, de haute taille, magnifique à voir avec son visage brûlé, aux traits hardis, aux profonds yeux bleus, auquel ses cheveux courts, épais et drus, et sa légère barbe noire donnaient le caractère le plus viril. C'est ainsi fait que d'Esternay, riche de deux millions, sans compter les espérances, épousa sans dot et par amour mademoiselle Marcelle Jacquelin, fille d'un employé des postes, dont le trousseau ne valait pas cent écus. D'ailleurs très jolie, mais ne sachant ni porter ni faire valoir sa beauté à la Watteau, dont elle n'avait pas la clef. Ajoutez à cela que d'Esternay n'a aucun talent d'agrément ! Habile comme un maître en équitation et en escrime, et savant comme un bénédictin dans toutes les sciences et dans tous les arts, mais simple comme un coutelier de Manchester, il est avec cela spirituel comme s'il en faisait son état; il peut et très facilement écorcher son interlocuteur

à la façon d'Apollon pelant le satyre Marsyas; mais ce génie comique, il ne l'emploie jamais que pour la défense de ce martyr qui se trouve dans toute société et aux dépens duquel les faux braves (il y en a partout, même dans la conversation !) font de l'esprit à bon marché. D'ailleurs, il est idéalement bon sans faiblesse, se connaît en meubles et en tableaux, s'habille avec le plus suprême bon goût, et peut, sans ôter ses gants, rouler une cigarette irréprochable.

— Et avec tout cela, murmura Lestiboudois, sa femme l'a fait...

— Avec un pianiste, dit Bixiou, et au bout de six mois. Ce pianiste, qui passe dans ses cheveux une main imitée de celle de Liszt et porte des gilets à brandebourgs, composait des romances sans paroles et avec paroles, auxquelles peu de femmes ont résisté. Tout Paris sut bientôt sa liaison avec la marquise d'Esternay, et personne ne l'ignora. D'Esternay seul s'obstina à ne connaître ni la liaison ni le pianiste, dont il ne s'inquiéta pas plus que d'une mouche se promenant sur un rideau de dentelles. Peut-être a-t-il caché dans son cœur et dans son cerveau des drames terribles, car il adorait sa femme, mais personne n'en a rien su, le marquis estimant que geindre ne sert à rien, et étant de ceux qui mettent en action la noble devise : « Aide-toi; » seulement, il eut à la même époque trois duels consécutifs, dans lesquels il blessa effroyablement ses trois adversaires; mais c'est ici qu'il faut admirer son élégance, il n'avait cherché aucun de ses duels et il les avait acceptés dans des conditions où tout galant homme eût fait comme lui. Une fois, son oncle maternel, le vieux général d'Ars, avait été insulté dans un journal; une autre fois, un fat avait devant lui parlé plus que légèrement de la femme de son meilleur ami, le capitaine de Cardonne, naviguant alors dans les

mers de l'Inde; enfin d'Esternay s'était battu, pour la troisième fois, en voyage, avec un Russe qui, ne sachant pas qu'il avait été militaire, avait en sa présence, à table d'hôte, tenu les propos les plus outrageants pour l'armée. Ce hasard persistant vous peint tout entier notre homme, qui ne cherche pas le drame, mais qui est assez vigilant pour que les occasions de faire les choses qu'il est bon qu'il fasse ne lui manquent jamais. Il ne se fût pas donné le ridicule de se mettre en campagne avec préméditation pour arrêter les chevaux qui prennent le mors aux dents, à l'heure fashionable, dans l'avenue des Champs-Élysées, ou pour faire concurrence aux sauveteurs en retirant de l'eau les caissiers infidèles qui se noient le soir au pont Notre-Dame; mais ce ne fut pas sa faute assurément si, lors de son dernier séjour en Touraine, l'incendie dévora la ferme qui dépend de son château, car ce n'est pas lui qui avait mis le feu ! et si réussissant, là où des pompiers, intrépides pourtant, avaient trois fois battu en retraite, il put, marchant dans la fumée, sur les poutres devenues braises, sauver, les uns après les autres, la fermière et ses quatre petits et le fermier lui-même, que, les uns après les autres, il descendit sur ses épaules le long d'une corde à nœuds, superbe, effrayant, joyeux, le visage et les cheveux brûlés, et admiré des paysans éperdus qui, à sa force indomptable, reconnaissaient en lui le seigneur. On a beau être modeste; par ce temps de petits journaux, d'Esternay ne put empêcher cette anecdote d'arriver à Paris, où, lorsqu'il y revint, elle était connue de tout le monde. Le pianiste sentit bien qu'il était perdu s'il ne parvenait pas à avoir un duel avec un homme qui légitimement s'était fait une telle réputation de bravoure; aussi d'Esternay le rencontra-t-il sans cesse sur ses pas, mais sans

jamais consentir à le voir. et même il ne permit pas au coin de ses lèvres de sourire quand le pianiste, qui était tombé au dernier degré d'humiliation, fut chassé honteusement.

— Certainement, fit Lestiboudois, la bravoure...

—... N'est qu'un côté de la question, interrompit Bixiou, mais d'Esternay avait trop de tact pour négliger l'autre ! Jusque-là homme d'intérieur, préférant à tout sa maison et ses livres, il avait vécu fort retiré ; mais chassé de chez lui par les turlutaines de sa femme, il commença à se montrer dans le monde et à l'Opéra ; le charme de sa beauté et de son incomparable élégance ne tarda pas à causer du bruit dans Landerneau. Il y avait alors une de ces meurtrières mille fois décrites par les romanciers, qui inspirent l'amour sans l'éprouver, se plaisent au désespoir de leurs victimes, et n'ont d'autre joie que de faire verser beaucoup de sang et beaucoup de larmes. Si au lieu d'être une princesse possédant des mines d'argent et de platine, belle comme un rêve, et avec sa grâce sauvage et enfantine ayant la majesté d'une reine, cette Hongroise, qui se nommait Sarolta-Batsanyi, eût été une Parisienne à cent mille francs le tas, elle aurait pu prendre pour sa devise la légende que Gavarni prête à une de ses diablesses : *C'est égal, celui qui me rendra rêveuse pourra se vanter d'être un fameux lapin!* car personne, à ce qu'on ait pu savoir, n'avait jamais été assez favorisé pour toucher le bout de son gant. Mais elle éprouva pour d'Esternay une passion furieuse, le lui dit, et voulut se donner à lui violemment, brutalement, tout de suite. Un lieutenant aux chasseurs d'Afrique n'a pas le droit de faire le Joseph ; mais, après une courte liaison, pendant laquelle la princesse, à ce qu'elle raconte effrontément, connut le paradis ! il a repris possession de lui-même ; et de ce jour, vaincue, idiote,

abrutie d'amour, la belle Sarolta suit de loin d'Esternay comme un caniche, s'habille aux couleurs de sa livrée, et le regarde comme un pauvre regarde les louis d'or derrière les grilles des changeurs. Vous savez ce que sont les épidémies à Paris. Toutes les filles se sont mises à devenir folles de d'Esternay, et il reçoit plus de lettres d'amour qu'un ténor ou qu'un gymnaste de cirque; mais ce qui va vous intéresser, c'est que la contagion a gagné la marquise d'Esternay. Elle s'est éprise de son mari : on l'a vue, pâle, brisée, les yeux caves, près de mourir, et elle fût morte, si le marquis ne l'eût emportée, comme une chère proie, dans le joli palais que secrètement il avait fait bâtir pour elle dans la rue d'Assas. La première fois qu'elle se trouva seule avec lui dans la chambre à coucher, tendue d'une tapisserie de jais blanc, elle craignait peut-être le premier mot que lui dirait son mari; mais il lui dit seulement : « Je t'ai toujours aimée ! » en posant sur ses yeux fermés un long baiser brûlant plein de joie. Vous voyez, cher monsieur, par l'exemple de d'Esternay, qu'on peut être, sans trop de ridicule...

— Oui, ce que dit Molière, interrompit Lestiboudois. Mais il faut pour cela certaines conditions spéciales !

— Si on ne peut les réunir, dit sentencieusement Bixiou, le plus sage est peut-être de se tenir tranquille, et de cultiver assez bien ses biceps pour montrer à ses voisins qu'on peut aider un charretier à retenir sa voiture chargée de pierres de taille.

— Oui, il y a encore cela, soupira le marchand de soie écrue, en jetant sur son bras, pareil à un fil d'archal, un regard furtif et mélancolique. »

VIII

LA JALOUSIE

La Jalousie a cela de particulier qu'on ne peut bâtir à propos d'elle aucune théorie et aucun système; elle est, par sa nature, si fatale, si douloureusement légitime, qu'elle frappe ses victimes comme un coup de couteau ou comme la foudre, et conseiller à quelqu'un de ne pas être jaloux, c'est aussi puéril que de lui dire : « Vous auriez bien fait de ne pas passer dans la rue au moment où le vent décrochait une cheminée ! » L'être qui pourrait dompter sa jalousie se serait d'abord anéanti lui-même dans une stoïque indifférence; quant à celui qui sent le renard lui manger le ventre, tout ce qu'il peut faire, c'est, comme le Spartiate, de retenir ses cris s'il en a le courage, ou, s'il ne l'a pas, de hurler comme une bête blessée. La Jalousie est une Furie aux cheveux de serpents, qui agite une torche ou un couteau dans sa main sanglante; mais cette Furie est l'inséparable compagne du cruel Amour qui ne va pas sans elle, et il la tient si étroitement embrassée, qu'on ne saurait tuer l'un des deux sans tuer l'autre. Ainsi tout homme qui pense lui doit-il la vénération qu'on accorde aux Dieux terribles; et je n'en parle ici que par accident, pour montrer avec quelle habileté une vieille Parisienne peut arriver à

savoir parler pour ne rien dire, et donner aux billevesées les plus folâtres une apparence de vérité mathématique.

Qui ne connaît la célèbre Rose Turpin? Vieille, elle l'est, mais sans faux cheveux et sans rides; le Temps l'a proprement jaunie comme un ivoire, et elle est coiffée en bandeaux nets et lisses, à la mode oubliée de 1830. Élevée sur les genoux des grands diplomates qui vivaient encore sous Louis-Philippe, elle a appris tout de suite à savoir, à négocier, à échanger les secrets politiques, dont elle s'est fait des fortunes; elle a parcouru toutes les gammes de la passion, cueilli toutes les fleurs du mal; elle est l'amie de tous les hommes illustres, car elle a été mêlée à tout ce qui s'est passé à Paris, à toutes les affaires d'argent, d'intrigues et d'amour. Maintenant elle est chaste; elle sait tout, comme les Dieux; elle trouve des voluptés indicibles dans les seules combinaisons de sa pensée, et elle reste immobile dans son fauteuil, sachant que nulle part elle ne pourrait rien voir qui fût étonnant pour elle. Il y a vingt ans, elle était d'une mauvaise santé, se soutenait d'un peu de lait et semblait près de mourir; il est probable qu'aujourd'hui elle ne boit ni ne mange, et qu'elle persiste, par la silencieuse joie du pouvoir qu'elle a acquis en pénétrant les causes des évènements et en s'habituant à lire dans les âmes. C'est cette femme devant laquelle un homme vénéré de tous, le vieux duc d'Essé, balbutiait comme un enfant pris en faute, tandis que Rose Turpin le grondait doucement et maternellement, avec une horrible tendresse.

— « Non, mon ami, lui disait-elle, vous n'êtes pas venu parce que vous étiez inquiet de ma santé, ni pour m'offrir cet émail cloisonné, dont je ne me soucie pas plus que d'un bouquet de roses. Vous

êtes venu parce que vous ne savez plus où donner de la tête, parce que vous croyez que j'y verrai clair où vous n'y voyez goutte, et parce que votre amour vous affole! Il est vrai que Mariette est grande et robuste comme une reine des Amazones, et sa taille athlétique atténue un peu ce qu'il y a de ridiculement absurde pour vous à aimer une enfant; mais elle n'a pas moins seize ans, tandis que vous en avez soixante-dix! Vous venez à moi, qui ai la science infuse et qui l'ai payée ce qu'elle vaut, pour savoir si vous êtes trompé ou si vous ne l'êtes pas.

— Hélas! fit le duc, je ne suis pourtant pas un imbécile....

— Sur les autres points, non, dit Rose avec une commisération qui n'était pas jouée. Je pourrais vous répondre, mon vieil ami, que, vu votre âge, vous devez vous regarder comme trompé, nécessairement, ou agir comme si vous l'étiez. Je pourrais vous conseiller de fermer les yeux, de ne pas approfondir les mystères, et d'aller vous consoler, puisque nous sommes en hiver et qu'il gèle à pierre fendre, sous vos citronniers de Menton; mais ça serait vous payer en monnaie de singe, ou, qui pis est, en lieux communs, et par conséquent vous faire banqueroute! Quand j'étais votre maîtresse, il y a de cela une bonne trentaine d'années, si je vous demandais la lune, bien plus, un bijou connu, appartenant à une des princesses de l'Europe, ou une invitation pour un bal où on ne recevait que des femmes honnêtes, — vous ne me répondiez pas : « C'est impossible, » ou : « c'est difficile, » mais vous m'apportiez l'objet de mon désir sans plus faire d'embarras que s'il se fût agi d'une pomme d'api! Je dois aujourd'hui vous rendre la pareille. Vous voulez donc que je vous explique scientifiquement et avec une netteté

arithmétique comment on doit s'y prendre pour savoir si l'on est trompé.....

— Oui, fit le duc, et avec qui!

— Naturellement, dit Rose Turpin. Eh bien! cela n'est pas plus compliqué en somme qu'un problème d'Edgard Poe, et réduite à sa simple expression, toute cette science abstraite peut tenir en quelques mots. Premier principe : la femme est essentiellement comédienne, mime, imitatrice et simiesque, et ne fait rien que d'après un modèle choisi ou subi. Second principe : la femme ne pense jamais qu'à elle-même, ne parle jamais que d'elle-même, et elle est son seul objectif. Avec ces deux clefs vous ouvrirez tout; pour savoir le secret d'une femme, et plus elle se croit menteuse, mieux cela vaut, il n'y a qu'à l'écouter parler, et vous allez voir comment cela va être simple!

« L'homme avec qui votre maîtresse vous trompe est un homme de votre monde, et votre ami; cet axiome, je crois, n'a plus besoin d'être démontré. Or, tout homme, sût-il par cœur le dictionnaire, a un mot auquel il obéit, par lequel il est hanté et dont il abuse; c'est ainsi que, par exemple, Victor Hugo, dans ses poèmes, écrit le mot *farouche* bien plus souvent que les autres mots. Écoutez donc parler votre maîtresse sans vous inquiéter nullement du sens de ce qu'elle dit, et en notant seulement dans votre pensée le mot qui revient le plus fréquemment dans son discours. Ce mot une fois obtenu, cherchez dans votre souvenir quel est celui de vos amis qui prononce le plus souvent ce mot type, et il est plus que probable que vous saurez déjà à qui vous avez affaire. Mais complétez votre preuve en notant les autres mots qui sont le plus familiers au sujet que vous étudiez. Vous ne tarderez pas à découvrir que la femme et l'homme pour qui elle vous trompe

emploient les mêmes mots, les mêmes adjectifs faisant description, les mêmes tropes, les mêmes tournures de phrases ; et, poussant plus loin cette observation, qu'ils font les mêmes grimaces et que leurs visages prennent les mêmes expressions, car l'inconstante amie s'est nécessairement modelée sur l'être qui pour le moment est son idole. Cet ensemble de preuves par la linguistique suffirait à établir une conviction ; mais nous en avons d'autres qui sont meilleures. Passons au second point.

« La femme ne peut parler que d'elle, vous ai-je dit; ajoutez que par un certain instinct de folle bravoure, elle éprouve le besoin impérieux, invincible, irrésistible, de raconter toutes ses pensées et toutes ses actions à la personne à qui elle a le plus d'intérêt à les cacher. Donc, à ce point de vue encore, vous n'avez qu'à l'écouter, car elle vous racontera elle-même, sous une forme plus ou moins déguisée et compliquée, tout ce que vous voulez savoir d'elle. Si elle vous récite, comme l'ayant lue dans un livre d'histoire, une anecdote qu'elle vous dira être arrivée à la femme de Xercès ou à une reine d'Assyrie, tenez pour certain que l'anecdote est arrivée non à la femme de Xercès ou à une reine d'Assyrie, mais à la personne même qui vous parle. Si elle s'exprime en ces termes : « Il y avait l'été dernier à Trouville une dame anglaise qui... », ou si elle débute par ces mots : « Figurez-vous qu'une de mes amies... », sachez qu'il n'y a eu ni dame anglaise, ni amie, et faites le petit travail littéraire qui consiste à répéter mentalement le morceau que vous venez d'entendre, en subsistant le mot JE aux divers substantifs propres ou communs que la femme a employés comme sujets de ses phrases. Changez également la date de ses récits, en admettant *à priori* et invariablement que les faits qu'elle place avant le dé-

luge ou au XIIe siècle, ou qu'elle fait remonter à dix années, se sont passés le matin même, et souvent cinq minutes avant le moment où elle vous parle.

« Si elle vous dit : « Comprenez-vous qu'on puisse avoir une pensée aussi étrange, ou aussi horrible, ou aussi dénaturée que celle-ci?... », c'est, n'en doutez pas, sa propre pensée qu'elle va raconter, sans rien omettre ni atténuer, et très fidèlement. Après cela, il n'y a plus qu'à classer et à coordonner les matériaux, une affaire de patience, et vous possédez les mémoires de votre amie, aussi intégralement que si elles les eût écrits sous la dictée de sa conscience!

— Ah! dit le duc en baisant le vieux front de Rose Turpin, vous me sauvez la vie! Mais comment ne s'est-on jamais avisé de vérités aussi évidentes?

— Mon cher duc, répondit la vieille diablesse, je vous dis tout cela parce que nos rôles sont joués et que nous rentrons dans la coulisse. Le monde serait fini demain, si le secret des femmes était connu des hommes, et c'est pourquoi ils ont tous dans leurs yeux des pailles ou des poutres, selon leur âge, leur fortune et leur position sociale. Puisque je vous ai rendu service, j'exige pour récompense que vous ne vous présentiez pas chez Mariette avant une demi-heure d'ici, car vous ne devez pas revoir cette fillette sans avoir retrouvé le calme qui, en pareille occasion, convient à un gentilhomme. »

Le duc d'Essé, qui est esclave de sa parole, promit et partit. Dix minutes après, Rose Turpin était chez Mariette.

— « Ma petite, lui dit-elle sévèrement, le duc a des soupçons, et il ne s'en faut pas de l'épaisseur d'un cheveu qu'il ne sache tout. Pour le moment, je l'ai amusé avec des calembredaines et j'ai dépisté les

chiens. D'ailleurs, monsieur d'Essé est trop grand seigneur pour te voir telle que tu es. Il a de la peine à deviner qu'une fille comme toi, belle à miracle et honorée de son amitié, est amoureuse d'un cabotin de Montmartre parfumé au patchouli, et qui se nomme Aldéric Chausson! Mais il finira par s'en apercevoir, car tu l'aides trop. Rien n'est plus malhonnête que la bêtise. Tu vaux juste le prix d'une pomme verte, et en dépit de ton jeune premier, tu es en train de te faire une fortune des plus sérieuses; cela grâce au duc. En revanche, tu lui dois des illusions : tâche de les lui donner!

— Je vais m'occuper de cela, madame Rose, » répondit docilement la belle Mariette, en levant ses yeux d'un bleu sombre, auxquels l'absence complète de pensée donne un charme attirant et mystérieux.

IX

DISCOURS DE TULLIA

Nous marchions derrière elle dans cet étonnant jardin de roses du célèbre horticulteur Donady, qui rougeoie et flamboie, jette au soleil ses ruissellements de rose, éparpille ses laques délicieuses, fait songer à toutes les splendeurs de la pourpre et du sang versé, éclate en notes jaunes comme l'or, en floraisons de neige odorante, et fait penser à la palette d'un Delacroix soudainement animée et livrée aux fureurs de la Vie par quelque génie curieux de réaliser l'idéal humain et de faire chanter désespérément la symphonie des couleurs, triomphalement débordées en ondes vivantes et rougissantes.

— « Ces fleurs, dit la belle Tullia, sont pareilles à nous, car Dieu n'a créé aucune fleur qui fût pareille à la rose ou qui portât le nom de rose, et elles sont uniquement un produit de la volonté, un prodige de l'art humain et un effort d'amour ! Tels les grands Parisiens, dont la race ne se produit pas de père en fils comme celles que peut étudier l'histoire naturelle, mais se perpétue par la greffe entée sur des sauvageons pris en pleine terre dans les campagnes robustes. Chacun de nous est un être artificiel, et c'est ce qui fait notre gloire et notre force, car tout Parisien un peu illustre a, comme un Prométhée,

volé le feu du ciel; et quant au vautour qui ronge le foie de ces Titans révoltés, c'est un détail auquel ils sont si bien accoutumés, qu'ils n'en parlent même plus, ne songeant qu'à créer la joie autour d'eux et à étonner les astres par la sereine limpidité de leur sourire.

« Tenez, monsieur de Giteri, continua-t-elle en se tournant à demi vers ce jeune marquis aux yeux de lion et à la blonde chevelure de femme, vous avez voulu mourir pour moi la semaine dernière, et si je ne me trompe, vous avez dix-huit ans; sachez donc que je pourrais être votre grand' mère et que j'ai cinquante ans sonnés! Certes, rien ne me force à vous dire cela, mais rien ne me force non plus à ne pas vous le dire, puisque ma beauté, que tous déclarent parfaite et inattaquable, est le grand thème de la poésie moderne et l'inspiration sans cesse renaissante des quelques artistes qui ont gardé en eux une étincelle de génie. Vous voyez en moi Diane de Poitiers, Marguerite, Cléopâtre; pourquoi n'y seraient-elles pas, puisque je les y ai mises, et que j'ai pour jamais rafraîchi ma lèvre au flot miraculeux de la Jouvence idéale? Vous êtes étonné que la flamme du Désir qui vous a mordu jusqu'à l'angoisse ait été allumée par des yeux qui datent d'un demi-siècle; eh bien! douée comme je l'étais par toutes les fées, toutes les grâces et toutes les énergies, il m'a juste fallu ce temps-là, sans perdre une minute! pour apprendre à être belle et surtout à être jeune, car la nature et la société font des mères, des filles, des épouses, des actrices et des caissières, mais la Femme est une conception abstraite qui ne peut être réalisée que par l'art pur! Il y a, grâce au ciel, beaucoup de femmes honnêtes, mais la femme chaste est la formule absolue et la suprême expression de la science unie à la grâce.

Quant à la beauté, elle est une harmonie que la nature ne produit pas plus qu'elle ne produit un tableau de Raphaël ou une symphonie de Beethoven, et elle n'existe qu'à la condition d'être perpétuellement perfectionnée et renouvelée; aussi une femme belle s'est-elle créée elle-même sans cesse et mille fois; et demander à une telle œuvre surhumaine de s'intéresser à des amourettes, n'est-ce pas vouloir tenir un lion en laisse, et le mener à travers les fleurettes des prairies attaché à un ruban rose?

» J'ai cinquante ans, monsieur de Giteri, et vous en restez stupéfait; il vous reste à apprendre que tous les Parisiens ont au moins cinquante ans; mais vous le comprendrez facilement, quand vous saurez à quoi ils servent et quelle est leur fonction sur la terre. Ils sont le luxe, la floraison poétique, la vivante école d'amour qui donnent à l'univers son existence intellectuelle, et sans lesquels il n'y aurait partout que des travailleurs courbés vers le lucre et des femelles partageant leurs soucis, mais plus de femmes adorées; car il faut d'impérieux modèles à imiter pour que les habitants des provinces reculées, occupés uniquement d'arrondir leur terre ou de faire faire des petits à leurs coupons de rente, se désintéressent de leurs intérêts, et voient encore dans la femme une créature divine. C'est seulement grâce à l'exemple des Parisiens qu'ils ne contraignent pas leurs épouses, comme font les sauvages, à porter les fardeaux et à labourer la terre, sort qu'elles mériteraient d'ailleurs si nous ne leur fournissions des formules de beauté toutes faites et qu'elles n'ont qu'à imiter, car il est évident qu'elles ne les tireraient pas de leurs âmes! Si la Parisienne n'avait pas fondu et vaporisé des millions pour inventer sa robe, la robe que Tulle ou Rodez confectionne d'après celle-là ne serait qu'un sarrau et qu'un fourreau de

parapluie, et nous nous ruinons pour les Suédois, les Brésiliens et les Cafres qui n'y songent pas, dépensant chaque jour la fortune d'un Crésus ou d'un Rothschild pour fournir à des gens que nous ne verrons jamais un patron de robe ou un patron de sourire, et un indispensable bagage d'idées poétiques sans lequel ils seraient des bêtes, et qu'ils n'ont eu qu'à humer naturellement comme l'air qu'on respire !

» Paris, ville, quoi qu'on en pense, désintéressée de la politique et nullement industrielle, produit des poèmes, des tableaux, des opéras, et aussi, chose plus rare et plus difficile à trouver, des Parisiens, et voilà tout. Mais pourquoi le Parisien, ce héros d'amour, beau comme un dieu, fort, brave, costumé avec une simplicité magistrale, spirituel, savant, dompteur de chevaux, couronné de sa noire chevelure, qui à lui seul dépense plus d'argent que vingt riches et qui bouleverse la création pour la gloire d'une femme jamais sevrée en aucun mois de l'année de fraises des bois et de lilas blancs; pourquoi, dis-je, cet être merveilleux a-t-il cinquante ans, et non pas tout bonnement l'âge de Roméo ? C'est parce qu'il ne lui suffirait pas d'être Roméo ! Il faut qu'il soit en un seul tous les amants illustres, tous les faiseurs d'exploits, tous les vainqueurs de monstres, tous les Raleighs qui ont jeté leur manteau dans la boue sous les pieds de leur souveraine, et qu'il les ait tous absorbés en lui, comme il convient à un être qui prétend servir de type, dans une époque où la critique a tout analysé et tout résumé ! Regardez-le, tandis que la femme aimée de lui triomphe comme une reine d'Orient vêtue des plus belles couleurs et parée des perles de la mer; il est là près d'elle, gracieux et viril, jeune comme un rêve, spirituel et joyeux, agile à créer, à saisir et à formuler toute idée, por-

tant son habit noir de façon à rappeler les plus belles lignes de la statuaire, et montrant sa fine main robuste, également apte à tenir l'épée ou la plume ou les rênes d'un cheval indompté !

» Vous jugeriez, et vous auriez raison, que rien ne lassera jamais cette force calme et sûre d'elle-même. Et pourtant, si ce héros qui persiste parce qu'il se doit comme exemple au monde, suspendait un instant l'effort de volonté par lequel il enchaîne et fixe en lui la jeunesse et le charme, aussitôt vous verriez ses cheveux blanchir, ses tempes se rider, son dos se courber, ses jambes trembler fléchissantes ; au lieu de faire cortège à la bien-aimée dans une salle d'opéra, ou de chasser le renard en habit rouge, poussant sur la neige son cheval arabe, il serait dans son fauteuil de malade à oreillons, en proie à la goutte et au catarrhe, marchandant son héritage à des collatéraux absurdes, et prenant de la main d'une gouvernante des jujubes et des tisanes ! Mais il n'en est pas ainsi, parce qu'il ne le veut pas et parce qu'il est nécessaire qu'il enseigne la jeunesse aux jeunes gens, qui sans lui ne seraient que de vieux collégiens.

» Comme la Sagesse invincible, Pallas vêtue de son armure d'or, la Parisienne est née sans père et sans mère, du front même de Paris, fendu par la hache de l'Héphaistos, du grand ouvrier qui, parce qu'il est l'impeccable artiste, a été uni à la Grâce éternellement jeune. Il n'est pas dit qu'elle ne puisse pas se donner et qu'on ne puisse pas l'obtenir ; mais il faut auparavant que celui qui la désire ait accompli des travaux dont la seule idée vous donnerait le vertige. Il doit tuer les monstres, dessécher les marais impurs, ravir sa proie à la mort, et faire des choses encore bien plus difficiles ; car attirer sur soi l'attention et obtenir que le nom qu'on porte ait une

signification quelconque, au milieu d'une vie dont le murmure assourdit les ouragans et les tonnerres, n'est-ce pas avoir mille fois soulevé sur ses épaules et porté un monde? Si le cœur lui en dit, le premier passant venu, avec un peu d'or, de bravoure et d'ingéniosité, peut plaire à des bourgeoises, à des princesses et même à des courtisanes; mais qu'il veuille presser sur son cœur la vraie femme, c'est-à-dire l'idéal, c'est comme s'il affichait la prétention de devenir tout de suite empereur d'Occident! Et sait-il seulement si le tumulte de sa passion frivole s'accorderait avec le vaste dessein de cette inspiratrice, et ne dérangerait pas l'harmonie de sa tranquille pensée?

« Mais, continua la belle Tullia, tout ce que je vous dis là, monsieur de Giteri, n'est pas pour décourager votre amour, au contraire; car, si vous avez à dépenser comme entrée de jeu quelques millions et beaucoup de génie, pourquoi ne deviendrez-vous pas quelque jour un Parisien? Vous m'objecterez à cela que si cela vous arrive jamais, comme je suis vieille aujourd'hui, je ne serai plus jeune en ce temps-là : mais qu'en savez-vous? Il n'est pas plus difficile de se ressusciter soi-même qu'il n'est difficile à un Homère de ressusciter les Achilles; toute la question est de bien savoir les mots et les nombres qui domptent les puissances aveugles et font obéir la vile Matière. »

X

LE FRUIT DÉFENDU

L'amour n'est lui-même qu'à la condition de vivre de sa substance, de savoir se créer et se renouveler sans avoir d'obstacles à vaincre ; mais être libres de s'aimer et le faire sans défaillances, sans ennui, sans répétitions et sans vulgarité, c'est une œuvre qui demande à l'homme et à la femme qui l'ont entreprise plus d'imagination et de science qu'il n'en faut pour sculpter la Vénus de Milo ou pour trouver une Iliade ! Dans la simple et primitive conception des poètes comiques, Isabelle et Valère ont coutume de maudire les pères, les mères, les oncles, les tuteurs et surtout les maris, qui sont censés être pour eux les trouble-fête et ce que l'énergique argot moderne a appelé *les empêcheurs de danser en rond;* ils doivent au contraire les bénir dans la vie, où ces précieux importuns leur permettent, par leur seule présence, de se tirer d'affaire avec des mots, avec de courtes répliques, et de ne pas avoir à affronter la tirade, qui est dans la conversation aussi redoutable que l'est dans la contredanse le cavalier seul. En amour, avoir à inventer des développements toujours nouveaux et variés, sans que le crochet où les attacher vous soit fourni par une opposition ou une polémique hostile, c'est

être dans la situation du statuaire devant le bloc de marbre, ou de l'écrivain devant l'effrayant papier blanc. Tel homme qui, avec un bon sujet d'article, ayant quelqu'un à combattre et à contredire, a fait un article très suffisamment sublime, s'il faut ensuite qu'il tire quelque chose de lui-même, se trouve, en face d'une main de papier, dépaysé comme un Indien voyageant à Paris, et muet comme un poisson; mais s'il est malaisé d'inventer quelque chose lorsqu'il s'agit de littérature, combien la difficulté est plus troublante et plus invincible en amour!

On se rappelle l'éclat que jetèrent sur l'Odéon les comédies satiriques de Philippe Tellas, qui s'y succédèrent si rapidement, malgré les chiffres énormes de leurs représentations, à l'époque où, reprenant la veine satirique d'Émile Augier, ce railleur de génie tenta de faire de l'Aristophane en prose, et écorcha tout vifs devant le public parisien plusieurs Marsyas facilement reconnaissables, et dont les noms couraient sur toutes les lèvres. La protagoniste de ces pièces irritées était la célèbre soubrette Léa Salmon, tout à coup passée grande dame dans des œuvres où tout devait être interprété avec la furie d'une verve incisive et inexorable. Ce qui fait, entre autres choses, la grande originalité de Léa, une Parisienne qui, avec ses frêles mains transparentes, aurait rôti le balai d'Hercule, c'est que, séduisante à la ville par une beauté sentimentale et romantique, et toujours pareille à une Ophélie qui va se jeter dans le torrent, elle devient au théâtre la plus forte en gueule de toutes les Dorines, ayant dans ses yeux et sur sa bouche enflammée toute la cruauté de Molière, et disant les plaintes de Cléanthis avec une effronterie qui déconcerte les messieurs de l'orchestre. Par une combinaison naturellement indiquée, mais qui pourtant se réalise moins

souvent qu'on ne le croit, Tellas et la comédienne s'éprirent violemment l'un de l'autre et devinrent amants, toutefois dans les conditions les plus âpres et rudes, car, marié à une charmante femme, à cette douce et délicate Edmée que Paris se rappelle encore, Tellas, sous peine d'être un monstre, ne pouvait résolument l'affliger; et, quant à Léa, elle avait alors pour ami officiel ce beau marquis Paul de Négremont, géant à la noire chevelure avec qui personne ne pensa jamais à plaisanter, qui ne la quittait pas plus que son ombre, et qui tout jeune encore, était déjà malin et spirituel comme un vieux singe.

Et notez ces circonstances aggravantes : madame Edmée Tellas, cousine germaine, amie intime de la femme du directeur de l'Odéon, et Négremont, militaire, artiste, millionnaire, grand seigneur parisien, pour qui aucune porte n'est fermée, avaient accès à toute heure dans tous les couloirs et dans tous les recoins du théâtre; ce fut donc à grand'peine que, tendant avec génie, Léa son agilité de soubrette de race, et Philippe Tellas ses combinaisons d'auteur dramatique, ces deux papillons, également tenus par un fil de soie et d'or, improvisaient en un millième de minute leurs impossibles amours au coin d'un portant, à la sortie d'une loge d'avant-scène, au foyer même, faisant passer la muscade comme des escamoteurs, échangeant devant dix personnes un baiser que personne ne voyait ni n'entendait, et faisant tenir un monde de pensées condensées dans une phrase de télégramme, murmurée pendant le temps qu'il fallait à Edmée Tellas pour replier son éventail, ou à Négremont pour attacher le bouton de son gant. Ils s'étaient habitués à vivre ainsi avec une pointe de couteau sur le cœur, bravant, celle-là une mort certaine, celui-ci l'odieuse

responsabilité d'un crime, de jour en jour plus affairés, et si occupés de leur mise en scène, qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion de se montrer l'un à l'autre rien de l'inévitable bêtise qui existe nécessairement dans l'esprit de toute créature humaine. Philippe et Léa avaient d'ailleurs, l'un comme l'autre, autant d'esprit que la vie moderne en exige; et comme c'est à peine si, en six mois, ils avaient pu deux ou trois fois, en y travaillant quinze jours à l'avance, se ménager dans un jardin public des rendez-vous de cinq minutes, occupés pendant la courte durée de ces rendez-vous à interroger le jardin du coin de l'œil, haletants et le cœur palpitant, ils semblaient alors se dire des choses extrêmement spirituelles, car, pour bien parler, rien n'est tel que d'être interrompu ou d'avoir peur de l'être.

Mais comme jamais Psyché ne pense à autre chose qu'à la lampe qui doit faire son malheur, Philippe et Léa, est-il utile de le dire? n'avaient qu'un seul rêve, celui de se trouver seuls ensemble et libres de s'aimer vingt-quatre heures de suite chaque jour, par un miracle irréalisable, que pourtant le hasard se chargea de réaliser, pour montrer une fois de plus que le scenario de la vie réelle est une grande composition ironique. Négremont fut obligé d'aller en Bretagne pour d'importantes affaires de famille, et en même temps, madame Edmée Tellas étant extrêmement souffrante et affaiblie, le médecin l'envoya aux Eaux-Bonnes, où Philippe, qui avait une grande pièce en répétition, se trouva naturellement dispensé de l'accompagner. Enfin, le jour se leva où les deux amants eurent à leur service, ajoutées l'une à l'autre, autant d'heures et de minutes qu'ils en avaient pu souhaiter; mais alors, quelle désillusion, quelle chute éperdue à travers l'espace, terminée par un choc brutal! Ce bienheureux jour-là, par-

tis à l'heure où s'éveillent les premiers wagons, à onze heures du matin Philippe et Léa avaient fait le tour du bois de Chaville; ils avaient cueilli des pâquerettes dans l'herbe, ils avaient marché sous les feuillages, enlacés comme deux bergers de l'*Astrée;* ils étaient rentrés à Paris dans le nid que Duval leur avait meublé, pour la circonstance, d'une étoffe de Chine cendre de rose; ils avaient épuisé et recommencé les divers thèmes de scènes d'amour qu'une actrice et un auteur dramatique peuvent se réciter sans rire, et ils pensaient avec épouvante que la répétition annoncée à onze heures pour le quart n'était pas encore commencée, et qu'en ce moment-là, où ils étaient déjà au bout de leur rouleau, ils avaient encore à consumer, jusqu'à minuit, treize heures d'amour libre et sans entraves!

Le lendemain, ce fut bien pis, car, dans les serments qu'ils échangeaient avec une conscience touchante, ils reconnaissaient clairement des passages entiers empruntés aux œuvres romantiques les plus connues. Le surlendemain, ils entrèrent dans les narrations d'historiettes et de nouvelles à la main que, pour la plupart, ils connaissaient déjà; puis ils se mirent à se raconter cyniquement les journaux du matin, que pourtant ils avaient lus ensemble. Ils éprouvèrent alors une envie bien légitime de s'entre-dévorer, et c'est ce qu'ils auraient fait certainement, si Négremont, ayant terminé plus tôt qu'il ne l'espérait ses affaires en Bretagne, ne fût revenu à l'improviste. Il les gêna beaucoup, mais cependant pas assez, car Léa Salmon, excédée, à bout de patience, ne put s'empêcher de crier à Philippe, de la voix d'un condamné qui demande sa grâce : « Fais revenir ta femme! » Madame Edmée Tellas fut en effet rappelée, sans égard pour sa santé chancelante, et Philippe et Léa furent replacés dans leur

situation primitive; mais ce qu'ils ne retrouvèrent pas, ce furent leurs frissonnements d'amoureux que tout menace, ni leur ardeur à s'embrasser derrière les portes. Ils avaient été pendant quelques jours si effroyablement libres, que le souvenir de cette liberté leur gâtait leur bon esclavage; si bien que, renonçant au théâtre et aux promesses de l'Académie, Tellas partit pour l'Orient comme un paysagiste, tandis que, sans l'avoir prévenu, Léa acceptait un engagement en Russie, comme pour étouffer sous un vaste manteau de neige la vulgarité de ses désolants souvenirs.

Il faudrait arrêter ici l'histoire de ces amants, car l'épilogue en fut navrant; mais n'épargnons pas au lecteur la sombre lie amassée au fond du verre, car c'est elle précisément qui est la vérité! Ils se retrouvèrent dix ans après; Edmée était morte et Négremont marié, et ils se retrouvèrent dans les conditions premières, car Philippe avait recommencé à écrire des comédies et Léa à les jouer; seulement, c'est au Théâtre-Français qu'on les applaudissait l'un et l'autre, dans leur seconde manière. Un soir qu'ils sortaient de l'avant-scène du rez-de-chaussée en compagnie de quelques personnes, ils se trouvèrent un instant seuls derrière la porte, leurs mains se rencontrèrent, la lèvre de Philippe effleura les cheveux de Léa, et le souvenir évoqué tout à coup de leurs premières amours leur fit monter un flot de sang au cœur. De là une seconde ou troisième liaison qui, pour ces deux êtres bien élevés, devint un calme enfer, car ayant moins de choses à se dire que deux sourds-muets, ils en furent réduits au style épistolaire, et ils s'écrivirent des choses parfaitement littéraires, qu'on aurait pu insérer dans la *Revue des Deux-Mondes*. Léa, devenue un peu bas-bleu, s'inspirait des bons poètes, et quand elle avait,

par exemple, trouvé dans un livre un joli motif de lettre moyen âge, elle allait écrire la lettre à Rouen ou à Bourges, comme elle trouvait un prétexte pour avoir affaire à Blois ou à Chenonceaux, si la lettre devait être en style renaissance. On n'a jamais su comment la correspondance de Philippe et de Léa, parfaitement classée et mise en ordre, a fini par trouver place dans les vitrines de monsieur Feuillet de Conches, qui est, comme on sait, le plus féroce des collectionneurs.

Les petits journaux, qui ne respectent rien, ont annoncé que ce recueil serait publié à titre de roman par lettres. Sans avoir jamais dit ni oui ni non, et sans s'être expliqués à ce sujet vis-à-vis l'un de l'autre, Tellas et Léa Salmon en sont venus à discuter, avec une intention qui ne laisse pas de doute, des questions de format et de justification ; Philippe préfère les illustrations à l'eau-forte, et Léa approuve la maison Techener de vouloir ressusciter dans les livres la gravure en taille-douce; mais ils finiront par s'entendre. La morale de ceci, c'est que, de tous les arts libéraux, l'amour est celui qui demande le plus d'imagination et d'invention, et que tel fait très bien parler Roméo et Juliette, qui n'a pas grand'-chose à dire pour son propre compte.

XI

DUEL DE MONSTRES

Pendant le voyage en Grèce et en Asie Mineure qu'il fit en 1836 avec Laurent-Jan et le baron Taylor, le grand romancier Balzac s'arrêta pendant quelques jours dans l'île de Scarpanto, l'une des Sporades, qui est l'ancienne Carpathos, située entre Rhodes et la Crète. Il demeurait là avec ses amis, au bord de la mer, chez un vieux pêcheur nommé Xabras. Un matin, tandis que ses deux compagnons s'occupaient au dehors de recherches archéologiques, Balzac, qui était seul resté chez son hôte, était couché dans sa couverture et semblait dormir. En réalité, il s'absorbait dans ses réflexions, songeant à l'incroyable quantité de Dieux qu'il avait rencontrés pendant son voyage. Ainsi, en gravissant les chemins pierreux du Parnasse, n'avait-il pas vu distinctement Diane et ses nymphes passer en courant sous les pins maritimes qui ombragent le mont Iéméno? Mais ce qui l'étonnait le plus, c'est que Laurent-Jan et le baron Taylor, qui, aussi bien que lui, avaient dû les apercevoir, n'avaient pas sourcillé et ne lui avaient pas soufflé mot d'un tel évènement.

Comme le futur auteur de *La Comédie Humaine* remuait ces pensées, Xabras rentra dans la maison, tout mouillé de l'eau de la mer, et croyant Balzac

bien endormi, se mit à parler avec une grande animation à sa fille Chryséis. Le vieux pêcheur était comme fou, car ainsi qu'il le raconta avec une grande volubilité, il venait de voir une suite de prodiges, qui eussent suffi pour ébranler une raison plus forte que la sienne. Comme il montait dans son bateau pour pousser au large et jeter ses filets, il avait vu d'abord, à quelques brasses de lui, une lamproie sortant de l'eau à demi, et tout éclairée par le soleil; puis, sans que la lamproie eût bougé, sans que le flot eût remué, Xabras avait aperçu, à la place de la lamproie, d'abord une raie géante au ventre blanc, puis un renard marin au reflet bleuâtre, puis une dorade au corps d'argent et d'azur entouré de bandelettes, puis un scombre au dos bleu et au ventre cuirassé d'argent, qui, à son tour, s'était changé en un grand esturgeon, agitant de sa queue puissante l'azur des vagues frangées d'écume. Le vieux pêcheur, visiblement troublé, ne cessait d'admirer que le poisson fût devenu si versatile; mais Chryséis se mit à rire et se borna à dire à son père qu'il avait bu un peu trop de son vieux vin résiné. Puis, sans se préoccuper davantage de cet incident, elle se remit à surveiller le quartier de chevreau qui rôtissait devant l'âtre, car pour elle, en effet, les poissons merveilleux étaient une vision d'homme ivre et rien de plus.

Mais Balzac, qui n'avait pas perdu une seule des paroles de Xabras, ne pensa pas de même; il se rappelait assez son quatrième livre des *Géorgiques* pour savoir ce qui se passe dans la mer de Carpathos, et il ne douta pas un instant que le poisson aux mille aspects divers ne fût le dieu Protée en personne. Aussi, se remémorant les préceptes de la déesse Cyrène, comme s'ils lui eussent été donnés à lui-même, dès qu'on eut fini de déjeuner (le soleil était

alors au plus haut de sa course et faisait grésiller les rares touffes d'herbe,) il se couvrit d'une bonne vareuse de matelot, et s'étant muni d'un paquet de fortes cordes, après avoir eu soin d'éloigner ses amis, il se rendit à l'endroit indiqué par Xabras. Dans la mer, il ne vit rien, mais ayant aperçu une caverne qui était proche, et où l'eau s'engouffrait en gémissant, il marcha jusque-là, et certes alors son attente ne fut pas trompée.

Le dieu était debout, dans sa forme de dieu, comptant les horribles phoques de son troupeau. Balzac, avec un grand cri, se jeta sur lui, le terrassa et le ficela plus étroitement que les charcutiers de Tours ne ficèlent leurs succulentes saucisses. Le vieillard de la mer eut recours à son train ordinaire, et, comme un divin histrion, fit tour à tour le sanglier, le tigre, le dragon couvert d'écailles, la lionne à la pâle chevelure, la flamme rouge, vermeille et rose et couleur d'escarboucle, et le petit ruisseau qui se sauve d'un pas folâtre; mais ce fut justement comme s'il avait imité les vocalises de Giulia Grisi; plus le dieu jouait consciencieusement son rôle à tiroirs, plus le bon gars Tourangeau, fils de Rabelais, serrait la corde, si bien que les muscles de ses bras nus étaient roides comme des câbles, et que ses joues étaient enflées et rouges comme celles d'une déesse Renommée sonnant de la trompe; mais la sueur avait beau ruisseler dans ses cheveux drus et courts et sur son large front, il ne faisait que serrer de plus belle, de sorte que Protée vit bien que le plus court était de céder, s'il ne voulait se résigner à garder sur son ventre des balafres pareilles à des ornières de chariot. Il reprit donc sa forme naturelle, comme un acteur qui se rhabille après la tragédie.

— « Que me veux-tu? demanda-t-il tristement à Honoré de Balzac.

— Allons, dit vivement celui-ci, tu le sais bien, puisque tu lis dans les âmes. Ne perdons pas de temps à baguenauder et ne faisons pas de copie, n'ayant affaire à aucun directeur de Revue!

— Soit, fit l'effrayant berger en grimaçant des dents, et en attachant son œil glauque sur celui qui bientôt devait peindre madame d'Espard et madame de Maufrigneuse. Tu veux, comme vous dites dans votre langage, savoir le fin mot, et connaître les femmes? Apprends d'abord qu'il n'y a qu'une femme! Votre prétendue énigme n'existe pas, et l'être que tu crois mystérieux n'est pas plus difficile à comprendre que la tourterelle dans la ramure ou la biche dans les bois. Il n'y a qu'une femme, et qu'elle soit la Reine sur son trône d'ivoire ou la pêcheuse de coquillages dont la mer brunit les bras robustes et dont le vent sèche la noire chevelure dénouée, elle veut la même chose, c'est-à-dire : tout! Elle veut que son mari l'aime effectivement et avec la farouche bravoure du faune qui saisit une nymphe dans les bois, et en même temps qu'il lui adresse la plus pure et la plus délicate flatterie, car aucun encens n'est trop raffiné pour elle! La fille des rois, qui semble boire la brise et se rassasier du parfum des roses, en amour comme pour le reste, exige une aussi solide nourriture que la paysanne qui va vendre ses herbes au marché, et c'est une grande erreur de croire que tu plairas à la mendiante qui marche pieds nus dans les pierres, si tu ne sais pas lui dire dans un langage clair pour elle qu'elle est plus brillante que les fleurs et plus belle que les astres. Elle veut être assouvie comme le gouffre qui boit les eaux du ciel, chantée sur la Lyre comme les Énergies divines, et surtout parée de choses brillantes, que ce soient, selon l'occasion, des colliers de fleurs d'or et des chrysolithes, ou des plumes d'oiseau et de vils coquillages ramassés sur le chemin, pourvu

que ces objets excitent l'envie de ses compagnes et soient reconnus par elles comme servant à la parure.

— Je comprends, interrompit Balzac. Quant à l'argent...

— Rien n'est plus simple, dit le dieu. Quand tu as donné à la femme autant de joyaux et de robes qu'elle en pourrait porter pendant mille ans, et des coffres peints de couleurs variées, pour les enfermer, et un palais pour y ranger les coffres, et assez d'argent et d'or monnayés pour acheter quatre fois plus de joyaux et de robes que tu ne lui en as donné, la femme à la chair polie comme le marbre, belle de la tête aux pieds et qui n'a rien à cacher, a encore besoin de quelque objet de parure qui doit être acheté à ton insu; aussi dois-tu t'arranger de façon que, sans ruse et tromperie, elle ait, en outre de l'argent que tu lui as donné, un autre argent que tu ne connaisses pas toi-même...

— Diable! murmura Balzac, trouvant le problème ardu.

— Et, reprit le dieu, n'espère pas tromper un seul des appétits ou des instincts de la femme, car elle est aussi obstinée que la mer tumultueuse qui ronge et dévore un quartier de roche, et elle ne raisonne pas plus que la flèche qui, lancée par l'arc, va droit à son but et s'y enfonce en frémissant.

— Mais, dit le poète, y a-t-il des femmes fidèles? »

A ce mot, Protée se mit franchement à rire d'un grand rire sonore, qui fit fuir les aigles et ébranla toute la caverne.

— « Insensé! cria-t-il à Balzac, il n'y a pas de femmes infidèles. Toutes les femmes sont fidèles.

— Ah! fit le Tourangeau, qui ne s'étonnait pas facilement, toutes! — Mais, reprit-il après un instant de réflexion, elles sont fidèles... à qui?

— Eh! répondit le dieu, la femme est fidèle à

son appétit et à son désir, comme la louve, comme l'ourse, comme la tourterelle, comme le papillon, comme toutes les créatures. Sois beau, sois fort à déraciner une roche, sois sage dans les conseils, sois un guerrier brave et cruel et un habile dompteur de chevaux; sache un peu jouer aussi de la flûte et de la lyre, sois désiré par toutes les femmes et ne regarde que la tienne; donne-lui ce qu'elle désire avec justice, c'est-à-dire : tout! et, si elle t'aime, elle te sera fidèle, à moins que son instinct ne reconnaisse en toi les signes de la race qui est faite pour n'être pas aimée des femmes...

— A la bonne heure, dit Balzac. Mais quant aux ruses des femmes...

— Tais-toi, interrompit Protée, ne parle pas comme un petit enfant. Les ruses des femmes n'existent pas, et il n'y a pas de femme rusée. Les paroles des femmes ne tromperaient pas un caillou ou une souche de bois. Si elles trompent toujours l'homme, c'est qu'il est sensible à la pureté des lignes et à l'éclat des couleurs; ce sont les bras arrondis et les lèvres roses de la femme qui le persuadent, et ce n'est pas du tout ce qu'elle dit. Au contraire, la femme n'est sensible qu'à la bravoure, et l'homme ne l'éblouit qu'au seul moment où, sur le champ de bataille, il coupe en deux un héros, avec son armure et son cheval.

— Allons, dit Balzac, monsieur Scribe avait raison, les hussards! Je sais maintenant tout ce que je voulais savoir. Et ayant délié le berger de Poseidôn, il s'éloigna d'un pas rapide, voyant s'aligner déjà les piles d'écus d'Eugène Renduel, et sentant les chapitres de romans pousser dans son front comme les feuilles dans les bois. Un rire narquois le força à retourner la tête.

— Pauvre fou! lui cria Protée qui s'éloignait dans

la mer, assis sur un vieux phoque, tu te crois bien avancé, maintenant! Mais sache, pour ta gouverne, que le roman est un genre absolument chimérique, car tu n'as pas le droit d'écrire un poème aussi long que l'*Iliade*, ayant pour objet quelque vague Durand dont les pieds n'ont jamais foulé la terre noire, et à l'existence duquel les mortels ne croiront jamais, puisqu'ils révoquent même en doute celle de Zeus tempétueux et de la vénérable Hèra, l'Argienne, qui marche avec des sandales dorées! »

XII

SUITE DANS LES IDÉES

Paris qui découvre tout, a depuis longtemps découvert qu'on ne fait rien de solide sans avoir le temps à soi; mais comme il ne dépendait pas de lui de ressusciter les corporations ni les races féodales, il a imaginé ce singulier phénomène de produire des individus qui, ayant à accomplir une longue tâche, soit de construction, soit de destruction, arrivent à se donner la durée, comme jadis les familles, et voient passer devant eux plusieurs générations, sans avoir perdu la jeunesse, qu'ils gardent par un ensemble de moyens surnaturels, dont la formule restera inconnue tant que la science n'aura pas pénétré les secrets de la Magie moderne. Cette vérité, que mille faits attesteraient, sera surtout démontrée par une histoire récente, que le monde parisien n'a pas oubliée encore. Vers la fin de juillet 1874, le général comte de Morénas, habitant avec sa femme et sa fille son château historique situé près de Mézières, reçut de son vieux camarade, le général Roll, la lettre suivante :

« Mon cher Jean,

Ne t'alarme pas trop en voyant l'écriture d'un homme qui n'écrit jamais; cependant il y a péril en la demeure;

ton fils Paul est amoureux. Chose bien naturelle, me diras-tu, de la part d'un lieutenant de vingt-cinq ans; aussi ne t'aurais-je pas occupé de cette vétille, si Paul aimait une danseuse ou une grande dame; mais au simple juger, et tout myope que je suis, l'héroïne de son petit roman me paraît dangereuse, car c'est une jeune fille, et elle ressemble aux jeunes filles qu'on épouse malgré ses parents. Figure-toi la créature la plus mince, la plus svelte, la plus aérienne, une branche de saule, des cheveux comme un souffle, des yeux célestes, une petite bouche pensive, un voile que le vent tourmente et caresse comme s'il y prenait goût, et de longues mains si petites! Impossible de voir dans cette fragile enfant une femme mariée, encore moins une demoiselle à la mode, car elle porte des robes de six sous n'ayant d'autre mérite que leur grâce; mais sa famille doit la garder bien mal et en voir de toutes les couleurs, puisque je la rencontre sans cesse avec Paul. Le soir, dans les rues de Paris; au théâtre, où il se cachent dans une petite loge; dans les bois des environs, où je promène ma vieille goutte par ordonnance du médecin; partout enfin, je les aperçois de loin, apparition charmante, qui me fait songer à Daphnis et Chloé, et le diable m'emporte si je sais comment Paul remplit ses devoirs de soldat, auxquels cependant un Morénas ne saurait manquer. Tu sais, mon vieux camarade, que je suis un Africain aux mains rudes, incapable de débrouiller un pareil écheveau; je n'avais aucune qualité pour morigéner Paul, et, d'ailleurs, je n'aurais pas commis la sottise d'apprendre au ministre ou aux chefs dont ton fils relève, des peccadilles qu'ils doivent ignorer. Aussi n'ai-je pas hésité devant la dénonciation que je t'adresse, car je te sais trop gentilhomme et trop bonhomme pour tourmenter en quoi que ce soit une fillette qui a peut-être dix-sept ans, et sur les lèvres de laquelle je vois encore le lait de sa nourrice. Agis donc selon ta bonté et selon ta sagesse, et aime toujours ton fidèle

« ANACHARSIS ROLL. »

Après la lecture de cette lettre, le général de Morénas fit ses adieux à la comtesse et ordonna à son

valet de chambre de préparer sa malle, sérieusement inquiet et non sans raison, car il avait des motifs sérieux de se défier de l'amour parisien, aussi fatal à sa famille que le front d'Hélène à celle des Atrides. En 1835, âgé alors de vingt-un ans et à peine sorti de l'École militaire, il avait vu sa mère verser des larmes bien amères à propos des galanteries de son père, Pierre de Morénas, qui, à quarante-sept ans sonnés, continuait innocemment les ruineuses folies de la jeunesse. Le général de division Pierre de Morénas siégeait alors à la Chambre des Pairs, mais l'attentat de Fieschi et les lois de septembre le laissèrent assez froid, car l'Amour était en train de couper les ongles de ce lion, avec la cruauté qu'il met à humilier les vieillards. Tout Paris parlait alors d'une ingénue du Vaudeville, la petite Annette Mimey, qui, âgée de seize ans à peine, avait repris avec un succès foudroyant le rôle créé par mademoiselle Geoffroy dans *Kettly, ou le Retour en Suisse,* et tous les cœurs s'étaient attachés aux tresses blondes qui pendaient sur son corsage à lacets noirs.

Éloquent, illustre, beau encore, le général Pierre de Morénas triompha d'autant plus facilement qu'il fit avaler à sa bien-aimée autant de perles de Cléopâtre qu'elle en souhaita, faisant fondre dans son verre les fermes, les prés et les vignobles, avec la prodigalité d'un roi d'Asie. Il ne s'arrêta que quand son intendant à cheveux blancs, qui l'avait vu naître et bercé sur ses genoux, vint à Paris lui dire que dans peu la comtesse de Morénas et son fils Jean n'auraient plus de pain. Pierre de Morénas rompit avec la petite Mimey et alla faire un séjour de six mois dans les Ardennes, où il trouva sa femme à moitié morte de chagrin. Elle se rétablit pourtant, mais lui, il ne se consola jamais d'avoir perdu Annette, et pendant les dernières années de sa vie, on

l'entendait toujours fredonner dans les allées de son parc :

Heureux habitants
Des beaux vallons de l'Helvétie,
Pays enchanté
Séjour de la simplicité, etc.

Dix-huit ans après ces évènements, le fils du comte Pierre, Jean de Morénas, qui, à trente-neuf ans, venait d'être nommé général de brigade, était venu passer un mois à Paris, avant de partir pour la guerre de Crimée, laissant à son château sa femme et son fils Paul, âgé de quatre ans.

Un mois ! il n'y resta pas plus, mais ce peu de temps lui suffit pour recommencer et amplifier tout ce qu'avait fait son père. Le soir de son arrivée, il allait voir au Gymnase une pièce de Dumas fils, que jouait avec son âpre fougue et sa sensibilité nerveuse la célèbre madame Iselin, et il était frappé au cœur par l'amour foudroyant. Le malheur voulut qu'il fût, comme tous les Morénas, brave, prodigue et spirituel ; aussi les choses ne traînèrent-elles pas en longueur. Il appartenait déjà depuis huit jours à l'enchanteresse, lorsqu'il apprit que, mariée très jeune au peintre en décors Rodolphe Iselin, dont la jalousie avec abrégé les jours, madame Iselin n'était autre qu'Annette Mimey, et à ce moment-là il était si bien féru, que le souvenir même de sa mère en pleurs ne put vaincre sa passion. Annette Iselin avait trente-quatre ans, et on lui en aurait à peine donné vingt-deux ; elle était toujours mince comme une Béatrix, elle avait toujours les petites dents avec lesquelles on mange les héritages, et une seconde fois elle croqua de celui des Morénas autant qu'on en pouvait croquer en un mois. Forcé de partir, le comte eut devant Sébastopol et devant Bomarsund d'autres chats à peigner, mais on comprend que

vingt-un ans plus tard, en 1874, ces souvenirs se réveillèrent en lui poignants et saignants, lorsque la lettre de son ami Anacharsis Roll lui fit voir son jeune fils, Paul de Morénas, pris dans les lacs d'une femme qui pouvait être aujourd'hui quelque chose comme ce qu'avait été jadis Annette Iselin.

Arrivé à Paris à quatre heures du soir, un mardi, le général changea de vêtements, envoya chercher un coupé et courut au Bois, où il ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait, car il aperçut au bout de dix minutes, dans une voiture élégante et sombre, Paul en costume bourgeois, assis à côté d'une jeune femme mince, dont les longues anglaises blondes brillaient au soleil couchant comme des boucles d'or. Le général ne pouvait voir son visage, mais de très loin il avait reconnu celui de son fils, qui, par bonheur, au bout de quelques minutes, mit pied à terre et prit congé, de sorte que Jean de Morénas n'eut pas d'autre peine que de suivre jusqu'au n° 9 de la rue Tronchet la voiture de la dame. Il questionna le concierge en lui mettant deux louis dans la main ; mais comme tout arrive en ce monde, il se trouva que le concierge ne voulut pas accepter les deux louis.

— « En vérité, monsieur, dit cet honnête homme, cela ne vaut pas votre argent. Vous me demandez quelle est la dame qui vient d'entrer ; personne n'ignore que c'est madame Iselin de la Comédie-Française ! »

Jean de Morénas ne s'étonnait pas pour rien, il fut étonné cependant, et davantage encore, lorsqu'introduit près de la comédienne, qui cependant ne pouvait avoir moins de cinquante-cinq ans, il la vit plus jeune que jamais, fardée sans doute, le cou caché par un col droit et savamment enveloppée de gaze, mais toujours aérienne comme une héroïne de Shakespeare.

— « Je suppose, dit-elle, mon cher comte, que vous ne venez pas me faire la scène du père d'Armand Duval, car votre fils Paul est pauvre, tandis que moi, j'ai une fortune de quatre millions, et vous ne devez pas craindre que je le ruine. Où apprendrait-il mieux le monde et la vie que dans mon salon, où viennent les princes de toutes les dynasties? et en fait de femmes, vous pensez bien que je suis une trop savante Parisienne pour en recevoir d'autres que des femmes honnêtes! D'ailleurs, je ne permets à personne de calomnier une affection aussi pure que le fut jadis mon amitié pour vous... »

Jean de Morénas ne se rappelait pas cette amitié comme ayant été si pure que cela; mais il regarda madame Iselin; elle parlait sérieusement et semblait de bonne foi; que pouvait-il dire? Après l'avoir quittée, il alla chercher son fils Paul, l'emmena dîner au Café Anglais, et en lui disant adieu, lui laissa avec la plus tendre sollicitude un portefeuille bourré de billets de banque.

— « Mon cher enfant, lui dit-il, je n'ai pas de morale à te faire; mais je pense qu'en dépit de tes amourettes, tu aimes toujours notre voisine de campagne, mademoiselle de Tressignies, et que ton mariage pourra se conclure l'année prochaine; tu auras un fils, je l'espère, et les enfants grandissent en peu de temps...

— Eh bien! mon père? demanda Paul de Morénas.

— Eh bien! quand ton premier fils viendra faire ses études à Paris..., nous nous arrangerons autrement! » dit alors le général, pensant en lui-même qu'il n'y avait rien d'impossible à ce qu'Annette Iselin fût éternelle.

A la gare du chemin de fer, le comte Jean, qui n'avait pas voulu être accompagné par son fils, fut frappé de la physionomie énergique d'un militaire

vêtu en bourgeois, grisonnant déjà, fauve comme un Égyptien, balafré d'un large coup de sabre, et il demanda son nom à un employé du chemin de fer, ancien soldat qui avait servi sous ses ordres :

— « Général, dit cet homme, c'est un des plus braves officiers de l'armée, fils d'une actrice du Théâtre-Français, le commandant Philippe Iselin ! »

XIII

LE VÊTEMENT

Thérizol, le seul Parisien qu'il y ait jamais eu, s'asseyait pour déjeuner devant le guéridon où son domestique à cheveux blancs venait de poser une bouteille d'un grand vin de Bordeaux, et un plat d'argent contenant deux côtelettes cuites à point, sous lesquelles coulaient quelques gouttes de jus rouge, lorsqu'entra son neveu Léon, vêtu d'habits flambants neufs.

— « Mon oncle, dit ce beau jeune homme de vingt ans, j'ai suivi fidèlement vos ordres et dépensé votre argent jusqu'au dernier sou; mais vous voyez que j'ai l'air d'un prince.

— C'est vrai, dit Thérizol, il y a de si drôles de princes! Mais, mon enfant, jette d'abord par la fenêtre ton cigare, qui sent mauvais! Un homme distingué fume sa pipe chez lui, et, s'il le faut, se prive de fumer dehors, mais en aucun cas ne montre un cigare qui ne soit pas un objet de luxe. Maintenant, tu me parlais de tes vêtements et de mon argent; voici de nouvel argent (il alla à son secrétaire et lui tendit une poignée de billets); quant aux vêtements, c'est à recommencer, donne ceux-là à ton domes tique.

— Pourquoi? demanda ingénument Léon.

— Parce qu'ils sont noirs, dit Thérizol. Il n'y a pas de plus grand manque d'imagination que celui à l'aide duquel on confond ce qui est pauvre avec ce qui est simple, et ce qui est noir avec ce qui est distingué. A part l'habit noir de soirée, rien de véritablement noir ne doit entrer dans la toilette d'un homme, si ce n'est son chapeau et ses chaussures, ce qui n'exclut pas du tout la redingote d'une couleur très foncée qui, sans être noire, semble noire.

— Alors, mon oncle, dit Léon, vous continuez à me faire tomber les écailles des yeux. Est-ce que j'en ai encore beaucoup?

— Je continue, fit Thérizol; mais pour la dernière fois et uniquement parce que tu es le fils de ma sœur, car dire plus de trois mots d'un seul coup est une chose horrible, et prononcer une tirade, faire une conférence nous assimile aux cabotins. Assieds-toi là et écoute, on va te faire cuire deux côtelettes.

— Trois, mon oncle.

— Je vais, dit Thérizol, tâcher d'être simple comme un livre d'arithmétique. Tu es bien mal habillé, mais tout peut s'arranger, puisque ta barbe n'a jamais été coupée, ce qui est la seule chose irréparable. L'homme qui a été une fois rasé doit renoncer à être beau; car il ne peut plus se montrer que le visage nu, comme un prêtre, ou orné d'une barbe dure, formant des lignes absurdes et quelconques.

— Mais, demanda Léon, est-il nécessaire d'être beau?

— Cela est indispensable, puisqu'à moins que tu ne deviennes un saint ou un savant d'un ordre transcendant, ton but sur la terre, comme celui de tous les autres mortels, sera d'être aimé. Or, il est élémentaire, mais vrai, de dire avec toutes les mythologies et avec toutes les devises des bonbons au chocolat, que c'est la beauté qui, chez l'homme

comme chez la femme, inspire l'amour. Ici la question se bifurque! La femme, véritable hermaphrodite moral, peut plaire comme créature passive et comme guerrière; aussi peut-elle se vêtir en odalisque et en amazone, et adopter toutes les modes quelles qu'elles soient, pourvu que l'arrangement voulu, que le parti pris de la parure, que le désir prémédité de charmer s'accuse sans équivoque dans tout ce qui sert à son ajustement. Chez elle, le choix des moyens destinés à produire l'enchantement ne doit jamais paraître inconscient, puisque son art consiste à charmer, tandis que l'homme doit se donner la beauté par des moyens précisément contraires.

— Diable! fit Léon.

— Surtout, dit Thérizol, ne sois pas étonné, cela est simple comme une règle de trois. L'homme ne peut plaire que comme être voué au combat, à l'action et à la pensée; or, comme l'idée de parure exclut celles-là nécessairement, il doit toujours être beau, sans que rien en lui atteste qu'il a travaillé pour l'être. Voilà pourquoi des cheveux coupés ras et une barbe soyeuse et libre, que le ciseau ni le rasoir n'ont jamais touchée, sont ce qui lui convient le mieux, car avec cet arrangement d'une élégance à la fois raffinée et primitive, même réveillé en sursaut d'un profond sommeil, il n'a qu'à plonger sa tête dans l'eau pour être tout de suite prêt à entrer dans un salon ou à aller sur un terrain de combat. Par le même principe, car tout s'enchaîne, ses habits toujours relativement négligés, quand il n'est pas en habit noir, doivent être admirablement coupés par un tailleur de génie qu'on ne saurait payer trop cher, mais lâches et larges de façon à laisser tous les mouvements libres. Il faut aussi que les chaussures soient beaucoup trop larges, car un

homme doit pouvoir, si cela lui convient, faire plusieurs lieues à pied.....

— Heureusement, dit Léon, que voilà mes trois côtelettes!

— Les gants, dit Thérizol, sont l'ignoble ressource des parvenus et des gens mal nés; il faut en mettre pourtant pour monter à cheval, pour danser, et dans tous les endroits où l'on est exposé à toucher des mains douteuses.

— Mais, fit Léon, rompant les chiens, que faut-il penser de la *couleur locale* dans le costume?

— Il faut, dit Thérizol, la fuir comme la peste, car elle n'est bonne qu'à troubler l'idée de guerrier et d'ouvrier qui doit invinciblement s'attacher au nom d'homme. S'habiller en marinier de théâtre pour se promener sur l'eau, en chasseur de romance pour gravir les pics, ou en voyageur de profession, comme les Anglais, avec étuis, sacs et courroies pour monter en chemin de fer, c'est encore du cabotinage! Mais surtout, rappelle-toi cela, il n'y a qu'une chose vile et infâme qui, dans la pensée d'un honnête homme, doit être assimilée à la dénonciation de police et au vol de couverts d'argent, c'est de porter une cravate blanche avant sept heures du soir.

— Vous n'exagérez pas, mon oncle?

— Au contraire, je gaze. Les décorations font partie de la toilette. En principe et d'une façon absolue, il ne faut avoir que la croix de la Légion d'honneur. Il faut avoir obtenu dans cet ordre placé au-dessus de tous les autres, un grade qui ne soit ni supérieur ni inférieur à l'âge qu'on a et à l'idée générale et incontestée qu'on a su donner de son mérite. Quant aux décorations étrangères, il faut en être plus que sobre. On doit cependant les retrouver dans un vague tiroir, le jour où l'on va assister en province à l'ouverture d'un comice agricole. Mais je

reviens à la cravate blanche. Elle est essentiellement haïssable, parce que c'est un moyen par trop simple et initial de se donner l'aspect propre. La cravate doit n'être jamais blanche et être noire le moins possible, et surtout, il faut que sans miroir, dans un jardin, en pleine nuit noire, tu puisses l'attacher par un nœud absolument correct, et sans t'y reprendre à deux fois ; le miroir est un objet essentiellement féminin, que l'homme ne doit jamais avoir chez lui que pour les gravures qui le décorent ou pour sa bordure. »

Bien que le domestique de Thérizol sût que son maître regardait comme peu classique de manger dans un ménage de garçon autre chose que des côtelettes, il eut pitié de la jeunesse de Léon et posa devant lui un pâté de foie gras en croûte, à peine entamé, ce qui permit au jenne homme d'écouter fructueusement le reste de la leçon. En effet, son oncle continuait en ces termes :

— « Ce fut, disait-il, une admirable femme que la danseuse Eugénie Ruyr, qui, svelte, grande et agile comme la Diane antique, était une écuyère et une chasseresse de premier ordre, et avait de l'esprit comme une femme bien née qui en a. Cependant elle laissa mourir d'amour pour elle ce pauvre poète Louis Cordez dont la mort nous désola tous ; Louis était jeune, beau, enthousiaste, travailleur et prodigue ; mais elle n'y put rien, ce fut plus fort qu'elle, et elle ne put jamais surmonter son dégoût, parce qu'elle l'avait rencontré en cravate blanche dans la journée.

— Hum ! fit Léon, c'était sévère.

— Sévère, mais juste ! dit Thérizol, et jamais la devise de M. Petdeloup n'a été plus rigoureusement applicable. Tout Paris connaît ce haut fonctionnaire que les relations de sa famille, car il était bien né,

et son propre génie ont tiré de la boue; mais il avait commencé par être acteur à l'Ambigu, où il jouait des bravi moyen âge, et alors, le cou orné d'une cravate rouge, il dialoguait d'abominables oaristys avec les Philista et les Melexô fangeuses qui erraient parmi les vagues ténèbres de la rue Basse. Eh bien! cette cravate rouge.....

— Il la porte encore? demanda Léon.

— Non, dit Thérizol, mais croyant toujours la sentir brûler son cou, hiver comme été, à toute heure, en tout temps, du matin au soir il porte des cravates blanches, et plus ses cravates sont blanches, plus on voit distinctement sa cravate rouge.

— Mon oncle, dit Léon, je vais employer scrupuleusement votre argent à ne pas acheter de cravates blanches et à ne pas me coiffer en lyre, et pour le reste je crois que j'ai bien compris. Le joli est hideux, il faut avant tout paraître un homme, et comme pour le paraître il faut l'être.....

— Justement, reprit Thérizol, il faut de l'héroïsme et de la vertu, même pour obtenir un veston bien coupé; mais c'est ce qu'ignoreront toujours les écrivains vertueux. »

XIV

PREMIER AMOUR

Madame, dit le poète, vous me demandez à quel âge commence l'amour; il ne commence jamais, car être amoureux est une manière d'être de l'homme, comme être nègre ou avoir le nez aquilin; ceux qui sont destinés à devenir amoureux l'ont toujours été, et sur ce point comme sur tous les autres, Shakespeare a manifesté son impeccable génie, en montrant Roméo près de mourir pour les dédains de Rosaline, au moment même où il va rencontrer Juliette! Mais ceci appelle nécessairement à l'appui une historiette contemporaine; la voici :

J'ai été élevé dans la pension Coriolis, située rue Richer, et dont le maigre et triste jardin, flanqué de deux perrons et planté d'arbres rachitiques, était entouré par les magnifiques jardins de quelques grands hôtels, qui ont été coupés ou détruits, quand on a construit la rue de Trévise et la rue Geoffroy-Marie. Il y avait là surtout des enfants riches; si bien que la vie y était extrêmement fashionable, quoiqu'on nous fît manger une nourriture sauvage, à peine bonne pour les prisonniers des bagnes. Entre autres choses, les pensionnaires avaient tant d'argent mignon, que nous avions pu nous acheter un matériel complet de théâtre, draperies en calicot rouge, cas-

ques de carton couvert de papier d'argent et d'or, épées de petites proportions, mais en véritable acier, avec lequel nous nous amusions les dimanches soir à jouer des mélodrames ou des tragédies, moitié de mémoire, moitié en improvisant; le théâtre n'était autre que la grande classe, dont nous serrions les tables pour faire un espace vide.

Les maîtres d'étude trouvaient tout bien, car pour ces soirées des dimanches d'hiver, les élèves cotisés faisaient venir de chez Rollet des mannes de gâteaux payées jusqu'à vingt francs ! C'était, je vous l'ai dit, une pension élégante où l'on avait le droit de s'habiller à la mode; les enfants de familles amies s'y associaient volontiers par couples, à la façon des amis antiques, et se donnaient le luxe de porter des vêtements semblables. Un des plus charmants couples de la pension, uni par une affection fraternelle, était celui que formaient Ched'homme et Pessonnaille, fils tous les deux de riches armateurs du Havre; je les vois encore aux récréations, en bloues vertes à petites raies blanches, et en petites vestes brunes pour aller aux classes du collège. C'était en 1836 : mes deux camarades étaient, comme moi, âgés de treize ans. Ched'homme avait un visage de fille, blanc et diaphane, et de blonds cheveux fins naturellement frisés en boucles; Pessonnaille avait les siens courts et en broussailles, sur une petite tête déjà virile et farouche.

Un jour, comme nous suivions pour aller au collège la longue rue de Provence, Ched'homme, avec qui j'étais en rang, me dit, après bien des hésitations, qu'il avait des confidences à me faire, et, parlant de sa douce voix musicale, finit par m'ouvrir son cœur. Il aimait la Rosalie et il en était aimé. La Rosalie était une petite lingère brune comme l'enfer, maigre, aux yeux de feu et aux lèvres de piment,

qui passait pour avoir été et pour être encore la maîtresse de monsieur Coriolis, et qui pliait ou raccommodait les draps et les serviettes, avec des regards à incendier le Kremlin. Ched'homme, qui était allé dans la lingerie pour recevoir des cravates neuves, avait laissé tomber une épingle et s'était agenouillé pour la ramasser; quand il avait relevé son front, il y avait sur ce front les deux mains de la Rosalie et elle lui avait baisé éperdument les cheveux. Des aveux rapides, un rendez-vous promis, le tête-à-tête soudainement interrompu par l'entrée de la tante Bégat, la jaune et sèche économe de la pension, il me racontait tout cela par mots entrecoupés, avec la charmante fièvre de l'adolescence; c'était aux premiers jours d'avril; l'air était plein des chauds effluves du printemps; on sentait des bouffées de parfums venus des jardins voisins, et sur les affiches de théâtres nous lisions des titres de pièces romantiques! Moi, je buvais avidemment les paroles de Ched'homme, et elles tombaient sur mon cœur comme le feu sur une traînée de poudre, car j'étais amoureux aussi, mais de Chloé, de Pyrrha, de Phyllis, de Phidylé, de toutes les femmes des odes d'Horace.

Le drame se précipita avec une rapidité vertigineuse. Complètement séparé de Ched'homme pendant quelques jours, car mes récréations se passaient à écrire les pensums que m'avait valus une ode en vers de trois syllabes trouvée dans mon pupitre, et on ne nous avait pas mis ensemble pour les sorties, je me retrouvai enfin en rang avec lui, dix jours après notre première conversation. Je le vis agité, convulsé, pâli, serrant ses lèvres blèmes, et sa rage était telle, qu'il pouvait à peine me parler d'une voix étranglée. — « Oui, me dit-il, il me trahit, lui mon ami, mon frère, Pessonnaille! » En vain je voulus l'interrom-

pre. « Je le tuerai, » me dit-il. Et alors, il me confia tout : un duel était arrangé entre lui et Pessonnaille, pour le lendemain. Pendant l'étude de midi à une heure, ils sortiraient tous les deux, et, sous les yeux de tous, ils se battraient dans le jardin, ayant pour témoins les cinquante élèves de la classe, qui à travers les vitres sans rideaux pourraient les voir ! Quant à Duriez, le maître d'étude, toujours occupé à regarder voler les mouches, ils comptaient sur son imbécillité invincible, et ils étaient certains que lui seul ne verrait rien. Comme vous pouvez le croire, j'épuisai tous les arguments possibles pour le détourner de son projet. « Et mon honneur ! » s'écria-t-il comme un jeune Cid, en secouant sa belle chevelure. — Puis, laissant échapper des sanglots et versant un flot de larmes : « Ce n'est pas ça, ajouta-t-il, mais puisque Rosalie m'a trompé, il faut que je meure. Vois-tu, je l'aime ! » Et de nouveau il pleura abondamment. Je n'eus pas un instant l'idée de dénoncer mon camarade ; car alors, comme à présent, il me semblait que rien n'est absous par la souveraineté du but.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que le plan de ces pauvres enfants se réalisa de point en point et sans difficulté. Le lendemain, pendant l'étude, tous deux ayant trouvé des prétextes pour sortir, nous les vîmes bientôt dans le jardin, en pantalon et en chemise, montés sur le cheval de bois de la gymnastique et tenant en main leurs épées nues, de petites épées prises dans notre matériel de théâtre. Ils avaient voulu se battre à cette hauteur, pour être bien vus de tous ; nos cinquante poitrines haletaient. Duriez ne s'expliquait pas notre formidable inattention à nos devoirs ; mais, grâce à sa bêtise surnaturelle, il n'aperçut rien des regards ardents que, les uns après les autres, nous jetions à la dérobée vers le jardin.

Braves, furieux, baignés de soleil, nos deux amis étaient beaux comme des anges ; le combat s'engagea, violent, exalté, atroce, car ils ne savaient rien ou presque rien de l'escrime, et dans leur colère ils ne s'apercevaient pas des égratignures et ne voyaient pas leurs chemises tachées de sang. Enfin, par un coup horrible, Chéd'homme, frappé au front par l'épée de Pessonnaille qui fit un large trou et se brisa dans la blessure, tomba à la renverse du haut du cheval de bois. Pessonnaille était déjà près de lui, pleurant, étanchant le sang ; un immense cri sortit à la fois de nos poitrines ; on enjamba les tables, on se précipita en foule dans le jardin où arrivaient en même temps monsieur et madame Coriolis, les demoiselles Coriolis, les professeurs, la tante Bégat, les domestiques, toute la maison enfin. On devine quelle fut la terreur et l'épouvante de ce drame, car une fois couché, non à l'infirmerie mais dans la chambre qu'avait cédée une des demoiselles Coriolis, Chéd'homme était tombé dans un évanouissement profond et les médecins ne répondaient pas de sa vie. Deux mois se passèrent, pendant lesquels toute la pension vécut comme dans un rêve plein d'agitations et d'angoisses, avant qu'il fût assez guéri pour le renvoyer à ses parents.

Quant à Pessonnaille, le jour même du combat, on l'avait mis en diligence avec un professeur chargé de le conduire au Havre et de le rendre à sa famille, qui le tiendrait, s'il y avait lieu, à la disposition de la justice.

Eh bien ! madame, c'est seulement en 1874, après trente-huit ans écoulés, que j'ai rencontré pour la première fois Chéd'homme, depuis ces évènements de notre enfance. Il était devenu le voyageur célèbre dont les travaux ne vous sont pas inconnus ; il avait travaillé, lutté, souffert, connu la gloire,

subi d'incroyables désastres. En Afrique, mis à la broche, ou peu s'en faut, par des indigènes, cuit par le soleil, ayant supporté en plein désert la faim et la fièvre, il avait échappé à mille morts; sa femme, belle et charmante, avait péri dans un naufrage, et son fils, franc-tireur dans la dernière guerre, avait été épouvantablement égorgé. Cependant, dès qu'il m'aperçut à Nice sur la promenade des Anglais, il courut à moi, et me prenant les mains avec une expression de joie enfantine : — « Tu sais bien, me dit-il, la mèche de cheveux de la Rosalie, ce n'est pas elle qui l'avait donnée à Pessonnaille ; il l'avait volée dans un tiroir. Je l'ai rencontré l'année dernière à Rio-Janeiro, il me l'a avoué ! » Je regardai alors Ched'homme, je vis tressaillir de joie son vieux cou où les rides formaient comme un dessin de moire, et s'éclairer son crâne lisse et nu, brun comme une tête de mort sculptée dans un morceau de racine de buis.

XV

LA FIN DE LA FIN

Je vous ai dit, madame, que l'âge d'être amoureux ne commence jamais ; il ne finit jamais non plus, toujours par la même raison, et parce que le véritable amoureux le serait encore dans une île déserte! Elle était bien réellement la maîtresse du vieux duc Jocerant de Blandras, cette si jeune et svelte Marguerite Dalleray, que tout le monde prit naturellement pour une jeune parente, le jour où elle fut installée à l'hôtel du duc. Mais qui se fût avisé de penser que ce grand vieillard au crâne nu couronné de clairs cheveux blancs, plus que septuagénaire, et déjà pareil à un ancêtre de galerie, avait encore le mot pour rire? Et quant à Marguerite, dont on écrivit tout de suite le nom de famille : d'Alleray, c'était une jeune fille de dix-sept ans non pas maigre, mais mince comme les plus idéales figures, et ses cheveux bruns coiffés en bandeaux, la limpidité de ses yeux d'or, sa bouche ingénue, ses mains transparentes, sa démarche rythmée et gracieuse avaient un tel caractère de chaste innocence, qu'à certains moments son visage prenait même cette expression de dureté résolue, causée sans doute par l'horreur de la vie, qu'on voit sur les visages de certaines saintes. Quand le duc recevait

les rares amis qu'il consentait encore à voir, des archéologues comme lui, ces vieux gentilshommes admiraient sans réserve les grandes façons de mademoiselle d'Alleray, qui, souple, légère comme une nymphe, leur offrait le thé avec des gestes de reine, et dont la belle voix, quand elle daignait parler, leur faisait l'effet d'une caresse. Elle était pieuse, aumônière, austère même, et ne se montrait qu'en robe de cachemire uni, rarement ornée de quelque bijou ancien ou de quelque dentelle de famille; mais les amis du vieux Jocerant ne se gênaient pas pour raconter leurs souvenirs de guerre, car on pouvait tout dire devant elle comme devant un petit enfant; même au récit de quelque scène de carnage, on voyait briller et s'animer ses yeux profonds, et les vieillards ne s'en étonnaient pas, puisque les vierges, comme ils le savaient bien, n'ont pas pour le sang versé l'horreur qu'éprouvent les mères, toujours tremblantes, qui ont souffert dans leurs entrailles. Tous, d'ailleurs, ils étaient d'assez bonne maison pour apprécier le prix d'une fille supérieurement belle, qui ne sait ni jouer du piano ni peindre d'aquarelles. Aussi arriva-t-il plus d'une fois qu'un des amis de Jocerant lui demanda carrément la main de sa pupille; mais à ses ouvertures menaçantes le duc faisait invariablement la même réponse : « Cher ami, disait-il, mademoiselle d'Alleray est trop riche; elle aura au moins dix millions. Vous auriez l'air d'avoir fait un mariage d'argent! »

Ainsi le paradis terrestre que Jocerant s'était arrangé en pleine rue de Lille, avec l'égoïsme d'un vieillard crédule qui prétend réaliser le bonheur sur la terre, aurait pu durer longtemps et même toujours, car il avait l'avantage d'être un paradis invraisemblable, par conséquent ignoré; mais on ne saurait se passer de serviteurs, et le malheur fut

qu'il y eut une femme de chambre dans l'affaire. Or cette Virginie, une belle laide, un peu grêlée, dès les premiers jours de ce mariage par-devant les portraits de famille, avait surpris le secret de ses maîtres, et elle espérait bien s'en faire cent mille livres de rente. C'était une Parisienne, profondément corrompue, ayant dans le cœur les sept péchés capitaux et d'autres encore, habile modiste, brodeuse, coiffeuse de génie, savante comme un livre, ayant la parfaite notion du bien et du mal, afin de toujours faire le mal, et sachant au besoin, dans les grandes occasions, cuisiner de façon à faire manger les gens qui ne mangent jamais. A force de se regarder au miroir, elle avait jugé en grand critique sa grêle chevelure pommadée, ses lèvres pâles comme si elles avaient été brûlées au fer rouge, et sa poitrine plate, qui lui eût permis de jouer les travestis de façon à faire illusion. Elle était tombée d'accord avec elle-même de ceci : qu'elle ne devait pas compter sur sa beauté pour se faire un sort, et qu'il lui fallait dénouer un nœud gordien infiniment plus embrouillé que celui-là.

Cependant elle avait eu nécessairement tout d'abord l'idée simple de supplanter Marguerite, et elle avait rôdé autour de Jocerant, en lui lançant des œillades capables de fendre le porphyre, espérant qu'avec l'inéluctable instinct des voluptueux, à la lueur de son sourire cynique et à l'éclair de ses yeux sombres comme un Phlégéton, ce vieillard devinerait en elle une ouvrière de plaisir à réveiller les morts. Mais lui, occupé à examiner son amour heureux, il ne fit pas plus attention aux agaceries de cette servante qu'un avare, en train de compter son or, ne prête l'oreille à la chanson d'un merle. Tombée du haut de son rêve, la bonne Virginie se mit à creuser sans relâche des sapes et des mines, et elle

épia avee l'habileté d'un thug qui sait, pour se cacher, prendre la couleur d'un pli de terrain ou d'une écorce d'arbre. Aussi devait-elle réussir à se venger, dévorée par l'appétit du mal, et ayant à son service les sens aiguisés d'un sauvage. Par un matin de janvier où il gelait à pierre fendre et où mademoiselle d'Alleray venait de sortir à pied pour visiter ses pauvres, Virginie, sans frapper et sans crier gare, entrait dans le cabinet de travail où le duc était occupé à écrire un mémoire sur le temple de Jérusalem, et lui disait à brûle-pourpoint : « Monsieur le duc sait-il où est mademoiselle à l'heure qu'il est? »

On devine où va une conversation engagée de la sorte. Trois quarts d'heure plus tard, monsieur de Blandras, caché sous un épais manteau, et Virginie, emmitouflée comme une dame, entraient chez un marchand de vin de Belleville, dans la grande salle où des débardeurs, des masques, de terribles femmes aux bras nus, soupaient après le bal masqué, tandis que d'autres faisaient fondre du sucre dans des saladiers pleins de vin. Ils s'assirent tous les deux dans un coin obscur, et là le duc ne put se plaindre qu'il n'en avait pas pour son argent, car plus stupéfait que si des écailles lui fussent tombées des yeux, il vit à une table une espèce de brute, un beau garçon à tignasse noire, non déguisé, couvert de bagues, d'épingles et de chaînes de montres, et près de lui Marguerite d'Alleray débraillée, les bras nus et les cheveux pendants, buvant de l'eau-de-vie dans de grands verres. Il voulut s'élancer, mais Virginie le retint prudemment, car elle tenait à ce que la scène ne fût pas interrompue. Marguerite venait d'enrouler ses deux bras charmants au cou de taureau de son partenaire, qui fumait dédaigneusement, dans un bout d'ambre faisant pipe, un cigare gros comme un tronc d'arbre, et d'ailleurs le duc ne perdit pas

un mot de leur dialogue. De sa voix si tendre et si musicale, Marguerite disait : « — Embrasse-moi encore, Fourgeron ! » Et Fourgeron lui répondait : « Mais non, à bas les pattes ! Tu sais bien que je n'aime pas les bêtises.

— Ah ! fit-elle, tu ne dirais pas ça, si c'était ta Mélie !

— De quoi, Mélie ?

— Écoute, dit Marguerite les dents serrées, tu étais marchand de contremarques, te voilà grand marchand de billets avec des commis.

— Et après ? dit Fourgeron en tirant de sa poche et en comptant avec complaisance de l'or et des billets de banque.

— Après ! Tu veux être directeur de théâtre, tu le seras, et cependant je sais que c'est pour avoir des femmes ! Toutes les femmes que tu voudras, mais pas Mélie ! Cette voleuse-là a des secrets de torpille, elle te garderait.

— Mélie, si je veux, dit Fourgeron ; je suis le maître.

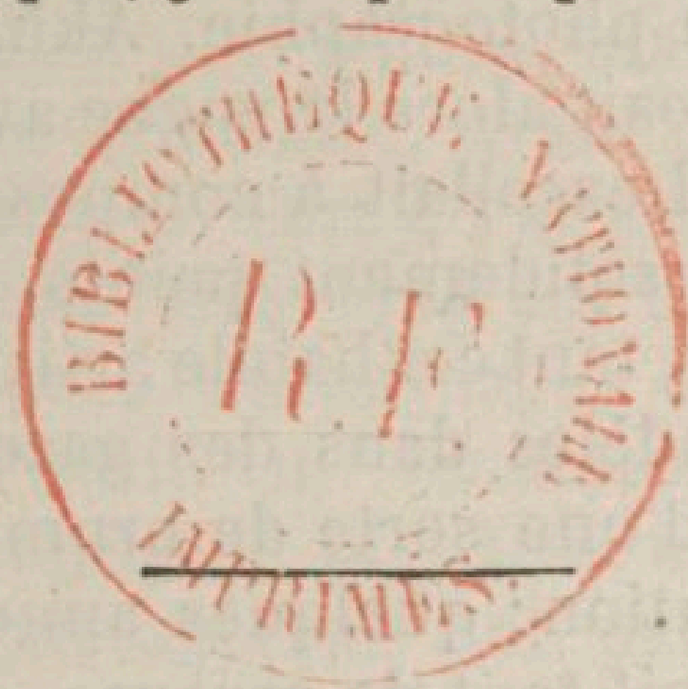
— Ah ! c'est comme ça ! » cria Marguerite, et tirant de sa poche un couteau, elle se précipita sur Fourgeron qui, sans mot dire, avait ouvert le sien. Après quelques instants d'une lutte que les masques regardèrent avec une parfaite impassibilité, le couteau du beau marchand de billets entra dans le bras nu de Marguerite. A ce moment-là même, en levant les yeux, elle aperçut le duc, et, frappée d'épouvante, se sauva par une chambre voisine, dont la porte vitrée, qu'elle tira derrière elle violemment, tomba en éclats.

— « Hé ! quoi, mon ami, disait le lendemain Marguerite à M. de Blandras, en levant son beau regard innocent, j'écoute l'histoire de cette malheureuse, et je la comprends à peine ! Vous avez pu croire que

c'était moi! » ajouta-t-elle avec un doux sourire de reproche. Le vieux duc était atterré et plein de repentir. — « Des manières! » cria Virginie, qui tout à coup entra et d'un bond fut près de Marguerite. Et, violemment, déchirant avec ses doigts et avec ses dents la robe de la jeune fille : — « Vous voyez bien, cria-t-elle au duc, qu'elle se fiche de vous! »

Jocerant voulut parler, mademoiselle d'Alleray l'interrompit :

— « Mon cher, lui dit-elle, je rentre à la hâte, je me donne des bronchites et des battements de cœur, et je vais plus vite qu'une actrice à me faire ma tête de jeune fille honnête! Enfin, je vous trompe consciencieusement; mais il faut m'aider aussi un peu, et, dans ce cas-là, ajouta-t-elle en toisant Virginie, votre premier devoir était de renvoyer la bonne; car, au bout du compte, je ne peux pas tout faire! »



XVI

LA MINIATURE

Ceci, madame, est de l'histoire éternelle, sans quoi ce serait tout à fait de l'histoire ancienne, car mon ami, le vieil Akhar, est mort depuis longtemps déjà, et il avait quatre-vingts ans passés lorsqu'il me raconta cette anecdote singulière, qui se passe avant l'invention de la photographie. Akhar, miniaturiste de génie, partageait alors la vogue avec Isabey père, et, comme lui, il excellait à composer des portraits de femmes très solidement peints, mais qui semblaient vaporeux, tant cet habile artiste avait le talent de noyer ses modèles dans des gazes envolées, qui les entouraient d'une sorte de brume idéale. C'était sous la Restauration; quelques années auparavant, la guerre avait fait tant de ravages, que les hommes étaient devenus une marchandise rare; les femmes en tremblaient encore par un souvenir rétrospectif; aussi l'amour marchait bon train, et avec l'amour la miniature, car il n'était pas une dame bien éprise qui ne voulût commettre l'absurde et charmante imprudence d'offrir au bien-aimé son portrait entouré de diamants. Akhar était littéralement accablé de travail, et il n'aurait su que faire de tout l'or qu'il gagnait, s'il n'eût été lui-même un de ces gens de race amoureuse qui vaporisent les fortunes

et trouvent belles toutes les femmes qui le sont.

Un jour qu'il se désolait devant trente miniatures commencées, désespérant de satisfaire sa riche clientèle, son valet de chambre introduisit dans l'atelier, sans l'annoncer par son nom, une femme belle à miracle. Jeune, svelte, gracieuse, blonde d'un blond fait exprès pour les peintres, avec des traits d'une pureté délicieuse, des yeux pleins d'ardentes flammes, des lèvres d'un rose vif et un cou pareil à celui de madame Récamier, cette visiteuse, vêtue de velours bleu, avait l'air de quelque chose de mieux qu'un ange et qu'une reine, car son visage et ses regards étaient animés par une formidable intensité de vie.

— « Vous ne me connaissez pas? demanda-t-elle à Akhar, en s'asseyant.

— Non, madame, répondit machiavéliquement l'artiste, qui, au contraire, avait parfaitement reconnu la marquise de Torsy. Par un hasard étrange, il en savait même très long sur elle, car peignant un jour des études de paysage, dans la forêt de Compiègne, il l'avait vue tendrement appuyée au bras du jeune comte de Lignères, à un moment où elle ne se croyait aperçue que par les oiseaux du ciel.

— Eh bien! dit la marquise, je dois rester pour vous une inconnue, et il faut que vous fassiez mon portrait.

— Madame, dit Akhar en montrant les travaux commencés, vous voyez que cela ne pourra pas être avant six mois d'ici.

— Il faut que vous le fassiez aujourd'hui même, reprit la marquise. La raison pour laquelle vous mécontenteriez en ma faveur toutes les personnes qui comptent sur vos promesses? Il n'y en a qu'une, c'est que ce portrait, je le désire ardemment.

— C'est la meilleure de toutes, dit Akhar. Commençons donc. »

Madame de Torsy avait trouvé, naturellement, une admirable pose ; la miniature était toute faite et il n'y avait qu'à la copier ; mais ce à quoi l'artiste ne s'attendait pas, c'est que peu à peu son modèle se transfigura de façon à lui donner le vertige ; la tête inclinée en avant, les yeux, la bouche, la chevelure frissonnante avaient pris une telle expression de joie amoureuse, que le pauvre Akhar, pâle d'admiration, s'escrimait du pinceau, comprenant qu'il avait entrepris une terrible lutte.

— « Ne vous étonnez pas, dit la marquise ; ce qui me fait telle que vous me voyez, c'est le souvenir, et c'est lui qu'il faut que vous exprimiez. Oui, continua-t-elle en quittant la pose et en allant s'asseoir près du peintre, mon mari, nommé à un poste important, m'emmène demain loin de la France, pour de longues années ; et ce portrait est destiné à l'homme que j'aime, et qui mourra de mon absence. Eh bien ! il faut qu'il ait l'image, non de celle que je semble être à tous, mais de la femme que lui seul a connue ! Il faut qu'il me revoie telle que j'étais dans ces heures si cruellement envolées, où, dans notre réduit caché à tous, j'écoutais sa chère voix et je buvais ses paroles, croyant voir le ciel ! »

Akhar était entouré de cet effluve de passion ; il lui semblait qu'il sentait près de ses joues des charbons ardents. Il prit les mains de la marquise, et follement les couvrit de baisers, mais elle ne sembla pas s'en apercevoir.

— « Faites-moi, dit-elle, un chef-d'œuvre ; je veux que, malgré le destin même, il ait sur son cœur sa Geneviève. »

Mais Akhar, la tête empourprée de sang, croyait que son front allait éclater. Il alla à une fenêtre,

l'ouvrit et prit comme un bain dans l'air vif; cependant, la marquise le rappela vite au devoir.

— « Travaillons! » disait-elle d'une voix si mélodieuse que le peintre en fut enivré! Il retourna à sa table et se remit à travailler furieusement, si toutefois on peut travailler furieusement à une miniature; car pour comprendre quelle fut la violence de son supplice, il faut songer qu'il se compliquait des soins minutieux exigés par ce lent travail, et que le malheureux artiste ne pouvait pas, comme eût fait un Géricault, se venger sur ses brosses et faire palpiter une toile sous ses violences.

Akhar travaillait, et la marquise extasiée qui, ainsi que l'eût pu faire une grande comédienne, avait retrouvé sa pose et son visage de femme amoureuse, parlait, parlait toujours de Raoul de Lignères, exaltant sa jeunesse, sa beauté, sa bravoure, et ne se lassant pas de chanter cette sorte d'hymne farouche. Akhar ne l'entendait pas, ou plutôt, enfiévré par l'application et par toute cette situation bizarre, il l'entendait vaguement, comme un cavalier, emporté par le galop fulgurant de son cheval, voit vaguement les hommes, les maisons et les paysages qu'il dépasse d'un vol effréné. Cependant, la lassitude vint, et alors le peintre entendit distinctement les paroles de madame de Torsy :

— « Ah! disait-elle, il est si beau; c'est pour lui, pour un héros avec le visage d'un enfant, pour lui, mon Raoul, si fier, si tendre; il faut qu'il y ait sur le portrait tout ce que j'ai dans le cœur et toute la flamme qui m'embrase! »

Akhar avait cela de commun avec Tartuffe, qu'il n'était pas un ange; il s'était jeté aux pieds de la marquise, et il ne se fût pas dérangé quand il aurait senti tomber sur lui la foudre du ciel. Tandis que cette grande dame éprise parlait toujours, il la prit

dans ses bras, baisant son cou, ses yeux, sa chevelure et s'attendant bien à ce qu'elle allait le chasser comme un chien ; mais il n'avait plus souci de rien, et il aurait donné sa vie pour un sou. Aussi, vivant en plein songe, en pleine folie, lorsque contre toute attente on lui rendit ses baisers, il ne fut pas plus étonné qu'il n'eût été étonné de tomber, après s'être jeté du haut des tours Notre-Dame.

Combien de fois fut laissé et repris cet étonnant portrait? L'important, c'est qu'en cette séance de délire qui n'avait pas duré moins de neuf heures, Akhar, sans avoir mangé ni bu, avait fait, non seulement un chef-d'œuvre, mais le chef-d'œuvre de sa vie. En l'emportant, la marquise remercia le peintre avec une effusion de reconnaissance et de joie, mais avec autant de noblesse et de dignité que si elle ne l'eût jamais vu, et certes, à ce moment-là, Akhar n'eût pas songé à toucher le bout de son gant! Il ne revint de sa stupéfaction qu'en trouvant un portefeuille de maroquin blanc laissé par la marquise et qui contenait dix mille francs, ce dont il fut un peu humilié; mais il comprit bien vite qu'il eût été par trop insolent à lui de prétendre faire pour rien le portrait de cette grande dame! — « Et, continua le peintre Mosquin en terminant cette histoire qu'il racontait à la belle duchesse de Chambrillac, c'est ainsi que se font les chefs-d'œuvre, et que le comte Raoul de Lignères, qui devait mourir si jeune à la guerre, a possédé un inestimable souvenir.

— Ah! dit la duchesse, s'il avait su à quel prix!

— Madame, dit Mosquin, il ne faut jamais rien savoir et on ne mangerait jamais rien, si on savait comment se fait la meilleure de toutes les cuisines!

— Bon, fit la duchesse en retirant le bout de son

doigt que Mosquin avait essayé de prendre, la mode des miniatures est passée. En tous cas, je me félicite d'avoir eu une sage mère qui m'a élevée au ménage, et qui m'a appris à savoir au besoin faire la cuisine moi-même. »

XVII

FAUTE DE S'ENTENDRE

Oui, madame, lorsque Roland d'Arcy eut achevé de meubler, Dieu sait au prix de quels prodiges, de quels combats, de quels sacrifices, de quels voyages et de quelles folies de travail, la chambre qu'il avait imaginée et composée comme un poème, pour y recevoir une seule fois la belle comédienne Jenny Lyvron, cette chambre avec sa tenture et ses meubles de soie d'un rose idéal sur laquelle couraient de prestigieuses fleurs des champs, avec son lit blanc orné de colombes, chef-d'œuvre de la sculpture du dix-huitième siècle, avec sa bibliothèque incrustée d'étain et d'ivoire, de la première manière de Boule, avec son lustre fleuri en verre de Venise, avec son miroir qui représentait l'enlèvement de Ganymède, avec sa pendule, en marqueterie d'écaille, son doux et riche tapis d'Asie, ses encoignures en laque de Coromandel, ses éventails, ses étuis en camaïeux de Martin, ses tasses de vieux Saxe, et ses verres de Venise, semés d'or, pouvait passer pour un véritable paradis terrestre de l'amour; le malheur fut que cette chambre, née pour ainsi dire de sa propre pensée, Jenny Lyvron ne la vit jamais. Cependant, Roland d'Arcy obtint, comme je vous le disais, tout ce qu'il avait souhaité; mais ceci est précisément

l'histoire du bonheur humain qui, lorsque nous le saisissons par hasard, n'affecte jamais la forme sous laquelle nous l'avions rêvé, sans quoi ce ne serait pas la peine de mourir.

Comme tous ceux qui ont connu ce doux poète, savant comme un mage et innocent comme un enfant, qui toute sa vie oscilla entre le rêve et la folie, Jenny Lyvron avait pour Roland une vive et sincère amitié ; mais elle était à cent lieues de se figurer que cet être inoffensif et spirituel, à l'âme enfantine, fût éperdument amoureux d'elle. La comédienne était alors dans tout l'éclat de sa renommée et de sa jeunesse adorable; Roland venait la voir à l'Opéra-Comique, dans sa loge encombrée d'auteurs célèbres, de hussards et de ducs, et elle ne s'apercevait pas qu'il la dévorait des yeux, brûlant ses épaules de regards enflammés, et qu'il s'en allait brisé par un âpre désir dont l'intensité dépassait toute force humaine. Un soir pourtant, le hasard fit que le poète pût rester le dernier dans la loge de son amie; inconsciemment elle se gênait si peu devant lui, qu'en changeant de corsage elle venait de lui montrer plus de trésors qu'il n'en fallait pour le rendre définitivement fou; aussi fut-elle épouvantée lorsqu'en se retournant tout à coup, elle vit le visage convulsé de Roland, et ses yeux démesurément grandis d'où tombaient de grosses larmes.

— « Mon Dieu! lui dit-elle, qu'avez-vous? »

Le pauvre poète fit un effort pareil à celui qu'il lui aurait fallu pour s'avouer coupable d'un assassinat; mais son âme éclatait.

— « J'ai, dit-il que je vous aime! »

Jenny Lyvron n'eut pas du tout envie de rire, car cette femme enivrée de tous les triomphes de la vie et de l'art était profondément bonne, et s'il lui était impossible d'éprouver aucun amour pour Ro-

land, en revanche, elle se fût jetée au feu pour lui.

— « Ah! mon ami, lui dit-elle, il ne sera pas dit que vous aurez souffert pour moi et par moi, et je suis à vous! »

La morale, en cette affaire, eût trouvé peut-être quelque chose à reprendre, et cependant il y avait une certaine noblesse dans le mouvement spontané de cette personne divine qui voyait à ses pieds tous les princes et tous les diamants de la terre, et qui si naïvement s'offrait par bonté pure à un rimeur plus pauvre que Job.

— « Quoi! murmura le poète devenu pâle comme un linge, vous viendriez me voir!

— Où vous voudrez et quand vous voudrez, répondit Jenny; le jour où vous m'appellerez, je viendrai. »

Roland s'enfuit éperdu; il avait toujours été noctambule; mais cette nuit-là, il se promena plus que jamais, arpentant Paris en tous sens, et retournant dans sa tête les combinaisons les plus compliquées. En effet, si affolé qu'il fût par la joie, il n'avait pas tardé à se souvenir que jusqu'ici il avait toujours, en vrai bohême, logé tantôt dans les arbres du bois de Boulogne, et tantôt dans les chambres d'hôtel garni, qui n'offraient guère un abri plus confortable. Mais le matin, il était animé d'une résolution invincible; il courut chez les éditeurs, chez les directeurs de théâtres et de revues, aliéna celles de ses œuvres dont il pouvait disposer, vendit tout ce qu'il avait de papier écrit, et pour le reste, inventa et raconta des plans de romans et de drames avec un tel génie, qu'il finit par attendrir ces pierres. Puis, il alla tout confier à son ami, à son frère en poésie, Victor Lesclat; et le soir, lorsqu'il partit pour la Hollande, il avait dans sa poche quelque chose qui ressemblait à une somme d'argent.

Quelques semaines après, à six heures du matin, comme Victor Lesclat dormait d'un profond sommeil, il fut éveillé en sursaut par un tintamarre de sonnette et de coups affreux frappés à sa porte. Il alla ouvrir, et se trouva en face de Roland escorté de trois vigoureux commissionnaires. Roland avait trouvé à Amsterdam le lit qu'il lui fallait, il l'apportait emballé en trois caisses, et il repartait à l'instant même pour Venise, où il espérait trouver un lustre et de curieuses étoffes d'or; il laissait seulement à Victor le manuscrit d'un livre sur la Hollande, qu'il le priait de porter à la Revue. Au bout de quelques semaines encore, autre réveil; Roland arrivait avec d'autres caisses, contenant son lustre, et partait pour Vienne, où il aurait *pour rien,* à ce qu'on lui avait assuré, tout un meuble du dix-septième siècle, garni d'une tapisserie au petit point admirablement conservée.

Dès lors, Roland se mit à parcourir l'Europe, comme naguère il avait parcouru le Paris nocturne, d'un pas de Juif Errant. Il arrivait dans une ville, faisait un achat fabuleux, ne pouvait pas payer, et alors, sur les tables d'auberge, il entassait des montagnes de copie, excellente par parenthèse, des récits de voyages amusants et originaux qu'il envoyait à son ami, et dont il devait attendre le prix pour dégager son achat et lui-même. Parfois, entre Constantinople où il était allé chercher un tapis, et Bruges, où il venait poursuivre un panneau de porte fouillé comme une dentelle, Roland s'arrêtait à Paris un jour ou deux, se reposait sur le divan étique de Victor Lesclat, et après avoir fait sur sa redingote (toujours la même) des prodiges de peinture à l'encre, le soir il allait un instant voir Jenny Lyvron à l'Opéra-Comique. Habituée à le considérer comme un meuble de sa loge, la comédienne ne remarquait

pas plus sa présence qu'elle n'avait remarqué son absence, et on l'eût beaucoup étonnée si on lui eût dit que Roland avait fait des voyages. Quant à la petite scène d'amour qui avait eu lieu entre eux, elle l'avait oubliée aussi complètement que sa première montre d'or: chose bien naturelle chez une femme qui tenait en laisse plusieurs princes et qui, de plus, avait à apprendre des rôles de *six cents* et des vocalises à déconcerter des rossignols.

Enfin, l'ameublement du fameux réduit fut terminé. Roland resta à Paris et alla régulièrement voir Jenny. Tous les soirs, il avait envie de parler, de crier : « La chambre est prête! » Mais toujours il lui semblait que le premier mot prononcé ferait envoler son rêve. Il retomba dans son marasme, dans son âcre douleur, et cela d'autant plus facilement qu'il ne mangeait guère, car son feu de travail était passé, et il ne faisait plus que des *sonnets mystiques,* dont la seule vue donnait à monsieur Buloz des attaques de nerfs. Son visage était celui d'un agonisant, si bien qu'un soir Jenny en fut frappée et ne put s'empêcher d'interroger son ami.

— « Mais, balbutia Roland, j'ai... que je vous aime toujours!

— Ah! mon pauvre ami, s'écria Jenny avec un sourire angélique, et retrouvant tout à coup la mémoire : Mais aussi que ne parliez-vous! » Puis elle renvoya d'un geste sa femme de chambre, en lui disant : « Je n'y suis pour personne! » Et, ayant fermé la porte de sa loge à la clef et au verrou, elle s'assit, attira Roland à elle et prit dans ses petites mains la bonne tête effarée et pleurante du poète. C'est ainsi que Roland d'Arcy obtint ce qu'il avait tant désiré ; mais il n'osa pas parler de la chambre, et, comme je vous l'ai dit, Jenny Lyvron ne la vit jamais. On sait que cette charmante femme mourut

toute jeune, et pendant un des séjours que Roland fit chez le docteur Blanche, ses créanciers firent vendre les beaux meubles, au milieu desquels, pour lui, la bien-aimée avait toujours été présente. Ces deux choses, qu'on eût vendu la chambre de Jenny et que Jenny fût morte, il ne les avait pas encore bien comprises, lorsqu'il chercha lui-même cette mort tragique dont le souvenir fait encore pleurer nos âmes.

XVIII

DE AMICITIA

Il y eut à Paris, sous le second Empire, une association bien autrement redoutable que celle des Treize, célébrée jadis par Balzac, car le secret n'en fut jamais découvert, et elle se composait seulement de deux individus, une femme et un homme. Imaginez deux êtres pleins de génie, spirituels jusqu'au bout des ongles, sachant tout, décrivant tout, revenus de tout, ne croyant à rien, n'ayant ni Dieu, ni âme, ni conscience, lettrés, artistes, parlant toutes les langues, restés jeunes et beaux, après avoir acquis l'expérience de Mathusalem; supposez que, rapprochés et unis par une admiration sans bornes, ils se sont complètement donnés l'un à l'autre, dans le but de dominer la vie et le hasard, et vous comprendrez quelle dut être l'invincible force de ces deux complices.

Tout groupe qui s'organise pour tenir la société en échec vient tôt ou tard buter contre le même caillou : l'amour. Invariablement, la jalousie amène des dénonciations, sans quoi les bandes de voleurs, infiniment mieux organisées que la police, ne seraient jamais découvertes. Il arrive un moment où deux voleurs aiment la même femme, et où l'amant sacrifié révèle tout, pour perdre son rival heureux.

Les plus habiles successeurs de Vautrin n'ont trouvé aucun moyen de parer ce coup inévitable. Mais nos deux associés n'avaient rien à craindre de pareil, et, triplement trempés dans les eaux de tous les Styx, l'amour ne pouvait pas plus mordre sur eux que la dent d'un enfant sur une peau de crocodile. Ajoutez que, l'un et l'autre, ils se souciaient de leur existence comme d'une vieille savate ; qu'ils auraient supporté sans un soupir les opérations chirurgicales comme l'extraction d'un ongle, pour lesquelles Napoléon permettait de crier dans la vieille garde ; qu'ils pouvaient subir la faim et la soif comme des Arabes, et résister aux excès comme Gargantua ; que tous les deux étaient orateurs, causeurs, parfaits comédiens, capables de prendre tous les visages, et se moquaient de commettre un crime, comme un rapin d'embrasser le modèle.

Mince sans maigreur et d'une belle taille, madame Silz, avec des traits à la fois étranges et charmants, avait une de ces peaux d'un brun cuivré dont le tissu, parfaitement égal, est d'une finesse souple et régulière, et qui, si on veut les colorer en blanc et en rose, sont alors une vraie toile à peindre. Elle savait porter les diamants, les haillons, le costume masculin, le madras ou le foulard sur la tête, de même que Pierre Estivalet, brun et svelte comme elle, rien qu'en modifiant ses cheveux et sa barbe, pouvait représenter tous les personnages, depuis un prince indien jusqu'à Gavroche. Ainsi, ils étaient deux et ils étaient mille. D'ailleurs, parfaitement corrects vis-à-vis du monde, et inattaquables. Il est évident que madame Silz avait dû faire tous les métiers, rôtir des balais dans toutes les fournaises, être courtisane dans des palais et dans des bouges. Mais on ne savait d'elle aucune aventure ; elle était veuve d'un mari authentique, très bien posé, qu'on avait

vu mourir; et, si Paris lui avait connu un passé irrégulier, elle devait avoir, depuis ce temps-là, si bien changé de forme et fait peau neuve, que ses anciennes femmes de chambre ne l'eussent pas reconnue. Elle était liée avec quelques femmes du meilleur monde, qui l'accueillaient avec distinction, et, chez elle, recevait surtout sept ou huit hommes, écrivains et artistes les plus spirituels de Paris, à qui elle donnait à dîner le dimanche. Ils trouvaient chez elle une conversation sans égale, et des plats accommodés avec des jus savants par une vieille cuisinière de Moulins, que madame Silz cachait comme un proscrit, car le chef du café Anglais et celui du baron de Rothschild avaient organisé en vain des fourberies et des tours de Scapin, pour arriver à lui parler et à savoir ses recettes. Quant à Pierre Estivalet, fils d'un capitaine de vaisseau mort aux Indes, il avait passé par l'armée et par la diplomatie, et s'y était distingué. Il avait fait d'assez riches héritages pour qu'il fût impossible d'établir une balance entre ses recettes et ses dépenses; et, depuis lors, mêlé à toutes les entreprises où l'on trouve les grands Parisiens, spéculateur, financier, directeur de théâtres, fondateur de journaux et de revues, acheteur de terrains et de tableaux, actionnaire de mines et d'usines, décoré de tous les ordres, membre de tous les conseils d'administration, il avait acquis une de ces fortunes flottantes qui ont le droit d'être énormes, sans que personne s'inquiète. D'autant plus qu'Estivalet, toujours exact comme un négociant, n'avait jamais dû à personne un sou; qu'il tirait l'épée avec un jeu classique d'une absolue certitude, et qu'il trouvait à commandement les mots spirituels qui clouent leur homme au mur, comme une chauve-souris. D'ailleurs, les deux associés savaient écouter pendant des heures, en souriant,

les plus ennuyeuses conversations, et ils eussent été capables de passer trois nuits, comme Bombonnel, cachés dans le feuillage d'un lentisque, sans bouger, même imperceptiblement, sous l'ardente piqûre des moustiques. Leur dissimulation devait être et fut si parfaite, qu'ils passèrent pour se connaître comme on connaît tout le monde, et que personne ne soupçonna leur intimité.

Dans de telles conditions, quelles choses et quelles gens eussent pu résister à ces magiciens féroces? Tout être qui a bien vu la vie a pu constater que, s'il lui était possible de changer de sexe à volonté, comme Tirésias, d'être homme ou femme, selon que la circonstance l'exigerait, il n'est pas d'obstacle dont il ne triompherait aisément. Or, ils jouirent impunément de ce privilège inouï, car Estivalet et madame Silz ne faisaient réellement qu'un; chacun de leurs adversaires trouvait devant lui une femme quand il attendait un homme, et réciproquement, — substitution dont la portée est incalculable. Car, imaginez, par exemple, la princesse de Cadignan croyant n'avoir à abuser qu'un pauvre grand homme comme d'Arthez, et se trouvant tout à coup enveloppée dans les mille ruses d'une mangeuse de pommes aux ongles roses, plus femme qu'elle! Songez-y! Quelle femme en ses haines, en ses colères, en ses rages viriles, ou simplement accablée par l'incompréhensible fatras des affaires, ne s'est écriée, avec toutes les fureurs du désir : « Si j'étais homme! » Eh bien! madame Silz était homme quand il lui plaisait de l'être, car elle entrait alors dans la peau d'Estivalet, c'est-à-dire d'un cavalier habile à toutes les armes, impossible à griser de champagne ou de tout autre liquide, pouvant faire vingt lieues à cheval d'une traite, et sachant la procédure comme un huissier. Sans tumulte, sans scandale, sans

ameuter les petits journaux, les deux associés avaient déjà gagné ou conquis une vingtaine de millions, conduisaient, sans qu'il s'en doutât, le troupeau humain, et forçaient Paris, que le monde écoute, à chanter sa chanson sur l'air que jouaient leurs deux flûtes bien accordées. Pourquoi ne devinrent-ils pas les rois de l'univers? Cela tint à ce que les calculateurs ont toujours tout prévu, excepté l'au-delà, le surnaturel, ce qui ne peut pas tenir dans notre étroit compas, et ce qui fait que telle place, quoi qu'en pense Beaumarchais, peut être aussi bien occupée par un danseur que par le calculateur.

Voici donc quelle fut la catastrophe qui, en un moment, fit écrouler tout leur édifice. Une expédition mystérieuse, d'une incroyable audace, et qui produisit dans la politique un de ces évènements décisifs dont les causes restent à jamais inconnues, força madame Silz et Estivalet à rester dix jours cachés dans une maisonnette située à quelques lieues de Blois, tout près du château où se reposait alors un ministre fameux, dont la chute inexpliquée devait, à quelques jours de là, stupéfier l'Europe. Je ne dirai rien de ce drame qui nécessita des embuscades, des déguisements, des combats, des courses nocturnes où l'espace et le temps furent supprimés, et dans lequel les deux associés s'étonnèrent l'un l'autre par des prodiges d'intrigue et de bravoure. Ils durent, pendant cette campagne, passer de longues heures ensemble, ce qui ne leur était jamais arrivé, et Estivalet crut alors voir se produire chez madame Silz de singuliers phénomènes; car, à certains moments, il lui sembla que ses lèvres s'animaient, que des lueurs étranges passaient sur son front, que ses yeux soudainement avivés étaient mouillés par quelque chose qui ressemblait à une

larme, et que sur son visage s'illuminaient et s'éteignaient tout à coup les subites rougeurs de la jeunesse. Pierre Estivalet, qui, à tout autre moment, eût été très frappé de cette inexplicable métamorphose, n'y prêta qu'une médiocre attention, car les allées, les venues, les soudaines alertes, la nécessité de concentrer toutes ses facultés sur le succès de la grosse partie qu'il jouait, l'empêchèrent de s'intéresser avec suite à des faits si curieux cependant. Leur besogne finie, les deux associés, pour ne pas éveiller les soupçons, revinrent l'un après l'autre à Paris. En y arrivant, Pierre, excédé, mort de fatigue, se coucha et dormit vingt-quatre heures de suite.

Mais, pendant ce long sommeil, il eut un rêve surprenant, qui continua et se renouvela avec la plus singulière obstination. Il se voyait dévoré par la plus ardente passion, fou d'amour pour madame Silz, se roulant à ses pieds avec frénésie, baisant ses mains, les mouillant de larmes ; et, rajeunie, transformée, avec un air de vierge et d'enfant, telle enfin qu'il l'avait entrevue pendant ces derniers jours, elle le regardait et lui parlait avec une folle tendresse. En s'éveillant, Pierre Estivalet voulut rire de cette hallucination bizarre ; mais le rire s'arrêta bientôt sur ses lèvres, car alors sa pensée se dressa devant lui, et il reconnut avec une indicible épouvante que le songe était devenu réalité, qu'il aimait éperdument madame Silz, qu'il souffrait de son absence comme d'une torture à chaque instant renaissante, et qu'enfin il sentait pour elle toutes les amertumes et toutes les sauvages angoisses d'une âme possédée. Ce Parisien, qui comptait parmi ses aïeux tous les impies et particulièrement don Juan, ne se laissa pas abattre par un tel coup de foudre, plus surnaturel que l'entrée soudaine du Convive de

pierre; il courut chez madame Silz et lui raconta, tel qu'il s'était produit, le prodige de son ensorcellement, avec l'éloquence exaspérée qu'aurait un martyr en train de cuire sur le gril, s'il pouvait parler.

— « Et ainsi, lui dit-il en terminant, tout nous échappe à la fois, la force, la domination, l'enclume sur laquelle nous battions monnaie, et les fils avec lesquels nous menions les hommes comme des marionnettes. Nous voilà perdus, et bien définitivement perdus, Annette, car je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, dit madame Silz, qui eut à ce moment-là le regard d'une jeune fille, et Estivalet comprit alors l'inexplicable rajeunissement qu'il avait entrevu en elle, pendant leur séjour dans la maisonnette. Mais, continua-t-elle, nous ne dépendons de rien sur la terre, et qui nous empêche d'agir tout bêtement comme des gens qui s'aiment?

— Allons! dit Pierre, oublies-tu que nos cœurs sont gangrenés de vice et chérissent leur gangrène, que nous serions jaloux, et que nous croyons tout justement à la fidélité comme l'huissier croit aux promesses d'un débiteur! Nous vois-tu écoutant aux portes, volant des lettres, faisant des métiers d'argousin, nous déchirant l'un l'autre dans des scènes féroces, comme deux chiens enragés? Et pourtant, je t'adore!

— Ah! cher homme! dit-elle. Eh bien, quoi! fermons cette porte; oublions tout ce qui n'est pas nous; avec l'intensité de nos appétits, que nous avons toujours satisfaits comme des rois absolus, ne saurons-nous pas faire tenir des années, toute une existence de joie en vingt-quatre heures? Et après...

— Après, fit Estivalet, nous recommencerons demain, car ni toi, ni moi, nous ne sommes capables de fuir la proie qui nous attire. Et alors nous voilà

juste revenus au même point, de corrompre des facteurs de la poste et de poursuivre des fiacres!

— On peut mourir! murmura à voix basse madame Silz.

— Mourir! reprit Estivalet, qui d'un geste furieux saisit dans ses bras madame Silz, puis, tout à coup, sans avoir même effleuré son front, l'éloigna de lui avec un profond découragement. Et, dit-il, quand je t'aurais cassé la tête d'un coup de revolver, quand ton sang aurait ruisselé sur ce tapis, quand j'aurais livré ton corps aux constatations d'un commissaire, ou, si tu veux, quand nous aurions allumé l'ignoble fourneau de la modiste sentimentale, nous deviendrions, quoi? une Nouvelle Diverse, un Fait Paris! Tu serais ainsi montrée à tous dans la honte banale, toi dont nul n'a connu le génie et la profonde pensée, toi que je voudrais mettre sur un trône! toi que le mystérieux amour vient de créer une seconde fois!

— Nous pouvons, dit madame Silz, aller si loin...

— Tais-toi, interrompit durement Estivalet. Tu sais bien qu'on revient de chez les Cherokees et du pôle Nord, comme on revient d'Asnières. Nous nous retrouverions toujours là, avec cet amour dont nous ne guérirons pas, car, dans ce que nous savons l'un de l'autre, avec horreur, il y a de quoi tenir éveillées, pendant mille ans, avec leurs abominables aiguillons, toutes les rages du Désir. »

Et il la contempla, l'étreignit du regard, avec une froide colère.

— « Mais, fit madame Silz tout affolée, pareille à une souris à qui on a coupé la retraite, que pouvons-nous donc? Rien?

— Rien, dit Estivalet. »

Et, en prenant son chapeau pour sortir, il eut la pâleur glacée et la hideuse résignation des damnés,

qui voient devant eux une nappe d'eau attirante et délicieuse, mais qui, plus désespérés que l'imbécile Tantale, sont trop bien avertis qu'ils ne peuvent y boire ! S'arracher du cœur les passions, comme un chiendent inutile, c'est une belle opération, mais il faut avoir soin de n'en pas oublier, et on doit se rappeler que l'Amitié, même uniquement fondée sur l'admiration réciproque et sur l'intérêt personnel, est encore une des meilleures farces de Méphisto.

XIX

LA DÉESSE

Dans la vieille et bizarre rue du Renard, qui va de la rue Neuve-Sainte-Marie à la place de l'Hôtel-de-Ville, le poète Edgard Taly crut reconnaître, à la vague lueur d'un bec de gaz enveloppé de brume, le grand caricaturiste Bourgis. Mais, en même temps, parmi les ombres opaques et flottantes d'une âpre nuit de décembre, il pensa être la dupe de quelque étrange effet de lumière; car, sur le puissant visage du dessinateur, qu'on a pu justement comparer à Michel-Ange, visage aux larges plans, d'ordinaire complètement rasé, il lui sembla voir, courant des oreilles à la bouche, une paire de ces favoris à la colonel Chabert, que portaient les vainqueurs de Friedland, de Smolensk et de la Moskowa, et qui leur coupaient la joue en deux, comme si d'un noir coup de sabre la Mort eût voulu d'avance les marquer à son chiffre dans les batailles. Taly fit vers son ami, qui se dissimulait dans l'ombre, un mouvement promptement réprimé par la réflexion. Avec la rapidité d'esprit des Parisiens, il avait tout de suite compris qu'il allait mettre le doigt entre l'arbre et quelque mystérieuse écorce inconnue, et il prit un air indifférent, voulant s'enfuir. Mais Bourgis, à qui ce mouvement n'avait pas échappé, eut l'air d'un

homme qui prend son parti, et, résolument, aborda le poète.

— « Mon maître, dit Taly, pardonnez-moi l'involontaire indiscrétion de mon regard. J'aurais dû ne pas vous voir ; mais nous avons beau nous appliquer à apprendre la vie, nous ne la savons jamais ! Il est évident que pour avoir disparu complètement des promenades et des rues, où posent vos modèles, et pour avoir inquiété vos amis et vos ennemis, vous devez avoir une trop bonne raison. Mais soyez parfaitement tranquille ; notre rencontre n'a pas eu lieu, et, qu'il s'agisse pour vous d'amour ou de politique, je ne veux pas surprendre vos secrets, même au moyen de l'induction. Conspirez, mettez votre tête sous le couperet, ou allez chez Hermione, et portez-lui votre cœur à dévorer ; faites enfin ce qui vous plaira, et je m'engage à ne l'apprendre que par les journaux !

— Eh bien, non ! dit Bourgis, vous l'apprendrez tout de suite, car mon immense joie m'étouffe, et le hasard, en vous envoyant à moi, me donne justement le confident qu'il me faut, puisque vous êtes un poète, c'est-à-dire un personnage dont les paroles passent en tout état de cause pour n'être que de vaines syllabes sonores, et puisque personne ne vous croira, si jamais vous êtes tenté de raconter la vérité. Sachez donc que je jouis d'un bonheur stupéfiant et surhumain, supérieur à celui des Roméo, des César, des Dante et des Michel-Ange, qui n'ont connu que les extases de l'amour, ou de la domination ou de la création idéale ; puisque j'ai, que je possède en toute propriété, sans que rien puisse me la ravir, car elle-même ne sait pas qu'elle m'appartient...

— Qui donc ?

— Une Déesse.

— Hein ? fit Edgard Taly. Ah ! j'entends. Une Déesse, c'est-à-dire une femme très belle selon vous, parce que vous l'aimez. Cette figure, dit Du Marsais, s'appelle *hyperbole*, mot grec qui signifie *excès*.

— Allons donc ! interrompit Bourgis indigné, est-ce que vous me prenez pour un académicien ? Pensez-vous que je parle en métaphores ? Je vous dis : une Déesse, et la plus puissante de toutes, Vénus, celle qui est l'attraction universelle, qui entraîne les astres dans des rythmes dont les vôtres ne sont que de pâles copies, celle qui fait sourdre et germer les plantes, qui force les lions à pleurer d'amour, et qui vous engage à arborer les plus triomphants gilets pour plaire à mademoiselle Ada Fillis, du Cirque ! »

Edgard Taly, très inquiet, s'éloignait du caricaturiste et regardait obliquement les sergents de ville.

— « Mais non, lui dit Bourgis, je ne suis pas fou, et vous n'aurez pas à me conduire chez le docteur Blanche. Suis-je le premier homme à qui il soit arrivé une aventure tellement merveilleuse, que le réel doive se confondre pour lui avec le surnaturel ? Mais mon étonnante histoire doit vous être exposée sans charlatanisme, car elle ne peut que trop se passer de tout ornement. Vous voyez d'ici cette façade éclairée par trois becs de gaz. C'est le café de la Garde nationale, tenu par un bourgeois quelconque, nommé Lusinarre.

— Les Dieux ! La garde nationale ! murmura Taly, qui avait mal à la tête. Vous êtes sûr que vous n'êtes pas fou ?

— Un soir, dit Bourgis, par un hasard béni, j'entrai là, moi qui fuis comme la peste le bruit des cafés et leurs abominables décors. Mais mon destin voulut que je fusse tourmenté par une soif ardente. J'entrai et je vis au comptoir, non pas une femme, certainement, non pas une créature semblable à la

statue divine qui se nomme la Vénus de Milo, mais en chair et en os, et lumineux de sa splendeur essentielle, l'être même que représente cette figure de marbre. Oui, c'était bien elle, Vénus, avec sa tête jeune et terrible, avec sa chevelure ondulée et chaste, avec son sourire plein de menaces; c'était son cou de guerrière; c'était son corps, sa poitrine, son sein de vierge, son ventre aux plans simples et magnifiques; car, — pourquoi serais-je modeste? — avec l'invincible volonté de cet œil artiste que vous me reconnaissez, je l'avais, en un instant d'une rapidité fulgurante, déshabillée, dépouillée de ses voiles, comme si la mer eût encore, d'un âpre baiser, caressé son dos et jeté des flocons d'écume sur ses pieds roses!

— Diable! dit Edgard. Et madame Lusinarre s'apercevait-elle qu'elle posait ainsi devant vous, nue comme un plat d'argent?

— Je ne le crois pas, reprit Bourgis, car avec la nette et instinctive prévision de l'avare qui veut garder son trésor, je m'appliquai dès ce moment-là à avoir l'air d'un imbécile. Je pensai qu'elle ne m'avait pas remarqué, et, comme il faut tout prévoir, comme, si laid que je sois et pareil aux bourgeois que je dessine, il se pouvait qu'un jour, touchée par l'aile embrasée de mon propre Désir, cette femme, si c'en était une, devînt amoureuse de moi, ce qui eût soumis mon ineffable souveraineté aux circonstances éventuelles d'une passion nécessairement bornée, j'eus le courage de composer, de rassembler et de perfectionner le déguisement que vous admirez sur moi, avant de retourner au café de la Garde nationale. Une fois muni de redingotes en castorine couleur de singe, de pantalons verts et cannelle, de chapeaux archaïques, je m'habituai à porter des lunettes bleues, et je me laissai pousser ces favoris

de colonel de l'Empire, pareils à ceux dont le ténor Rubini complétait l'harmonie à l'aide de ses tuniques abricot! Dès lors, avec une volupté impérieuse, tranquille, sûre d'elle-même, je pris possession de ma Vénus. Et qui me l'eût disputée? Qui même eût pu la deviner, soupçonner son existence? Ce ne sont pas les bourgeois, pour qui Aphrodite habillée n'est qu'une grosse femme; ni les poètes, qui, en fait de beauté, ne tiennent qu'à la beauté des rimes; et encore moins les artistes qui, en ce temps misérable, sont épris d'un idéal mince et fuyant, pareil à une sangsue. Quant à me figurer que monsieur Lusinarre ait jamais pu tenir entre ses bras profanes cette dompteuse des tigres et des flots de la mer, cette mère des sourires meurtriers et des sombres Désirs, c'est ce qui n'eût pas été possible, après que j'avais vu la modeste tête de veau de ce commerçant.

— Pourtant, dit Edgard Taly, monsieur Lusinarre...

— Je voyais, je vois ma Vénus, dit Bourgis, mon Aphrodite d'or aux paupières arrondies, telle qu'elle parut sur les flots frémissants, quand les Heures de l'hymne homérique ornèrent son cou de colliers de fleurs d'or! Je l'embrasse, je la possède avec les mille aspirations intelligentes d'une âme qui l'enveloppe tout entière. Là est ma vie terrestre et éternelle, continua-t-il en montrant le café où Edgard Taly, à travers les rideaux, aperçut vaguement avec épouvante la tête sacrée; mes journées passées dans l'atelier à noircir des pierres lithographiques pour le *Charivari*, c'est le rêve plat et vulgaire; et, cependant, le brûlant souvenir de celle dont émane toute force et toute vertu suffit encore à jeter dans ces griffonnages les sauvages éclairs que vous voulez bien nommer parfois du génie!

— Mon cher maître, dit Edgard, je ne suis pas de ceux que les Dieux trouvent incrédules, car sans

eux, à qui nous devons le plus clair de nos sous et de nos lauriers, nous ne serions rien de plus que des joueurs de vielle, ou des clowns plus adroits que les autres. Aussi ai-je bien envie de vous demander votre intercession. Au bout du compte, pourquoi ne prieriez-vous pas votre Vénus de rendre Ada Fillis... moins infidèle? »

Par une pudeur toute parisienne, Taly n'avait pas osé prononcer sans euphémisme le mot : *fidèle;* mais, d'ailleurs, son étrange souhait ne fut pas entendu par Bourgis qui, laissant là tout à coup son interlocuteur, était entré dans le café, irrésistiblement attiré à son insu par les sombres yeux de pierres précieuses de la Déesse.

— « Et comment tout cela a-t-il fini? demanda madame de Friès, à qui Edgard Taly racontait cette histoire.

— Tragiquement, fit le poète. Bourgis, qui ne peut avaler, en honnête homme qu'il est! ni la bière ni l'alcool des limonadiers, ne prenait pas autre chose que du thé au café de la Garde nationale. Comme si on eût organisé contre lui une sourde persécution, ce thé devint de jour en jour tellement exécrable, qu'un soir, mon ami, oubliant toute feinte, interpella avec colère le garçon, de sa belle voix faite pour commander et pour charmer. Il comprit qu'il s'était trahi; une minute auparavant, il avait cru voir Vénus regarder son dessin du *Charivari* avec une admiration passionnée. Il se repentit, mais trop tard. Madame Lusinarre était devant lui, tenant à la main (comme elle eût tenu un vase d'émeraude!) une théière d'où s'exhalait dans la vapeur fumante un parfum de thé authentique, à ravir le shiogoun Yose Mouni dans son palais de Kioto. « Celui-là sera bon », je pense, dit-elle d'une voix d'ouragan et de lyre, mélodieuse comme la mer de Myrtos. Et

comme Bourgis, interdit et muet, la regardait d'une prunelle stupéfaite, elle ajouta : « Et puis, vous savez, monsieur Bourgis, vous pouvez couper vos favoris ! » Et, en parlant ainsi, elle parut à l'artiste grande comme Cythérée, lorsque Anchise, à son réveil, la vit ayant repris ses vêtements splendides et ses chaînes étincelantes comme la lune sur son beau sein. Bourgis s'enfuit, car il ne voulait pas réduire aux proportions d'une aventure le plus beau rêve de gloire qui ait jamais embrasé une cervelle humaine. Depuis lors, il vit extrêmement retiré, dans un atelier de l'île Saint-Louis, où personne ne pénètre, et d'où il ne sort qu'une fois par mois, pour aller au *Charivari* porter ses pierres et toucher son argent. Il n'a jamais reparu au café de la Garde nationale. Mais de loin en loin on y voit, la tête cachée dans un bonnet de soie noire, un vieillard caduc, ridé et sordide comme le père Canquoëlle de Balzac; et Henry Monnier prétendait que ce débris humain n'est autre que Bourgis très bien grimé, et qui reviendrait sous ce costume, pour admirer encore sa Déesse. Sur ce point je n'affirme rien, car c'est ici que commence la légende.

— Mais enfin, demanda à Taly madame de Friès, qui, en vraie femme, veut savoir le fin mot de tout, cette madame Lusinarre, du café de la Garde nationale, ressemblait-elle en effet à la Vénus de Milo?

— Madame, lui répondit le poète, il s'agit là non pas d'une ressemblance, mais d'une identité; et, si elle fut réelle, je n'ai malheureusement pas qualité pour le savoir, n'étant qu'un agréable enfileur de perles. Les Dieux, lorsqu'ils en ont le caprice, peuvent en toute sûreté venir sur la terre; car ils ne risquent en aucune façon d'y être reconnus, si ce n'est par les hommes de génie ! »

XX

FEMME MINCE

Certes, madame, je suis de votre avis, dit le journaliste Faffe. Une femme mince, tranchons le mot, extrêmement mince, peut être aimée pour son attirante laideur, même à Paris. Mais pour cela, car c'est la même chose que le grain de sel sur la queue du moineau, il faut qu'elle ait su se faire adorer, avant qu'on n'ait eu le temps de songer à ne pas l'aimer! Nous avons des exemples remarquables de femmes minces comme des fils de fer, idolâtrées jusqu'à la déraison ; mais quelle puissance électrique ne possédaient-elles pas en elles, pour avoir su soumettre à une abstraction pure des Parisiens que l'indécision des religions modernes a fatalement amenés au paganisme et au culte impérieux de la Beauté! Vous me citez l'exemple de la princesse Cipriani, que son corps transparent et sa pâleur cadavérique n'ont pas empêchée d'exciter des passions incurables ; mais, sans compter que ses yeux profonds étaient des fournaises dont on n'avait jamais vu les pareilles, il faut se souvenir qu'elle était un esprit et une âme! On pouvait en dire autant de la tragédienne juive Noa Carmi, dont la renommée, si brillante jadis, a été complètement effacée par celle de Rachel. Dans ses prunelles resplendissait la flamme

visible de la Poésie, et un rayon de lumière tout à fait surnaturel traçait comme un fil rose sur sa lèvre de pourpre, ce qui ne l'empêcha pas, à l'époque où je la connus, d'obtenir un insuccès dont il fut longtemps parlé, et qu'eût évité certainement une Bourguignonne ou une grosse Flamande, bête comme une Nymphe d'apothéose. Mais l'âge cruel où nous vivons est un Shylock; il a prêté, en guise d'argent, sa jeunesse, son ardeur, son labeur effréné, ses forces vives, et il veut en échange sa livre de chair!

Cette livre de chair, Noa Carmi ne l'avait pas. Vous qui ne l'avez pas connue, et qui la voyez dans les portraits des grands artistes, superbe, dans tout l'éclat d'une opulente jeunesse, avec des joues pleines et des bras vigoureux de chasseresse, agile comme une Muse, vous ne sauriez vous figurer ce que fut la larve informe d'où devait sortir un jour cette Psyché. Ténue jusqu'à l'extravagance, elle semblait cassée; elle avait les gestes imprévus et tout à coup défaillants d'une marionnette en bois, et elle avait gardé l'allure effarée et sauvage qu'elle avait contractée à la porte des cafés, dans ses longues stations de petite guitariste. Un jour vint où le luxe, les élégantes amours et l'habitude de la domination la transfigurèrent, comme si les Grâces l'eussent plongée dans un bain d'ambroisie. Mais ce jour-là n'était pas encore venu, lorsque Noa fut l'héroïne de la très caractéristique historiette que je veux vous raconter.

Vous avez entrevu, je crois, le comédien Sidler, avant que par dégoût des drames de monsieur d'Ennery, il s'en allât en Angleterre, jouer *Hamlet* et *Roméo* en anglais. Né, d'ailleurs, dans le comté de Warwick, il était exactement le compatriote de Shakespeare, ce dont il ne se fût jamais souvenu, si nos directeurs de spectacle avaient consenti à servir au public un peu de poésie. Rose comme une fleur

ou comme un fabricant de couteaux de Manchester, Sidler étonnait par sa magnifique chevelure d'un brun fauve et doré; mais surtout il eut et il garda jusqu'à l'âge de quarante ans, et plus tard encore, cet air de jeunesse absolu, idéal, presque divin, qui n'a rien à voir avec l'âge lui-même, et qui semblait avoir été laissé sur son front par une mystérieuse caresse des génies. Aussi pouvait-il jouer Seïde et Achille, en donnant à l'un et à l'autre de ces héros l'aspect d'un véritable enfant, lorsqu'il débuta à la Comédie-Française, où Noa Carmi régnait déjà tyranniquement, bien qu'elle n'eût pas encore brisé sa grossière et sauvage enveloppe. Malgré sa laideur, elle fit à Sidler l'effet d'une impératrice foulant sous ses pieds les pavés de pierreries, et ce jeune homme avide de joie, qui désirait tout, ne songea pas même à la désirer, tant elle lui semblait rayonner loin de lui dans quelque gloire supérieure et inaccessible. En revanche, Sidler, taillé pour inspirer aux femmes les plus violentes démences, fut tout de suite cueilli, comme une rose de mai, par la soubrette Ursule Biron, qui traitait la vie et l'amour avec l'effronterie d'une Cléanthis.

Elle avait pour principe que, les passions étant au monde ce qu'il y a de plus dangereux pour notre esprit et pour notre bourse, il faut courir tout de suite au-devant de celles qui nous menacent, et qu'en ces sortes d'affaires, le plus économique est d'aller droit au monstre. Elle y était allée, droit comme une flèche. Pendant les quinze jours que devait durer le succès d'une comédie de monsieur Empis, elle emmena Sidler dans sa petite maison de Châtenay, cachée sous les feuillages, et là lui versa en une fois, à bouche que veux-tu? toutes les ivresses dont dispose une Dorine de comédie qui, pareille à Rodilardus, a plus d'un tour dans son sac. Au bout de ces deux

semaines, tous les deux, radicalement guéris comme si le notaire y eût passé, revenaient à Paris reprendre leur collier d'orgueil et de misère, et redevenus l'un pour l'autre d'excellents camarades, ne se connaissaient pas plus que s'ils n'eussent jamais fait autre chose que de jouer ensemble *Tartuffe* et *L'École des Femmes*. Néanmoins, comme vous allez le voir, Ursule ne pardonnait pas à son camarade de l'avoir perdue avec une trop facile résignation, et lui gardait un louveteau de sa louve.

Un mois plus tard, Sidler qui avait oublié cette anecdote aussi complètement que la couleur des yeux de sa nourrice, était au bal masqué de l'Opéra, beau comme Antinoüs, vêtu avec cette correction originale dont il fut toujours le plus parfait modèle; et, assis sur un divan, dans le corridor des secondes loges, il regardait nonchalamment ondoyer dans la chaude poussière de lumière les femmes bleues, roses, noires, parfumées, costumées, aux chevelures blondes, aux longues perruques poudrées qui, en passant près de lui, le guignaient comme un forçat en rupture de ban regarde l'étalage d'un changeur. Les femmes! sans doute, il les voulait bien, il les voulait toutes; mais il voulait aussi tout le reste, et, comme un enfant qui ne sait de quel côté il doit manger sa tartine de confiture, il embrassait idéalement, regardait en pensée la Vie, en se demandant par où il devait l'entamer, pour n'en pas perdre une miette! Il se savait beau, jeune comme personne ne le serait jamais, indispensable au succès de Noa Carmi, puisqu'il était à côté d'elle le premier tragédien et le seul; et pressentant très clairement la révolution que cette inimitable actrice devait opérer en faveur du grand art, il se voyait déjà emporté avec elle dans la gloire, adoré, connu comme Polichinelle, et battant monnaie avec un de ces balanciers que

Paris confie à ses élus, devenus alors les égaux des rois. Comme Sidler se récitait ainsi à lui-même une des mille variations brillantes que l'homme compose éternellement sur la fable du *Pot au lait*, il sentit sur ses cheveux un bon baiser bien appliqué, flaira une jolie main patricienne, vit flotter autour de lui une robe de satin jaune soufre, et reconnut Ursule Biron.

— « Oui, dit-elle, c'est moi, Ursule. » Avec la grâce machinale des amoureux de théâtre qui, de même que les Gardes de Paris, savent qu'ils sont toujours de service, le jeune homme tendait déjà les mains vers son ancienne amie ; mais elle l'arrêta, d'un geste bref et spirituel : « Non, lui dit-elle, ce n'est pas de moi qu'il s'agit. J'ai là une amie, une grande dame (tu sais, on a des amies partout !) qui me fait une vie de possédée parce qu'elle a un caprice pour toi. — Ah ! fit Sidler, amène-là. » Et il attendit, non sans une certaine défiance, car il savait Ursule méchante comme la peste et maligne comme un singe ; mais il était encore trop enfant pour se défier avec suite, et, d'ailleurs, il n'eut pas longtemps à attendre et à réfléchir, car, au bout de deux minutes, Ursule Biron lui apportait, poussait dans ses bras une grande femme, extrêmement mince sans doute, mais ayant une démarche de princesse ; on eût dit une Sémiramis ayant perdu son corps dans la guerre contre les Bactriens. Sidler l'assit sur ses genoux, et, tout en pensant à autre chose, se mit à lui réciter les plus belles scènes d'amour de son répertoire.

Il ne risquait guère de rester court, puisqu'il avait déjà la tête farcie de Shakespeare, et sa voix était si ferme, si harmonieuse, si parfaitement belle, qu'il se plaisait lui-même à l'écouter, comme une symphonie. Mais combien ce plaisir ne fut-il pas doublé, élevé à

une intensité prodigieuse, lorsque l'inconnue lui répondit d'une voix plus riche encore, plus pure que la sienne, et qu'elle maniait comme Vieuxtemps son violon !

Pour les phrases qu'elle disait, c'étaient aussi, assurément, des lieux communs de poésie et de littérature, mais modulés avec une virtuosité telle, que Sidler, qui se piquait d'honneur, se sentait follement inspiré et égrenait dans le col nu de sa compagne ses plus belles notes d'or. Alors, ce fut comme un duo de rossignols découpant sur le sombre voile bleu d'une nuit de juin leurs arabesques de flamme. Le jeune premier, dont l'oreille divinement caressée goûtait les joies du paradis, noyait dans ce ravissement son âme d'artiste. Mais en même temps, car le malheur le voulut ainsi, il caressait d'une main distraite le bras et la taille de sa compagne, dont la maigreur lui causait un ennui douloureux, et le contraste entre ces deux impressions directement opposées finit par produire en lui un agacement si violent, que, par un geste enfantin et brutal, il se débarrassa violemment de son précieux fardeau, et jeta la dame à côté de lui sur le divan, comme un paquet de linge sale : « Ah! *flûte*, lui dit-il, tu es trop maigre! » Elle se releva comme une Furie sublime, s'enfuit, et parut alors si grande à l'acteur, qu'elle lui fit l'effet de toucher les frises avec sa tête. Mais il ne s'en inquiéta pas davantage, car il appartenait à cette race de braves gens qui boiraient sans trembler avec le Commandeur de pierre.

Le lendemain, on répétait aux Français *Iphigénie en Aulide*, « à onze heures, pour le quart ». Lorsque Sidler entra dans le foyer, il aperçut, toute droite devant la cheminée, Noa Carmi, et il n'eut pas besoin de voir plus d'une demi-seconde ses noirs yeux

chargés d'une royale haine, pour comprendre que la femme si gravement insultée au bal, c'était elle. Il avait esquissé un salut; il ne l'acheva pas, par économie, et vouant Ursule Biron à tous les diables, se rendit chez le directeur, qu'il pria de rompre son engagement. « En effet, lui dit le directeur, je vous attendais; mais rien ne dure. Est-ce que nous ne pourrions pas nous contenter de vous accorder un congé? Et d'abord, où allez-vous de ce pas? — En Hollande. — Eh bien, allez-y, et revenez quand vous aurez vu des femmes de Rubens. — Non, dit Sidler, parce que j'ai besoin d'en voir beaucoup! » Et en lui-même, rasséréné comme un homme sauvé du naufrage, il songeait à la blonde chevelure de la Madeleine d'Anvers.

C'est à cette circonstance qu'il dut d'échapper à la tradition, d'étudier la vie réelle et d'imaginer des types modernes. Dix ans plus tard, devenu célèbre et riche, il épousait la belle Laure Brécion, et Noa Carmi, comme camarade et amie de la mariée, assistait aux noces, qui se firent à Auteuil, dans la petite maison peinte que notre comédien y possédait alors. Changée comme si on l'avait remise à la fonte, Noa en était à sa seconde manière, qui fut la bonne. Son front bombé était devenu droit, son menton pointu s'était arrondi; et décolletée, les bras nus, charnue à souhait pour le plaisir des yeux, elle avait l'air maintenant d'une belle Grecque de Milet, car il n'est rien que ne fasse la volonté d'une juive parisienne. Après le dîner, comme Sidler lui donnait le bras pour passer au jardin, où le café était servi dans le salon de peupliers, elle l'enveloppa, comme pour le prendre, d'un regard suprême; mais lui, réellement amoureux après avoir si longtemps joué les amoureux, il n'avait d'yeux que pour sa jeune femme.

— « Eh bien, dit Noa, en lui touchant le visage de

son bras de satin et de lys, que pensez-vous de ces bras-là? — Mais, dit Sidler avec un petit soupir de politesse, légèrement ironique, je pense qu'ils ont fait comme Grouchy à Waterloo, ils sont arrivés trop tard! »

XXI

COMME ON TROMPE LES FEMMES

« Oui, j'ai été aimée ! » dit Érice de Lore à son amie la princesse de Claris ; « aimée comme toute femme rêve de l'être, avec un respect idéal que nulle reine n'obtint jamais, et avec une idolâtrie à laquelle peut seule prétendre une divinité. Oui, j'ai été aimée avec une telle adoration effrénée et pure, que la seule pensée de ce culte, dont j'ai respiré l'enivrant encens, suffit à éteindre, à supprimer ce qu'il y eut de mauvais dans ma vie, à effacer les déceptions et à teindre mes jours d'une pourpre semblable à celle de ce soleil couchant qui nous éclaire. »

Au fond d'un vieux château du Bourbonnais, dans un boudoir aux très hautes murailles, peint de la main même de Boucher, où dans les panneaux les Dianes et les Nymphes aux blancheurs crayeuses laissaient voir sur leurs chairs nues des rougeurs de braise, comme si l'Amour les eût brûlées de sa torche, les confidences de la duchesse Érice empruntaient, en effet, une sorte de voluptueuse solennité aux larges reflets roses que le ciel jetait sur ces peintures délicieusement fanées.

— « Ah ! ma chère, murmura en soupirant la princesse, vous avez gagné, s'il en est ainsi, le gros lot, qui est là seulement pour affriander les joueurs

naïfs, et qu'on ne gagne jamais, du moins à ce que j'avais cru. Mais, si vous avez eu cette chance inespérée, *n'en ragoûtez pas les autres!*

— Ma princesse, dit la belle Érice, nous savons notre âge, puisque nous sommes nées à une heure de distance l'une de l'autre. Si nous avons été assez grandes dames et assez Parisiennes pour défendre à l'embonpoint de déformer nos tailles et pour empêcher, par la seule volonté et sans l'ignoble emploi des cosmétiques, un seul cheveu blanc de se glisser dans nos chevelures, nous n'en avons pas moins atteint l'une et l'autre notre trente-sixième année. Nous pouvons le dire entre ces murailles féodales qui, en dépit du proverbe, n'ont pas d'oreilles, et qui sont assez épaisses pour éviter toute indiscrétion. N'est-ce pas le moment de faire le bilan exact de notre passé et de savoir si ce que nous avons gaspillé de trésors inouïs valait la peine de vivre? Un prince royal, héritier d'un des plus grands trônes du monde et effrontément beau, vous a donné sa jeunesse et, pour n'avoir pas voulu vous causer l'ombre d'un chagrin, est mort non marié, trompant ainsi l'espérance de sa famille et de tout un peuple. Eh bien! je crois que mon bonheur a été supérieur au vôtre; car moi, sans rien donner de ma beauté et de ma personne visible, j'ai possédé, comme des choses à moi, un cœur de héros et d'enfant et le plus haut esprit qui ait rayonné sur notre siècle.

— Ceci, dit la princesse, ressemblerait à une énigme, s'il y avait des énigmes.

— Il n'y en a pas, ma chère, reprit la duchesse Lore; car vous ne vous trompez jamais, et vous ne vous êtes pas trompée en surprenant l'éclair de mon regard lorsqu'en entrant ensemble, l'autre soir, sous le vestibule du Théâtre-Français, nous y avons vu, installé pour la première fois, le buste de Guy de

Charnaille, sculpté par David avec l'impérieuse sincérité du génie. Oui, c'est Guy de Charnaille qui m'a aimée! A l'époque où les cent romans palpitants de vie et de modernité, qui furent réunis plus tard sous le titre d'*Études sociales*, paraissaient tour à tour et passionnaient l'Europe; où, dépassant d'un puissant vol les poètes épiques, Guy tirait de sa pensée tout un monde : princes, ducs, bourgeois, paysans, artistes, vierges, courtisanes, femmes du monde, si pareilles à nous, qu'en les lisant il semblait qu'on nous avait traînées toutes nues au grand soleil; lorsqu'il entassait, par le plus prodigieux effort de création qui fût jamais, tant de drames, d'histoires dignes des vieux conteurs, de comédies égales à celles de Molière, de suaves églogues, de douloureuses élégies; sachant et divulgant tous les secrets, et, comme un être double, ayant en lui l'*éternel féminin*, il me parut que ce serait une belle conquête de dompter ce géant, de posséder, d'avoir à moi ce monstre au cerveau surhumain, savant comme un dieu. Mais cet ensorcellement, je voulais le produire par un charme vraiment mystérieux, par la seule force du fluide invisible qui émane de nous; aussi fis-je tout de suite savoir à Guy de Charnaille qu'il ne devait jamais espérer me voir ni me connaître, quand je lui écrivis pour lui offrir mon amitié.

— Votre amitié? dit la princesse. Et ce mot-là n'a pas fait éclater son large rire à la Rabelais, de façon à casser toutes les vitres?

— Oh! fit Érice, amitié, amour, je ne chicanais pas sur les mots. La vérité, c'est que rien qu'avec des lettres, je rendis cet Encelade soumis et dompté comme ces fauves que l'Amour des mythologies traîne aux pieds de sa mère avec un lien de fleurs. A ce moment-là, trahi, traqué, méconnu comme un génie qu'on ne comprend pas encore et que ses

ennemis devinent trop déjà; pris dans les griffes de la cruelle nécessité, luttant avec l'Argent comme Jacob avec l'Ange; pourchassé par les éditeurs et par les échéances; parfois dépouillant sa famille avec de brûlantes larmes, Guy travaillait quinze à dix-huit heures par jour dans sa retraite de Chaillot, faisant des chefs-d'œuvre comme les cantonniers cassent des cailloux, l'œil fixé sur le but lointain, séparé des hommes, se refusant, par raison, la joie d'écrire à sa mère et à sa sœur, et ayant toujours sur ses lèvres l'affreux baiser de la Solitude. C'est dans ces conditions, où il n'avait le temps ni de vivre ni de parler ni de respirer, où le Travail était assis sur sa poitrine comme les démons des cauchemars, que Guy trouva le temps de m'aimer exclusivement, de rapporter à moi toutes ses actions et toutes ses volontés, existant et créant pour moi seule. Il n'eut pas alors une idée qui ne me fût offerte comme l'encens brûlé sur un autel; il m'adorait! Un seul détail vous dira avec quelle ineffable délicatesse, car Guy de Charnaille eut en sa possession, et me le prouva, le moyen de savoir qui j'étais et de me connaître. Même, il vint un moment où, à chaque heure et à chaque minute, il lui eût été facile de déchirer le voile dont je m'enveloppais, de venir à moi, et il ne le voulut pas, parce que je le lui avais défendu. Mais, vous le croirez sans peine, avec cette prodigieuse puissance d'intuition qui faisait de lui un être si supérieur à tous les autres, il avait su m'imaginer telle que je suis, et le sublime portrait peint par Dehodencq ne me ressemble pas plus que le portrait écrit où Guy m'a représentée au vif, par un instinct invincible, et qu'il a placé à la première page de son plus beau roman. C'est sur son sommeil que ce lutteur, brisé, accablé de fatigue, prenait les heures employées à m'écrire ; mais, dès qu'il m'avait

évoquée dans sa pensée, la lassitude de l'horrible labeur disparaissait par enchantement, et il se sentait plus frais et dispos que s'il se fût plongé dans la Jouvence immortelle. Avant de tracer le seul nom sous lequel il lui fût jamais donné de me connaître, il ouvrait sa fenêtre, regardait le noir Paris avec ses milliers de feux, et je suis sûre qu'il savait deviner les lumières de mon hôtel, car il n'y avait pas d'obstacle matériel pour ce lucide génie. Et lorsqu'il se plongeait ainsi dans les délices d'un martyre sans cesse renouvelé, il se condamnait pour le lendemain à une lutte impossible, puisqu'il devait recommencer les prodiges quotidiens, sans que son cerveau brûlant eût été calmé par l'indispensable repos. Il me plaisait de me représenter ce géant me voyant, malgré l'éloignement, avec ses yeux clairs, écartant, pour mieux me voir, sa chevelure de lion, pensant à ses sujets de livres, aux feuilles promises, aux épreuves, aux payements menaçants, aux engagements qui le tenaient captif dans leurs mille liens, et oubliant tout cela rien qu'en prononçant un nom qu'il m'avait plu de prendre et qu'il savait ne pas être le mien, car il avait deviné cela aussi, bien entendu !

Il subissait avec une force d'Hercule les tortures que lui imposaient l'envie, l'injustice du succès et la médiocrité sociale, toujours si jalouse des hommes supérieurs ; mais celles qu'il souffrait à cause de moi et pour moi seule, il les acceptait volontairement et avec une adorable joie.

— Mais, ma belle, dit la princesse, il y a dans l'Afrique centrale des anthropophages qui n'ont que le tort d'avoir bon appétit et dont la cruauté est bien peu de chose auprès de la vôtre, car ils ne mangent pas toujours les cervelles !

— C'est vrai, dit orgueilleusement Érice de Lore ;

mais la souveraineté est à ce prix, et c'est pourquoi les Dieux ont exigé des sacrifices humains. Une fois que j'eus daigné lui indiquer un moyen de me faire parvenir autre chose que des lettres, Guy de Charnaille, plus pauvre que jamais, tout en gagnant de grosses sommes, m'envoyait un bouquet de fleurs des tropiques, obtenu par je ne sais quelles intrigues, et qu'un roi eût trouvé trop cher. Il m'offrait en tremblant ce qu'il avait refusé à des princes, à des Rothschild, des manuscrits d'une de ses œuvres, où se voyait lisiblement l'inspiration vivante et palpitante. Il trouvait le moyen de les faire relier en huit jours par Thouvenin ou Capé, qui ne font rien à moins d'avoir deux ans devant eux, avec des fers dessinés exprès par Feuchères ou par les Johannot, et il les mettait à mes pieds, vêtus comme pour une princesse Farnèse, ou comme pour une duchesse d'Este! Ainsi pendant quatre années dura cet amour ardent, exclusif, dévoué, grâce auquel je savourai des lettres supérieures aux plus beaux poèmes, écrites pour moi seule, et que personne ne lira jamais; car j'ai fait aux futurs éditeurs de Correspondances la malice de les brûler, en n'en gardant que quelques-unes, relativement insignifiantes. Enfin, connaissez-moi tout entière! J'étais libre, assez belle pour n'avoir pas à craindre la comparaison avec n'importe quel idéal, assez haut placée pour obéir à mes volontés sans me soucier des jugements du monde, et il eût dépendu de moi de donner à ma créature les ravissements paradisiaques du bonheur absolu; mais il me sembla plus doux de la laisser souffrir et se consumer pour ma gloire tout immatérielle. Peut-être étais-je, d'ailleurs, guidée par l'obscur sentiment de ne pas contrarier la destinée, et peut-être avais-je compris inconsciemment qu'une trop complète félicité serait mortelle au gé-

nie. Tout doit finir; mais ce commerce d'âmes ne cessa que par ma seule volonté, le jour où je craignis que la violence d'un tel désir, toujours tendu vers moi, ne troublât enfin par sa secousse électrique les subtils plaisirs dont je m'étais lentement enivrée. D'ailleurs, que pouvais-je exiger de plus, ayant eu à moi pendant quatre ans ce Charnaille, qui fut un Jupiter comme Gœthe, obéissant, tremblant, extasié, pâlissant à la seule pensée de ma colère, et fidèle!

— Fidèle! répéta Anne de Claris, stupéfaite comme si elle eût entendu un chien parler.

— Oui, dit Érice, entre son œuvre et moi, il n'y avait rien dans cette âme divine. Comme un enfant, il me disait tout, me confiant minute par minute ses inventions, ses projets, ses aspirations, ses idées, s'excusant de fautes si légères qu'elles eussent fait sourire un saint, demandant pardon pour des offenses plus impalpables qu'une feuille de rose dans un rêve, et mettant dédaigneusement toutes les récompenses humaines si loin au-dessous d'une simple approbation de la bien-aimée!

— Mais, demanda la princesse, cette fidélité de paladin, plus invraisemblable que tous les contes de l'Arioste, votre grand romancier n'y a pas manqué une fois?

— Si, dit madame de Lore, une seule fois. Mais avec quels regrets, avec quels remords, avec quelle amère désolation il se confessa à moi de ce crime! Et, toutefois, il avait l'esprit si noble, qu'il ne songea même pas un instant à rabaisser, en m'écrivant, celle qui avait été l'occasion de sa chute. Étant allé au bal de l'Opéra pour y trouver le thème d'une description indispensable à ses *Études*, Guy avouait, au contraire, que là, abordé par une inconnue, il avait été enveloppé dans le plus délicat parfum,

étourdi par une voix musicale, subjugué par une grâce rythmique et souveraine, affolé par des cheveux légers comme une cendre fine, et qu'alors...

— Ah! dit la princesse. Et vous qui, en fait de jalousie, en remontreriez à Othello, vous lui avez pardonné cela?

— Non, fit la duchesse, je ne le lui ai jamais pardonné. Pourtant, dans l'espèce, je me sentais presque disposée à l'indulgence, parce que...

— Quoi donc? demanda la princesse.

— Hé! dit madame de Lore, avec l'air malicieux d'une chatte qui croque une souris, parce que l'inconnue du bal masqué... c'était moi.

— Ah! ma chère, dit la princesse en éclatant de rire, quel anachorète que celui qui saurait se donner les voluptés du jeûne, tout en se nourrissant d'ortolans et en buvant du johannisberg! Mais, en fait de casuistique, une duchesse parisienne est plus savante que le diable. »

XXII

LE FIACRE

Ceci est une anecdote parisienne dont nos aïeux auraient fait un bon conte pour rire, s'il y avait eu des fiacres du temps du roi Louis XI. Elle a une morale, et c'est celle-ci : que, s'il existe mille moyens variés et infiniment divers, tels que soupirs, gaieté, petits soins, collations exquises et perles rares données libéralement, pour se faire aimer des femmes, le meilleur moyen de les perdre est de se montrer lâche, fût-ce une minute.

Qui ne connaît le compositeur Janoty? Quoiqu'il soit pauvre comme Job et qu'il n'ait encore été joué qu'aux Folies-Marigny, ce brave homme d'un blond fade, affligé d'un de ces visages que Henri Heine a nommés *superflus*, était, il y a un mois encore, aimé pour lui-même, et il possédait ce bien plus rare que les rimes à *triomphe* : une femme fidèle! Maintenant, il est tout à fait comme Sganarelle, excepté que l'imagination n'a rien à voir là dedans. Minotaurisé sur toutes les coutures, quand il va dans la rue, c'est une forêt qui marche; son front est orné d'un bois si touffu, qu'on y pourrait entendre chanter les rossignols, et il ne saurait, sans baisser la tête, passer sous les arcs triomphaux. S'il a des enfants, ils seront, non pas seulement les fils de quelqu'un,

ainsi que Figaro l'exige, mais les fils de tout le monde ; car madame Janoty, la jolie et charmante petite Colette, rôtit des balais dans un feu qui jamais ne s'éteint, et jette ses bonnets par-dessus des moulins qui tournent toujours !

En pieux souvenir de sa grand'mère Ève, elle enfonce ses belles petites dents de neige dans des tas de pommes vertes, et elle est en conversation réglée avec le serpent. Au Bois, si vous voyez le store d'une voiture qui se baisse, et une tête éveillée et fauve qui tout à coup disparaît, ce profil perdu est le sien. Si vous rencontrez dans un corridor une femme à la forme svelte, bien voilée et emmitouflée, sonnant à la porte d'un garçon, c'est Colette encore. C'est elle qui monte l'escalier du café Anglais et qui descend celui de la Maison d'Or ; bref, elle est dans mille endroits, mais non chez elle ; vous l'apercevrez derrière les écrans des avant-scènes, aux bals de village, à la guinguette, et partout où l'habile chasseur Amour prépare ses glus et ses appeaux. Quant à Janoty, il se mord les doigts du matin au soir, avec tant d'acharnement, qu'il n'en aura bientôt plus. Tel est son tragique destin, et vous allez voir qu'il ne l'a pas volé.

Colette était une adorable petite femme, s'efforçant de croire au génie de son mari, tenant la maison propre et nette sans le secours d'aucune servante, économisant sur rien du tout, fabriquant des cuisines exquises avec des ingrédients chimériques, toujours aimable, gentille, souriante, exécutant sur le piano les œuvres de Janoty tant qu'il le voulait, jusqu'à cent fois de suite ; raccommodant le bœuf bouilli avec des sauces d'archevêque, idéales et divines, qu'elle tirait de sa seule imagination ; et, sous le grand soleil, elle montait jusqu'au marché de Batignolles, où l'on trouve parfois des écrevisses

à un sou! Janoty était parfaitement heureux, aimé, choyé, caressé, nourri comme un chanoine. Colette, qui a de grands yeux caressants, des lèvres de grenade, et par sa mère du sang arabe dans les veines, poussait bien parfois des soupirs à fendre des pierres, en songeant à un poète noir comme une taupe, qui la suivait dans les rues et lui lançait des regards de naufragé; mais elle se raccrochait au sentiment du devoir. Aujourd'hui, elle a mis ce sentiment-là sous ses petits souliers à talons, et elle danse dessus! Si Janoty avait besoin d'un pseudonyme, il pourrait, sans s'exposer à aucune réclamation, se faire appeler maître Cornélius, et il y a plusieurs douzaines de Parisiens auxquels il a le droit d'écrire, sans fatuité: « Monsieur et cher confrère. » Comment a-t-il pu atteindre avec précision un résultat si complet, et cela en moins de cinq minutes? C'est ce que je vais vous dire.

La grande Tata, cette étoile des Folies-Marigny à qui ne manquent ni les pudeurs de madame Judic, ni les formidables sous-entendus de Jeanne Granier, ni les cheveux vaporeux de madame Théo, et qui deviendra célèbre comme une autre, s'il plaît à la fée Carabosse qui préside aux choses absurdes; l'élégante, la blonde, la mince, la frivole Tata s'était engouée de la chanson : *Mon frère pompe, pompe, pompe, car il est pompier*, et elle venait demander à Janoty de lui écrire, pour la pièce nouvelle, un air qui fût : *Mon frère pompe, pompe, pompe*, et qui cependant ne le fût pas. Notre maestro a justement le talent qu'exigent ces sortes de transpositions; aussi pouvait-il servir à point nommé la Patti en mauvaise herbe. Ce fut Colette qui lui ouvrit la porte; elle épluchait ses légumes avec un soin fidèle et tenait un torchon à la main. — « Annoncez-moi, » lui dit Tata, faisant voler sa traîne; et Colette, qui n'est pas entêtée, l'an-

nonça. Comme elle était en train d'éblouir Janoty, de tourbillonner autour de ses yeux bêtes et de lui faire voir cent mille chandelles en plein midi, tomba une de ces pluies qui, le mois dernier, ont gâté tant de chapeaux et fait éclore tant de roses. — « Ah! mon Dieu, comme ça tombe! fit la grande Tata, envoyez-moi donc chercher un fiacre par votre bonne! »

Janoty avait là une belle occasion de se montrer brave, ou seulement honnête homme, et de dire : « Je n'ai pas de bonne; c'est ma femme. » Il fut lâche et répondit : « Avec plaisir! » Le voilà entré, en tournant ses pouces, dans la salle à manger servant d'antichambre, où plus que jamais Colette épluchait ses légumes , râtissant et râclant comme une digne ménagère. — « Tu sais, murmura-t-il, mademoiselle Tata est en robe de satin, en souliers de satin, il pleut à fondre les trottoirs, tu serais bien aimable d'aller...

— Chercher le fiacre? dit Colette en jetant à son mari un clair regard flambant, qui aurait dû le faire rentrer sous terre. Chercher le fiacre? Comment donc! Tout de suite! »

Elle y alla, mouillant en plein ruisseau son unique paire de bottines, et elle prit même la pièce de vingt sous que la grande Tata lui glissa dans la main, pour sa peine. Et c'est à partir de ce moment-là que Janoty a dû se trouver satisfait, s'il était curieux, car il a pu voir tous les jours, sans sortir de chez lui, une pantomime en cent cinquante tableaux, avec changements à vue, plus bizarre que celle des Funambules. Il connut la soupe glacée, le vin réchauffé, la lampe suppléée par une bougie qui coule, et, au moment de se mettre à table, le repas remplacé par un morceau de charcuterie apporté dans du papier. Colette, qui naguère se levait à l'aube, se fait tirer

par le bras, à onze heures, en soupirant : — « Tiens, est-ce qu'il fait jour? » Ce ménage, si reluisant jadis, où on aurait en vain poursuivi un grain de poussière, ressemble à une ville d'Italie prise par les Vandales. Il y a des toiles d'araignée dans les assiettes et des casseroles sur la pendule; il n'y a plus de boutons aux habits ni aux chemises; en revanche, que de trous aux chaussettes! Mais cela n'est encore rien. Janoty appartient à l'école de la mélodie; c'est-à-dire qu'il exprime la passion humaine en recopiant : *J'ai du bon tabac, le Menuet d'Exaudet* et *Marie trempe ton pain dans la sauce!* Avant son crime, Colette flattait cette manie; mais à présent elle a mis les pieds dans le plat et jeté le masque. Elle ne joue plus que du Wagner!

Ses mains crispées éveillent les ouragans sonores; le piano est plein de Tannhausers, de Valkiries, de Rheingolds, de Crépuscules des Dieux; il en sort des femmes-cygnes, des Vénus cantonnées dans leurs forteresses et des chevaliers tueurs de monstres, couverts d'armures d'or émaillées de lézards bleus. Au milieu de ces tumultes, Janoty croit voir l'ironique Berlioz, avec son nez de perroquet, perché sur un rayon de sa bibliothèque, et lui lançant une malédiction ponctuée par les cymbales. Il voit aussi le maigre Wagner, en culotte de damas jaune soufre et en robe de chambre couleur de rose, ouvrant des ailes de chauve-souris, pour l'emporter sur quelque Brocken charivarique. Quand il tient son front avec désespoir et dit : « Cette musique me fait bien mal à la tête, » Colette répond avec douceur : « Je suis allée chercher le fiacre! » Et ce mot est devenu le refrain de tous les dialogues. « Colette, la soupe est froide. — Je suis allée chercher le fiacre. — Il n'y a plus de boutons à ma chemise. — Je suis allée chercher le fiacre. — Tu ne m'aimes plus, tu ne

m'embrasses plus. — Non, mon ami, mais je suis allée chercher le fiacre. »

Inutile de dire que Colette avait commencé par combler les vœux du jeune poète noir comme une taupe; mais elle lui avait bien vite donné autant de successeurs qu'il y a de prunelles en lapis-lazuli sur la queue d'un paon! Enfin, pour dernière volupté, elle a opéré Janoty et lui a arraché les écailles des yeux. Elle est allée au bain à l'heure où il n'y a pas de bains, elle a soigné des tantes mortes depuis trente ans, et elle s'est invitée à la comédie dans tous les théâtres où on ne jouait pas. Les robes à cinquante francs le mètre lui ont poussé sur le dos naturellement, comme les ailes sur le dos des anges; les diamants et les pierreries se sont allumés spontanément à ses oreilles et sur sa poitrine, et, sans provocation, les tiroirs se sont remplis de chemises de batiste garnies de dentelles et de boîtes de gants à trente boutons. Cependant Colette a trouvé qu'elle n'avait pas encore mis assez de points sur les I, et elle en a ajouté d'autres.

Elle s'est montrée, le jour, le soir, le matin, à midi, sous le soleil et sous le gaz, en plein boulevard, avec des amoureux jeunes, vieux, grands, petits, laids, charmants, quelconques; elle s'est assise aux tables des cafés, elle s'est promenée en voiture découverte; elle a dîné aux tables des restaurants et, en rentrant à la maison, elle a laissé ses lettres d'amour toutes grandes ouvertes, si bien qu'au bout du compte son mari a fini par s'apercevoir de quelque chose. Une fois piqué par le taon de la jalousie, il a lu les lettres, suivi les voitures, pris des informations dans le quartier et ailleurs, et un jour est venu où il a su par cœur sa propre histoire. Il a accumulé les preuves, écrit des notes, rassemblé des dossiers; possédant tout cela, il a fait asseoir Colette, comme

Auguste fait asseoir Cinna, et alors il a déclamé un réquisitoire en règle, commençant par ces mots : « Madame, vous m'avez trompé ! » Une fois lancé, il a tout dit, les numéros des cabinets, les noms des amants et ceux des loueurs de voitures, et le reste ! Pendant ce discours, Colette était rose comme une pêche, gaie comme un pinson, souriante comme une matinée d'avril, et comme Janoty énumérait encore ses fredaines, mêlant les poses nobles et les sanglots, et lui reprochant d'avoir, à force de coups de canif, fait de son contrat de mariage une écumoire, elle a répondu avec une inaltérable joie :

— « C'est vrai, mon cher ami, tout cela est exact, mais... je suis allée chercher le fiacre ! »

XXIII

CHEVEUX POUR DAMES

En voyant sur les vitres des marchands cette annonce peinte en grosses lettres provocantes : CHEVEUX POUR DAMES, les béotiens, les gobe-mouches, les êtres non initiés, les spectateurs qui regardent la vie parisienne du côté de la salle et jamais du côté de la scène, se figurent que c'est là du cynisme mercantile, de l'effronterie commerciale. Ils y voient une simple inconvenance de négociants qui, par avidité, disent ce qu'il ne faudrait pas dire. Ils sont bien loin de se douter que cette inscription : CHEVEUX POUR DAMES, parfaitement méditée et voulue, est une déclaration de principes, une levée de boucliers, un chant de guerre, un cri de victoire. La Femme avait mis jadis son pied sur la tête du serpent ; aujourd'hui elle l'a mis sur la tête de l'Homme. Non seulement elle l'a réduit en esclavage, ce qui ne serait rien, — car un esclave bien vêtu et nourri peut être tout à fait heureux, s'il n'a pas le sentiment de la liberté, — mais elle l'a obligé à marcher vêtu d'étoffes uniformément noires, pour exprimer qu'il porte le deuil de sa souveraineté perdue, tandis qu'elle, la Femme, se pare des pourpres rouges et violettes, des satins, des damas et des brocarts bleus, roses, sou re, maïs, jonquilles, tissés, brodés,

glacés d'or et d'argent, des plumes, des clinquants, des pierreries, et de tout ce qui résume les enivrements, les éblouissements et les tumultes de la joie.

Mais, l'ennemi une fois vaincu, le sauvage ne manque jamais de le scalper. Aussi la Femme a-t-elle scalpé son ennemi, bien entendu dans la mesure de ses moyens et en tenant un compte nécessaire des conditions de la vie moderne. Dominatrice et exterminatrice de l'Homme, elle ne pouvait cependant lui prendre ses cheveux, puisqu'il n'en a pas; mais les toisons postiches étant la seule marchandise de ce genre dont on puisse disposer, elle a acquis, usurpé, réquisitionné, détourné à son usage toutes les boucles, toutes les tresses, toutes les nattes, tous les frisons, toutes les perruques, toutes les chevelures achetées aux jeunes Bretonnes, ou même ravies à la nuit des tombeaux, et elle s'est fastueusement ornée de ces opulentes dépouilles, en condamnant l'Homme, l'ouvrier, le laboureur, le serf, à montrer son crâne, nu — j'emprunte la comparaison de Musset — comme le discours d'un académicien. Et, ornée ainsi de flottantes crinières, noires comme la nuit, ou resplendissantes comme le soleil, ou roses comme l'aurore, du haut des loges de théâtre elle regarde avec un mépris insultant les fauteuils d'orchestre, où les crânes des hommes, lisses comme des planètes ou comme une bille de billard, ressemblent à une mer dont chaque flot serait un genou, et font supposer que la France, cette patrie de d'Ennery et de monsieur Scribe, ne nourrit que des Eschyles !

En thèse générale, on n'a pas de cheveux. Du moins on en a à l'âge où Roméo dit à Juliette Capulet : « Je voudrais être ton oiseau ! » Mais Juliette ne meurt pas toujours avant d'avoir atteint son quatorzième printemps en fleur, et Roméo vit quelquefois jusqu'à

quatre-vingt-cinq ans, ce qui les réduit l'un et l'autre à se passer de vrais cheveux pendant l'espace d'un demi-siècle. Restent les faux; mais l'observation, l'expérience, la méthode scientifique, l'incorruptible histoire ont péremptoirement démontré que Roméo et Juliette ne consentent jamais à les partager en bons époux et à en prendre chacun la moitié, de façon à avoir tous les deux la tête à moitié couverte. Non, les choses ne vont pas ainsi. Il y a des siècles, rares ceux-là, où l'Homme est le maître; d'autres, plus nombreux, où la Femme s'arroge le pouvoir. Eh bien! dans chaque siècle, — et cette règle ne souffre pas d'exception, — celui des deux qui règne et gouverne prend pour lui tous les faux cheveux, et laisse à l'autre le choix entre le bonnet de coton (plus ou moins embelli) et — rien du tout.

Après la conquête définitive de la Gaule, les femmes commencent à prendre une véritable importance dans la société romaine; aussi se hâtent-elles de se faire confectionner des perruques avec les blondes chevelures coupées des femmes gauloises. C'était pour aboutir à ce résultat que huit cent villes avaient été prises d'assaut, trois cents nations défaites, et que deux millions d'hommes avaient été tués ou faits prisonniers. Mais les femmes romaines réalisèrent alors un idéal bien désirable, car elles purent offrir aux patriciens et aux mimes dont elles étaient aimées la femme brune, c'est-à-dire la vérité utile et profitable, ornée de la chevelure blonde, qui est la fantaisie et la charmante fanfreluche. Au dix-septième siècle, l'Homme est le maître, puisque Louis XIV a embrassé la profession de Soleil; à ce moment-là les aventuriers épousent des princesses, les mâles portent des habits brodés et des tonnelets de satin écrasés de rubans; ils triomphent. Apollon fait traîner son char par des femmes, et, en signe

de tyrannie et de victoire, il garde pour lui toutes les perruques, dont les boucles blondes viennent magnifiquement balayer son habit blanc ou écarlate et le splendide acier de sa cuirasse.

Auparavant, du temps de cette belle Renaissance où les femmes régnèrent par le droit de la beauté, et aussi par celui de la science, — car on se rappelle Marie Stuart, à l'âge de quatorze ans, dans la salle du Louvre, déclamant publiquement devant le roi Henry, la reine et toute la cour « une oraison en latin qu'elle avoit faicte », et surtout par la grâce des poètes, des immortels Ronsards, Marguerite de Navarre, si belle que Lasqui, l'ambassadeur polonais, parlait de se faire crever les yeux pour ne plus rien voir après l'avoir vue, consomma d'innombrables perruques, afin de témoigner que tout lui appartenait. Nous savons par Tallemant des Réaux qu'elle entretenait une troupe de pages blonds, dont on coupait les cheveux pour parer cette tête divine. Nous aurions été moins bien renseignés si nous n'avions eu que Brantôme, car il avait voué à sa reine une idolâtrie auprès de laquelle celle de monsieur Cousin pour madame de Chevreuse et pour madame de Longueville est bien peu de chose ! En effet, ce bon Bourdeille admet les perruques, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement ; mais, par excès d'adoration, il invente à Marguerite une chevelure qu'elle ne posséda jamais. « Je l'ay vue aussi s'habiller quelquefois avec ses cheveux naturels sans y adjouster aucun artifice de perruque, » dit-il effrontément, et ce pieux mensonge en faveur de la Marguerite adorée vous fait venir les larmes aux yeux.

En 1830, dans les temps romantiques, la gloire des hommes effaça celle des femmes ; par conséquent les faux cheveux furent interdits aux tremblantes Eloas, minces et ployées comme des saules, si bien

que, forcée par son génie de rester éternellement jeune, la plus grande comédienne moderne, pour cacher ses cheveux blancs, dut employer une teinture à base de plomb qui, entrant dans les pores de la peau, agit comme un poison et la fit mourir. Mais, sous le second empire, les femmes prirent bien leur revanche. On se le rappelle : elles dirigeaient la politique, nommaient aux emplois et élevaient leurs petits sophas à la dignité de trônes. Le premier acte de leur règne fut d'inaugurer les perruques rousses, blondes, jaunes, beurre frais, roses, maïs, quelquefois même violettes, et de décréter ainsi pour elles une beauté inaltérable. Il est vrai que ce furent les comédiennes qui ouvrirent la marche, mais les grandes dames ne tardèrent pas à les suivre. Une des premières actrices qui franchement, audacieusement arborèrent la perruque entière, avec une fleur piquée dedans toute droite, comme un arbre dans un tapis de gazon, fut cette belle Blanche qui mourut si jeune, et que nous avions vue dans une folle opérette d'Hervé, armée comme une Athènè du casque et de la cuirasse d'or. Elle eut tant d'imitatrices, que les cheveux aujourd'hui font partie du vêtement, et qu'on en change comme de chemise.

On plaint avec raison, et qui plus que moi ? le sort des femmes. Il en est qui travaillent le jour et la nuit, piquant, meurtrissant leurs petits doigts pour gagner trente sous, et qui sur leur mamelle tarie réchauffent mal un pâle enfant, sur le front duquel un mystérieux doigt de marbre s'est déjà posé. Il en est d'assez misérables pour manquer des deux sous indispensables à l'achat du charbon qui leur servirait à s'asphyxier ; cependant aucune d'elles n'est assez pauvre pour n'avoir pas de quoi s'acheter de faux cheveux. Le matin, dans les rues populeuses, vous pouvez voir les femmes d'artisans, de petits

bourgeois, d'ouvriers, les bonnes, en camisole et en savates souvent percées; toutes ont sur la tête des montagnes, des pics, des Jung-Fraus, des Alhambras, des édifices en cheveux, luisants, pomponnés, construits par la main de l'architecte spécial, et, pour cette dépense de luxe, l'argent ne saurait leur manquer, car cela est une question de principe!

Cependant l'Homme, ouvrier portant sa miche sous le bras, homme d'État tenant sa serviette, artiste en quête de la gloire, directeur de théâtre cherchant huit mille francs tous les matins, va devant lui en victoria, ou en fiacre, ou à pied, avec sa tête aussi nue que la divine Anadyomène! Et maintenant, comprenez-vous ce que veut dire cette inscription belliqueuse, féroce et comminatoire : CHEVEUX POUR DAMES? C'est la femme qui nous parle en style lapidaire, et qui nous dit : « Crétins! idiots! tas d'imbéciles! vous pourriez, comme nous, couvrir vos fronts nus avec des cheveux d'emprunt; mais vous ne le ferez pas, parce que vous êtes trop bêtes, trop timides, trop lâches, et, d'ailleurs, parce que je les garde tous pour moi et que je ne vous en laisserai pas la queue d'un : CHEVEUX POUR DAMES! » Théophile Gautier, qui était un homme de génie, trouva bien un moyen de protester : ce fut de garder ses vrais cheveux, pareils à ceux d'un dieu, jusqu'à l'âge de soixante ans. Mais, par cette audacieuse révolte, il mit contre lui toutes les femmes, de sorte qu'il n'entra jamais à l'Académie.

XXIV

PREMIERES PLUIES

Quand tombent les premières pluies, et quand les premières brumes, à la fois épaisses et transparentes, enveloppent l'atmosphère, Paris est horrible et charmant.

Sur le sol, une boue noire, stagnante, immobile comme l'eau d'un lac infernal, étend son flot hideux, où s'élancent les lourds tramways et les fiacres tachetés comme des tigres, et où les passants, rouges, mouillés, empaquetés comme des colis dans leurs ulsters, pataugent avec les attitudes les plus grotesques. Toute la population n'est qu'une immense caricature, et a l'air d'avoir été dessinée par Daumier! En revanche, la ville elle-même, entourée d'un voile humide comme Amsterdam ou Venise, prend l'aspect d'une eau-forte de maître, dans laquelle des ombres farouches, des jets de pâle lumière, des hachures emmêlées et tortillées par une pointe spirituelle, produisent des effets qui semblent avoir été calculés à souhait par quelque mystérieux artiste. Les monuments, dénaturés, transfigurés, complètement changés par le brouillard qui les déforme, offrent des silhouettes fantastiques de coupoles, d'aiguilles, de tourelles, de châteaux de féerie, de villes gothiques ou indiennes. Paris, mêlé

au caprice des nuées, devient un vaste décor fabuleux qui charme le regard ; mais ce qu'il étale sous nos pieds est abominable.

Ce Paris-là est le désespoir des passants, trempés, fourbus, affolés, qui retroussent le bas de leurs pantalons, ou, abandonnant toute espérance, plongent résolument dans la boue, ou, glacés, restent arrêtés devant une boutique,où ils ne regardent rien. En revanche, il est le triomphe de la Femme, qui va dans sa grâce triomphale, et sait, comme le cygne, éviter toutes les souillures! Par ces jours sombres et pluvieux, la femme à moitié riche, qui n'a que deux cent mille francs de rente, sort dans sa voiture; la vaillante ouvrière, qui doit préserver son pauvre châle et sa chaussure, monte, par économie, dans l'omnibus ; la petite bourgeoise, pour qui le *cant* est un idéal, se croirait déshonorée si elle sortait autrement qu'en fiacre : mais la grande Parisienne va à pied!

La grande Parisienne! c'est-à-dire, à quelque monde qu'elle appartienne, la femme vraiment belle et élégante, ornée des dons surnaturels; celle dont la robe, la coiffure, l'attitude, le chapeau hardi et simple, les gants collants et non étroits, sont harmonisés ainsi que l'œuvre d'un grand artiste, et qui s'est façonnée elle-même, comme le peintre ou le statuaire façonnent la création idéale de leur cerveau. Celle-là, qui est toute agilité et toute lumière, porte un audacieux défi à l'obscurité et à la boue. Elle va d'un pas sûr, rythmé, glorieux, adorable, sortant pure du pavé ou du macadam que son pied effleure, comme Camille courait en effleurant à peine la pointe des épis. Son irréprochable chaussure ravit nos yeux, et elle montre, non pas trop, ni impudiquement, mais assez pour affirmer sa race divine, une jambe svelte, fière, superbe, emprisonnée dans

un bas tiré avec génie, sur lequel joue orgueilleusement la tremblante lumière.

Oui, ce Paris boueux est le triomphe de la femme, envolée et gracieuse comme un rythme d'ode ; mais aussi, et pour la même raison, il est le paradis du rêveur qui suit les femmes.

Je connais un de ces suiveurs de femmes par la pluie, qui a vécu et qui vient de mourir de son innocente passion. Ce bohême, nommé Stora, n'avait aucun moyen d'existence, car il ne savait rien autre chose que jouer au bilboquet et composer des vers lyriques. Vivant de quelques paroles de romances, qu'il vendait çà et là cinq francs à des éditeurs sinistres, ce pauvre diable griffonnait dans un cabinet sous les toits, éclairé — ou obscurci — par une minuscule fenêtre à tabatière, et y mangeait de temps en temps un sou de pain et deux sous de quelque chose, voué à la solitude, à la tristesse, à la nuit noire, privé de tout luxe, de toute fête, de toute joie, et ne connaissant que de réputation l'amour et les louis d'or. Il demeurait loqueteux, silencieux, affaissé sur lui-même, tant qu'il gelait ou qu'il faisait beau ; mais sitôt qu'il commençait à pleuvoir, il descendait, prenait possession de Paris devenu son domaine et sa ville, et alors il avait à lui un harem plus divers et varié que celui du roi Salomon.

Il suivait les femmes ! L'œil fixé sur leurs chaussures et sur leurs jambes divines, il les suivait, le jour, le soir, la nuit, marchant comme le Juif-Errant, voyant disparaître sous ses pas les boulevards, les places, les rues, s'enfonçant dans les quartiers obscurs, quittant un bas de soie bleu pour un bas gris, et un brodequin de chevreau noir pour un brodequin de peau dorée ; car il se donnait le plaisir de l'inconstance, quittait, changeait ses idoles, reprenait celle-ci ou celle-là, comme l'avide abeille vole

d'une fleur à l'autre, dédaignant de s'attarder sur une même rose! Parfois, il dépassait la femme suivie, et d'un rapide coup d'œil regardait ses yeux, son visage et sa chevelure, tout juste assez pour compléter sa rêverie et pour s'assurer que la jambe dont il faisait pour le moment ses délices était bien accompagnée. Mais, en somme, il connaissait peu les visages et s'en inquiétait peu ; en revanche, il en était arrivé à connaître, à cataloguer, à posséder, à savoir par cœur toutes les jambes des grandes Parisiennes. D'une pluie à l'autre, il les reconnaissait, les retrouvait et se remettait à les suivre, comme un homme qui reprend son bien ! Et il amassait ainsi de l'ivresse et des souvenirs pour les affreux jours de beau temps, où il devait rester enfermé dans son cabinet noir, à composer des poésies pour piano.

A ce métier, Stora gagna toutes les bronchites et les laryngites imaginables, car il suivait les jolis souliers étant lui-même sans souliers, ou plutôt chaussé de souliers béants, déchirés, dont il laissait des morceaux à chaque pavé. Sa poitrine devint malade, il fut atteint d'une aphonie, et pouvait à peine prononcer quelques paroles; mais qu'importe? On n'a pas besoin de parler pour suivre les bas à jours, les bas multicolores rayés en spirale et les bas gris brodés d'une fleur violette!

Cependant on ne peut compter sur rien, pas même sur la pauvreté. C'était alors la fièvre des actions ; un ami apitoyé fit gagner quelques mille francs à Stora, que les médecins envoyèrent dans le Midi, et il se mit à errer entre Cannes, Menton, la Bordighera, Monaco et Gênes. Il vit les orangers, les citronniers, les caroubiers, les aloès, la mer bleue ; mais c'est là qu'il fut pris d'une dévorante nostalgie, car il ne pleut pas dans ces pays de soleil, et quand il pleut

par hasard, les femmes dédaignent de se retrousser, ou, si elles se retroussent, montrent une jambe carrée, grosse à la cheville, et vêtue de bas irréguliers. — « Ah! se disait-il avec amertume, Fiorentino avait raison : de tout l'univers, il n'est que Paris où les femmes aient des bas bien tirés! » Il soupirait non, comme madame de Staël, après le ruisseau, — mais après le torrent de la rue du Bac, car il le revoyait, les jours où la pluie en fait un fleuve irrité.

Il lisait et relisait *Kenilworth*, de Walter Scott, et enviait le sort du jeune Raleigh, qui, dans le Londres d'autrefois, ignoblement boueux, jetait son manteau de velours sous les pieds de sa reine! Mais il ne devait pas être donné à Stora d'en faire autant pour ses promeneuses adorées; car, lorsqu'il revint à Paris, il était sans le sou, comme autrefois, il n'avait plus de paletot à jeter sous les pieds d'une Parisienne! Il reprit son cabinet noir, ses romances, ses courses sous la pluie. Il n'était pas guéri; au contraire, il toussait, haletait, râlait; mais n'en suivait qu'avec plus de persévérance ses jolies jambes, envolées dans les rues comme des oiseaux.

Un de ces derniers jours, après avoir fait ce métier-là du matin au soir, à jeun, sous une pluie battante, il est tombé au pied d'une borne, et on l'a relevé là pour le porter à l'hôpital, où il est mort. Eh bien! ce bohême doit inspirer plutôt l'envie que la pitié; car, quel prince, quel grand artiste, quel financier vingt fois millionnaire a assouvi ses caprices aussi magnifiquement que Stora assouvissait les siens, dans cette ville que sa pensée embrassait toute, et que son désir avait conquise?

Lorsque la loi du divorce aura passé et que personne n'aimera plus la femme d'un autre, elle ne se jouera plus jamais, cette délicieuse scène si souvent et si bien racontée par Balzac, où, dans un nid d'a-

mour clos de sombres rideaux, ouaté d'épais tapis, dans l'ombre où chatoient les émaux, les vases précieux, les fauves lumières des ors, un jeune homme attend la bien-aimée, qui vient en se cachant, rose, agile, frissonnante, le visage caché sous un voile épais. Eh bien! cette églogue parisienne était surtout délicieuse par les jours de pluie, car bien qu'elle fût venue en voiture et très emmitouflée, la bien-aimée n'avait pu se défendre tout à fait contre l'humidité, qui avait jeté comme une vague rosée sur sa robe, sur ses gants, sur son voile, sur son front même. Et quelle joie c'était alors de la faire asseoir près du feu, sur quelque chaise basse de satin pourpre, et de sécher son front sous les baisers!

XXV

EN PROVINCE

Ce qu'il y a d'admirable chez les héros des romans raffinés, c'est qu'ils ne manquent ni du superflu, ni même du nécessaire. Mais comme ils se montreraient moins difficiles sur le choix de leur nourriture, s'ils se trouvaient seulement perdus en pleine mer sur le radeau de la *Méduse!* Il n'y a même pas besoin d'aller si loin, et, à l'appui de ma thèse, je citerai une anecdote qui est palpitante d'actualité, car tout le monde s'entretient encore du feuilleton dans lequel Emmanuel Sastre a traité si durement, ces jours derniers, la comédienne Lyzie Périol.

X..., que je ne veux pas désigner plus clairement pour n'en dégoûter personne, est certainement le petit port le plus laid qu'il y ait dans toute la Normandie. Une plage nue et vulgaire, une mer grise et terne qui paraît bête, quelques petits arbres nains et dérisoires, des bateaux disgracieux, des cabanes écrasées, des filets troués qui sèchent au soleil, des rochers sans caractère, et qui pour peu sembleraient factices, en forment le misérable décor, fait pour exaspérer un Parisien.

Mais ce qu'on n'a jamais pu deviner, c'est où se cachent les jeunes femmes et les jeunes filles dans ce pays barbare où on n'aperçoit jamais que de très

vieilles femmes, cuites, recuites par le vent de la mer, profondément ridées, montrant leurs cous pareils à des nœuds de cordes, et, de plus, coiffées du bonnet de coton et fumant leurs pipes.

Les médecins ont cependant inventé X... comme éminemment salutaire pour les anémiques, c'est-à-dire pour tout le monde, et, l'été dernier, ils sont parvenus à y exiler Sastre, qu'on eût cru vissé au bitume du boulevard avec des clous de diamant. Ce qui est plus extraordinaire, c'est que, par une combinaison de circonstances qui tient de la magie, dans cette campagne plate et vide comme la scène d'un théâtre où l'on joue la tragédie classique, ce critique a pu se promener du matin au soir pendant trois semaines, sans y rencontrer une Parisienne errante que les médecins y avaient aussi envoyée et qui usait, comme lui, la plante de ses pieds sur les petits galets pointus. C'était Lyzie Périol, une autre anémique intéressante, qui toutefois peut assommer un bœuf d'un coup de poing et couper avec ses dents une pièce de cent sous.

Emmanuel Sastre, qui ressemble à François Ier, est le plus élégant des feuilletonistes du lundi. Il est si magnifiquement taillé en force, que ses appétits robustes l'ont naturellement rendu indulgent pour les comédiennes, et de là il n'a pas tardé à le devenir pour tout le monde, car il a une âme gaie et encline à la bienveillance. Riche, bien portant, habile à tous les exercices du corps, très désiré dans les salons, où il cause spirituellement, se souciant du grand art et du petit art tout juste assez pour ne pas se rendre malheureux, il trouve tout bien, ou enveloppe la vérité dans de si aimables friandises, qu'on l'avale sans faire la grimace.

Une seule personne a pu jamais le faire sortir de son optimisme un peu sceptique, et c'est la belle

Lyzie, dont la puissante carrure, la voix de bronze, les yeux bleus comme l'acier et la peau brunie sous une chevelure blonde, ont toujours eu le don de l'horripiler. Épris des petites femmes minces et frêles, qu'il peut tenir dans la paume de sa main, il ne peut voir, ni en peinture ni autrement, cette rude amazone qui, si elle n'était une comédienne de talent, pourrait gagner sa vie en se faisant casser des pavés de grès sur le ventre.

Dans les lointaines Amériques où elle est née, elle se baignait dans un petit cours d'eau infesté de serpents. Elle les prenait à pleines mains et leur brisait la tête contre les troncs des arbres. Cette historiette, racontée ici, lorsqu'elle y vint, amenée par son amant, le célèbre dramaturge Archbald, faisait bondir Emmanuel Sastre, éternellement captivé par les frêles Cidalises qui ont peur d'une bête à bon Dieu. Ne pouvant, comme il l'eût souhaité, renvoyer Lyzie aux baraques de la foire, du moins il ne perdit pas une occasion de la malmener dans son feuilleton du lundi et de la sacrifier sans pitié sur l'autel des demoiselles minces.

Son inimitié, d'ailleurs, ne s'adressait pas à une ingrate, et Lyzie l'exécrait avec une obstination fidèle. Un jour, vers deux heures du matin, elle fit lever Archbald, qui, à ce moment-là comme toujours, menait de front deux drames et trois romans d'aventures. Sans lui permettre aucune objection, elle voulut qu'il s'habillât à la hâte, descendit avec lui, et ayant arrêté une voiture qui passait, l'y fit monter près d'elle et jeta au cocher une adresse, prononcée d'une voix stridente. « — Ah! çà, dit Archbald, où diable me mènes-tu?

— Nous allons tuer Sastre, répondit-elle avec une froide résolution. — A la bonne heure! dit le dramaturge, qui ne s'étonne jamais; seulement, je

meurs de faim, et il me serait impossible de le tuer sans avoir mangé auparavant un morceau de quelque chose. » Il fit arrêter la voiture, monta avec son amie dans un petit salon du café Anglais et demanda des écrevisses à la bordelaise. Il savait qu'une fois occupée à déguster des écrevisses suffisamment pimentées, Lyzie ne s'arrêtait jamais. Elle en dévora en effet jusqu'au grand jour, et alors s'affaissa sur le petit divan, profondément endormie, ce qui permit à Archbald de la remporter à la maison, sans avoir versé le sang du feuilletoniste.

Les choses en étaient là, quand l'ironique docteur Bistolfi envoya Emmanuel Sastre en Normandie, au petit village de X..., pour le guérir de l'anémie.

Sastre, qui professe sur le mariage des idées aussi larges que celles du roi Salomon, goûta pendant les deux premiers jours de sa villégiature le charme qu'apporte toujours avec soi une situation inaccoutumée. Il lui sembla doux de boire du lait où il émiettait du pain bis, de dormir seul dans de bons gros draps de toile, de suivre le cours de ses idées sans être interrompu par le babil de ses jeunes amies et de ne sentir autour de lui aucun parfum de poudre de riz ou d'opoponax. Mais le troisième jour, pareil à Oreste lorsque son innocence enfin commence à lui peser, il trouva la nature bien nue, la solitude bien seule, et il fuma un nombre illimité de cigares. Les visions commençaient à hanter son cerveau.

Il y voyait des princesses, de belles dames de la rue du Bac, puis des filles de joie et de douleur, minces comme un fil, couvertes de blancs diamants, ayant leurs tignasses dans les yeux et balayant le sable de la plage avec les longues traînes de leurs robes, agitées par le vent comme le flot de la mer. Un peu plus tard, une toute petite bourgeoise de la

rue Saint-Denis, même une demoiselle de boutique bien proprette, avec son col plat, lui eussent suffi. Puis, plus brutalement, il pensait à des femmes n'importe lesquelles, même aux fillettes à l'air gamin, aux bonnets de fausse loutre, qui, du café du *Rat Mort* au bal de la *Reine Blanche*, flânent sur le boulevard extérieur en fumant des bouts de cigarettes. Plus tard, enfin, mêlant tout dans son cauchemar éveillé, les âges, les saisons, les visages, les frimousses, le velours et la toile, il eût poursuivi n'importe quel être, monstre ou chimère, sur lequel on eût pu mettre un nom de femme!

Dans l'esprit de Lyzie, exilée comme Sastre au port de X..., s'était déroulée exactement la même succession de phénomènes. Elle avait commencé par rêver de princes, norwégiens ou autres, en paletots clairs, attachant leur cravate d'un bleu très pâle avec des diamants gros comme le *Régent* ou le *Sancy*. Mais, à présent, elle pensait, non sans une certaine complaisance, aux gamins en blouse bleue qui, sur la chaussée Clignancourt, ouvrent les portières des fiacres et ramassent des trognons de cigares. Comme la *Fille* des fables de La Fontaine, elle se fût trouvée tout aise et tout heureuse de rencontrer un malotru, et si Bottom se fût approché d'elle, coiffé d'une tête d'âne ou de toute autre tête absurde, elle aurait certainement murmuré à son oreille, comme la reine Titania : — « La force de ton brillant mérite m'oblige malgré moi à dire, à la première vue, à jurer que je t'aime. »

Tel était l'état de leurs pensées, lorsque brusquement, au coin d'un petit sentier pierreux, Emmanuel Sastre et Lyzie Périol se rencontrèrent, et à la fois poussèrent un même cri, le cri du marin perdu sur l'Océan, qui enfin aperçoit la terre. Ils ne se dirent rien, mais, d'un geste spontané, ils se prirent par le

bras, s'accrochèrent bien l'un à l'autre, et après avoir marché d'un pas rapide jusqu'à la maison de paysan où habitait le critique, ils y restèrent enfermés trois jours.

Mais ce qui est bien humain, c'est que, de retour à Paris, les deux voyageurs oublièrent cet incident de la façon la plus complète et redevinrent l'un pour l'autre ce qu'ils étaient auparavant. Sastre recommença à tourmenter dans son feuilleton la belle Lyzie, qui plus que jamais voulait le tuer. Cela au grand ennui d'Archbald, qui, désireux d'écrire tranquillement tous les jours ses trois ou quatre feuilletons de roman et son acte de drame, avait machiné tout ce complot avec son ami le docteur Bistolfi. Car, il est temps de l'avouer, ni Sastre ni Lyzie Périol ne furent jamais anémiques, non plus que le tueur de lions Hercule, ou que la chasseresse Atalante, allaitée par des ourses. «Ah! dit le dramaturge, quel dommage! Cela était pourtant bien imaginé, et il me semblait que j'avais trouvé à point ce que Sarcey appelle : la scène à faire.

— Sans doute, fit le docteur; mais, vous qui peignez le cœur humain, n'oubliez jamais, ô mon grand ami, que rien ne compte de ce qui se passe en dehors des fortifications. Vous rappelez-vous quel tumulte menait encore à l'Opéra, il y a deux ans, la cantatrice Ernestine Frasse, si fantasque, devenue aujourd'hui comtesse Malvasia? Elle ne se fût pas retournée pour regarder un roi d'Asie, et ses caprices étaient ceux d'une déesse folle de joie. Sur la scène, elle n'a jamais consenti à entrer par un chemin ou par une porte, et elle choisissait, pour y passer, les endroits où, bien que matériellement interrompu, le décor est censé représenter un mur plein. D'ailleurs, elle n'a jamais chanté un rôle sans substituer au texte du compositeur sa libre fantaisie : mais on lui

passait tout cela, parce qu'elle avait le charme ingénu et féroce de la fille d'Hérodiade, qui joue avec le couteau et le bassin d'or.

Eh bien ! se trouvant à Londres, où elle devait donner quatre représentations et demeurer seulement deux semaines, dès le premier jour, elle se sentit si esseulée, si attristée dans cette ville où elle ne connaissait personne et où l'on respire un air solide et noir, que non seulement elle reçut la visite de son camarade le ténor Cinqualbre, mais que. séance tenante, elle l'invita à prendre le thé... et le reste ! A Paris, elle n'avait pas fait attention à lui plus qu'au pompier de service ; mais là-bas, de l'autre côté de l'eau, elle en vint, par désœuvrement, à admirer sa large poitrine et ses cheveux de nègre, et même, pendant les longues heures inoccupées, elle lui fit les plus intimes et les plus bizarres confidences.

Lorsqu'ils furent revenus à Paris, à l'Opéra, Cinqualbre tournait autour de la cantatrice, faisait des yeux de Roméo, tâchait de placer une parole, mais Ernestine Frasse, qui avait parfaitement oublié son existence, ne voyait rien de tout cela et dédaignait même de l'entendre, si bien que le ténor crépu s'impatienta. — « Mais enfin, dit-il, je suis votre amant ! — Mon amant ? fit Ernestine, comme une personne qui cherche et ne comprend pas, mon amant ? Puis se souvenant tout à coup : — Ah ! oui, reprit-elle, mon amant... pour la province ! »

« Mon cher Archbald, dit en finissant le docteur Bistolfi, n'y a-t-il pas dans ces quelques mots tout l'orgueil effréné de ce grand Paris, qui à si juste titre s'admire et s'adore lui-même, et en dehors de lui n'admet rien ? »

XXVI

LA ROBE DE SOIE

Admis l'autre jour chez le vieux poète Crouzilles, de qui je voulais solliciter un conseil (on apprend à tout âge!,) je le trouvai tranquille et souriant comme toujours, dans son petit cabinet tendu de tapisseries, assis, près d'un feu flambant, dans son fauteuil d'aïeul à larges oreilles, caressant de la main sa blanche, douce et longue barbe de Fleuve, et lisant Rabelais dans une grande édition antique.

— « Ah! me dit-il, ce sont les Dieux qui vous envoient : vous allez me rendre un service. Ma sœur, vous le savez, n'a jamais quitté Marseille ; elle est de noce la semaine prochaine, et elle me prie de lui envoyer tout de suite une très belle robe. Vous qui êtes encore un peu du temps présent, vous me ferez grand plaisir si vous voulez bien vous charger pour moi de cet achat. »

En parlant ainsi, mon illustre ami me tendait une petite liasse de billets de banque suffisamment épaisse, car, en homme qui sait tout, il n'ignore pas qu'une robe coûte aujourd'hui ce que coûtaient jadis une bonne maison spacieuse et un joli morceau de terre.

— « Cher maître, lui dis-je, je suis tout à votre service; mais vous qui êtes un grand coloriste et

qui avez inventé l'Inde et l'Orient, ne choisiriez-vous pas mieux que moi? — Ah! fit-il, soyez généreux, dévouez-vous, ne me forcez pas à entrer dans une de ces Babels de carton où les rideaux s'appellent Véronèse, où on vous force à faire trois lieues pour obtenir une douzaine de mouchoirs de poche, où on vend des horloges, des parapluies et des boucliers en cuivre repoussé, où les commis ont des airs diplomatiques, et où on vous offre des tapis du Turkestan quand vous demandez des draps de lit! Et puis, continua-t-il avec sa franche bonne humeur, j'aime mieux vous dire la vérité; j'ai juré, il y a quarante-six ans, — oui, c'était en 1834, — de ne plus jamais acheter de robes!

— Mais, dis-je à Crouzilles, pardonnez-moi, mon cher maître; en 1834, vous aviez dix-huit ans à peine, vous ne possédiez aucune fortune; vous étiez venu à Paris sans autres moyens d'existence que la poésie lyrique, vous me l'avez dit mille fois; comment donc se faisait-il que vous pussiez déjà acheter des robes? — J'avais, dit le vieux poète, suivi mon compatriote Méry dans la satire politique. De même qu'il avait écrit des *Corbiérides* et des *Villéliades*, je composais des *Persillades* et des *Thiersides* que je donnais aux libraires pour des sous, ou que je faisais imprimer à crédit, et dont la vente remboursait à peine les frais. A ce moment dont je vous parle, je venais d'écrire avec rage contre le ministère un de ces poèmes enflammés; comme jusque-là j'avais toujours payé exactement, j'avais trouvé crédit chez l'imprimeur et chez le marchand de papier pour un ouvrage assez long, et faisant moi-même le commis placier, j'avais déposé mes exemplaires chez les libraires du Palais-Royal. Mais le public n'avait guère l'air d'y mordre.

J'habitais, sous les toits, le fameux grenier qui

sans doute m'aurait plu deux ans plus tard, puisqu'on y est bien à vingt ans, mais où, pour le moment, j'étouffais. Là, comme Balzac, dont je venais de faire la connaissance, je me nourrissais chaque jour d'une tasse de lait et d'un pain d'un sou, en songeant, avec une résignation virile, mais plus que je ne l'aurais voulu, aux bouillabaisses maternelles. Mais ce n'est pas dans cette cage que j'écrivais mes vers, car j'avais, comme c'était la mode, une Lisette aux doigts noirs de piqûres, chez laquelle j'étais plus souvent que chez moi, et, comme vous le pensez bien, les rares pièces de cent sous que m'accordait la Muse avare se fondaient en bouquets et en colifichets pour cette bien-aimée.

Elle se nommait Agathe, et sous ses bandeaux lisses, avec ses énormes yeux bruns, son petit nez mutin, sa bouche rouge comme une fleur, son cou long et flexible, elle avait une des plus ravissantes têtes *mille huit cent trente* qui se puissent imaginer. Souple et mince, elle était charmante en robe juste, en col plat, en souliers à cothurnes, et Devéria eût signé ses petites mains de chatte amoureuse. Avec cela, bête comme une oie. C'était la grisette, la vraie grisette, tant regrettée! Comme vous dites aujourd'hui, elle était *romance*, et elle chantait les chansons de Béranger, qu'elle avait l'art de ramener toutes à un air unique. Elle parlait comme les personnages de Paul de Kock, désignant les liaisons amoureuses par ces mots : *Être avec quelqu'un!*

Elle mettait son orgueil d'honnête fille à n'avoir qu'un amant à la fois, mais, sans aucun scrupule, me parlait de ceux qui m'avaient précédé, égrenant dans ses phrases des chapelets de Pauls, d'Eugènes, d'Alphonses, d'Edmonds, d'Ernests, qu'elle déclarait avoir été des monstres, mais cependant gentils.

Du matin au soir, elle tirait son aiguille avec une régularité qui m'exaspérait et, quand mes baisers venaient l'interrompre, se plaignait avec amertume du temps que je lui avais fait perdre sur sa journée de trente sous. Jugez de ce que je pouvais penser de ces regrets à propos d'un ou deux sous sacrifiés dans un élan d'amour, moi qui avais la prétention de gagner bientôt assez d'or pour mettre Agathe dans un palais!

D'ailleurs, si sa causerie m'ennuyait, ma plume courant sur le papier avait le don de l'horripiler bien davantage encore. Une fois, elle me demanda avec humeur ce que j'écrivais là, et je lui répondis naturellement : « Des vers. — Ah! me dit-elle. Alors, chante-les. — Mais, fis-je, ce sont des vers qui ne se chantent pas. » Parole imprudente! Elle me regarda avec une froide indignation, comme si j'eusse prétendu que les tigres nageaient sous l'eau, ou que les crocodiles volaient dans les arbres. Cette idée de vers qui ne se chantent pas ne lui représentait absolument rien, et en nous mettant au point de vue d'Orphée (qui est le vrai,) il faut avouer qu'elle avait raison. — « Enfin, ce que tu fais, me demanda-t-elle d'un ton goguenard, à quoi cela servira-t-il? — Mais, dis-je, ma belle, à vous acheter une robe de soie! »

A ces mots inouïs, Agathe ouvrit des yeux démesurés; et elle eût une expression de surprise, de doute, de convoitise, de désir effréné. Mais ce ne fut qu'un éclair. Elle ne pouvait croire à une chose si énorme, car la robe de soie était, avec l'armoire à glace et les fleurs artificielles sous des globes, un de ses trois grands rêves. — « Une robe de soie? me demanda-t-elle ironiquement. Et quand cela? — Mais, dis-je avec gaieté, dans quinze jours. » Je ne savais pas avec quel esprit de suite cette gri-

sette ordonnée et sérieuse devait compter les minutes et les heures.

Quinze jours après, c'était le 10 août. Ce matin-là, faute d'argent, je n'avais pas bu ma tasse de lait ni mangé mon petit pain, et c'est parfaitement à jeun que je me rendis rue du Mail, chez mon infante. En traversant le Palais-Royal, j'avais bien jeté un timide coup d'œil sur les librairies; mais j'avais été, hélas! suffisamment renseigné sur la non-vente de mon poème, en me voyant regardé avec mépris par les libraires. Atterré à la fois par l'humiliation et par les tiraillements d'estomac, je songeais aux beaux yeux d'Agathe, à ses cheveux lisses, à ses rouges lèvres de grenade, et je pensais qu'en la voyant sourire, je serais tout de suite consolé. Mais je la trouvai froide, cruelle, devenue tout à fait étrangère. Elle me demanda sa robe de soie, du ton dont un huissier demande le payement d'un billet; et quand je répondis tristement que je ne l'avais pas, elle devint affreusement pâle, et je pus lire dans ses prunelles une haine féroce. — « Ah! tu ne l'as pas, dit-elle en ouvrant la porte, eh bien! tu peux t'en aller, et ne revenir que quand tu l'auras. »

J'avais grand faim! Cependant je sentis deux larmes brûlantes couler sur mes joues, car j'adorais cette fillette à la cervelle d'oiseau, qui chantait les chansons de Béranger d'une voix fausse à faire frémir les pierres. Mais je fus bien vite distrait en voyant, en sentant dans les rues un mouvement extraordinaire. Les passants se réunissaient en groupes, causaient avec animation, se précipitaient je ne sais où. Des lambeaux de phrases saisies au hasard me renseignaient; la nouvelle des évènements de Lyon venait d'arriver à Paris. La Guillotière et la Croix-Rousse enlevées d'assaut; du côté de la troupe, cent quinze morts et trois cent

soixante blessés; du côté des ouvriers, quatre cents blessés et deux cents morts. Des jeunes gens qui passaient près de moi avec le chapeau pointu, la grosse cravate et la barbiche des bousingots, m'apprenaient, en causant à voix haute, que l'insurrection s'éveillait aussi à Paris. On arrêtait la majeure partie des membres du Comité des Droits de l'Homme. Seuls, Cavaignac et Kersausie avaient pu échapper aux poursuites.

Tout cela, les cadavres de Lyon, la fermentation de Paris, les républicains en fuite, se mêlait dans ma tête brisée avec mon poème, Agathe et la robe de soie. En entrant dans le Palais-Royal, je compris dans un éclair que les libraires m'attendaient, me guettaient; évidemment, mes exemplaires s'étaient enlevés, mais j'en eus la notion comme dans un rêve. L'un des libraires se saisit de moi avec une vraie frénésie, et comprenant qu'il n'avait pas de temps à perdre, me poussa le coup droit. — « Monsieur Crouzilles, me dit-il, voulez-vous me céder la propriété de *La Guizotide* pour trente mille francs? » En trois minutes, j'avais été entraîné dans la boutique, j'avais signé le traité qui était tout prêt, et je me retrouvais dans le jardin avec mes trente billets de banque.

Trente mille francs! Et j'avais dix-huit ans, et j'avais faim! En attendant le lendemain mystérieux, la lutte enivrante, le nuage de poudre et la barricade, je pouvais fumer des cigares de la Havane blonds et secs, acheter des meubles, des tableaux, tenir dans mes bras ces femmes élégantes que j'avais vues hors de ma portée, comme dans l'éther bleu. Je pouvais surtout dîner, aller au Rocher de Cancale, chez ce Borel dont la cuisine étonnait l'Europe, ou, plus simplement, rester où j'étais et à deux pas entrer chez Véfour. Eh bien! que croyez-

vous que je fis? Pensez-vous que je songeai à dîner? — Non, dis-je à Crouzilles, je pense que vous avez acheté la robe. Dans ce cas-là, on achète toujours la robe! — Oui, dit le poète, j'achetai une robe, j'achetai même dix robes, une rose, une verte, une bleue, une grise, une orangée, une écarlate, une noire, une blanche, une pourpre, une jaune soufre, je dévalisai le magasin du *Pauvre Diable* et j'arrivai à la porte d'Agathe, suivi de deux superbes commis qui ployaient sous le faix.

La portière était sur le seuil; elle m'arrêta avec un sourire démoniaque. « Mademoiselle Agathe ne reste plus ici, me dit-elle. Le monsieur avec qui elle est maintenant l'a emmenée dans son tilbury. » J'ai placé mes dix robes, mais depuis ce temps-là, mon cher ami, je n'en achète plus, et voilà pourquoi je vous prie de faire ma commission. — Mon cher maître, dis-je à Crouzilles, il est facile de croire qu'une grisette ménagère et sentimentale a changé d'amant en cinq minutes, et il me semble naturel aussi qu'à travers les orages politiques dont les colères rendent tout possible, et à l'âge de dix-huit ans où on accomplit tous les miracles, un poète français ait pu gagner trente mille francs avec ses vers. Mais ce qui me passe, absolument, c'est qu'une femme, n'importe laquelle, à qui on apportait ainsi dix robes à la fois, n'en ait pas été avertie par un pressentiment impérieux et ne les ai pas senties venir : surtout l'écarlate et la rose! »

XXVII

UNE VOYAGEUSE

Les jeunes premiers de théâtre sont assurément, après les chanteurs de romances, ceux de tous les hommes qui sont le plus aimés des femmes. Cependant, ils ne doivent pas trop en tirer vanité, s'ils se souviennent qu'ils doivent leurs fabuleux succès, non pas du tout à leurs qualités personnelles, mais uniquement à l'emploi qu'ils tiennent dans leur profession, et qui fait d'eux, pour les humbles et pour les simples, une sorte d'idéal visible. L'excellent comédien Febvre m'expliquait un jour cette idée avec un bon sens très subtil, et à l'appui de sa thèse il me racontait l'anecdote que voici : « Lafontaine, me disait-il, venait de créer de la manière la plus éclatante *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, et chaque soir il recevait un certain nombre, toujours le même, de déclarations d'amour. Cependant, il quitte le Vaudeville bien longtemps avant que le succès de ce drame soit épuisé. Du jour au lendemain je le remplace dans son rôle, et alors je reçois les mêmes lettres qu'il recevait, en nombre égal et avec une régularité parfaite. Mais ce n'est pas tout. Au cours des représentations je tombai malade et restai trois jours dans l'impossibilité de jouer. Il fallait maintenir sur l'affiche la pièce en vogue ; le

directeur, qui n'avait pas le choix, prit un acteur de province, le premier venu, hésitant, triste, et pauvrement affublé. Celui-là aussi reçut, dès le premier soir, le même nombre de lettres, comme si c'eût été un service quotidien, organisé par une administration. Vous voyez, ajoutait Febvre, qu'il n'y a pas de quoi être bien fier, puisque ce qu'on adore en nous, c'est les plumes du paon ! »

Il peut même arriver qu'en amour le jeune premier joue un sot personnage, comme nous en avons vu, ces jours derniers, un remarquable exemple. Le plus beau, le plus charmant de nos comédiens (n'est-ce pas nommer Boismore?) faisait une tournée, en compagnie du journaliste Jean d'Esclavy, ce Parisien né en Belgique, mais si finement francisé, qui devait profiter de cette occasion pour voir sa famille à Turnhout. Pour l'intelligence de cette historiette, il est utile de rappeler que ces deux intimes amis se ressemblent, autant, si l'on veut, que les frères Lionnet, c'est-à-dire pas du tout; mais enfin, suffisamment pour être pris l'un pour l'autre vingt fois en une journée, par les gens qui ne voient que superficiellement, en d'autres termes, par tout le monde. Jeudi dernier, ils étaient à Bruxelles. Vers midi, en descendant pour le déjeuner, ils se croisèrent, dans l'escalier de l'hôtel de Bellevue, avec une dame qui montait, tenant à sa main une très petite valise. Grande, élégante, mince, portant sa robe princesse comme un princesse, cette femme, évidemment Parisienne, avait une grande allure, aussi supérieure à la distinction que le génie est supérieur au talent, et un visage beau, mais aussi étrange et amusant, ce qui est le comble de l'art. Elle arrêta sur les deux voyageurs un regard de domination, net et décisif, comme pour prendre possession d'eux et les marquer à son chiffre. Puis elle passa.

Le soir, Boismore jouait *Ruy Blas* au théâtre des Galeries Saint-Hubert. Comme il récitait la belle tirade du premier acte : *Hélas! c'était l'aurore!* — il se vit clairement reluqué, courtisé, sollicité avec des yeux d'un bleu sombre, par une très belle personne brune, qui n'était autre que la dame rencontrée le matin. Distinguée, elle l'était évidemment, mais vertueuse, non; car en rentrant dans la coulisse, le comédien reçut un de ces petits billets sans ambages dont il avait l'habitude, et auquel, pour plus de précision, il répondit séance tenante. Mais las des bonnes fortunes autant que son ami pouvait l'être des journaux et de la copie, dès ce moment là il s'entendait avec Esclavy, et froidement méditait une bonne farce. La correspondance marcha pendant toute la tragédie. Madame Pauline Cristol (car elle avait bravement signé) savait que Boismore se rendait à Anvers, montait en chemin de fer avec Esclavy immédiatement après le spectacle, et elle s'offrait à eux comme compagne de route.

Les trois complices se trouvèrent seulement réunis au moment de prendre le train. A peine étaient-ils montés en wagon, que madame Cristol se mit à féliciter Boismore sur son merveilleux talent et sur sa jeunesse presque surnaturelle; mais ce fut Esclavy qui, entrant audacieusement dans la peau de son ami, s'inclina avec un charmant sourire et répondit à ces éloges avec la modestie la plus parfaite. Pauline eut alors un regard étrange, et un bizarre éclair traversa ses prunelles; cependant elle sembla prendre au sérieux ce mensonge effronté, et elle n'avait pas même un sourire au coin de ses lèvres quand Boismore, appuyant plus que de raison, appelait toutes les cinq minutes Esclavy : « Mon cher Boismore! »

C'était d'ailleurs une femme prodigieusement spirituelle. Elle savait parler, elle savait écouter, sa voix

était en parfaite harmonie avec la nuit, avec les étoiles, avec le paysage, avec les splendeurs du sombre ciel. Elle disait des choses gaies, profondes, sérieuses, inattendues, elle avait de ces mots qui résument tout, elle était comme une lyre complète, dont toutes les cordes frémissent et vibrent. Par la quantité d'idées et d'images qu'elle avait éveillées en eux, les deux amis, quand on arriva à Anvers, pouvaient croire que ce petit voyage d'une heure et demie avait duré toute une nuit, et pourtant elle les avait si bien tenus sous le charme, qu'il leur avait paru se terminer en cinq minutes. On laissa les bagages à la gare et on monta en voiture; Pauline Cristol, qui, elle, tenait toujours sa petite valise, donna l'adresse de l'hôtel Saint-Antoine, place Verte. En arrivant, Boismore demanda à l'hôtelier, qui n'était pas couché, s'il pouvait leur fournir un souper quelconque; ce à quoi ce brave monsieur Hessels répondit que rien n'était plus facile. Et en effet, dès que les voyageurs descendirent après avoir pris possession de leurs chambres, il les guida lui-même jusqu'à un petit salon, orné de riantes peintures mythologiques, où le couvert, dressé sur une blanche nappe de Frise, étincelait de cristaux et de vieilles orfèvreries sous les vingt bougies d'un antique lustre flamand.

Des poissons de l'Escaut, un pâté de foie gras de Strasbourg, une salade russe, des asperges en branches, des écrevisses géantes, des pâtisseries, des fruits, des confitures de goyaves et de roses se succédèrent, comme dans le plus irréprochable souper parisien, arrosés de cliquot glacé, servi dans des cruches. Les deux amis ne songèrent pas à être surpris de ce qu'un tel repas eût pu être préparé en quelques minutes, car à force de vivre dans un monde idéal, à travers les légendes, et les féeries, et le passé, et l'univers entier, les artistes en arrivent à

ne pas s'étonner des choses les plus étonnantes.

La seule anomalie qui leur parût singulière, c'est que madame Cristol leur offrait les mets, choisissait pour eux les meilleurs morceaux, tout à fait en maîtresse de maison, et comme si elle eût été chez elle. Mais ils prenaient cela pour une familiarité aimable et trouvaient très joli que cette inconnue leur fît les honneurs de leur propre souper. D'ailleurs, elle les subjuguait par le son de sa voix musicale et par son incroyable esprit. Bien fin qui eût pu dire à quel monde cette femme appartenait; car elle parlait en connaissance de cause de ce qui se passe dans les plus hautes sphères sociales, et en même temps elle connaissait tous les recoins et tous les dessous de Paris, comme un Livingstone de cette curieuse Afrique, plus sauvage que l'autre.

Elle écoutait très bien, avec une intelligence et une sympathie qui rendaient son interlocuteur éloquent. Mais, quand elle le voulait, elle devinait sa pensée avant qu'il n'eût parlé, et il lui suffisait d'un mot pour la résumer et pour y répondre, avec une rapidité fulgurante. Boismore, voyant ce qu'il avait volontairement perdu, commençait à trouver sa farce moins bonne, et c'est tout au plus s'il se consolait, en se répétant à lui-même le stupide lieu commun en vertu duquel toutes les femmes se valent! Quant à Esclavy, il brûlait des mille feux qui dévorent les héros de Racine, et, la gorge serrée, il risquait de temps à autre une tirade amoureuse, en imitant de son mieux les intonations qui, au théâtre, avaient fait la fortune de son ami. Pauline Cristol y répondait dans le même sentiment, par une courte indication très juste, pour montrer qu'aucun style ne lui était étranger, pas même celui des Imogène et des Juliette; mais elle s'arrêtait aussitôt, et ses fauves prunelles, striées de fibrilles d'or, semblaient dire : « A quoi

bon, puisque c'est convenu? » A un moment donné, Boismore, qui avait mis ses mains sur ses yeux, prenait, en l'écoutant, une véritable leçon de comédie. Quand il releva la tête, il se trouva seul, les amoureux étaient envolés, et après avoir allumé un cigare, il alla se coucher, non sans mélancolie, en pensant que, du moins, il s'était donné le plaisir délicat et raffiné de mystifier une fille d'Ève.

Mais ce n'est pas tout de faire une bonne farce; il faut encore s'égayer un peu aux dépens de la victime! Aussi lorsque, le lendemain matin, Pauline Cristol s'avança vers les deux amis, qui flânaient dans la cour de l'hôtellerie, Esclavy, semblant ne pas l'avoir vue, affecta de parler de la représentation qui devait avoir lieu le soir au Théâtre Royal, et, à plusieurs reprises, d'appeler très haut Boismore par son nom. Puis, feignant d'apercevoir seulement la voyageuse, il mima l'embarras et la surprise, et ébaucha le geste d'un coupable qui va balbutier des excuses.

— « Non! fit allègrement Pauline Cristol, ne croyez pas que je vous aie pris un instant l'un pour l'autre! Mais j'ai compris tout de suite la justesse de votre apologue, et j'ai deviné que vous disiez la vérité, sans le vouloir. Ce que vous semblez être au théâtre, continua-t-elle en parlant à Boismore, c'est votre ami qui l'est dans la réalité, et vous montrez de lui une image poétiquement réussie; mais pourquoi se contenter de l'image? Sachez que je suis très contente de ma part et que je vous remercie de m'avoir donné la proie au lieu de l'ombre! » Ayant ainsi parlé, par un geste charmant elle donna à Boismore une amicale poignée de main, puis rentra dans l'hôtel, avec une démarche si correcte et si digne, que personne assurément n'eût songé à lui manquer de respect.

Les deux amis se taisaient, un peu penauds, comme deux renards qu'une seule poule aurait pris. Toute-

fois, ne voulant pas accepter ce dénouement piteux, ils rentrèrent aussi et demandèrent leur compagne.

— « Mais, dit avec bonhomie le doux monsieur Hessels, qui ressemblait à une tulipe, cette dame vient de partir pour Paris. — En ce cas, dit Boismore, qui ne voulait pas demeurer une minute de plus dans ce malencontreux hôtel, faites-moi vite préparer ma note. — Votre note! fit monsieur Hessels, mais, monsieur, cette dame a tout payé! »

Le comédien et le journaliste restaient assommés de ce coup de bâton reçu en plein sur la tête. — « Ah! dit Boismore, l'abominable histoire! J'ai envie de me cacher dans un trou, car enfin, il n'y a pas à se le dissimuler, cette charmante personne nous a traités comme des filles. — Mon cher, dit Esclavy, n'est pas fille qui veut, et un acteur, pour être complet, doit avoir joué tous les rôles. Quant à moi, je suis tout consolé; car jusqu'ici, je n'avais été aimé que pour des raisons frivoles et chimériques, tandis que, cette fois, je puis me vanter sérieusement d'avoir été aimé... pour toi-même! »

XXVIII

REVENUE DE LOIN

C'était, — ne vous trompez pas! — au dernier des grands bals donnés à Paris la semaine dernière. Lady Sands est assurément la plus belle personne qui existe aujourd'hui en Europe. Sa taille riche et svelte évoque l'idée d'une reine guerrière. Ses traits d'une régularité originale, son teint fauve presque vert, son nez droit aux narines fièrement coupées, ses yeux dont le blanc est comme bleuté, ses lèvres d'une pourpre pâlissante, sa chevelure d'un noir inouï qui fait valoir les rondeurs dorées d'un cou superbe, tout en elle éveillerait les frémissements du désir, si cette vivante splendeur, presque surnaturelle, ne commandait impérieusement l'admiration et le respect. Lorsque lady Sands entra, au bras de son mari, blond comme une femme et fort comme un jeune Hercule, les salons furent traversés d'une commotion électrique. Mais les spectateurs les plus vivement touchés, ce furent trois amis, trois peintres, qui causaient ensemble pour échapper aux conversations banales, et que la prodigieuse apparition laissa comme stupéfaits et frappés d'une religieuse épouvante.

— « Ah! mon cher Nys, dit Testas, le fougueux

coloriste, voilà qui me fait prendre en exécration nos modèles. Que ne ferait-on pas en copiant un pareil chef-d'œuvre? — Et voyez, dit Gimère le rêveur, l'immatériel préraphaélite, s'adressant à son tour au jeune impressionniste déjà célèbre, voyez, mon cher Nys, comme ceci réduit à néant tous vos plaidoyers sur l'égalité des femmes! Avouez enfin qu'une femme qui vit dans l'aristocratie, comme elle y est née, et dont le pied même n'a jamais été effleuré par la fange des passions viles, n'a rien de commun avec vos filles nées dans le ruisseau, même quand le hasard s'est plu à leur donner une forme divine! N'êtes-vous pas pleinement convaincu de cela en voyant lady Sands?

— Je vais, dit Edgard Nys, vous raconter son histoire. Mademoiselle Ursule Tordier, c'est son nom de jeune fille, doit le jour à un peaussier du carré Saint-Martin, qui avait fait de mauvaises affaires...

— Oh! firent à la fois Testas et le sentimental Gimère.

— Ne vous étonnez pas! reprit Edgard Nys. Vous voyez que l'accompagnateur se dirige vers le piano; mademoiselle Krauss va chanter; ainsi nous n'avons à nous que quelques minutes. La faillite était imminente, lorsque le droguiste Chefsailles vit Ursule chez son père. Ce Chefsailles, millionnaire et viveur, avait si bien abusé de tout, qu'il n'était plus bon à rien. Magnifique et taillé en force, il n'aurait plus été capable de boire un verre de corton. Quant aux femmes, bien qu'il fût âgé seulement de quarante-deux ans, il avait dû y renoncer depuis longtemps déjà, et de sa fougue ancienne il ne lui était resté qu'un caractère infernal et une humeur massacrante.

En se sentant brûlé jusqu'aux os par le regard d'Ursule Tordier, qui, de fait, aurait incendié une poudrière, le droguiste se figura naïvement qu'elle le

ressusciterait. Il fit sa demande, fut agréé, et c'est ainsi que le brasier que vous voyez fut uni à ce glaçon. Ursule aurait réveillé les morts, mais Chefsailles était plus que mort; aussi jugez des désillusions de sa femme, qui avait du sang arabe dans les veines. Le droguiste, marchand de couleurs aussi, occupait seul une maison située dans une petite rue que vient de supprimer un des nouveaux boulevards. On y voyait encore une boutique pavée, où les marchandises étaient empilées dans des tonneaux, et il y avait aussi des tonneaux, des caisses et des ballots dans un jardin pelé, entouré de murs moisis, mais planté de vieux arbres, où une sorte de cabane, dans laquelle on avait relégué un vieux lit de repos et des meubles démodés, servait aussi à renfermer les instruments de jardinage.

— Je vois cela, dit Testas; un vilain décor d'opéra comique.

— C'est il y a deux ans, au mois de juin, qu'Ursule Tordier entra dans cette maison lugubre, où les odeurs des drogues l'affolaient. Après avoir tenté de vains efforts pour revivre et pour se retrouver homme, Chefsailles, convaincu de leur inutilité, criait, hurlait du matin au soir, faisait des scènes, et ne se soulageait un peu qu'en brisant des objets fragiles et en jetant des vases ou des chandeliers par la fenêtre, après quoi il s'en allait à son estaminet, beau et terrible dans sa soyeuse barbe noire. Mais Ursule, en qui éclatait le feu de l'impérieuse jeunesse, ne faisait guère attention à ces violences, car elle subissait des souffrances inouïes, brûlée et dévorée par les folles ardeurs subitement éveillées en elle.

En proie à de poignantes songeries, elle avait à peine remarqué vaguement qu'un garçon droguiste de la boutique, nommé Eugène, la mangeait des yeux, et lui lançait des regards provocants, de jour

en jour enhardis; mais elle vivait dans un rêve. Tout cet été de 1878, si vous vous le rappelez, fut brûlant et torride; sans cesse des éclairs sillonnaient le ciel, bientôt suivis de coups de tonnerre et de chaudes pluies furieuses. Un soir, au moment où l'orage commençait, Ursule était dans le petit jardin. Les mains douloureusement glacées, les yeux brûlants, les lèvres sèches, il lui semblait qu'elle allait mourir brisée, et tout à coup elle se sentit défaillir. Mais elle fut solidement retenue dans les bras d'Eugène, qui vigoureusement appuya ses lèvres sur les siennes, et l'ayant saisie et enlevée comme un enfant, l'emporta dans la cabane.

— Non, dit Gimère, tout ça n'est pas vrai?

— Quand elle en sortit, dit Edgard Nys, il faisait clair de lune, et Eugène, très joli garçon, ma foi, tenait à la main un chiffon rouge, qu'il avait trouvé dans le capharnaüm. — « Voyez-vous, lui disait-il, lorsque le patron sera sorti, tout le monde occupé ou en course et qu'il n'y aura pas de crainte d'être surpris, j'accrocherai ce chiffon là, à ce clou, près de la petite fenêtre, et vous viendrez. » Expliquez les bizarreries de la nature humaine, et comment les circonstances nous entraînent à des chutes si profondes, que l'esprit se refuse à y croire! Le fait est qu'Ursule courba la tête comme une esclave, obéit au signal, et comme enfiévrée dans un long accès de langueur et de démence, stupéfiée par les orages, ivre des cris et des colères de Chefsailles, elle alla aux rendez-vous du bel Eugène.

Cependant elle sentit un soulagement immense, lorsque huit jours plus tard, ayant entendu un affreux tumulte de vociférations et de meubles brisés, elle apprit que son mari avait renvoyé Eugène et l'avait remplacé par un autre garçon nommé Édouard. Ainsi elle était sauvée, elle ne verrait plus le com-

plice de son absurde folie. Mais quel ne fut pas son effarement, quand le nouveau venu la regarda avec des yeux qui très clairement signifiaient : « Je sais tout, et, si vous m'y forcez, je dirai tout ! » Elle voulut résister, se contraindre elle-même à ne pas comprendre ; mais les regards d'Édouard étaient clairs comme de l'arithmétique, et d'ailleurs Ursule n'eut pas la possibilité de douter longtemps, car une fois Chefsailles parti et les employés et serviteurs occupés à diverses besognes, Édouard, sans perdre de vue la jeune femme pâlissante, alla accrocher au clou le chiffon rouge.

— Et, dit Gimère, dont les cheveux raphaëliques se dressaient d'horreur, elle retourna avec celui-là dans la cabane?

— Mon cher, répondit Edgard Nys, je vous l'ai dit, mademoiselle Krauss va chanter, et puis, de toute façon, vous comprenez bien qu'il faut raconter la fin de l'histoire en quelques mots, à moins d'en faire un livre ! Chassé, le garçon Eugène avait imaginé cette vengeance de Parthe ou de nègre. Il avait raconté son histoire au garçon qui lui succédait et avait calculé tout pour jeter Ursule dans ses bras. Vous concevez qu'à partir de ce moment, la contagion était créée ; les choses devaient se passer comme dans cette guérite où habitait l'épidémie du suicide, où tous les factionnaires qu'on y mettait se tuaient les uns après les autres, et que l'empereur fut forcé de faire brûler.

Chefsailles, devenu tout à fait monomane, ne décolérait pas ; sa maison était pleine de cris ; il passait sa vie à renvoyer ses garçons. Les Paul, les Léon, les Antoine, les Pierre, les Jacques, les Adolphe, se succédaient avec une rapidité vertigineuse, toujours celui qui s'en allait faisant à celui qui venait son abominable confidence ; et comme dans un cauchemar

de l'enfer, Ursule, folle, sinistre, épouvantée, les voyait passer comme des ombres, accrochant le chiffon rouge, posant leurs lèvres sur son cou frémissant et l'emportant dans leurs bras robustes. Ils passaient, ils fuyaient dans l'orage, comme une théorie de démons, montrant, rouges de désirs, leurs têtes ineptes aux cheveux coupés en brosse, et lui disant : *Tu* avec leurs bouches stupides !

— Mais, fit Testas, tout cela aurait dû finir par quelque hideuse catastrophe, et je vois ici lady Sands, belle, heureuse, admirée, universellement respectée.

— Ah ! dit Edgard Nys, la Vie fait des dénouements avec beaucoup plus de simplicité que les auteurs dramatiques. Chefsailles, frappé d'une attaque d'apoplexie, mourut heureusement après un de ses accès de colère. Dans ses premiers jours de passion, il avait épousé Ursule Tordier sous le régime de la communauté, et n'ayant pas d'héritiers directs, il avait fait un testament en sa faveur. Toujours occupé à hurler et ne croyant pas mourir si vite, il n'avait pas eu le temps de prendre d'autres dispositions, si bien qu'Ursule héritait de son immense fortune. De plus, le bonheur avait voulu qu'avant de mourir, le droguiste renvoyât son dernier garçon !

Madame Chefsailles fut pleine de bon sens. Comprenant sans peine que tout cela pourrait finir mal, elle quitta la France avec le dessein bien arrêté de n'y pas revenir sans avoir subi une complète métamorphose, en chargeant son père, le vieux peaussier, de mettre en ordre ses affaires, d'ailleurs très simples. Elle alla habiter une belle villa au bord du lac de Côme, et c'est là quelle rencontra lord Sands.

Essentiellement bon et spirituel jusqu'au bout des ongles, ce seigneur, officier supérieur dans l'armée anglaise, est un dompteur de chevaux qui peut, comme le maréchal de Saxe, broyer dans ses doigts

un fer à cheval, et qui a battu les plus célèbres boxeurs; aussi lady Sands, qui était née avec des instincts honnêtes et une âme tendre, est-elle parfaitement vertueuse,

— Oh! dit Gimère. Mais comment diable avez-vous appris cette histoire?

— Un jour, dit l'impressionniste, je passais devant la boutique du droguiste, lorsque j'en vis sortir, les habits déchirés et la figure en sang, un garçon que j'avais eu pour domestique. Pressé de questions, et décidé peut-être par quelques pièces d'or que je lui donnai pour faire guérir ses égratignures, le drôle, qui avait été un des comparses de cette tragédie bourgeoise, me la raconta dans ses moindres détails. si bien que... »

A ce moment-là, mademoiselle Krauss, au bras du maître de la maison, s'avançait vers le piano; un flot d'invités, qui se pressaient pour l'entendre de plus près, sépara Nys de ses deux amis.

— « Eh bien! dit Gimère à Testas, savez-vous ce que je pense? Nys est un mystificateur, doué d'un véritable talent de comédien, comme il nous l'a encore prouvé l'autre soir, en jouant au Cercle, avec mademoiselle Baretta, la charmante comédie d'Armand Silvestre. Peut-être nous a-t-il régalés d'un conte à dormir debout; mais j'imagine que si c'est une histoire vraie et si son ancien domestique la lui a en effet racontée, Nys, qui se complaît dans la perversité la plus raffinée, n'aura pas résisté au désir de jouer un de ses rôles à travestissements. Alors, sans vouloir songer plus que de raison à tout ce qui avait souillé le flot où il tremperait ses lèvres, il aura eu l'idée de se déguiser en garçon droguiste et de se faire accepter comme tel par Chefsailles.

— En ce cas, répondit Testas, en regardant lady Sands, belle, tranquille sous sa noble parure et sem-

blable à une chaste reine, il est plus d'un galant homme qui pourrait aujourd'hui lui porter envie! Mais s'il a eu l'infernale idée que vous supposez.....

— Qu'il l'ait eue on non, dit Gimère, nous ne le confesserons jamais, parce qu'il est malin comme un singe. »

XXIX

L'IRRÉPARABLE

« Mon cher ami, dit sceptiquement Quatresols au docteur Sriber, je ferai avec plaisir un article sur le roman que vous me recommandez, car tous les clous sont bons pour y accrocher les étoffes brodées et chatoyantes du style, et clou pour clou, je choisirai certainement celui qui vous intéresse; mais n'exigez pas que je lise le livre! J'en parlerai beaucoup mieux ne l'ayant pas lu, et du moins je n'aurai pas l'ennui d'y voir la jeune fille poétique et l'ingénieur doué de tous les talents! Enfin, que pourrait-il y avoir dans ce roman-là, ou dans tout autre, puisque tous les drames, sans exception, peuvent se nommer : *Les Malheurs de la vertu*, et toutes les comédies : *Faute de s'entendre*, et puisque, d'ailleurs, il ne se passe dans la vie rien d'extraordinaire?

— Au contraire, dit le docteur, il ne s'y passe que des choses inouïes! Seulement, vous, les écrivains, vous n'avez pas encore trouvé le moyen de renouveler le roman et d'y faire entrer l'extraordinaire, parce que vous oubliez toujours que les évènements obéissent à une logique invincible mais qui n'a rien à voir avec le jeu de notre volonté, ni avec la logique sociale. Tenez, à ce même bal de l'ambassade où nous étions tout à l'heure, ne m'a-

vez-vous pas vu causer avec un jeune diplomate couvert de décorations, dont les sombres yeux et le visage pâle et blanc comme un linge donnaient aux femmes un petit frisson d'épouvante?

— Monsieur de Fallen? demanda Quatresols.

— Lui-même, fit le docteur. Eh bien! je puis vous dire où il a pris cette pâleur étrange, car les acteurs du drame sont morts, excepté lui, qni n'en vaut guère mieux; et certes, vous verrez qu'il ne s'agit pas ici de la demoiselle en bretelles roses qui court après les papillons, ni d'Edgard qui épouse Adèle, et que la poétique de monsieur Scribe n'a rien à voir en cette affaire! Il y a trois ans, à Amélie-les-Bains, je donnai mes soins à une jeune fille de dix-sept ans, mademoiselle Thérèse Demaria, qui tout de suite m'intéressa par son courage et son énergie toute virile. Atteinte d'une phtisie qui ne me laissait pas d'espoir, cette enfant, aux grands yeux superbes et aux lèvres semblables à de pâles roses, luttait avec une incroyable ardeur de vie.

Malgré toute mon éloquence, dépensée en pure perte, il me fut impossible de l'abuser sur la gravité de son état, mais elle me supplia de l'aider à tromper sa mère, dont elle était passionnément chérie, et j'obéis religieusement à ce vœu d'une mourante. Sa mère, madame Estelle Demaria, était veuve, âgée de trente-cinq ans à peine, merveilleusement belle, et attirait tous les yeux par sa lourde chevelure, fauve et couleur d'or. Elle eût pu régner, plaire, attirer à elle tous les hommages, être aimée en choisissant à son gré, car elle était extrêmement riche; mais elle avait renoncé à tout et ne vivait que pour son adorable Thérèse.

— Mais, dit Quatresols, où est l'amant? Dans tout cela, je ne vois pas encore l'amant.

— Quelques mois après, reprit le docteur Sriber,

mademoiselle Demaria mourut ici, à Paris, dans le petit hôtel que sa mère habitait, rue de Madame. J'assistai presque à ses derniers moments, où elle fut divine par la foi, par l'espérance et par la bonté; et sa mère put croire qu'elle avait été la seule pensée et la seule affection de cette fille charmante. Dès lors elle s'enferma, vécut avec ses souvenirs, avec le portrait de Thérèse, recueillant, couvrant de baisers les objets qui lui avaient appartenu, et sans cesse furetant, fouillant, vidant les meubles et les tiroirs, pour y trouver qnelque nouveau motif d'attendrissement et de pleurs. Un jour, à son grand étonnement, un an déjà après la cruelle séparation, elle découvrit chez Thérèse, dans une petite encoignure oubliée, un coffret persan qu'elle ne connaissait même pas, sur lequel était peinte des plus brillantes couleurs une chasse au tigre; et, en l'ouvrant, elle y vit toute une volumineuse correspondance. C'étaient les lettres de Pierre de Fallen. Madame Demaria les lut avec une curiosité dévorante, et elle apprit alors tout ce qu'elle avait si longtemps ignoré.

Elle comprit que sa fille, sachant avoir si peu de temps à vivre, n'avait pas voulu lui dérober une seule des minutes de sa courte existence et que, possédée cependant par un immense amour, noblement partagé, elle l'avait sacrifié, sans rien dire, à son affection filiale. Mais ce qui la frappa d'une admiration sans bornes, ce fut la grandeur d'âme, le culte fervent, l'adoration ardente qui éclataient à chaque mot dans les lettres de Pierre. Tel elle l'eût voulu, tel elle l'eût choisi pour sa Thérèse bien-aimée, et maintenant elle n'eut plus qu'un désir : le voir, et entendre de sa bouche tout ce poème de passion et de renoncement, qu'elle avait deviné, reconstitué en lisant ses lettres. Monsieur de Fallen était alors secrétaire d'ambassade à Constantinople. Madame Demaria

lui écrivit une bonne lettre, sympathique, mouillée de larmes, où elle lui avouait son secret surpris et lui disait combien elle avait besoin de le voir, de causer avec lui de Thérèse. Pierre sollicita, obtint un congé de quelques mois et accourut.

La lettre de madame Demaria avait été pour lui ce qu'est pour le naufragé l'île verte aperçue au milieu des flots! Il avait appris la mort de Thérèse par les journaux et non par une lettre de faire-part; car il ne connaissait pas madame Demaria. Naguère, la rencontre des deux jeunes gens avait été toute fortuite. Ils s'étaient vus à Sèvres, où Thérèse était allée passer quelques jours de villégiature chez une de ses tantes, pendant que sa mère faisait un indispensable voyage d'affaires; et là, comme il arrive aux nobles cœurs, aux êtres absolument purs, l'amour les avait frappés ensemble, comme un coup de foudre. Incapable de dissimulation, Thérèse donna toute son âme et laissa voir qu'elle la donnait, mais en même temps elle apprit à Pierre de Fallen désespéré qu'elle ne lui appartiendrait jamais et qu'elle donnerait à sa mère, sans lui en rien voler, les heures parcimonieusement comptées de sa vie, jusque-là si triste, mais désormais éclairée par un délicieux espoir, car déjà elle entrevoyait la lumière qui s'éveille au delà du tombeau.

Elle voulut même que Pierre ne connût jamais madame Demaria, craignant que la tendresse de sa mère ne devinât tout et ne la forçât à être heureuse. Mais en même temps, ayant confiance en l'absolue loyauté de son ami, elle voulut entretenir avec lui un commerce continuel de lettres.

Il lui plut de savoir jour par jour et heure par heure les pensées de l'homme qu'elle avait choisi entre tous, pour lui révéler les trésors de son âme virginale. Cette correspondance, qui ne dura pas

moins de deux années, s'échangea de la manière la plus simple du monde, par l'intermédiaire d'une femme de chambre, dévouée à Thérèse comme tout ce qui l'approchait. C'est ainsi que ce roman si pur et tout idéal put se dérouler et continuer si longtemps sans que madame Demaria en eût connaissance, si ce n'est lorsqu'elle découvrit le coffret où étaient enfermées les lettres de Pierre, et qu'elle lui écrivit pour l'appeler, pour retrouver en lui, dans son regard, dans ses paroles, la trace des idées échangées avec Thérèse, et dont il avait dû garder le parfum, comme celui d'une rose délicate reste encore aux doigts qui l'ont touchée.

Imaginez quelle consolation, quelle joie amère, quelle délivrance inespérée dut être pour Fallen la lettre de madame Demaria! Déchiré par une indicible douleur, torturé jusque dans les moindres fibres de son être, il avait pu croire qu'il devait à jamais subir son incommensurable désespoir en secret, car il eût cru tacher la chaste blancheur de la bien-aimée en se confiant à qui que ce fût au monde. Et maintenant il y avait un être devant qui il pourrait verser les pleurs qui l'étouffaient, et à qui il pourrait crier avec des sanglots le nom divinement chéri de Thérèse! Quant à madame Demaria, du jour où Pierre de Fallen lui eût écrit qu'il allait arriver, elle n'eut plus qu'une occupation : l'attendre, en lisant et relisant mille fois ses lettres, où, de plus en plus, elle voyait la bonté, la loyauté et les plus chastes caresses d'une affection tendre et virile. Elle voulait se le figurer, et d'après ses lettres se l'imaginait en effet tel qu'il était, svelte, mince, hardi, brûlé du soleil, avec des yeux très noirs, une barbe légère et d'épais cheveux noirs coupés très courts, car Fallen n'avait pas encore cette pâleur dont vous avez été vous-même étonné...

— Et qui, dit Quatresols, fut sans doute produite par quelque singulier évènement; car, si je ne me trompe, nous touchons à la catastrophe?

— Elle eut lieu, dit le docteur Sriber, et avec une soudaineté qui dément tous les systèmes du roman. Tremblante, exaltée, en proie à une fièvre qui ne la quittait plus, sentant des frissons courir sur sa peau moite et brûlante, madame Demaria était devenue d'une impressionnabilité excessive, le moindre bruit lui causait d'intolérables souffrances. C'était l'an dernier, au milieu du mois de juin, par un soir d'orage étouffant, où le ciel, plein d'épais nuages gris s'ouvrant sur des fournaises de cuivre rouge, était traversé de rapides éclairs. La nuit venait, madame Demaria était assise sur une chaise longue, près d'une haute fenêtre, ouverte sur les ombrages noirs du jardin. Absorbée, elle n'avait pas entendu qu'on annonçait monsieur de Fallen, mais elle l'avait senti venir; sans s'être rendu compte de rien, ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre, et un profond, un effroyable sanglot sortit à la fois de leurs poitrines. Comment ce sanglot fut-il étouffé dans un baiser ardent, fou, qui malgré eux avait joint leurs lèvres brûlées? Comment l'exaltation qui l'un et l'autre les dévorait, leur enlevait la perception des choses réelles, et troublait leurs esprits exaspérés par les longues angoisses de l'attente, leur fit-elle oublier tout, en terrassant ces deux êtres purs et chastes sous l'étreinte d'une affreuse et délirante volupté?

— Diable! dit Quatresols.

— Ils avaient, dit le docteur Sriber, malgré eux et sous je ne sais quel absurde coup de fouet du destin, éveillé l'impossible, créé L'IRRÉPARABLE. Foudroyé, Fallen partit sans avoir dit un mot, et il n'a jamais revu madame Demaria, qui, après quelques mois de tourments, mourait du regret d'avoir offensé

la chère mémoire adorée. Il ne lui a pas écrit non plus...

— En effet, dit Quatresols ; qu'aurait-il pu lui dire? C'est en vain que monsieur Sarcey chercherait ici la scène à faire, et c'est un des plus beaux exemples de la scène à ne pas faire. A présent, je comprends très bien comment monsieur de Fallen est si pâle. Mais, cher docteur, comment avez-vous pu apprendre cette étrange histoire, et surtout, comment me l'avez-vous confiée?

— Mon cher ami, dit Sriber, les médecins savent toutes les histoires, et on peut tout raconter aux hommes de lettres. Ils sont plus secrets que des confesseurs et ne commettent jamais aucune indiscrétion, car ils aiment bien mieux garder par devers eux ce que monsieur Émile Zola appelle les « documents humains », pour en faire plus tard de la copie. »

XXX

LA SABOTIÈRE

« Mes chers amis, dit le statuaire Elouys, tout ce que vous avez démontré si éloquemment est d'une limpidité qui ferait envie aux flots du ruisseau de cristal ! Vous avez parfaitement expliqué, toi, Draz, que la maîtresse constitue le pire des esclavages ; car, étant d'une autre race que vous, elle ne saurait partager vos idées, et tandis que vous désirez des sanguines de Watteau et des figurines de Saxe, elle songe à des armoires à glaces et à des fleurs artificielles sous les globes ; vous, Sharpe, que l'adultère est aussi ennuyeux qu'immoral, car il se compose de logements furtifs, de fiacres aux stores baissés, de changements rapides de costumes, et de tout ce qui constitue le tumulte d'une pantomime à la fois turbulente et silencieuse ; vous, Clostre, qu'une femme légitime vous changera, qu'elle le veuille ou non, en un brave cantonnier qui casse des tas de cailloux ; toi, Corvol, qu'aimer une actrice ou une écuyère du Cirque, c'est vivre dans le fard, dans la *brochure* et dans les pots de rouge ; et vous enfin, mon cher Semène, que chercher des aventures, c'est simplement, avec un euphémisme, courir les drôlesses, et faire avec elles ce que fait le naïf Jocrisse qui paie un pain d'un sou, deux sous.

— Et pourtant, dit Sharpe, la femme est encore notre meilleure réalité et notre meilleur idéal. Se passer d'elle n'est pas seulement impossible, mais cela serait aussi bête que de se passer de rôti à dîner, ou de fleurs dans un jardin.

— Aussi, interrompit Draz, ce n'est pas la femme qui est en cause ! Hélène de Sparte fut en son temps une très belle personne, la reine Cléopâtre eut de grands succès, et il y a, aujourd'hui encore, d'autres dames qui ne sont pas laides. Le malheur, c'est que toutes les manières de posséder la femme sont également nuisibles et absurdes.

— Certes, fit Semène, l'homme vraiment fort serait, non pas celui qui se passerait de femme, mais celui qui aurait assez de génie pour trouver le moyen d'avoir la femme en évitant les ennuis et les esclavages qu'elle amène avec elle. Mais ce phénix n'a qu'un défaut, c'est qu'il ne saurait exister et qu'il n'existe pas.

— Une fois en ma vie, dit Corvol, j'ai bien cru l'avoir trouvé. C'était un monsieur Hérail, qui vivait à Dijon. Avant de supposer que je le verrais jamais, j'avais souvent entendu parler de lui par un de mes oncles maternels, qui était son ami. Cet Hérail, mathématicien, physicien, mécanicien, chimiste, géographe, inventeur, et de plus, propriétaire d'excellentes vignes, était un très grand savant, comme il y en a encore en province, où l'homme qui veut travailler a parfaitement à lui seize heures par jour. Égoïste autant que puisse l'être une créature humaine, il avait épousé une femme douce, languissante, charmante, dont il avait eu trois enfants, et par sa froideur brutale il l'avait tout de suite glacée d'épouvante ; mais où éclata son génie, ce fut dans le moyen qu'il trouva pour la faire vivre sous un régime d'éternelle terreur.

Jeune fille, madame Hérail avait aimé un de ses cousins; mais les parents n'avaient pas consenti à les unir, et ils avaient décidé et conclu le mariage de leur fille, tandis que le jeune homme qu'elle aimait faisait son droit à Paris. Lorsque, reçu avocat, il revint à Dijon, il voulut, dit-on, avoir avec sa cousine un entretien suprême. Qu'il l'ait revue ou non, madame Hérail était trop pure sans doute pour céder à l'entraînement de ses souvenirs. Mais le savant, dont ce malentendu faisait l'affaire, voulut se croire offensé. Seulement, avec un prodigieux machiavélisme, il évita toute explication, faisait l'homme qui se tait par grandeur d'âme. En réalité sa femme et sa fille devaient, tant qu'il vivrait, craindre à chaque seconde l'explosion de sa colère; et quant à lui, il avait profité de ce prétexte si bien trouvé pour s'affranchir de tous les devoirs.

La maison à un seul étage que monsieur Hérail habitait, dans la rue Porte-d'Ouche, et dont il était propriétaire, contenait, sous les toits, des greniers qu'il fit transformer en un atelier immense. C'est là qu'il passait ses journées entières, au milieu des horloges, des mécaniques, des cornues, des sphères, des plans, des lavis, des bouquins antiques, des télescopes, abordant avec témérité les problèmes les plus ardus, et entouré de plus d'outils et d'instruments que l'Ange de la Renaissance dans le cuivre mystérieux d'Albert Durer. Il fallait un évènement bien particulier et bien grave pour qu'un étranger pût franchir le seuil de cet atelier; quant à madame, à mademoiselle Hérail et aux deux fils encore très jeunes qui étaient nés après elle, il leur eût été aussi impossible d'y pénétrer qu'à un riche d'entrer dans le ciel. Mais, d'ailleurs, ils n'y songeaient guère.

Les deux garçons étaient pensionnaires au collège, ne venaient que rarement à la maison, et dans

la grande chambre du rez-de-chaussée à deux lits donnant sur la rue, les deux femmes, pâles, effrayées, toujours troublées, même en recevant leurs visites, qui étaient très nombreuses, car elles avaient de vrais amis auxquels elles inspiraient une profonde estime, semblaient toujours attendre quelque catastrophe.

Mais c'était une catastrophe que leur existence quotidienne! Si de son capharnaüm monsieur Hérail sonnait les domestiques et envoyait un ordre, il fallait que cet ordre fût exécuté à l'instant même, sans que nulle difficulté, nul obstacle, pussent être allégués; et quant à lui, il ne devait jamais être dérangé sous aucun prétexte, lors même que le feu aurait été mis aux quatre coins de la maison! Monsieur Hérail ne consentait pas à ce qu'on l'avertît pour le dîner; mais il descendait lorsque cinq heures sonnaient à ses horloges compliquées et perfectionnées, et il voulait qu'à ce moment-là même la servante fût entrée dans la salle à manger et posât la soupière sur la table. On frémissait en pensant à ce qui fût arrivé, non pas si la soupe eût été en retard d'une demi-minute, éventualité que nul n'aurait osé prévoir, mais si, comme jadis Louis XIV, ce despote eût failli attendre!

Il descendait, sans nulle gêne, avec son costume d'atelier, qui se composait d'un pantalon et d'un gilet de molleton, d'un bonnet bizarre et d'une veste violette en soie, piquée comme une douillette de prêtre. Qu'il y eût ou non des convives, il s'asseyait sans saluer personne, puis tirait de sa poche un écrin de chagrin rouge à dessins d'or, et de cet écrin un très beau verre antique, gravé, dans lequel il buvait, et qu'il emportait en remontant chez lui, après l'avoir lavé et essuyé. Pendant le repas, il parlait ou ne parlait pas à sa femme, à sa fille et aux invités, selon son caprice, parfois restant absolument

muet, ou, d'autres jours, discourant sans interruption, de façon qu'il fût impossible à personne de placer un mot. Le café pris, il repartait comme il était venu.

Comme je vous l'ai dit, j'avais entendu raconter cela mille fois; mais il était écrit que je devais voir monsieur Hérail de mes propres yeux. En effet, il y a quelques années, mon oncle m'envoya à Dijon pour terminer une affaire d'intérêt que sa mauvaise santé l'empêchait d'aller régler lui-même, et il me donna une lettre pour son féroce ami. Arrivé devant la maison de ce singulier père de famille, je m'étais arrêté pour regarder la grande verrière de l'atelier, qui coupait une partie du toit, et en même temps j'admirais la tête triste et pensive de mademoiselle Hérail, qui, dans la chambre du rez-de-chaussée, brodait assise près d'une fenêtre, quand mon attention fut attirée par les quolibets de deux âniers qui passaient près de moi et qui, tout en jurant après leurs bêtes, se montraient la maison, et, au milieu de leurs éclats de rire, se racontaient je ne sais quelle farce au gros sel, dans laquelle revenait toujours le nom d'une certaine veuve Chavanon.

Sans m'en préoccuper davantage pour le moment, j'entrai et fis ma visite, aux dames bien entendu, car il ne fallait pas songer à être admis chez l'irascible savant. Madame Hérail, dont je n'oublierai jamais la tête résignée, la voix douce et pénétrante, voulut bien m'inviter à dîner, timidement me dit que je ferais peut-être bien d'attendre l'heure du repas pour voir son mari, et elle eut alors un de ces divins regards féminins qui vous persuadent qu'il ne faut demander aucune explication.

J'eus donc l'honneur de dîner avec monsieur Hérail, et je le trouvai exactement tel que mon oncle me l'avait dépeint; sa veste de soie violette et son verre

enfermé dans l'écrin de chagrin rouge se comportaient bien toujours de la même façon. Quant à l'homme lui-même, c'était un personnage de haute taille, à la carrure athlétique, dont le visage aux traits aquilins et énormes était d'un rouge tirant sur le rose, uni comme un ton passé à l'aquarelle, et dont les yeux intelligents et profonds étaient ombragés par d'épais et longs sourcils blonds. Il était dans un jour de silence. Après que je lui eus donné la lettre de mon oncle, qu'il lut sans façon, il m'adressa une ou deux questions insignifiantes, puis ne desserra plus les dents, et tout de suite après le dîner monta chez lui.

Vous le savez. mes amis, je n'ai qu'une qualité, c'est d'être un Parisien, et par conséquent, de ne m'étonner jamais. Il n'y eut dans mes regards ni dans mon attitude rien qui pût embarrasser madame et mademoiselle Hérail, et elles m'en surent gré sans doute. Pendant la soirée, que je passai près d'elles, ces deux charmantes femmes me montrèrent la plus douce et la plus spirituelle bonté, et quand je pris congé d'elles, à dix heures, j'étais entièrement subjugué, car la femme en province est idéalement délicate et séduisante, quand, par un fabuleux hasard, elle n'est pas une provinciale !

A peine eus-je mis le pied dans la rue, que je vis à quelques pas de moi un homme, en longue redingote sombre, qui marchait en chantonnant un air de Mozart. A sa tournure si particulière, je n'eus pas de peine à reconnaître monsieur Hérail lui-même. Je reçus comme une commotion électrique, et dévoré par une poignante curiosité, je me mis à le suivre en réglant mon pas sur le sien, et en marchant de façon à ne faire aucun bruit. Tout en le suivant, je songeais, avec horreur sans doute, mais avec une certaine admiration, à la force de cet homme qui,

sur un quiproquo, sur une vaine apparence, avait trouvé le moyen de se construire une vie libre, indépendante, exempte de tous devoirs, sévèrement gardée pour l'étude et pour la science, tout en ayant la certitude agréable de ne pas mourir sans postérité, et je pensais qu'il avait su trouver une audacieuse solution de l'éternel problème.

Cependant, arrivé au bout de la rue, il suivit le faubourg d'Ouche et, très près de la campagne, entra dans une vilaine maisonnette, en ouvrant la porte avec une clef qu'il tira de sa poche.

Au-dessus de cette porte je pus lire, à la lueur d'un bec de gaz, ces mots à moitié effacés : *Chavanon, sabotier*. Blotti derrière un volet, je pouvais tout voir dans la maisonnette, dont la petite fenêtre n'avait pas de rideaux, et il ne me fallut aucun effort d'esprit pour reconnaître dans un colosse au toupet crépu et roux, sorte de femme de Rubens dessinée par un écolier maladroit, la veuve Chavanon dont parlaient les âniers.

En entrant, monsieur Hérail voulut l'embrasser, mais elle le repoussa d'un vigoureux coup de poing, qui l'envoya tomber contre le mur. Sans rien dire, avec la douceur d'un enfant, monsieur Hérail se résigna, puis je le vis s'affubler d'un tablier et, avec les façons d'un serviteur qui recommence une besogne habituelle et quotidienne, prendre sur le fourneau une marmite pleine d'eau chaude et se mettre à laver des vaisselles ! Il s'y employait de son mieux : mais sans doute la veuve Chavanon n'était pas satisfaite, car je la voyais querellant son amant avec force gestes; et enfin prenant un fouet de charretier, elle lui cingla le ventre de coups horribles, en lui criant si fort que je l'entendis de la rue :

— « Plus vite que ça. Hue donc, bourrique ! »

— Ce qui prouve, dit Elouys, que la femme étant

inévitable, ce que vous pouvez faire de mieux, c'est encore d'aimer la belle, sage et honnête mère de vos enfants.

— A moins, dit Clostre, qu'on ne puisse, comme Balzac, se contenter d'avoir pour seule maîtresse la Muse ! Mais pour cela il faut, comme lui, vivre avec un petit pain et une tasse de lait, porter dans sa tête *La Comédie humaine*, et lorsqu'il vous plaît, pouvoir évoquer les figures de madame Jules, de Modeste Mignon et de Louise de Macumer ! »

XXXI

LE NOM DE BAPTÊME

Quand une femme consent à n'être que double, comme la très jolie comédienne mademoiselle Lucinge, ne doit-on pas lui en savoir gré, puisqu'en sa qualité de femme elle aurait le droit d'avoir plus de faces et de facettes diverses qu'un diamant taillé par un très habile lapidaire?

Ce fut, l'an dernier, une bien grande joie et une agréable surprise pour tout le monde, lorsque fut jouée au Gymnase la comédie intitulée : *Une Parisienne,* étincelante de féminisme, de modernité, de poésie et d'esprit, et qui, par sa distinction raffinée, échappait complètement aux combinaisons du théâtre vulgaire. C'était l'œuvre de deux très jeunes gens, aussi différents l'un de l'autre que peuvent l'être un rossignol chanteur et un faucon de chasse. Paul Norès, pâle, presque imberbe, doux comme une fille, anémique au dernier degré, a de blonds et fins cheveux soyeux déjà rares; c'est un ciseleur de mots et un assembleur de rimes qui excelle dans l'art de tresser des strophes amoureuses, tandis que son ami Emmanuel Tasque, fort, chevelu, noir comme un Sarrasin, avec des yeux féroces et une barbe drue et courte, est né auteur dramatique, inventeur de scènes

et brûleur de planches. A eux deux ils avaient pu imaginer une pièce à laquelle ne manquait ni la grâce mâle, ni la grâce femelle, et qui ressemblait à un bon dîner où il y a un roastbeef cuit à point et des entremets sucrés.

Dans *Une Parisienne*, ce fut mademoiselle Lucinge qui joua le rôle d'Emmeline; à l'acte du souper, où sa robe rose brodée d'argent et d'or prit les proportions d'un évènement, elle fut spirituelle jusqu'à la rage; ses yeux brillaient comme des escarboucles, ses petites dents blanches accaparaient la lumière, je ne sais quel vent de folie frémissait dans sa noire chevelure, et elle jonglait avec les mots comme un des Hanlon-Lees avec les couteaux. Au quatrième acte, elle mourut comme, depuis la Malibran et Dorval, on n'avait pas su mourir sur la scène, et aussi le public l'applaudit de façon à réveiller toutes les actrices mortes. Si aux répétitions, Tasque et Norès n'étaient pas tous les deux devenus amoureux d'elle, c'est qu'ils n'auraient rien eu de vivant sous la mamelle gauche; mais, au contraire, Dieu leur avait mis là des cœurs de très bonne qualité, et qui ne demandaient qu'à battre la charge.

Ayant eu la mauvaise fortune de recevoir séparément les confidences des deux amis, je sais parfaitement comment les choses se passèrent, et cette historiette prouvera une fois de plus comment les femmes sont toujours calomniées.

Un jour, au sortir de la répétition, le timide Norès prit son courage à deux mains et dit à son ami, avec décision :

— « Mon cher Emmanuel, j'aime Lucinge.

— Tiens, répondit Tasque, la bonne farce! Mais tout le monde aime Lucinge. Moi aussi je l'aime.

— Oui, fit Norès; mais moi, c'est autre chose. Elle sera la passion de toute ma vie. Je l'aime à en mou-

rir, d'autant plus que si je ne l'ai pas, je me casserai la tête à coups de revolver.

— Diable! dit Tasque. Moi je l'aimais, remarque cet imparfait, comme j'aime un cigare bien sec ou une bouteille de vrai Madère, s'il en existe; et puisqu'il en est ainsi, je me retire.

— Ce n'est pas assez; quand je veux parler à Lucinge, ma voix se trouble, mes yeux se voilent, mon cœur se gonfle et m'étouffe; il faut que tu lui parles pour moi. »

Tasque bondit, et il repoussa avec horreur cette proposition insensée. Avec la netteté d'un homme pratique, il expliqua au rimeur à quel point ces commissions-là ne doivent pas être faites par commissionnaire, et comme l'amant à qui il reste un peu de sens commun doit, comme le fumeur de cigarettes, ne compter que sur lui-même. Cependant Norès insista avec l'obstination des natures faibles et tendres; Tasque céda et se rendit chez l'actrice, plus ennuyé que s'il eût eu à faire des visites pour se faire nommer académicien.

La maison de Lucinge avait de quoi dérouter toutes les idées préconçues! Des tapis d'Aubusson à rosaces, d'un style classique; de lourds rideaux de damas ancien; des meubles en acajou avec cuivres, mais du plus beau modèle, et signés Jacobus Demalter; deux portraits peints par David, des livres sévèrement reliés par Bauzonnet, une superbe garniture de cheminée empire, composaient chez elle un décor dont la gravité eût assez bien convenu à un vieux conseiller d'État. Si la comédienne avait adopté ce luxe démodé, ce n'était pas du tout qu'il exprimât en aucune façon ses goûts et sa manière d'être; mais elle avait horreur du lieu commun, et pour cela même elle avait combiné ce qui s'éloigne le plus de l'idée qu'on se fait naturellement de l'appartement

d'une actrice. Tasque la trouva coiffée en bandeaux lisses, vêtue d'une très simple robe de cachemire gris, et portant aux oreilles de gros boutons de diamants dont la monture antique et un peu usée annonçait des joyaux de famille. Il dit tout de suite qu'il avait à parler de choses sérieuses, et avec le plus aimable et le plus virginal sourire Lucinge se déclara prête à l'entendre.

— « Parlez, » dit-elle.

Mais en entendant le nom de Norès, la comédienne fit une petite grimace, après quoi elle devint d'une froideur glaciale et garda une immobilité complète. Tasque parla! il parla très bien; il dit quels trésors d'amour, de poésie. de jeunesse, il y avait dans l'âme de son ami; dépeignit sa passion avec la plus entraînante éloquence, et enfin, pour me servir d'une des plus jolies expressions de l'argot littéraire, fit consciencieusement de la copie à cinq francs la ligne. Il traça de Norès un portrait d'après lequel toutes les princesses l'eussent épousé de confiance, et ne tarit pas avant de lui avoir donné toutes les qualités que les bonnes fées accordent à leur filleul dans son berceau d'or. Enfin, quand il en eut fait un être spirituel, aimant, aimable, amusant comme un clown, séduisant comme le fruit défendu, et, par-dessus le marché, fidèle! il pensa qu'il n'avait plus rien à dire et il s'arrêta, interrogeant la comédienne du regard.

— « C'est très bien, dit Lucinge, parlez encore.

— Comment, encore! » se disait en lui-même Tasque, ayant envie de pleurer sur son feu d'artifice mouillé.

Cependant, il pensait qu'un bon écrivain, comme un bon écuyer, doit toujours être prêt à recommencer ses tours de force, et il obéit sans se faire prier. Ayant inventé un premier Norès, il en inventa un se-

cond, prodigua les mots fulgurants et mit à ses épithètes des plumets de diamant et des panaches de flamme. Lucinge écoutait toujours avec la plus fidèle attention, puis, lorsque le jeune homme se tut, intérieurement assez satisfait de son paidoyer :

— « Avez-vous bien tout dit? lui demanda-t-elle.

— Mais... oui.

— Cherchez. C'est bien tout?

— Oui.

— Eh bien, venez-là. Près de moi. Plus près. Plus près encore. »

Tasque obéit.

« — Eh bien, lui dit Lucinge, c'est toi que je veux! »

Alors elle lui prit la tête dans ses mains et la couvrit de furieux baisers.

On comprend que cette ambassade ne fut pas exactement racontée.

Tasque se borna à dire qu'il avait manqué de courage et n'avait pas osé parler; si bien que Norès se décida à faire ses affaires lui-même. Il ne les fit pas mal, car, à partir de ce moment-là, tous les jours, après la répétition, Lucinge et lui allaient se promener en voiture dans la campagne; mais l'actrice était trop comédienne pour ne pas devenir élégie elle-même en parlant d'amour avec ce faiseur d'élégies. A côté de lui elle était pâle, frêle, brûlante de fièvre; elle lui avait persuadé, et elle s'était persuadé à elle-même, que les médecins l'avaient condamnée et qu'elle mourrait tout de suite si elle osait vivre, aimer, se donner à celui qui lui avait révélé un monde de sensations nouvelles.

Elle disait tout cela avec les airs chastes et brûlants d'une nonne que la passion dévore, et elle abreuvait Norès dans les plus pures ondes Lamartiniennes; bref, elle avait dressé devant ce poète une nappe éclatante de blancheur, sur laquelle elle lui ser-

vait... rien du tout! Il eut, lui, souffert mille tortures, et il les souffrait, plutôt que de devenir le meurtrier de la bien-aimée ; parfois elle se dressait dans la voiture, folle, convulsive, prenait Norès dans ses bras et lui criait :

— « Non, c'est trop affreux, j'aime mieux être à toi et mourir, je le veux! »

Mais lui se reculait, comme un honnête homme à qui on proposerait de voler des couverts d'argent. Les soirs, après la comédie, c'était une autre chanson! Lucinge, belle, forte comme un Turc, rouge de plaisir, allait souper avec Tasque, courait les cabarets, mangeait des écrevisses au picrate et, comme la femme de Baudelaire, laissait dans son vin tremper sa chevelure. Puis c'étaient des fêtes, des baisers, des folies, des caprices de Cléopâtre, des vies de Polichinelle. Et quand le bon Tasque, si robuste, aux larges épaules, tombait de fatigue, Lucinge lui disait avec son beau sourire :

— « Tiens, tu es las? Moi je ne suis pas lasse du tout! »

Cette double vie était bien raisonnable, car Lucinge obéissait ainsi à son instinct du réel et à son instinct de l'idéal; mais le malheur voulut qu'on s'expliquât, comme cela finit toujours par arriver; et j'étais précisément avec les deux auteurs d'*Une Parisienne* lorsqu'ils s'avisèrent de penser que Lucinge s'était peut-être moquée d'eux.

— « Ah! dit Tasque, cette folle Margot...

— Pardon ! fit Norès, de qui parles-tu?

— Eh bien! de Lucinge.

— Mais, dit le poète, elle s'appelle Béatrix!

— Mes amis, dis-je en les interrompant, je crois que la chose est suffisamment éclaircie. Vous parlez bien de la même Lucinge, mais pour vous, Tasque,

elle s'appelle Margot, tandis que vous, Norès, vous la nommez Béatrix; il me semble que cette nuance explique tout, et qu'après cela si l'un de nous ajoutait un seul mot, n'importe lequel, ce serait un mot de trop ! »

XXXII

CASSE-COU

Il est tout à fait vrai que lorsque madame la comtesse Suzanne de Poligny l'aperçut, marchant à travers l'atelier en lisant un livre ancien à tranches rouges, la célèbre Mariette était nue, comme Hassan au début du poème d'Alfred de Musset. Cela était d'autant moins étonnant que Mariette, modèle de son état, étant née, on ne sait pourquoi, dans ce temps de jupes à poufs et de corsages-cuirasses, avec la beauté pure et parfaite des âges primitifs, avait l'habitude de vivre chez elle nue comme une statue de marbre. Or, comme les rois, les voleurs et les Dieux, elle était chez elle partout, et surtout dans l'atelier des grands artistes, à qui elle apportait l'âme visible des époques divines.

Dans son impeccable splendeur, elle avait même les cheveux coupés courts et sauvagement emmêlés comme un garçon, Ménalque ou Thyrsis de Théocrite, car avant tout il était indispensable que le dessin de sa tête charmante ne fût pas caché, même par les trésors d'une chevelure ! Mais peut-être faut-il expliquer comment madame de Poligny se trouva cachée derrière la grande toile où était représenté Sennachérib assassiné dans le temple du dieu Nesroch par ses fils, Adramelech et Sarazar, justement à point pour

voir Mariette lisant Clément Marot dans l'édition originale, nue comme une comédie de l'École du Bon Sens.

Madame de Poligny, qui avait beaucoup de loisir, était tombée amoureuse du peintre Silvère Estévenon, et, pour employer une formule classique, obtenir de son député de mari qu'il désirât le portrait de sa femme peint par Estévenon avait été pour elle l'affaire d'un instant. Deux séances avaient eu lieu déjà, et la troisième avait été fixée au mercredi vingt avril; mais comment se fait-il que la comtesse Suzanne se trompa d'un jour, et prit le mardi pour le mercredi? A vrai dire, cela tint à son impatience, car habituée qu'elle était à des cavaliers pâles et corrects, Estévenon, ce peintre farouche, coiffé en tête de loup, qui éclaboussait ses toiles de pourpre, de pierreries, de sang versé et de têtes coupées, et qui, d'ailleurs, eût d'un coup de poing assommé un bœuf énorme, faisait décidément rêver cette sensitive.

Quoique ayant reçu sa loge des Italiens et non pas sa loge d'Opéra, elle pensa qu'on s'était trompé, se figura être au mercredi, et se fit conduire rue de Boulogne, chez Estévenon. Elle eut bien la précaution de parler à la portière; mais cette ancienne Cidalise, absorbée par la confection d'un de ces mirotons où l'oignon devient supérieur à la truffe et qui sont une des gloires parisiennes, n'écouta pas ce qu'on lui disait et tendit la clef du peintre d'une main, tandis que de l'autre elle stimulait amoureusement avec une cuiller de bois son ambroisie de savetier.

Depuis Barbe-Bleue, les femmes ont toujours aimé les clefs, et madame de Poligny ne résista pas au plaisir de commettre une indiscrétion en surprenant dans sa solitude intime le domicile de Silvère. Mais ce domicile n'était pas si inhabité qu'elle avait pu le croire, car Mariette, qui avait une clef de partout,

était entrée dans l'atelier avec sa clef; occupée à se déshabiller dans un des coins de ce pandémonium plus encombré qu'un champ de bataille, elle n'avait pas entendu le bruit que fit en ouvrant la porte madame de Poligny. Celle-ci alla donc, sans rencontrer personne, jusqu'au petit salon tendu de soie bleue et verte, où les modèles mondains d'Estévenon s'ajustaient d'ordinaire et raccommodaient leur poudre de riz devant une grande psyché Louis XVI. Elle sortait précisément de ce boudoir, et grâce à ce qu'un massif chevalet avait été placé trop près de la porte, elle se trouva cachée par le tableau de Sennachérib au moment où Mariette, vêtue seulement de blancheur et de lumière, parcourait tranquillement l'atelier en lisant dans le grand livre fleurdelisé la *Ballade de Paix et de Victoire*.

Madame de Poligny se croyait jolie; elle l'était en effet, avec son petit nez rose, sa petite oreille, sa lèvre indocile, ses yeux vert de mer et sa chevelure folle, quand la couturière, la lingère et la coiffeuse avaient travaillé à montrer ses vingt ans dans tout leur éclat; en vraie femme du monde, elle se persuadait qu'il n'y avait rien au delà de la perfection relative qui lui avait été accordée; mais quand elle vit Mariette, de telles écailles lui tombèrent des yeux, que pour un peu les yeux seraient tombés avec! Elle vit l'être divin, pareil à la fois à une jeune déesse et à un jeune dieu, mêlant en lui, comme Apollon ou Bacchos, la grâce des deux sexes, fier et malin comme Mercure le jour où il inventa la lyre, superbe comme Lycœos lorsqu'il venait châtier les Thébains rebelles à son culte.

Elle admira, navrée, la tête attachée sur un col flexible et robuste, le torse de lutteur ou de jeune vierge, les bras souples et forts, les petits seins rougissants, moule de la coupe immortelle, le ventre

droit et poli, les jambes de chasseresse fermes et agiles, les pieds aux doigts écartés, aux ongles roses, et alors, stupéfaite, comme si elle eût reçu un coup en pleine poitrine, elle leva vers le ciel, qu'on voyait à travers la grande verrière, un œil terrifié, et sa pantomime signifiait expressivement cette phrase vulgaire :

— « Oh ! non, ça n'est plus de jeu ! » ou bien : « Si c'est comme ça, je ne joue plus ! » Elle avait l'air attrapé du sauvage armé de ses flèches de roseau qui, pour la première fois, se trouve en face d'un revolver.

La jolie comtesse ne demanda pas son reste ; elle se fit petite, toute petite, en se glissant à travers les chevalets, les divans, les bibelots et les chaises à porteur du temps de Louis XIV, où l'or se relève en bosse, et dont Estévenon a la manie ; elle marcha d'un pas si léger, comme une biche effarouchée, et si doucement tourna la clef dans la serrure, que l'invincible Mariette ne l'entendit pas sortir et ne soupçonna même pas qu'elle était venue.

Quand madame Suzanne de Poligny monta dans sa voiture, elle avait encore la lèvre convulsée par un froncement tragique ; mais comme après tout c'était une nature gaie, elle se mit tout à coup à rire comme une folle, en montrant ses petites dents de perles, car la vie sociale, telle qu'elle est, venait lui apparaître tout entière dans un éclair de pensée, comme au moment où l'on se noie on revoit à la fois, par une fulgurante évocation, toutes les choses qu'on a connues. Et comme un petit enfant qui devant lui voit faire une bonne farce cruelle, elle frappait l'une contre l'autre ses mains d'une petitesse absurde. avec des élans de joie, admirant par le souvenir tout le tumulte et tohu-bohu de la Comédie Humaine, rois, princes, héros, possesseurs de richesses, ouvriers de

tous les métiers, agriculteurs, bataillant, s'escrimant. tuant des hommes, faisant suer l'or, trouvant des combinaisons de génie, déchirant la terre avare, tout cela pour s'imaginer qu'ils plaisent à des femmes qui sont belles parce qu'elles disent qu'elles le sont, mélange délicieux d'étoffes, de broderies, de cosmétiques, de parfums artificiels et de fausses chevelures, et qui, si elles étaient mises en face les unes des autres, dépouillées de leurs falbalas, ne pourraient pas se regarder sans rire ou sans pleurer. Et tout bas, dans son ivresse, la jolie Suzanne bénissait Dieu qui, ainsi que le disait un prédicateur naïf, a eu la bonté de faire passer les rivières sous les ponts, et qui également a refusé à la plupart des hommes le don de comprendre la différence qu'il y a entre une poupée bien chiffonnée et la Vénus de Milo !

De ce jour data la conversion de monsieur de Poligny, et il n'y en eut jamais de si complète. Il avait formé (lui ou sa femme?) une galerie célèbre dans laquelle Raphaël, Titien et Véronèse étaient représentés par des chefs-d'œuvre authentiques; il en fit une vente, purgea ses murs de tout ce qui peut rappeler la beauté telle que l'ont connue et créée les artistes divins de la Renaissance, et n'eut plus que des paysages! Il cessa de recevoir dans ses salons des statuaires et des poètes, et n'y admit plus que des fils de croisés et des diplomates. Jusque-là, étant un noble de vieille race, il avait mis du dandysme à faire le révolutionnaire, et volontiers il se coiffait du bonnet rouge; mais à partir de ce moment, il abjura toutes ses erreurs, car la comtesse avait senti la nécessité de se rallier aux idées conservatrices, et après avoir vu une jeune Sémiramis, plus éclatante que les astres, faire le métier de modèle, elle avait compris combien les hiérarchies existantes sont utiles, et

comme il est nécessaire que tous les hommes et toutes les choses restent à leur place. Car, ajoutait-elle en elle-même, faut-il que mes contemporains soient bêtes pour ne pas mettre cette fille sur un trône, en la coiffant d'une mitre de rubis et de perles!

Par une fraîche matinée d'avril, la comtesse Suzanne se promenait dans une allée du bois de Boulogne, avec son amie la baronne Natalie de Terris. Les deux dames avaient quitté leurs voitures et marchaient à pied, pour se dégourdir. On parlait beaucoup alors d'un groupe colossal dans lequel le statuaire Robert Cathebras avait représenté, non sans une belle violence qui, en allant vite, pouvait ressembler à la force, Zeus frappant Tiphôeus de la foudre et incendiant toutes ses têtes énormes. Tout à coup, à propos de rien, tombant en extase devant Michel-Ange, sur la force dans l'art et sur les musculatures héroïques, la frêle baronne Natalie se mit à proférer un feuilleton d'art, qui, sur ses jolies lèvres voluptueuses, faisait justement l'effet des jurons de dragons s'échappant du bec cent fois rebaisé du perroquet Vert-Vert. Mais madame de Poligny, en allant droit au but, arrêta ce flot désordonné qui coulait comme l'eau bouillonnante d'une borne fontaine.

— « Et d'abord, dit-elle nettement à son amie, il ne faut pas aimer un artiste!

— *A cause de quoi?* demanda madame de Terris, qui en vraie grande dame, ne dédaignait pas de parler au besoin comme une portière.

— A cause de ça! » dit madame de Poligny en montrant à son amie Mariette qui passait crottée, fagotée comme un cent de clous et ayant sur la tête son chapeau mis comme une casquette. Car Mariette, qui vivait chez elle dans le costume de Galatée et de Salmacis, ne mettait de vêtements que pour sortir; et alors deux minutes lui suffisaient pour mettre des

bas, des souliers d'homme, à cordons, une jupe, un peignoir, un châle de quatre sous et ce bizarre chapeau sur lequel elle s'était mille fois assise.

Aussi madame de Terris, en voyant cette fille aux cheveux de garçon, habillée en chien fou, crut-elle à une simple plaisanterie de Suzanne ; mais celle-ci lui raconta alors sa rencontre avec Mariette dans l'atelier du peintre Estévenon, et comment l'apparition de cette beauté terrible et céleste avait éveillé en elle tant de pensées amères d'abord, puis tant d'utiles réflexions.

— « Et, dit-elle enfin à la mince Natalie, comme il est providentiel que nos maris soient dans l'impossibilité matérielle de rencontrer de pareilles femmes, ou de les deviner sous leurs guenilles ! Car sans cela où en serions-nous ?

— Oh ! dit finement madame de Terris, nos maris ça ne serait encore rien ! Mais non, ajouta-t-elle, je me trompe, car il ne faut pas manquer de charité ; et ne devons-nous pas aussi songer un peu aux femmes qui les aiment ? »

XXXIII

NOTE ROMANTIQUE

A la dernière des Soirées Wagnériennes données récemment dans les galeries de Nadar, j'ai pu revoir et admirer, si séduisante encore sous ses cheveux blancs, cette belle marquise d'Oria, qui fut jadis la cantatrice Rosa Valori. Je voyais ses yeux s'allumer d'une flamme héroïque pendant le *Chant de Siegfried en forgeant son épée*, et s'emplir de mystérieuses rêveries tandis qu'elle écoutait le *Chant de l'Oiseau dans la forêt*. L'âge n'a pu détruire le charme pénétrant de son visage, dont la pensée éclaire les lignes pures, et sa chaude pâleur ivoirine donne une vie intense à ses traits exquis et fiers, d'une finesse aristocratique.

A soixante ans, la marquise, restée gracieuse et svelte, et dont le cou n'a pas de rides, ressemble toujours au portrait étrange où monsieur Ingres la représenta en robe écarlate, pour plaire au poète dont elle fut adorée ; et en la regardant, j'évoquais entre mille souvenirs de jeunesse l'amusante équipée, glorieusement folle, qui fut le prologue de leurs belles amours. C'est une historiette instructive ; car si personne n'ignore que la Femme a toujours le dernier mot, il n'en est que plus intéressant de voir avec quelle variété de ressources son impeccable instinct lui fournit à point nommé l'inspiration juste et lui

souffle sans hésitation le mot qu'il faut dire, au moment précis où il faut le dire.

C'était en 1842, lorsque le Romantisme, pareil à un beau soleil qui se couche, jetait ses dernières lueurs embrasées. Alors agé de vingt ans, le poète Pierre Suzor, dont les vers ont si divinement exprimé les angoisses et les douleurs particulières à la vie moderne, ressemblait exactement au portrait qui est resté de lui. Un large front de penseur, des yeux profonds et clairs, un nez hardiment modelé, des lèvres rouges et charnues, un menton volontaire sur lequel courait une naissante barbe noire, et une longue chevelure frisée à la Paganini, faite de serpents noirs, lui donnaient, avec son teint pâle et chaud, une beauté curieusement attrayante et originale.

Il errait par un matin du mois de mai, tiède et éclaboussé de lumière ; les Parisiens savouraient un de ces temps d'idylle classique faits pour exaspérer un amant de la Nuit et un chantre de la douleur humaine : aussi en se promenant dans le Luxembourg, Pierre Suzor, irrité par la splendeur des gazons, par la joie des oiseaux et par la triomphale sérénité des roses, éprouva-t-il le besoin de faire immédiatement un mauvais coup. Il ne s'agissait de rien moins que d'aller 11, rue Laffitte, chez la fameuse Rosa Valori, et de lui déclarer son amour.

Comme tous les poètes d'alors, Pierre avait obéi à la tradition du seizième siècle, en se choisissant une idole à célébrer ; mais quoique Rosa Valori fût la seule cantatrice qui, après mademoiselle Falcon, possédât l'art de la tragédienne, il ne l'avait jamais vue au théâtre, car il fuyait l'Opéra comme la peste, et professait pour le drame musical une antipathie connue seulement des rimeurs lyriques. Il se bornait à la contempler quand elle passait dans sa voiture, ou lors-

qu'elle sortait à pied, enveloppée dans un châle qu'elle savait rendre noblement simple, comme le gracieux vêtement de la Polymnie.

Non seulement Suzor aimait à la passion sa tête spirituelle, compliquée et pensive, mais il reconnaissait en elle son idéal; car svelte, mince et, tranchons le mot, parfaitement plate, elle était tout à fait cet « ami avec des hanches » qu'il se plaisait à chanter comme le type d'une maîtresse parfaite. Afin de ne pas laisser évaporer ses criminelles intentions, le poète marcha tout d'un trait jusqu'à la rue Laffitte. Par un hasard malheureux, la cantatrice était sortie; mais comme elle attendait quelque parent qui devait arriver d'Italie, elle avait ordonné à sa servante Giulietta d'introduire le visiteur inconnu qui se présenterait, et de lui faire de son mieux les honneurs de la maison. Voilà comment Suzor se trouva installé dans un petit salon de satin blanc et noir, orné d'antiques dentelles d'or, autour duquel courait un divan bas relevé d'agréments rouges. Il avait à la portée de sa main une table d'une excellente hauteur, telle qu'on l'eût désirée pour écrire des vers, et sur laquelle étaient placés des gâteaux d'amandes de pin et une bouteille de vin d'Espagne, que Giulietta lui avait apportés.

— « Ah! ça, ma chère, que fume-t-on ici? » demanda Suzor, qui déjà était à mille lieues de la réalité, et composait une ode sinistre, dans laquelle il peignait une femme poignardée au milieu de ce décor raffiné et funèbre, arrangé à souhait pour le plaisir des yeux.

Giulietta ouvrit les tiroirs d'un cabinet antique, où le poète trouva des tabacs exquis, des papiers à cigarettes et de blonds cigares très secs; mais cette Génoise, belle comme un jeune diable, ne s'en allait toujours pas, comme attendant quelque post-scriptum.

Et en effet, au milieu de sa fièvre créatrice, Suzor, buvant à petites lampées son vin d'Espagne et roulant convulsivement des cigarettes, était tourmenté par la vision de ses blanches dents de faunesse riant dans les lèvres de pourpre ; si bien que, dans sa distraction, il prit dans ses bras Giulietta et couvrit de baisers son cou et sa tête renversée, dont la chevelure dénouée l'inonda d'une toison fauve. Mais tout à coup, ayant trouvé deux rimes vraiment extraordinaires et qui se voyaient accouplées pour la première fois, il repoussa loin de lui la jeune fille, en lui criant d'une voix formidable : « Laisse-moi travailler ! »

Giulietta, sans demander son reste, s'enfuit comme une biche blessée, et Suzor, qui se mit à noircir les feuilles d'un grand papier azuré, savoura, pour la première fois depuis longtemps, le plaisir d'exécuter une œuvre en même temps qu'il la concevait, et de l'écrire dans un milieu qui lui fût exactement approprié ; car, pour encadrer sa femme poignardée, il décrivait, sans changer une torsade ni une passequille, le décor qu'il avait sous les yeux. La chambre, littéralement pleine de fumée, se trouvait dans les justes conditions du lointain poétique ; la plume courait sur le papier avec une fièvre rythmique et ordonnée ; la figure de femme s'arrangeait par enchantement, et les agréments rouges du divan, correspondant au sang versé par la blessure de la victime, faisaient un rappel de couleur d'une harmonie vraiment musicale, lorsque le bruit irritant d'une robe de soie éveilla le poète en sursaut. C'était madame Valori qui rentrait chez elle. — « Qu'est-ce encore que cela? cria Suzor éperdu. Vous savez que je ne veux pas être dérangé quand je fais des vers !

— Mais, monsieur, dit Madame Valori, il me semble que c'est vous qui n'êtes pas chez vous. — Ah ! par-

don, dit Suzor, à qui la mémoire était revenue, et qui s'était levé avec les meilleures façons d'un homme du monde ; voilà, je me rappelle ; il y a très longtemps que je suis amoureux de vous, et je venais vous faire une déclaration d'amour.—Giulietta, dit madame Valori à sa camériste, qui venait d'entrer, emmène ce monsieur qui est fou. » Suzor jeta sur la cantatrice un regard de pitié, doux et amer, mais il ne se mit pas moins à plier ses feuillets avec le soin minutieux que les bons poètes apportent à ce genre d'occupation. Cependant Rosa lisait par-dessus son épaule, et d'une voix courroucée encore, mais déjà adoucie par l'admiration, elle murmura à son oreille : « Mais lisez-moi donc ça ; ça a l'air joli.

— Madame, hurla Suzor furieux, en mettant son poème dans sa poche et en saisissant fièvreusement son chapeau, apprenez que je n'écris rien de joli et que je ne fais que des vers féroces ! » Et il regarda Rosa Valori comme pour la dévorer; mais la voyant si belle d'une beauté compliquée et intellectuelle, il ne voulut pas avoir tout perdu, et saisissant comme nne proie la main longue et pâle de la cantatrice, il y posa d'ardents baisers, exempts de toute affectation. Puis il s'élança dans l'escalier, tandis que Rosa, un peu rêveuse, ouvrait toutes grandes les fenêtres du petit salon, pour y laisser entrer l'air parfumé des jardins voisins.

Deux ans plus tard, Pierre Suzor était devenu célèbre, et dans tout Paris il n'était question que de ses poèmes. Comprenant bien qu'en lisant ces vers tout remplis d'elle, on s'imaginerait naturellement qu'elle avait aimé Suzor, Rosa sentit qu'il y avait là une fausse situation, qu'il fallait faire cesser, et par un soir d'hiver, elle alla droit au monstre, c'est-à-dire à l'hôtel Pimodan, où le poète habitait un appartement meublé avec une richesse farouche et singu-

lière. Le portier avait l'ordre de donner la clef aux personnes qui se présenteraient; Rosa la prit et, résolument monta dans l'antre de Suzor, où un grand feu de topaze et d'azur brûlait dans la cheminée. Elle s'amusa de l'étonnant papier de tenture à ramages rouges et noirs, des dorures flamboyantes, des cuivreries, de la tête sombre et douloureuse peinte par Delacroix, et des tapis de Smyrne faits de carrés rapportés où contrastaient des oiseaux violents et absurdes. Puis elle eut soif et but de l'eau pure dans un verre de Venise; puis elle trouva un Pétrarque en italien superbement relié, et se mit à lire.

Puis elle ôta son manteau de fourrures; mais comme elle était très frileuse, ayant aperçu une robe chinoise, dont le pourpre et le violet étaient d'une splendeur tragiqne, elle la passa par-dessus ses vêtements. Alors elle sentit un bien-être délicieux, oublia tout et continua sa lecture en laissant fuir les heures. Elles avaient fui en effet d'un vol bien rapide et silencieux, car deux heures du matin sonnaient aux églises de l'île Saint-Louis, quand la porte s'ouvrit et livra passage au poète. Alors Rosa Valori, montrant ses blanches dents, leva sur lui ses beaux yeux de flamme, et d'un ton de reproche excessivement tendre : — » Ah! mon cher Pierre, lui dit-elle, savez-vous que vous rentrez joliment tard aujourd'hui! »

XXXIV

UNE ROBE LÉGÈRE

Oh! comme elle fut glorieuse et bien pendue, la crémaillère qu'on pendit hier même chez Rosine Pagenel, dans le joli hôtel de l'avenue de Villiers, si bien aménagé par l'architecte Servas et japonaisé à souhait pour le plaisir des yeux! Les femmes étaient belles, parées avec le plus délicieux manque de simplicité, les hommes polis et très amusants; mais ce qui est plus extraordinaire que tout, c'est que le vin ordinaire était un bourgogne absolument sérieux et que les plats, accommodés par une cuisinière d'évêque, venue de la province, n'avaient rien à démêler avec la fausse cuisine décorative à laquelle nous sommes en butte! Des plats, des assiettes, des compotiers, des soupières de la Chine et du Japon, tous dépareillés et tous charmants, composaient le service; on voyait sur le buffet des pâtés de foies gras en croûte hauts comme des édifices; et le mot « madère » ne fut même pas prononcé!

Les deux sœurs de Rosine Pagenel, Rosette de l'Opéra et Rose de la Comédie-Française, incendiaient tout de leurs yeux magnifiques, et son ami le baron Egloff sut très bien mettre en lumière et faire chatoyer l'esprit de ses merveilleux convives.

Enfin il se concilia tous les suffrages, lorsqu'en passant dans son cabinet, où étaient servis le thé, le café à la française, le café arabe, et la bière dans des cruches de corne montées en or, on vit qu'il avait su réunir des caisses de cigares parfaitement secs et toutes les liqueurs, toutes les eaux-de-vie des pays civilisés et des pays sauvages.

Mais surtout que Rosine était adorable et gracieuse à voir avec ses yeux bleu de mer et sa chevelure rousse! Serrée et caressée par sa robe rouge dont les mille ornements flambaient en pleine lumière, elle avait l'air d'une reine, elle était reine en effet. On recevait ses sourires comme s'ils eussent été de l'argent monnayé, et en se voyant désirée jusqu'à la démence par tous les hommes réunis là, elle subit la transfiguration divine de la femme heureuse.

En décembre dernier, à minuit, le baron Egloff, qui venait de dîner chez un peintre de ses amis, avait renvoyé sa voiture et suivait l'avenue du Bois-de-Boulogne. Il chantait comme un écolier, parce que son insupportable maîtresse, Noémie Brulfer, était absente de Paris pour une huitaine de jours. Il respirait enfin, et pour la première fois depuis bien des années, se sentait libre et vivant. Il marchait avec joie, bien qu'il gelât à pierre fendre; il se sentait aussi gai, dans la nuit obscure et triste, que s'il eût rêvé parmi les tièdes brises de Sorrente. Mais tout à coup il s'arrêta, stupéfié par un spectacle inouï. Près de lui il vit, assise sur un banc, une femme en cheveux, maigre, laide, transie, avec le nez rouge, et par ce froid abominable uniquement vêtue d'une robe de toile!

C'était Rosine Pagenel. Comment elle pouvait être laide, elle que je viens de montrer si belle et triomphante? c'est une question enfantine que le

premier gamin venu résoudrait comme un philosophe. Avec de l'argent, elle est mince ; sans argent, elle était maigre, hideusement maigre ; et la femme maigre est, au propre comme au figuré, un objet sans prix, soit qu'elle trône sur les divans de soie blanche en laissant traîner sa petite mule en étoffe d'or, soit qu'elle crève de faim dans la rue, faute d'avoir pu trouver deux sous.

Rosine Pagenel en était là, ses dents claquaient, elle n'avait pas mangé depuis la veille. Pour une femme maigre qui n'a pas de chance, rien de plus facile que de telles dégringolades, car naturellement ses sœurs ne la connaissaient plus et déclaraient qu'elle avait mal tourné. Le baron Egloff est bon et serviable ; mais à minuit passé on ne se procure ni une robe, ni un manteau, et avec sa mince robe de toile, Rosine eût fait émeute à la Maison-d'Or ou au Café Anglais.

Le baron arrêta une voiture qui passait, y monta avec la pauvre fille et la mena à un hôtel garni du faubourg Saint-Honoré, où il était fort connu. Là, du moins, on put trouver un bon feu, du vin et des viandes froides. Mais comme, pour rien au monde, le baron Egloff n'eût traversé Paris, même en voiture, avec une chemise chiffonnée, le lendemain matin il envoya chercher par un commissionnaire son valet de chambre Aldéric. Ce Scapin, parfaitement correct, apporta bien vite toutes les choses nécessaires, et le baron partit, content de lui, en laissant à peine quelques louis à Rosine ; non qu'il fût avare, mais une loi inéluctable des sociétés civilisées veut qu'on ne donne jamais d'argent aux personnes qui n'en ont pas.

Le baron ne manqua pas de raconter son historiette à Aldéric, et, à son tour, ce valet modèle la raconta à Noémie Brulfer, dès qu'elle fut de retour,

car il était scrupuleusement fidèle à ses habitudes de trahison. Noémie, toujours en quête de moyens nouveaux pour tourmenter sa dupe, fut dans le ravissement, elle vit dans un rapide éclair tous les joyaux, toutes les rivières de pierreries, tous les tas de billets de banque, et aussi tout l'amusement qu'elle tirerait de cette seule anecdote. Mais avant tout, pour ne pas compromettre l'espion, il fallait arracher des aveux au baron Egloff; c'est ce que Noémie fit avec la finesse d'une chatte et avec la complicité du spirituel caricaturiste Picoche. Un soir, après dîner, en train de dévider ses fausses perles, il fit l'éloge de l'infidélité en amour, soutint qu'un homme n'a de prix pour une maîtresse que du moment où toutes les femmes veulent le lui prendre, et le lui prennent quelquefois, car celle à qui il revient toujours connaît alors la plus douce et la plus précieuse des flatteries.

Noémie, stylée, donna très bien la réplique à son ami Picoche; elle eut des mots drôles, et laissa croire qu'elle serait fière d'être trompée, si bien que le baron donna tête baissée dans le panneau. Picoche raconta les infidélités qui, à l'en croire, le faisaient adorer de sa petite danseuse, Maulvault 2e, et imagina, comme lui étant arrivée personnellement, une rencontre assez pareille à celle du bois de Boulogne, pour que le pauvre Egloff fût naturellement amené à dire de point en point son histoire avec Rosine Pagenel. Noémie trouva son baron charmant, et le baisa sur ses cheveux gris; déjà elle méditait les gammes de ses vengeances, et dans sa pensée assemblait déjà les scorpions et les vipères qu'elle comptait faire avaler à sa trop confiante victime.

Son plan fut exécuté avec un plein succès; dans les brouilles, dans les raccommodements, à propos

de tout, à propos de rien, le banc du bois de Boulogne revenait comme un spectre, et avec ces seuls mots Noémie, qui avait retourné sa théorie comme un gant, dévalisait les joailliers, réalisait les plus coûteuses fantaisies, et plongeait ses mains jusqu'aux coudes dans la caisse de son amant, qui d'ailleurs, ayant beaucoup de millions à manger, se laissait tondre jusqu'à la peau, sans trop de résistance. Les choses auraient pu continuer ainsi; mais Noémie, qui était foncièrement méchante, ne se contentait pas de dépouiller sa proie; elle voulait aussi la voir saigner, l'entendre crier, et c'est pourquoi elle passa le but.

Rien ne lui était plus facile que de tourmenter Egloff, car ne voulant pas avoir chez lui de train de maison, il mangeait et vivait chez elle. Noémie arbora l'inexactitude, et si après l'avoir attendue, le baron se plaignait doucement, elle répondait comme eût fait en pareil cas la plus sotte péronnelle : « J'étais sur un banc du bois de Boulogne! » La cuisine devint absurde, invraisemblable, Noémie, pour recevoir les amis du baron, se para des robes les plus hideuses, et pour expliquer ces sévices, elle se bornait à dire : « Ah! dame! je ne vaux pas les filles qu'on ramasse au bois de Boulogne! Je comprends qu'on soit difficile quand on prend ses femmes sur un banc du bois de Boulogne! »

Egloff supportait tout cela avec une patience angélique; aussi son aimable maîtresse résolut-elle de frapper un grand coup. D'ordinaire, avant l'infidélité du baron, son grand moyen, emprunté aux plus célèbres politiques, consistait à menacer de s'en aller, et à s'en aller en effet. Mais comme elle revenait invariablement au bout de huit ou quinze jours de villégiature, ces coups d'État avaient fini par perdre beaucoup de leur importance. Cette fois,

elle voulut corser la mise en scène; elle paya deux termes de l'appartement, vendit les meubles, et, quand le baron arriva pour dîner, il dut rester debout, faute d'un siège pour s'asseoir.

Mais, en revanche, il fut assailli par une bordée d'injures qui eût épouvanté une troupe de harangères. Noémie cria, pleura, hurla, menaça, éclata de rire, abusa de l'ironie et de la fureur, fut à elle seule un chœur comique et un chœur tragique, et Egloff abasourdi par ce tumulte, ne pouvait toujours pas placer un mot.

— « Et, dit-elle en terminant, je m'en vais, je vous quitte, je m'affranchis de vous cette fois pour toujours, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de mettre à ma place la fille du bois de Boulogne!

— Je n'y manquerai pas! » dit le baron, qui décidément avait de Noémie par-dessus la tête. Et de fait, dès que sa féroce maîtresse fut partie en faisant claquer les portes, il s'en alla tout droit à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, pour tenter de retrouver la trace de la pauvre fille.

Par le plus heureux hasard, elle n'avait pas quitté l'hôtel; elle y avait vécu de rien, d'une salade grignotée çà et là, et avec ses quelques louis elle s'était nippée gentiment, comme une Parisienne fée qui sait tout faire avec rien. Elle était gracieuse, elle n'avait plus le nez rouge, et en l'entendant causer, le baron la trouva étonnamment spirituelle. A quelques jours de là, correctement vêtue d'une amazone noire, elle faisait le meilleur effet en galopant à ses côtés sur un fin cheval bai; le luxe fit tout de suite épanouir cette jolie fleur, et par cet heureux changement de Noémie en Rosine, le baron Egloff enchanta ses amis.

Autrefois, dans sa misère, Rosine Pagenel avait joué la comédie sur les théâtres infimes; riche, elle a eu tout

de suite du talent, elle a été engagée aux Nouveautés, on lui a donné des rôles, ses grandes sœurs l'adorent. Elle s'est bien gardée de chasser Aldéric, et lorsqu'il lui apprend une infidélité du baron, elle s'empresse de faire envoyer de sa part un bijou, des fleurs et une jolie somme à sa rivale d'une heure, car, dit-elle avec infiniment de sens : « Il n'aurait qu'à la rencontrer sur un banc du bois de Boulogne ! »

Rosine est adorée d'un charmant peintre de vingt-deux ans, qui pioche dur pour obtenir la gloire, et qui, ne sortant pas de son atelier, ignore l'existence d'Egloff. Entre temps, elle rend le baron parfaitement heureux, et comme on le voit déjà, elle saura organiser des dîners qui lui feront beaucoup d'honneur. Cela prouve que nous ne sommes pas des Turcs, estimant les femmes au poids, et qu'une Parisienne futée, dont la grâce est toute idéale, ne doit pas douter de son étoile, même quand elle a été réduite, par le manque de biftecks, à une expression presque linéaire.

XXXV

LA TITANE

On prétend que la séduisante Anna Lincelle a joué dans les vaudevilles de Scribe au temps où les bêtes chantaient des couplets de facture, et qu'elle est jeune depuis bien longtemps. En tout cas, personne n'est plus jeune qu'elle ; sa chevelure d'un blond chaud et fauve accompagne délicieusement ses yeux de pervenche, et ses traits fins et délicats ont gardé, à travers son étrange vie, un caractère poétique et même chaste ! Sa démarche rythmée, gracieuse, agile, trahit son origine anglaise ; madame Lincelle est grande, mince sans aucune maigreur, et sous les belles robes d'à présent, qui étreignent le corps comme pour le baiser et le célèbrent ensuite par leurs draperies et leurs fanfreluches, elle ressemble à une Cressida ou à une Imogène habillée par les plus savantes couturières

Enfin, elle vit dans un cadre digne d'elle, car elle a su rassembler un mobilier précieux et sévère, dans lequel on ne trouverait pas un bibelot douteux et insignifiant, et, de plus, elle est riche, comme on suit la mode, par convenance et pour ne pas se faire remarquer.

Mais Anna Lincelle est bien plus qu'une actrice, bien plus qu'une femme, plus qu'une déesse ; elle

est, sous sa frêle enveloppe, une titane plus habile et plus audacieuse que Prométhée ravisseur du feu; le sublime époux d'Hésione et de Pandore pétrissait des figures avec de l'argile et de l'eau et les animait ensuite avec la flamme volée; mais Anna dépasse de beaucoup ce miracle, car elle peut, nous l'avons tous vu! prendre un Jocrisse, un indigène des pays bizarres, le premier manant venu, le repétrir de ses petites mains formidables, et faire de lui un gentleman accompli, un cavalier parfait.

Elle a réalisé une transformation plus prodigieuse encore; elle a nettoyé, embelli, débarbouillé dans je ne sais quelle ambroisie ce qu'il y a de pis au monde, un faux poète, quitté par Justine Brazon, ce Jean Rosler qui n'a pour lui que sa fine, longue, légère barbe dorée, et sa chevelure dont le clair fouillis de lumière et d'or fait un nimbe à sa tête, d'ailleurs parfaitement idiote. Ce niais, qui fait colossal faute de pouvoir faire grand, qui joue ses madrigaux sur la trompette d'airain du jugement dernier et qui enfourche un Pégase furieux pour traverser les ruisselets d'eau vive, avait, en outre, le tort de ne jamais peigner ses crins d'Apollon, de craindre l'eau comme un chat échaudé, et d'être habillé comme un ramasseur de bouts de cigares, à une époque où les voleurs de grands chemins sont eux-mêmes corrects!

C'est pourquoi Justine Brazon, qui, en sa qualité de brune noire comme l'enfer, s'était éprise de ce Phœbus en chrysocale, se dégoûta de lui promptement et, après avoir vainement essayé de le décrasser, le mit dédaigneusement à la porte.

Il y a quatre ans de cela; c'était le jour du Bal des Artistes. Furieux d'avoir perdu la belle fille aux lèvres d'écarlate, chez laquelle il se vautrait sur de doux meubles de soie, Rosler, si mou d'ordinaire, en dépit de ses rodomontades, se sentit pour une fois du

cœur au ventre ; il trouva l'énergie d'emprunter deux cents francs à un oncle peu prêteur, et, après s'être légèrement grisé, il endossa son vilain habit noir, et se rendit au Bal, décidé à violenter le destin. Présenté par un ami à Anna Lincelle, adorable dans une robe couleur de rose morte, il fut éloquent à force de rage, inventa des flatteries grosses comme les maisons, absurdes, mais étonnantes, et fut presque amusant; bref, il trouva le moyen de plaire à l'aimable femme, qui pourtant n'a pas l'habitude de prendre les cailloux pour des diamants! Mais un dieu, jaloux sans doute, l'avait aveuglée, et c'est ici que se place la transformation de féerie que j'annonçais tout à l'heure.

On ne sut jamais où, dans quelle caverne, dans quel nid d'aigle, dans quel village bas-normand Anna Lincelle avait emmené Rosler; mais quand on les revit tous les deux au bout de quelques mois, le méchant poète avait été métamorphosé de la tête aux pieds, plus complètement que Riquet à la Houppe.

Expressément costumé en homme du monde, il savait entrer dans un salon, marcher, s'asseoir, causer; il comprenait les ellipses compliquées et ne disait pas ce qu'il ne fallait pas dire; enfin, pour rien au monde il n'eût consenti à réciter un sonnet ou une villanelle, lui qui jadis roucoulait ses œuvres complètes, comme s'il en pleuvait. Il n'avait toujours pas d'esprit, mais il semblait en avoir, et écoutait ses interlocuteurs, ce qui fut certainement le chef-d'œuvre d'Anna Lincelle. On le rencontra à cheval, au Bois, et sa tenue était excellente; il eut un duel et se battit comme un homme qui est d'une bonne force en escrime; enfin il fit jouer au Gymnase une comédie en prose, très parisienne et très gaie, dans laquelle il daignait s'abstenir de déchirer l'azur et de saisir aux poings les comètes échevelées. Assouplie

à cette seconde manière, sa barbe blonde eut un vrai succès; voyant qu'on lui avait changé son Rosler, Justine Brazon voulut le ravoir, et elle y parvint facilement, car madame Lincelle mit de la complaisance à se le laisser voler, et elle eut alors sur le coin de la lèvre un joli sourire ironique.

En effet, la belle fille ne devait pas tarder à s'apercevoir que Jean Rosler, d'ailleurs entièrement dépourvu de cœur, continuait à être bête comme il l'avait toujours été, car on ne fait rien avec rien! Elle le mit à la porte pour la seconde fois, cette seconde fois fut la bonne; et elle eût oublié complètement ses coups d'épée dans l'eau, si une circonstance récente et très particulière ne les eût soudainement rappelés à sa mémoire.

Il y a un an tout juste, un jour que Justine Brazon, étendue sur sa chaise longue, mourait d'ennui en étudiant un rôle comique, sa femme de chambre Violette vint lui demander si elle voulait recevoir monsieur Goutenoire. Fut-elle décidée par l'étrangeté de ce nom peu commun ou éprouva-t-elle le besoin d'une diversion quelconque? Le fait est que sa réponse fut favorable, et elle vit entrer un ouragan, une tempête, un orage, un petit paysan turbulent, robuste, aux traits farouches, coiffé de noir cheveux en brosse, et qui la regardait avec des yeux enflammés dans lesquels il était impossible de ne pas voir l'éclair du génie : tel Joseph Bridau lorsqu'il entra chez Pierre Grassou! Goutenoire tenait à la main une boîte à couleurs, qu'il posa sur le tapis, après quoi il débita son historiette d'une belle voix de cuivre qui faisait trembler les vitres. Venu à Paris sans un sou, il avait été présenté par un compatriote au directeur d'un petit journal illustré, qui, à dix francs la pièce, voulait bien lui prendre des portraits d'actrices autant qu'il en pourrait faire; mais Goutenoire

devait se charger lui-même de se faire agréer par ses modèles!

Ce sauvage enfant parlait éloquemment, ardemment, sans rien de servile; on comprenait qu'il était sûr de son avenir, et il y avait en lui cette énergie, cette vigueur du mâle qui de tout temps dompta les femmes. Justine Brazon le trouvait si beau, qu'elle avait envie de se jeter à son cou; mais elle regarda ses souliers de pâtre, ses bas bleus, sa chemise de coton jaune, et elle fit une petite moue attristée. Goutenoire attachait sur elle son bel œil de flamme et tout en parlant faisait sa palette.

— « Mais enfin, dit Justine, puisqu'il s'agit d'un dessin, à quoi bon ces couleurs?

— Ah! dit l'enfant, je vais faire une peinture d'abord, parce que ça ira plus vite! »

En vingt minutes, Goutenoire brossa une étude, un chef-d'œuvre, dont l'actrice fut émerveillée; c'était bien elle, la joie, l'éblouissement, l'ardeur de la vie, la chaude pâleur, le regard amoureux, la noire chevelure débordée, la lèvre rouge comme une fleur de sang! Justine Brazon était comme un beau chien de race qui tient un os à sa portée et ne sait pas s'il doit le manger ou non; mais un éclair diabolique lui traversa l'esprit, lorsque Violette annonça le grand financier Mérona, qui est, comme on sait, un des plus fidèles amis d'Anna Lincelle. Elle lui montra l'étude, lui présenta l'artiste et le pria très instamment de vouloir bien procurer au pauvre Goutenoire le moyen de portraiturer cette fameuse comédienne.

Justine Brazon avait pensé avec raison qu'Anna serait moins bégueule qu'elle, et ressemblerait au seigneur Lion, qui avant de dévorer un mouton bien en chair, ne s'inquiète pas de savoir s'il a été accommodé et peigné selon la formule.

Les choses se passèrent comme elle l'avait prévu; il n'était pas besoin d'être grand clerc pour prédire l'évènement nécessaire et fatal. Cependant il dépassa encore tout ce que la belle fille avait pu imaginer. Elle ne fut pas étonnée quand les tableaux de Goutenoire jetèrent des éblouissements dans la rue Laffitte, révolutionnèrent le Cercle des Mirlitons et l'Exposition des Aquarellistes; tout cela était indiqué. Mais ce qu'il y eut de touchant et d'imprévu, c'est que, par une réciprocité inouïe, il fit à Anna Lincelle le don surnaturel et divin d'une nouvelle jeunesse, inattendue pour tout le monde et pour elle-même, en lui trouvant avec son imagination de peintre des coiffures, des ajustements et des arrangements de robes que nulle impératrice ne pourrait se procurer. Le soir où on reprenait *L'Aventurière* à la Comédie-Française, Justine Brazon les vit dans le foyer tous les deux, éclatants de gloire, de génie et de jeunesse! En retrouvant Goutenoire si noblement élégant, si parfaitement beau, elle fit un geste en avant comme pour le prendre, se saisir de lui, mais alors elle sentit qu'on touchait son bras, et une voix pure, douce, mélodieuse, qu'elle seule entendit, la voix d'Anna Lincelle murmura à son oreille : — « Non! Quand ils sont comme celui-là, je les garde pour moi! »

J'ai dit que cette grande faiseuse d'hommes est une titane; un vautour ronge son foie, plus cruel que celui de Prométhée: c'est le souvenir qu'elle a d'être célèbre depuis quarante années; mais si on se mettait à sortir les actes de naissance, la ville de l'orgueil, de la pensée, de l'amour, de la création incessante et furieuse, Paris s'écroulerait, comme les murs de Jéricho lorsque Josué fit hurler dans l'air le cri horrifique et vertigineux des trompettes!

XXXVI

PALINODIE

Forcée de passer une soirée à Tours, où ses représentations ne devaient commencer que le lendemain, et enfermée à l'Hôtel de la Galère, par une pluie battante, la grande tragédienne Mahla Héfer s'ennuyait si fort, qu'elle se coucha à huit heures du soir, une de ces idées qui vous viennent dans les provinces où on ne connaît personne. Mais le bonheur voulut qu'elle sonnât une femme de chambre sans savoir au juste ce qu'elle voulait lui demander, et cette jolie Tourangelle apprit à Mahla que le célèbre Fouquerolle venait d'arriver à l'auberge. La servante savait son nom, qui est le seul nom littérairement connu en France et dans l'univers, et elle avait lu dans des feuilletons coupés, gras et cousus ensemble, quelques-uns des romans d'aventures imaginés par l'inépuisable conteur. En apprenant la bonne nouvelle, la tragédienne battit des mains, rit follement et envoya à son voisin un petit mot impérieux qui le réclamait tout de suite. Entièrement vouée à Corneille et à Racine, dont elle accommodait les œuvres à sa manière, avec un ragoût piquant et nouveau, Mahla n'avait encore joué qu'un auteur moderne, et cet auteur était précisément Fouquerolle, à qui la terrible juive avait fait avaler

une quantité prodigieuse de couleuvres ; de plus, elle lui avait toujours manifesté une indifférence presque haineuse, que d'ailleurs l'écrivain lui rendait avec usure.

Mais, bien décidée à ne pas passer sa soirée toute seule, elle conçut immédiatement le projet machiavélique d'abuser le grand dramaturge, de lui faire prendre des vessies pour des lanternes, de lui montrer le soleil aux chandelles, et de tromper ce marchand de mots et de style avec les mots et avec le style, prétention qui n'était pas tout à fait absurde, tant Mahla devait sembler belle dans ce lit d'auberge ! Sa tête pâle et brune, ses grands yeux profonds, son nez à la fois droit et busqué, ses lèvres rouges, son menton d'un dessin si ferme et si pur, son cou de reine d'Orient mal caché par les dentelles, ses bras nus habitués à porter le manteau d'Hermione, sa noire chevelure qui ruisselait sur le lit comme un flot débordé, formaient un si magnifique spectacle, que Fouquerolle, en entrant, ne put retenir un cri d'admiration.

— « Ah ! grâce au ciel, vous voilà ! dit la tragédienne, qui sut tout de suite trouver une intonation caressante d'une douceur irréprochable. Vous prendrez bien une tasse de thé avec moi ?

— Mille tasses de thé ! dit Fouquerolle, dont la bonne humeur de Titan ne se dément jamais et dont la chevelure d'or frisé semblait pleine d'étincelles. »

Mahla avait déjà donné ses ordres, de sorte qu'au premier coup de sonnette la petite servante apporta, avec la crème et la théière fumante, des pâtisseries aux amandes comme on les fabrique dans une ville de chanoines.

Le service fut installé près du lit, sur un vieux guéridon Louis XVI à galerie, et Mahla emplit les

tasses, enchantée déjà de la tournure que prenait cette dînette d'écoliers.

— « Mais, dit Fouquerolle, vous voilà couchée et il est à peine huit heures et demie. Vous êtes souffrante? — Oui, fit nerveusement la tragédienne, souffrante, malade, ennuyée, irritée contre moi-même, et le croiriez-vous, mon ami, à cause de vous?

— A cause de moi! répéta le bon grand homme, qui voulait bien donner la réplique, mais qui n'eût pas été fâché de savoir où sa belle ennemie voulait en venir.

— Oui, dit-elle; à peine avais-je quitté Paris que je songeais à vous longuement, involontairement, obstinément; je vous voyais tel que je vous vois ici, bon et souriant comme la force calme, et en moi-même je me faisais mille reproches. Je me rappelais qu'au théâtre, je vous ai occasionné des ennuis sans nombre, je pensais que je vous ai montré de l'antipathie, presque de la haine, et pourtant si vous pouviez savoir... Mais non, la confession que j'ai à vous faire serait trop laide!

Vous l'avouerai-je? la première fois que je vous ai vu, à la lecture de votre comédie, en entendant votre voix si ferme et si virile, en admirant votre regard où brille la certitude, en vous voyant si gai et plein de joie comme le génie, en songeant que j'avais devant moi l'enchanteur, le charmeur d'âmes qui suspend à ses lèvres l'attention de tous et qui donne à tous l'oubli délicieux, je sentais tout mon cœur voler vers vous, et je ne voulais pas, je me forçais à vous haïr parce que j'étais jalouse!

— Et de qui? demanda ingénument Fouquerolle.

— De votre gloire, dit Mahla avec un de ces beaux effets de voix sombrée qui réussissaient si bien à la Camille des *Horaces* et à la Pauline de *Polyeucte*.

Oui, reprit-elle, jeune fille encore, je sentais ma renommée s'enfler, grandir, monter en impatients murmures, éclater comme le cri des clairons d'airain; j'étais partout choyée, fêtée, adorée, je marchais dans les fleurs; mais une autre renommée étouffait pourtant la mienne, mille fois plus tyrannique, plus impatiente encore, et c'était la vôtre! Follement orgueilleuse, j'aurais voulu apporter à l'homme que j'aime et pouvoir mettre sous ses pieds une célébrité qui n'eût pas d'égale au monde, et jugez du tourment que j'éprouvais, l'obstacle qui se dressait devant moi me venait de lui-même, par un jeu ironique du sort!

— Quoi?... dit Fouquerolle.

— Eh bien, oui! murmura mélodieusement Mahla, c'était vous... Je vous aimais, je vous aime! »

Fouquerolle est très bon enfant; il ne croyait pas du tout à cet amour qui jaillissait, comme un diable d'une boîte à surprise; mais, comme il a pour principe de ne jamais contrarier personne, il vit bien ce qu'il avait à faire. Il posa de bons baisers brûlants sur la bouche écarlate qui avait si bien parlé et menti, et il prit à pleines mains les bras, les épaules, la chevelure désordonnée et sauvage, enfin toute la tragédienne.

Une seule chose le contrariait, c'est qu'il avait des bottines trop étroites.

Il fallait les ôter pourtant, et, roidi à faire éclater les veines de son front, Fouquerolle y employait sa main d'Hercule. Mais à ce moment-là entra à grand bruit, dans la cour de l'Hôtel de la Galère, une voiture dont le cocher faisait retentir son fouet avec une furie triomphale et d'une manière certainement très particulière, car Mahla reconnut, à n'en pas douter, cette sonnerie turbulente. Elle sauta à bas du lit, en laissant voir ses cuisses à Fouquerolle,

comme si la pudeur n'avait jamais été inventée; d'un bond, elle regarda à la vitre, puis s'habilla de pied en cap, et d'un coup de poing retapa son lit, le tout en moins de deux minutes, double tour de force de ménagère et d'actrice exécuté avec une prestesse qui serait invraisemblable, si quelque chose pouvait l'être. Puis, désolée, ahurie, suppliante, impérieuse, elle se tourna vers l'écrivain :

— « Oh ! mon ami, lui dit-elle, allez-vous-en ; laissez-moi, c'est le prince !

— Quel prince? demanda Fouquerolle.

— Vite, vite, reprit Mahla; il y va de mon avenir; c'est une question de vie ou de mort ! Je vous expliquerai. C'est lui, le prince serbe Yorghy Piorghy, un héros, celui qui, cette année même a vaincu, les Turcs à la redoute de Schumatoraz ! Il veut me faire princesse... Je vous dirai tout... Il me tuerait !

— Pourtant, si vous m'aimez sérieusement,.. » commença le bon dramaturge; mais il ne continua pas cette mauvaise plaisanterie, en voyant que la juive terrifiée était devenue pâle comme un linge. D'un effort plus grand qu'il ne l'eût fallu pour déplacer une roche obstruant l'entrée d'une caverne, il remit ses cruelles, ses trop étroites, ses abominables bottines, et disparut. De sorte que, lorsque le prince Yorghy entra chez Mahla Héfer, il la trouva, comme il sied, correctement assise devant le guéridon (car elle avait fourré pêle-mêle tout le petit goûter dans une armoire,) et relisant pensivement la dernière lettre du héros serbe, avec quelques larmes, pareilles à celles dont le bon Redouté agrémentait jadis ses roses à cent feuilles, peintes à l'aquarelle.

Fouquerolle s'était tranquillement mis à écrire un feuilleton de roman dans sa chambre; mais, au bout de dix minutes à peine, il entendit les clic-clacs effrénés du cocher serbe, un grand bruit de voiture qui

s'en allait, et un nouveau message de son amie apporté par la petite servante vint l'arracher à ses occupations utiles. Comme par enchantement, il se retrouva assis près du lit de Mahla, devant une nouvelle tasse de thé bien bouillant, et le regardant au plus profond des yeux, Mahla lui dit avec son bel accent tragique :

— « Ah ! pardonne-moi, Henri, j'ai été méchante, j'ai tenté une épreuve bête, j'ai voulu voir si tu serais jaloux, c'est absurde ; mais, nous autres misérables, nous ne sommes jamais bien sûres d'être aimées ! Tu sais, ce prince, ce Yorghy, je ne le connais pas, il ne m'est rien ; il n'avait qu'un mot à me dire, et pas pour moi, pour une amie de la Comédie : tu riras bien quand tu sauras qui c'est ! Mais oublions tout cela, fit-elle en prenant dans ses petites mains la tête du géant qu'elle couvrit de furieux baisers. Ah ! quelle belle vie nous aurons ! Unis comme deux rois farouches, toi le génie, et moi la voix qui dompte et caresse, à nous deux nous enchaînerons, nous vaincrons, nous soumettrons à notre fantaisie, nous mettrons sous nos pieds tout ce monde parisien, l'or, l'ambition, le pouvoir, l'envie, la folie, l'esprit, la haine ; nous foulerons tout cela comme un riche tapis, et nous nous enivrerons délicieusement de domination et d'amour !

— Oui, ma chère, je ne vous dis pas, répondit Fouquerolle, toujours avec son aimable et franc sourire ; mais vous connaissez les amoureux et les fausses sorties ; il y a gros à parier que le cocher et le prince serbe vont revenir dans cinq minutes ; et, je le sens bien, cette fois-là, il me serait absolument impossible de remettre mes bottes ! »

XXXVII

LE FOND DU VERRE

On a assez dit aux vieillards, et sur tous les tons, que l'amour chez eux est ridicule; mais quel poète ému d'une tendre pitié dira comme il peut être aussi horrible et charmant? Le vieillard qui, pareil à Ruy Gomez de Silva, n'a pas de rides au cœur, et qui, ne pouvant consentir à devenir franchement un aïeul, sent toujours en lui les furies, les transports et les faiblesses de la passion, se montre alors paré d'une séduction bizarre et de je ne sais quelle grâce douloureusement enfantine.

Tout le monde se rappelle ce ministre du dernier empire, le comte Enguerrand de Feule qui, dans son court passage au pouvoir, fit admirer en vain de si hautes idées politiques; peut-être eût-il été un grand homme tout à fait, s'il n'avait dépensé la moitié de son temps à collectionner les maîtresses blondes, depuis le rouge vénitien jusqu'aux froides clartés de l'or pâle.

A ses grandes soirées où, après le concert, il se plaisait à complimenter les comédiennes et les cantatrices, ces femmes de théâtre voyaient avec admiration qu'il était peint et fardé autant qu'elles, mais plus naïvement; car sur son visage il se peignait des veines à l'aquarelle, en couleur bleu ten-

dre, pour imiter la peau transparente d'une jeune vierge, et, pour rappeler le petit enfant, il se mettait du rose dans les sourcils, comme font les acteurs lorsqu'ils doivent jouer Thomas Diafoirus. Il y a dans ce désir effréné de la jeunesse envolée à jamais quelque chose qui ressemble à la démence d'une Ophélia, pensivement couronnée de fleurs mouillées et d'herbes folles.

Je me souviens aussi de l'effet prodigieux que fit à la Comédie-Française le vieil Aumaréchal, ce journaliste septuagénaire, arrivant un soir de première représentation avec le visage griffé, déchiré et sanglant, comme s'il avait lutté avec toute une famille de chats irrités. Recuit et calciné par l'âge, hideux à voir avec ses yeux éteints à demi et restés méchants encore, avec ses cheveux blancs sans dignité, sa rude moustache en brosse, et son large menton où se lisait la violence obstinée des appétits matériels, le fondateur du *Carillon* excitait le dégoût qu'inspire un vieux farceur occupé à entasser des calembredaines, à trouver des coq-à-l'âne de pitre et à travestir la belle langue française sous des oripeaux absurdes, à l'âge où il devrait se désintéresser des niaiseries et songer aux choses éternelles.

Cependant, lorsqu'il dut expliquer sa mésaventure, il eut un si beau mouvement épique de révolte et d'orgueil, que personne ne songea à rire de lui, car, son jeune confrère Patzi lui ayant dit en souriant : « Qui diable vous a mis dans cet état-là? » Aumaréchal répondit : « C'est ma maîtresse! » avec une fierté si magnifiquement fanfaronne, que les assistants ne purent s'empêcher d'éprouver pour lui un certain respect. Sa maîtresse! la maîtresse de cette ruine, de ce haillon déteint, de ce tas de décombres! Oui, Roméo caduc, abattu, courbé, et cependant ne désarmant pas, s'obstinant, souffletant le fait avec

la brutalité d'un enfant, retrouva je ne sais quel rayon d'héroïsme lorsque de ses lèvres décolorées s'échappèrent ces mots audacieux : « Ma maîtresse ! »

Ah ! quelle volupté, quel rêve, quelle misère, quel défi au destin, quelle épouvantable joie, c'est pour l'être humain que d'aimer encore lorsque la vérité, lorsque la justice, lorsque la nécessité implacable ne veut plus qu'il aime, et lorsque les ongles de la Vieillesse ont creusé sur son visage les profondes rides ! Ah ! comme il sait aimer alors, et comme il vaincrait l'impossible, si, pour prendre les âmes, des trésors d'immolation et de sacrifice valaient l'éclair de feu qui passe sur une lèvre rose ! Zoé Zurlo ne savait plus elle-même son âge, lorsqu'elle s'éprit follement du beau comédien Raoul Sanguin, qui était dans tout l'éclat de sa jeunesse et de ses triomphes. Cette très vieille actrice, que sa verve et son étincelant esprit gardaient en apparence désirable, en dépit de ses charmes désolés et ruinés, n'existait plus que par l'effort d'une volonté immuable ; elle n'était que peinture, cosmétiques, tromperie, artifices, mais son regard et son sourire brillaient encore du feu que rien ne peut éteindre, avivés et ressuscités par le génie de l'amour.

Au théâtre, après avoir été la plus vive des soubrettes et plus femme que toutes les femmes, elle en était réduite maintenant à ses travestis inimitables ; elle jouait ses Clermont, ses Guiche, ses Lauzun, ses Beaumarchais enfant, miraculeuse toujours, mais passée homme à l'ancienneté ; car, si à la ville elle pouvait encore porter le costume de femme, c'était en s'enveloppant dans le nuage des plus vaporeuses mousselines. Cependant, cette maigreur, ce rêve, cette subtile pensée qui désormais n'avait plus de corps, parvint à conquérir, à en-

chaîner et à garder! l'amant que se disputaient les plus séduisantes Parisiennes; mais elle avait l'amour au corps, ce qui est bien pis que d'y avoir le diable.

Et puis elle avait encore sa servante Lurette, qui n'était ni sa femme de chambre, ni son amie, ni sa mère, mais qui était tout cela ensemble, et de plus sa seconde âme! Forte comme un portefaix, terrible comme un lion, agile comme un clown, Lurette, qui avait tous les génies, savait confectionner des plats d'archevêque et même des coulis; elle pouvait parler à tout le monde, mener à bonne fin les négociations les plus difficiles, exercer, au besoin tous les métiers, et enfin elle était une habilleuse incomparable, composant des costumes avec le goût d'un grand artiste, et ayant le secret de repétrir un visage et de lui rendre le charme délicieux de la jeunesse. Avec cela, lettrée, musicienne, n'ignorant rien, elle dédaignait complètement la vie pour elle-même et portait insoucieusement sa farouche laideur, son teint fauve et sa tignasse emmêlée.

Avec de tels dons, pourquoi s'était-elle faite la servante de Zoé Zurlo, au lieu d'être reine, chasseresse guerrière, impératrice d'Occident, ou simplement de soumettre le monde à ses caprices en créant des millions, ce qui lui eût été plus facile qu'à un enfant de ramasser les cailloux du chemin? Ah! c'est que, possédée du besoin de se donner et de se dévouer, elle aimait de toutes les tendresses ce petit être frêle, fragile, transparent, que, malade, elle emportait dans ses bras, comme une petite fille sa poupée, la célèbre, la mince, l'amoureuse Zoé Zurlo!

Des sommes immenses qu'elle avait gagnées par ses longs travaux, Zurlo, quoique très prodigue, avait gardé cinq ou six cent mille francs. Dès qu'elle

fut en possession de Raoul Sanguin, elle résolut de les dépenser pour lui jusqu'au dernier sou, quitte à gratter plus tard la terre avec ses ongles, mais elle se moquait bien de plus tard! Notez ce point que Raoul était un fort honnête garçon, trop fier pour accepter quoi que ce fût; mais il était jeune et ne connaissait pas la vie, aussi deux savantes fées comme Zurlo et Lurette devaient elles lui faire voir des chandelles en plein midi! Quoique déjà célèbre, il ne gagnait encore qu'une dizaine de mille francs par an et en dépensait bien trente mille, comme doit le faire un jeune premier qui veut être convenablement chaussé et ganté. Ses créanciers le tourmentaient parfois et lui mettaient l'épée dans les reins; mais, par un changement à vue inexplicable en apparence, ils devinrent tout à coup charmants, offrirent de nouveaux crédits, et se mirent à dédaigner l'argent comme des sages : on devine que Lurette avait passé par là.

De plus, Raoul trouvait à chaque pas des occasions fabuleuses; il avait loué un pavillon à jardin pour le prix d'une mansarde, il achetait pour rien les bibelots et les objets d'art, et il marchait dans la vie comme s'il avait eu les poches pleines de talismans. Un seul détail dira jusqu'où Zurlo poussait son hypocrite malice. Comme Raoul devait jouer dans une pièce nouvelle le rôle d'un prince royal, elle voulut lui offrir la plaque étoilée qu'il devait porter sur son manteau, car, dit-elle, il pouvait bien accepter par amitié ces morceaux de strass qu'on achète pour des sous et qui lui porteraient bonheur. Or, elle fit fabriquer la plaque en vrais diamants, et elle ne sourcillait pas quand Raoul Sanguin jetait le manteau dans un coin de sa loge, comme une chose sans valeur!

Sanguin jouait au Vaudeville en même temps que

Zurlo jouait aux Variétés, et, après le spectacle, les deux amants se retrouvaient rue de Boulogne, dans le petit hôtel de la comédienne. Ils soupaient, comme tous les acteurs, et Raoul ne pouvait refuser à son amie le plaisir de lui donner ce petit repas où on devait manger les reliefs du dîner, un rien, la première chose venue. Ce rien, c'étaient des petites truites de source, que Lurette faisait venir à grands frais de Remiremont, des foies gras commandés exprès à Strasbourg, des pâtés de grives venus de Corse; en hiver, une corbeille de cerises ou un joli plat de fraises; en été, des confitures de raisins, de roses, d'épines-vinettes, faites dans quelque couvent d'Asie, et quelque flacon de vin sans prix, et Raoul Sanguin avalait tout cela de confiance, en jeune homme ignorant qui n'a jamais tenu la queue d'aucune poêle. Mais Zurlo lui servait mieux encore que ces dînettes ruineuses, car chaque matin, à son réveil, elle lui offrait en sa propre personne une femme nouvelle, étonnante, variée, amusante, aimante, spirituelle, et vraiment jeune, vraiment toute jeune! On va savoir comment, et c'est là, à dire vrai, l'intérêt poignant et le point capital de cette historiette.

Le soir après la comédie, Lurette, à qui nuls secrets n'étaient inconnus, pouvait arranger à sa maîtresse un visage suffisant pour le souper et pour la nuit; mais toutes les deux savaient trop que le matin, que le cruel matin montrerait Zurlo vieille, laide, ravagée, n'ayant plus figure humaine, impossible pour un amant et bonne à le faire reculer d'horreur.

Et voici ce qu'elles avaient imaginé : dites si vous connaissez quelque chose de plus affreux et de plus touchant? Couchée en moyenne à deux heures, Zurlo se relevait à quatre, marchant pieds nus pour

ne pas faire de bruit, et elle allait rejoindre dans une grande chambre de toilette, magnifiquement outillée, sa fidèle Lurette, qui en quatre heures de travail, à force de bains, de lotions, d'onguents, de philtres, de crèmes, de cosmétiques, de parfums, de pâtes, de peintures, changeait la vieille femme désolée en une jeune et ravissante maîtresse.

Sans bruit, avec des mouvements de chatte, elle allait se recoucher à côté de Raoul, qui, régulièrement, s'éveillait vers huit heures ; quelques minutes après, Zurlo, gaie, fraîche, sentant bon, vêtue d'un linge d'une finesse idéale, feignait de se réveiller à son tour, d'un réveil d'oiseau, et, après avoir baisé les beaux yeux du comédien, lançait de sa jolie voix pénétrante quelque folle vocalise, chiffonnée, rieuse, échevelée, mais avec quel art! Avide de plaisir, rouge de désir, elle semblait aussi reposée que si elle avait dormi sa nuit pleine ; et elle avait ainsi trouvé le moyen de se composer un bonheur ineffable, par un miracle de poésie et en dépit de la stupide vérité.

La chute devait venir, puisque le destin est plus fort que nous, mais c'est là que Zurlo se montra sublime. En se levant comme de coutume au milieu des nuits d'hiver, Lurette attrapa un refroidissement, fut atteinte par la phtisie galopante, et malgré les soins désespérés de sa maîtresse, mourut en quelques jours. Alors Zurlo sentit que tout s'écroulait. Dans un pareil effondrement, l'argent ni la volonté ne pouvaient plus rien, Où trouver une femme qui aurait eu le dévouement de Lurette? D'ailleurs le dévouement ne suffisait pas, et il eût fallu aussi sa profonde science, inconnue après elle à toutes les créatures. Se montrer à Raoul Sanguin vieille, effrayante, spectrale, enfin telle qu'elle était, Zurlo n'y songea pas une minute. Elle aima

cent mille fois mieux le perdre, être exécrée de lui, le quitter en hurlant de douleur et en mordant avec frénésie les étoffes et les marbres, mais lui laisser le souvenir adorable et à jamais regretté d'une femme !

« Mon pauvre ami, lui écrivit-elle, il faut que je sois bien folle, puisque je ne t'aime plus ; mais que veux-tu ? on ne peut rien faire à ces choses-là. Plains ton amie, prise de délire, emportée par un caprice fou vers un beau garçon qui ne te vaut pas et qui sans doute te vengera trop cruellement d'elle. Permets-lui de t'envoyer un dernier, un long, long baiser, dans lequel elle voudrait mettre tout ce qui lui reste d'âme. » — Et la pauvre Zurlo fut forcée de recopier trois fois cette lettre, pour que Raoul Sanguin n'y vît pas la trace de ses grosses larmes.

Elle fut complète. Elle ne lut pas les lettres de Raoul Sanguin et les lui renvoya sans les avoir ouvertes. Et elle avala sans en laisser une goutte, la lie du dernier calice, car elle connaissait assez la vie pour savoir qu'un mensonge, si nous voulons qu'on le croie, doit être tressé étroitement avec une évidente vérité. Elle prit donc en effet un amant, le colonel baron Christen, fils du célèbre général, et affecta pour lui la passion la plus désordonnée, tandis qu'elle le subissait avec horreur et qu'elle l'eût volontiers étranglé et déchiré avec ses ongles. Il fallait qu'elle lui plût et elle n'avait plus sa chère Lurette ; mais une habilleuse de théâtre suffisait à lui composer une beauté assez réussie pour faire illusion au baron, car ce brave militaire n'est pas un coloriste aussi fort que Fortuny.

Et cependant, la pauvre misérable, dès qu'elle avait pu conquérir une heure de solitude, elle gémissait et sanglotait comme une Niobé furieuse ; mais certes elle avait eu raison d'être, au prix de sa vie,

l'amante envolée et pleurée, au lieu de se faire prendre en dégoût et de se laisser abandonner et jeter comme une vieille loque. Et n'est-ce rien d'avoir volé, même un instant, la jeunesse, l'éclat des roses, et d'avoir serré et arrêté d'une main crispée les impatientes ailes de l'Amour?

XXXVIII

MARIAGE FORCÉ

« Déjà deux heures ! » dit, au moment même où la pendule sonnait, l'incurable vaudevilliste Servolle, qui, dans le monde comme à l'Académie, ne sort jamais de sa vague somnolence, excepté pour dire la chose qu'il ne faut pas dire. Mais personne n'entendit cette interruption absurde, car, après avoir tenu sous le charme de sa parole le plus raffiné des salons parisiens, adossé à la cheminée et le visage baigné par la lumière des lampes, Théodore Chandler, le grand, l'impeccable Théo résumait, en une phrase ouverte sur l'idéal, la brillante improvisation dans laquelle il avait jugé le monde et la vie. Beau, prodigieusement calme, semblable à Zeus Olympien, avec sa claire prunelle, sa longue chevelure, sa lèvre de pourpre et sa barbe ambroisienne, il disait de sa douce voix musicale, rythmée et tendrement caressante :

— « Rien n'est rien, rien ne fait rien ; rien ne vaut la peine de rien, et il n'y a rien.

— Ah ! dit gracieusement la maîtresse de la maison, madame de Marcélis, vous me permettrez bien de croire à votre amitié pour moi ! Et, même cela mis à part, n'y a-t-il pas quelques vérités incontestables ?

— Madame, répondit Chandler, je crois que Vic-

tor Hugo rime très bien. Toutefois, s'il n'était pas le plus grand poète qu'il y ait jamais eu, peut-être, sur les quatre cent mille vers qu'il a faits, parviendrais-je à trouver deux ou trois rimes douteuses. Si vous le voulez, je vous accorde aussi que la Vénus de Milo est plus jolie qne M. Viennet. Et encore, je n'en jurerais pas, car chez chaque peuple et à chaque époque, la beauté varie, et consiste dans la conformité de la figure des choses avec un idéal particulier.

— Mais, monsieur, fit Servolle, qui dès ce moment là se proposait de ne jamais donner sa voix au poète des *Reines d'Orient*, vous n'avez cependant pas la prétention de nier des règles de conduite généralement acceptées, et dont l'évidence nous crève les yeux.

— Lesquelles? demanda Chandler.

— Mais, par exemple, reprit Servolle, qu'il ne faut pas écrire de lettres anonymes.

— Hem! murmura le profondément Parisien et toujours jeune Diomède Fontenille, vous allez vite, monsieur Servolle!

— Et, continua l'académicien avec le geste connu de Berryer, qu'on ne doit pas trahir son bienfaiteur. »

A ce moment-là, cherchant une proie à dévorer, il avisa dans un coin du salon le vieux comédien Yvore, qui, devenu professeur au Conservatoire et chevalier de la Légion d'honneur, était accueilli avec faveur dans le salon de madame de Marcélis, à cause de ses merveilleux talents et de sa vie irréprochablement pure. Ce fut comme le prenant à partie que le vaudevilliste Servolle ajouta, en ébauchant une pose théâtrale dont monsieur Homais eût envié la noblesse emphatique : — « Dites-moi, je vous prie, si le comédien Baron ne fut pas le dernier des hommes, le jour où, foulant aux pieds les bienfaits de son père

adoptif,il devint effrontément le séducteur de mademoiselle Molière? »

Il y eut un moment de silence. L'académicien, croyant avoir terrassé quelqu'un, ressemblait à Hercule déposant sa massue teinte du sang des monstres. Aussi fut-il profondément étonné lorsqu'il entendit, avec une indignation mal contenue, que le comédien lui répondait, ou du moins parlait après lui. Car Yvore s'était tourné vers les dames, comme si Olivier Basselin n'avait pas existé et comme s'il n'y avait jamais eu en France ni vaudevilles ni vaudevillistes.

— « Lorsque, dit-il, après la représentation de *Psyché*, un délire plus fort que toute raison terrestre le jeta dans les bras d'Armande Béjart, Baron n'était ni le premier ni le dernier des hommes ; il n'était pas un homme du tout; il était tout simplement le plus bel enfant dont jamais une lèvre de femme eût baisé la chevelure, et il avait, au juste, seize ans et quatre mois ! Déjà, quelques années auparavant, dans *Mélicerte*, mademoiselle Molière a joué Eroxène à côté de Baron jouant Myrtil, et si charmant que les dames l'adoraient, comme les bergères de la pastorale. Elle l'a haï, maltraité, lui a donné un soufflet et l'a forcé de quitter la maison de Molière. Mais aujourd'hui, les voilà de nouveau réunis, elle femme accomplie, dans tout l'éclat de sa troublante beauté, lui adolescent à peine; et sur le théâtre des Tuileries, sous les feux des lustres, ils récitent pour la plus belle cour du monde, devant les ducs, les princes, les princesses ruisselantes de pierreries, une comédie que Molière a conçue et où le vieux Corneille a mis toute la flamme de son âme héroïque.

Ils jouent le plus grand poème qu'ait inventé la Grèce maternelle, l'histoire de l'Ame domptée par le Désir et domptant le Désir. Ils sont Psyché aux trem-

blantes ailes de papillon et le cruel Eros à la chevelure d'or. Dévorés, baisés, divinisés par les regards qui les enveloppent; unis, rapprochés, embrassés, mêlant leurs jeunes corps, leur sueur et leur haleine, emportés par ces vers ailés et fulgurants de Corneille dans la folie, dans l'ivresse du succès, de l'amour idéal, de la poésie, ployant sous l'invincible main de la Muse qui impérieusement unit leurs lèvres, ne sont-ils pas alors mariés par quelque chose de supérieur à toutes les fictions humaines?

Quoi donc! il serait possible que dans son propre domaine, sous les orangers en fleur de Cypre, ce Désir ne fût pas le maître de cette Ame! Vous voudriez que ces deux êtres faits l'un pour l'autre, semblables l'un à l'autre, étreints par le même rêve, ne fussent pas deux amants! Ils le sont, quand même ils ne le voudraient pas, par la force du feu qui brille dans toutes les prunelles, qui brûle toutes les poitrines, par l'émotion de tous les spectateurs, qui leur crie: « Aimez-vous! »

Mais Psyché est mariée. Qui? elle! l'Ame légère, subtile, qui d'une aile impatiente s'envole parmi les astres dans la lumière, elle est mariée à ce grand poète, à ce vieillard grognon accablé de mille soins, qui, lorsqu'il a des chagrins d'amour, va se blottir dans la cuisine et se plaindre à la cuisinière!

Eh bien! non; elle l'était hier, elle l'était ce matin, et elle ne l'est plus à cette heure d'enchantement et d'oubli où, l'arrachant aux plats ennuis de sa vie, le vieillard, celui qui se barbouille de la moustache de Sganarelle, a pris soin de la conduire dans le radieux Olympe et de la jeter frémissante entre les bras d'un dieu!

Ce dieu lui-même, Molière l'a recueilli, choyé, aidé de sa bourse, il l'a appelé: «Mon enfant!» comme il aurait pu dire: *ma* beauté, *mon* astre, *ma* splen-

deur, et emprisonner dans un pronom possessif les qualités surnaturelles et divines. L'Ame, l'Amour, ils étaient cela; ils jouaient dans la flamme et avec la flamme qui les a dévorés; qui donc aurait pu traverser ce feu ardent en lui disant : Ne me brûle pas! Ah! je voudrais que la plus honnête femme du monde reçût tout à coup la beauté ingénue et étrange d'Armande; que vêtue en Psyché sur un théâtre, devant Louis XIV et sa cour, serrée dans les bras d'un enfant plus charmant qu'une femme et admiré de toutes les femmes, et lui demandant s'il est jaloux, elle l'entendît répondre, d'une voix plus douce qu'une caresse :

Je le suis, ma Psiché, de toute la Nature.
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent,
Vos cheveux souffrent trop les caresses du Vent...

Et après ces heures d'éblouissement, de joie, d'ivresse éperdue, elle lui refuserait, quoi? ce corps qu'il a tant serré sur sa poitrine haletante? ces lèvres que son souffle brûlait déjà! ces mains qu'il a si longtemps tenues dans les siennes? Ne serait-ce pas chasser le petit enfant du jardin, une fois que les arbres à fruits sont dévastés et les roses toutes cueillies? Et notez que le mari, que l'homme de génie, que Molière, stupidement travesti en Zéphyre, a lui-même saisi Psyché dans ses bras pour l'emporter dans le palais de lapis, où le Désir va le recevoir sur son cœur meurtri! Après, il est vrai, il leur dit : Ce n'est plus de jeu, la comédie est finie, voilà qu'on éteint les chandelles; l'amour, la furie, le désir de tous ces seigneurs et de ces belles dames, la poésie, le vers caressant, le délire de cette heure brûlante vous a fiancés et mariés; mais c'était pour rire; n'y songez plus, et allons-nous-en chacun chez

nous! N'est-ce pas comme si, après avoir jeté la torche enflammée dans la maison, on lui conseillait de ne pas brûler, ou comme si on voulait ouvrir délicatement la gueule du loup, pour en arracher la proie sanglante?

— Ma foi! dit gracieusement la sœur de madame de Marcélis, la jolie madame Etienney, à qui sa réputation de vertu incontestée permet de dire tout ce qu'elle veut; vous me feriez croire qu'Armande Béjart et le jeune Baron furent à peu près excusables.

— Madame, dit Yvore, croyez qu'ils le furent tout à fait. Rodrigue a le droit absolu d'aimer Chimène; nul n'est bien venu à leur dire qu'ils sont Rodrigue et Chimène fictivement et par jeu; car qui sait si la vie du théâtre est moins véritable que ce que nous appelons la vie réelle, dont les passions et les actions ne sont peut-être que les ombres d'un rêve? La Poésie, qui crée les âmes, peut aussi les joindre et les tresser à son gré: quand nous sommes emportés sur les blanches ailes du Songe, dépend-il de nous de nous éveiller si nous le voulons, et de nous arracher aux bras des esprits qui nous bercent délicieusement dans le fluide éther?

— Et surtout, dit Théodore Chandler, avec sa douce voix tranquille, ce qui absout tout à fait Baron et mademoiselle Molière, c'est que leur histoire, tout allégorique, est un pur mensonge, comme tout ce qu'il y a dans le pamphlet de *La fameuse Comédienne*. M. Yvore ne se trompe pas en disant que leur amour *eût été* légitime; seulement ils ne s'aimèrent pas, et Baron garda, sans compensation aucune, sa gifle de Mélicerte. Les ignobles accusations que l'auteur anonyme du même libelle invente contre Molière jugent suffisamment celles qu'il a portées contre Armande.

— Cependant, objecta Servolle, cette anecdote a été répétée par tous les bons auteurs.

— En effet, répondit Diomède Fontenille ; aussi a-t-elle cent raisons pour être fausse. Quant aux lettres anonymes, dont vous parliez tout à l'heure, voici ce qui vient d'arriver au Horse-Club. Un homme illustre, d'un grand nom, honoré de tous, intrépide sous ses cheveux blancs, le duc de Gaules, qui dans la dernière guerre a fait des prodiges d'héroïsme, est surpris, vu, ce qui s'appelle vu, trichant au jeu. Vous savez que ce genre de vol peut être une manie et un commencement de folie! Avec l'assentiment du président, un membre du Club fait écrire au duc une lettre non signée, dans laquelle, en l'avertissant que sa faute est connue, on l'invite respectueusement à donner sa démission. A votre avis, que pouvait-il faire de mieux?

Fallait-il qu'il allât lui dire cela en face, et qu'il obligeât un vieillard vénéré à rougir devant lui? Mais, chose encore plus grave! Ayez à dire à une dame, dans son intérêt, une chose affreusement pénible à entendre ; oseriez-vous la lui dire en face, sans vous tuer après sous ses yeux? Supposez, par exemple, que son haleine soit, non pas moins pure qu'à l'ordinaire, ce qu'on ne saurait admettre, mais comme un peu tiédie et lassée par quelque fatigue; ne serait-il pas monstrueux de l'en avertir autrement que par une lettre anonyme?

— Que voulez-vous que je vous dise? grommela Servolle. Vous avez tout changé, vous autres romantiques.

— Monsieur, lui dit Chandler, l'admirable mouvement romantique est fini depuis une trentaine d'années. Il s'agissait alors de dégager à tout prix les ailes de la Poésie, embourbées dans le marais tragique. Mais aujourd'hui, nous serrons la nature

de plus près, comme Balzac nous a appris à le faire.

— Balzac! murmura le vieux vaudevilliste en prenant congé de madame de Marcélis. Dans son *Eugénie Grandet*, il avait trouvé de jolies choses, et je ne doute pas que l'Académie n'eût fini un jour ou l'autre par lui ouvrir ses portes, s'il eût dédaigné la peinture des mœurs frivoles, et s'il se fût borné à écrire pour les honnêtes gens. »

XXXIX

LE VESTIAIRE

Lorsque le peintre Emmanuel Chaynes eut vu entrer dans son atelier, encore tout poudreux du voyage en chemin de fer, l'ami de sa petite enfance, son frère de lait Maurice Chantlose arrivant du fond du Jura, et que ce voyageur lui annonça qu'il venait à Paris pour y exercer la profession de poète, il fut en proie à une stupéfaction bien naturelle. Mais voyant comme Maurice était beau, quelle flamme il avait dans les yeux, quels appétits sur les lèvres, quelle noire broussaille de cheveux à user avant de devenir chauve, Emmanuel n'eut plus envie de rire ni de pleurer, et il pensa qu'il fallait laisser aller les choses comme elles voudraient aller.

— « As-tu un habit noir ? » demanda-t-il à son ami, qui se trouvait alors placé sous la verrière de l'atelier, et dont le front, s'éclairant tout à coup, montra les plans superbes qui sont le signe visible du génie, comme s'il eût été modelé par quelque Michel-Ange.

— « Oui, dit Chantlose, une espèce d'habit noir.

— Eh bien ! reprit Emmanuel Chaynes, il y a un bal ce soir chez Loïc Austour. Je t'y mènerai, et tu connaîtra Paris en une fois ! Tu verras les esprits, les princes, les demi-dieux, les femmes pour qui on

va à la gloire ou aux galères : mais le difficile, c'est d'être l'aigle de la farce ! »

Assez audacieux pour paraître un révolté même après Alma Tadéma, le célèbre maître Austour, déchirant du talon les toiles d'araignée de la fausse tradition et de l'école, avait eu l'idée violente et subversive de peindre les Grecs et les Romains tels qu'ils devaient être, et de les mêler à cette chose excessive et turbulente : la vie ! pensant, non sans raison peut-être, qu'ils avaient dû, en leur temps, être des modernes. Volontiers, il leur mettait des manteaux phéniciens à ramages, des habits brodés de sujets de chasse et il coiffait ses femmes grecques avec de grands chapeaux de paille posés, comme ceux des Niçoises, sur le sommet de la tête. Quant aux sujets qu'il choisissait, ils étaient d'une réalité à faire se hérisser la coupole de l'Institut, comme une chevelure.

C'étaient des militaires grecs, revêtus de cuivres brillants, faisant la cour à des bonnes ; une discussion philosophique entre des socialistes dans un thermopole d'Alexandrie ; une baisse sur les huiles à la bourse d'Athènes, où les commerçants à gros ventre se drapaient dans des tapis en guise de manteaux ; le portier de Delphes, seul après les cérémonies finies, balayant le temple avec un balai de feuilles de laurier. D'autres fois il peignait un navire phénicien débarquant, avec son amiral ayant le visage peint en rouge, la barbe poudrée de poudre violette, chaussé de bottes à bout recourbé montant au-dessus du genou et portant pour parure de grandes boucles d'oreilles et un collier de perles bleues.

— « J'en demeure stupide ! » Ainsi s'exclamaient, comme un héros de Racine, les académiciens assommés, lorsque dans les tableaux grecs d'Austour ils voyaient se pavaner les jeunes gens à l'œil oblique,

avec des fleurs de grenadier dans la bouche, des cigales d'or dans leurs cheveux poudrés d'or, et de longues cannes en bambou apportées de l'Ecbatane de l'Inde. Ainsi le maître avait évoqué l'antiquité réelle, comme une morte que le prince de la féerie éveille avec un baiser d'amour ; mais ce qui l'aida beaucoup dans ce miracle inouï, c'est qu'il avait l'antiquité chez lui, dans la personne de sa femme Pauline. Comment le Destin permet-il qu'une déesse grecque, aux traits réguliers et purs, avivés par je ne sais quelle étrangeté sauvage, à la pâleur marmoréenne, aux yeux d'un bleu sombre comme ceux d'Athènè et à la claire chevelure de cuivre rouge, existe en plein Paris, au dix-neuvième siècle, si ce n'est parce qu'il a résolu de transfigurer un grand artiste, en lui donnant ce qu'on ne trouve jamais ici-bas : un modèle !

C'est bien ainsi que le grand Austour prit la chose ; il vit dans sa femme Pauline un modèle, et rien de plus. A toute heure du jour et à propos de rien, il la mettait nue comme un plat d'argent, et brossant ses toiles avec une extase indicible, il s'enivrait de la beauté de l'Athénienne, de son torse, de ses bras, de ses cuisses, de son dos, de sa chevelure dénouée et de son sein charmant. Il regardait tout cela en artiste, Pauline le regardait aussi du coin de l'œil ; aussi on pense qu'à ce jeu, sa pudeur fut bien vite brûlée et vaporisée aux quatre vents du ciel.

Elle ne posait pas toujours nue. Quelquefois, vêtue avec le plus voluptueux raffinement, elle devenait une Romaine du temps de Néron. Alors, ses cheveux étaient frisés à petites frisures en couronne sur le sommet de la tête. Sa robe de dessous, en byssus éthiopien blanc et rayé, celle de dessus en laine de Thessalie, sa palla en drap blanc de Gergovie, sa chaussure en peau de rat blanc de la Scythie rouge, son collier d'or pâle ciselé au

marteau, trouvé dans un tombeau des Amazones de Chersonèse et les amulettes de Syrie qu'elle portait aux oreilles et dans les cheveux, faisaient d'elle la plus jolie dame qui ait jamais fêté dans sa maison les histrions et les mimes.

Pauline Austour n'y manqua pas, car par quelle aberration d'idées une telle femme surnaturelle se fût-elle empêtrée de fidélité pour un artiste qui ne pensait qu'à ses créations, et qui, en dehors de cela, se souciait d'elle comme un marteau se soucie d'une rose ?

D'ailleurs, Austour avait recommencé effrontément le roi Candaule, et avait montré sa Nyssia divinement nue à un Gygès de ses amis. Une fois qu'on a le petit doigt dans cet engrenage, tout y passe. Au Gygès succéda tout ce qui brille à Paris par le génie, par l'esprit, par l'élégance, et bientôt Pauline Austour aurait pu marier sa liste à celle de don Juan. Mais ces mille amours lui avaient laissé sa grâce hautaine et comme virginale, car l'or pur ne saurait être sali, et rien ne pouvait ternir la beauté inviolée de cette déesse. On ne riait pas de Loïc Austour ; au contraire, c'était lui qui riait, et c'était bien lui qui possédait réellement sa femme, puisqu'à chaque moment il embrassait, renouvelait et créait cette beauté, qu'il faisait revivre en mille exemplaires immortels. Mais Pauline, qui ne faisait pas de tableaux, tâchait de vivre dans la vie, et elle y marchait les narines dilatées, la bouche entr'ouverte, avide de sensations nouvelles et brisant toujours dans ses belles mains quelque tendre fleur écarlate.

Emmanuel Chaynes ne manqua pas de mener son ami au bal d'Austour. Mille feux embrasaient les étoffes et les ors ; les femmes jeunes, splendides, en blanc, en jaune maïs, en rose tendre, avec leurs écharpes de fleurs, passaient dans un éblouissement

de diamants et de lumière, et les hommes, que Chantlose dévorait des yeux, avaient des têtes qui ne ressemblaient pas à celles du bétail humain.

— « Chère madame, dit Chaynes en présentant Maurice à Pauline Austour, mon ami Chantlose, un poète. — Un vrai? » demanda Pauline tout bas. Mais sans attendre la réponse du peintre, elle regarda le nouveau venu dans les yeux, et se répondant à elle-même : — « Oui, » dit-elle. Puis elle quitta les deux jeunes gens.

Il y eut un intermède. Vieuxtemps joua du violon et Sarah Bernhardt récita des vers de Jean Richepin. (*O maîtresse, ta bouche exécrable et charmante*... LES CARESSES, page 130.) Un peu honteux de son triste habit noir et humilié de n'être rien dans cet endroit où tout le monde était quelque chose, Maurice s'était réfugié au fond du salon, et, presque caché par les rideaux de damas d'une fenêtre, il songeait. En regardant ces femmes et tous ces héros, ces lutteurs, ces vainqueurs, il voyait en esprit la Vie, avec laquelle il allait combattre corps à corps, et qu'eux tous avaient déjà domptée.

Il se voyait luttant à son tour, travaillant, entassant les efforts, hué, sifflé, applaudi, égorgé par l'indifférence, critiqué, bafoué, insulté, coupé en petits morceaux par les libraires, enterré dans un lieu-commun par les journaux qui veulent aller vite, pauvre, besogneux, couvert d'or, abêti par les comédiens, et toujours regardant renaître sous sa plume, autrement terrible que le rocher de Sisyphe et le tonneau des Danaïdes, le vierge, l'affreux, l'héroïque, l'implacable, l'inépuisable, le cruel papier blanc, où il faut mettre des pensées, des images, des êtres qui respirent, et où il faut, sans trêve et sans relâche, grouper harmonieusement le chœur extasié des mots sonores.

Il pensait vite, vite, avec une rapidité folle, comme

un homme qui se noie. En quelques minutes, sous l'obsession farouche de la Muse, devant ce public magnifique, il créait, inventait, imaginait des poèmes, des drames, et les exécutait avec leurs épisodes, le sein haletant, le front brisé par tous ces personnages qui en sortaient armés, voulant s'arrêter et ne pouvant pas, et, malgré lui, ayant horreur de cette délicieuse torture, il mettait au monde des acteurs, des combattants, des foules, entraînés par la fumée et par le vertige de l'Histoire, et mille femmes, des Juliettes, des Desdémones, de mourantes Ophélies couronnées de fleurs.

Tout à coup, à l'autre bout du salon, il vit Pauline Austour, les yeux fixés sur lui. En même temps, par une intuition magnétique, il sentit, à n'en pouvoir douter, que sa pensée devenait visible sur son visage, et qu'elle la lisait couramment, comme on lit dans un livre. Il le sentait, mais il n'y voulait pas croire ; il se disait : « C'est impossible ! » Et, mentalement, il ajoutait : « Si cela était, pourtant ? Si elle me faisait crédit de tout? Si cet être parfait et surhumain, qui doit tout savoir, me voyait tel que je serai après la défaite, après la victoire, et comme pourrait le faire un dieu, supprimait tout ce qu'il y aura de dégoût, de misère et d'angoisse entre la divine coupe et mes lèvres? »

Pauline avait disparu. Chantlose pensait toujours et disait : « Si elle me prenait par la main... »

A ce moment-là, il sentit qu'on lui prenait la main, en effet. Il fut entraîné dans un corridor sombre, et de là dans un boudoir à divans de soie, à peine éclairé par un petit lustre d'argent émaillé où brûlait une veilleuse cachée dans un cristal rose. Comme les vestiaires regorgeaient de vêtements, il y avait, jetés au hasard sur les divans, des manteaux, des sorties de bal, des fichus, des écharpes de cygne. Ce fut là

que Maurice tomba, sentit les deux bras délicieux autour de son cou, et sur ses lèvres la bouche adorable! Une fois, depuis que le monde existe, un mortel avait réalisé son rêve.

En quittant le bal, Maurice, brisé, terrassé par le céleste coup de massue, n'eut rien de plus pressé que de tout raconter à Emmanuel Chaynes, car il était trop jeune pour garder dans son cœur, sans qu'il éclatât, de tels trésors de joie. — « Ah! lui dit-il, quand, comment la reverrai-je? Comment attendrai-je ces heures, ces minutes, sans mourir!

— Mon enfant, lui dit Chaynes, si tu veux devenir un Parisien, il ne faut pas commencer par être un imbécile. Si tu tentais de la revoir, elle te fermerait sa porte; si tu essayais de lui parler dans la rue, elle te ferait arrêter par les sergents de ville, et, dans ton intérêt, c'est ce qu'elle pourrait faire de mieux. A Paris, comprends-le, tout se paye. Cette femme sublime s'est donnée à toi; à présent, il te faut la gagner. Cache-toi, disparais, va nicher sous les tuiles, dors sur une galette, nourris-toi de rien du tout, apprends les dictionnaires par cœur comme Théophile Gautier, pioche ton Chateaubriand comme Flaubert, observe l'homme en toi-même, apprends-toi à avoir de l'esprit, noircis du papier, écris des bêtises, des niaiseries, des choses inutiles, puis des œuvres pour commencer et ensuite des chefs-d'œuvre, ou sinon, crève! Si Pauline Austour se donne une seconde fois à Maurice Chantlose grand poète, tu auras beaucoup de chance; mais si elle t'encourageait à croupir dans la misère, elle serait à ne pas toucher avec des pincettes. Te vois-tu, auteur honoraire, poète chimérique, ne pouvant pas payer un fiacre à la bien-aimée, et cherchant de l'argent tous les matins, comme un directeur de spectacle qui va faire faillite! »

Maurice exhala un soupir qui eût enflé les voiles d'un navire ; mais comme il n'était pas bête, il comprit très bien ce que lui disait son ami. Il disparut, comme des gouttes d'alcool qu'on jette sur une plaque chauffée. Les dictionnaires! il les a tous appris par cœur : il a bu de l'eau pure qu'il allait chercher lui-même, aux fontaines, et il s'est nourri de croûtes de pain sec, avec frénésie! Les deux mille francs qu'il avait apportés de son village et les abominables besognes qu'il trouva suffirent à le faire vivre quatre années, au bout desquelles la misère et lui se connaissaient sur toutes les coutures. Mais, à ce moment-là, ses *Poèmes féeriques* avaient fait comme une révolution, et sa comédie : *Le Fin mot*, reçue au Théâtre-Français et mise en répétition immédiatement, lui avait permis de puiser dans la caisse de Roger assez d'or pour se vêtir comme de Marsay lui-même.

Le froid aigu, la faim, les refus, les dédains, les antichambres, les souliers percés, aucune torture n'avait étonné Chantlose ; mais après l'immense succès de sa pièce, il ne fut pas étonné non plus lorsqu'en arrivant au fiacre qui l'attendait, il vit Justine aux yeux d'or, la femme de chambre de Pauline Austour, qui lui ouvrit la portière et monta avec lui. Il ne fut pas étonné en entrant dans sa mansarde habillée à neuf d'étoffes amusantes et fastueuses, d'admirer, sous l'éclat des bougies, un souper de fruits, de fleurs et de chatteries comme savent en improviser les Parisiennes, et, comme l'autre fois, de sentir autour de son cou les deux bras charmants, et si frais ! Et d'une voix joyeuse et tendre, Pauline lui disait en baisant ses cheveux :

— « Mon pauvre ange, tu dois avoir bien faim. Mangeons vite ! »

XL

LE VIN SAMIEN

Hier, en passant dans la rue Zacharie, si triste et sombre, située en face de Notre-Dame, j'ai vu, dans une cage, à la porte d'un bouge hideux, un perroquet déplumé, sinistre, accablé de vieillesse, si âgé que son regard est devenu presque humain. Il semblait que, las d'un long malentendu, il allait enfin rompre le charme qui empêche les hommes de parler avec les bêtes ; car ses yeux mystérieux fouillaient les passants jusqu'au fond de l'âme, et, de sa voix mourante, éraillée, brisée, mais stridente encore, il leur jetait, comme une prophétie et comme une menace funèbre, ces deux mots implacables :

— *Vous reviendrez!...*

En l'entendant proférer ce cri épouvantable, je ne doutai pas qu'il fût le même oiseau dont le doux Aimery de Los m'a parlé tant de fois, et qui avait jeté dans son âme une douleur si atroce, lorsqu'il lui avait entendu crier, il y a bien longtemps, les deux mots fatidiques : — *Vous reviendrez!*

Vous reviendrez! n'est-ce pas la voix même du remords et le dégoût de l'action commise qui éveillé dans sa conscience parle ainsi au libertin, lui annonçant qu'il ne pourra pas se délivrer de la souillure, qu'il chérira l'ignominie et qu'il retournera à

son vil festin? En vain ses lèvres veulent se révolter et son cœur se soulève; plus sincère et moins hypocrite que sa fausse rébellion, l'appétit de la morne ivresse qui l'a conquis et qui le tient, lui crie avec une certitude qui ne souffre nulle contradiction :

— *Vous reviendrez!*

Quoi qu'on ait dit, et quoi qu'il en ait pensé lui-même lorsqu'il s'en allait pour deux ou trois mois en villégiature chez le docteur Blanche, Aimery de Los n'a jamais été fou. Il ne l'était pas lorsqu'il écrivait ses *Sonnets mystiques,* si faciles à comprendre pour quiconque n'a pas perdu le sens poétique, et il ne l'était même pas lorsqu'il se pendit à un réverbère dans la triste rue souterraine, fatigué d'être garrotté dans les liens de la chair, et délivrant enfin son âme frémissante, dont il sentait s'agiter en lui les impatientes ailes de papillon, avides de l'espace infini et de la lumière. Il n'a jamais été fou, il n'était pas fou; mais dans ses longs voyages, il avait appris les idiomes de l'Orient, les langues sacrées; il avait conversé avec les sages de tous les pays, il avait été initié aux mystères, il connaissait tous les Dieux; son esprit était assez affiné et subtilisé pour percevoir quelquefois ce qui échappe aux sens matériels, et pour s'affranchir un instant, par un ardent coup d'aile, de ces fictions grossières qui se nomment : le temps et l'espace.

Par un soir embrasé du mois de juin, Aimery de Los marchait dans la rue Saint-Honoré, en riant comme un bossu. Dans sa joie d'avoir obtenu un à-compte à la *Revue mondaine,* il s'amusait à choquer l'une contre l'autre les deux pièces d'or qu'à force de douceur il avait arrachées à ce recueil chimérique, et par moments aussi, dans son ravissement, il fredonnait une chanson grecque, tendre et caressante, qu'il avait jadis entendue au bord de l'Eurotas.

Oui, sous les énormes platanes et sous les hauts lauriers-roses, en face du pont vénitien d'une seule arche et des rochers à pics, rouges et dorés, tandis que l'eau claire et limpide coulait sur un lit de sable fin, laissant voir parfois, dans son flot transparent, comme de vagues blancheurs de cygné.

Celle qui la chantait était une belle fille, portant sur sa tête une cruche pleine d'eau. Elle était vêtue d'une tunique blanche ornée au bas de broderies aux couleurs éclatantes; le corsage était court et échancré sur sa poitrine, que la chemise recouvrait; elle avait la taille serrée par une ceinture avec deux grandes agrafes d'argent. Et dans sa main elle tenait une branche de saule, aux feuilles pâles, qu'elle laissait négligemment traîner dans le sable.

Mais comme Aimery s'était arrêté pour faire encore une fois sonner ses pièces d'or, il ne fut pas médiocrement surpris d'entendre une femme, qui marchait à côté de lui, chanter la fin du couplet interrompu, car il est fort rare qu'on parle grec dans la rue Saint-Honoré. Il regarda sa compagne de route improvisée; c'était une femme presque vieille déjà, qui avait dû être belle, mais dont les yeux, comme noyés, les narines immobiles et la bouche provocante exprimaient le vice indélébile! D'ailleurs, sa robe fripée, usée, déchirée, et ses cheveux en broussaille étaient d'une personne qui s'abandonne et renonce à lutter contre la misère.

— « Monsieur de Los ne me reconnaît pas? dit-elle. Lusca! Lusca de chez monsieur Lamberti, à Athènes, dans la rue d'Eole! »

A ces mots, Aimery se rappela tout. En effet, lors de son voyage en Grèce, un ami l'avait conduit chez monsieur Lamberti, négociant italien établi à Athènes, chez qui on faisait bonne chère et dont la femme, extrêmement jolie, s'était appris avec une rare intui-

tion l'élégance parisienne. Madame Gemmata ne passait pas pour farouche et ne l'était pas ; quant à monsieur Lamberti, c'était un enragé coureur de bonnes fortunes qui, toujours occupé d'un nombre incalculables de dames et de fillettes, ne se souciait aucunement des aventures de sa femme.

Il était alors de notoriété publique que la brune Lusca s'employait aux amours de la dame comme à celles du mari et qu'elle recevait de toutes mains, chassant d'ailleurs aux amourettes pour son propre compte. Elle n'était déjà plus toute jeune ; mais ses yeux et son impudent sourire promettaient tant de choses, que plus d'un curieux les prenait au mot, et pas un ne s'était plaint de les avoir crus sur parole. Comment Lusca s'était-elle brouillée avec un ménage où elle était si utile, et comment se trouvait-elle à Paris vieille et misérable? C'est ce qu'elle ne dit pas, car, occupée de soins plus importants, elle regardait les deux louis qui brillaient dans la main d'Aimery, et cherchait le moyen de les faire passer dans sa propre poche.

Le moyen n'était pas difficile à trouver. Lusca se rappela à point nommé que ce poète, d'ailleurs plein de génie, était assez enfant et assez spirituel pour croire tout ce qu'on lui pouvait dire, et elle lui conta d'abondance une histoire de princesse grecque belle comme le jour qui, soupçonnée à tort par son mari, s'était enfuie avec sa cassette de diamants, aidée par elle, Lusca, et elle expliqua aussi comme quoi elles avaient été toutes les deux enlevées par des pirates. Les péripéties à la suite desquelles elles avaient pu gagner Paris, à travers des aventures inouïes, mais en ayant eu le bonheur de rester toujours sages, n'auraient été déplacées ni dans un conte de Boccace ni au dénoûment d'une comédie de Molière.

De tout temps, les bons poètes se sont contentés

de ces inventions, et Aimery de Los n'était pas pour s'inscrire en faux contre ce qui les a charmés. Bref, la princesse grecque était chez Lusca ; elle serait enchantée de causer avec un aimable poète qui pourrait lui parler la langue de son pays ; mais peut-être ne serait-il pas maladroit de lui offrir un petit goûter de bonbons, de menues pâtisseries et de confitures. Telle était la transition, grâce à laquelle Aimery donna ses deux louis sans la moindre difficulté. Seulement, il demanda le nom de la princesse, et, sans avoir cherché trop longtemps, sa compagne lui répondit :

— « Cymodoce. »

Tout en causant, on était arrivé dans l'affreuse rue des Moineaux, à la porte d'une maison branlante, sans portier, dont l'escalier était noir comme la gueule d'un four. Pour gravir les marches déjetées, Lusca avait pris la main d'Aimery, elle la serrait nerveusement, de toutes ses forces, et le poète comprenait que cela voulait dire : « La princesse est là ; soyez tranquille. » Enfin, la Génoise ouvrit une porte, frotta une allumette contre le mur, et Aimery vit alors un taudis aux meubles éclopés, mal éclairé par un bout de bougie dont la stéarine, qui avait coulé irrégulièrement, affectait des formes de monstre. Après avoir fait asseoir le poète sur une causeuse couverte en damas de laine rouge et qui vomissait le crin et l'étoupe aussi par ses trous béants, elle redescendit pour aller aux provisions. Au bout d'un moment, elle rentrait et plaçait devant Aimery, sur une table boiteuse, un verre à demi opaque et une bouteille sur laquelle ces mots prétentieux : *Vin Samien*, surmontaient une adresse d'épicier. En même temps, elle eut l'heureuse idée de décrocher du mur une guitare qui n'avait pas perdu toutes ses cordes et de la mettre dans les mains du poète.

Seulement, elle semblait assez embarrassée pour fournir la princesse, craignant peut-être de s'être trop avancée et de ne pas pouvoir la décider à recevoir la visite d'un inconnu.

Ce en quoi elle avait tort, car, ainsi qu'Aimery de Los me l'a raconté, ce qu'il devait voir dépassa de beaucoup son attente. Sans doute, se faisant légère pour ne pas le troubler tandis qu'il s'était remis à chanter des chansons grecques, Lusca avait tout disposé à souhait et avait disparu ensuite sans faire aucun bruit. En effet, lorsqu'il posa la guitare à côté de lui sur un tabouret de nacre, les vieux meubles avaient été cachés sous des étoffes orientales; des bougies transparentes brûlaient dans les flambeaux d'argent, et les gâteaux d'amandes, les fruits vermeils entourés de feuilles, les crèmes glacées étaient élégamment servis dans des soucoupes d'or, sur une nappe blanche comme la neige, posée sur un épais tapis de Smyrne.

Enfin Cymodoce entra, vêtue de sa robe couleur de rose, si belle, si divinement belle avec sa chevelure en longues tresses et ses deux yeux verts attirants et profonds comme la mer! Chose étrange! Aimery ne lui fit pas l'effet d'un étranger; sans nul embarras, ils causèrent ensemble à plein cœur; il semblait qu'ils s'étaient toujours connus. Tout de suite, en la voyant, le poète l'avait aimée, et elle aussi lui parlait affectueusement, comme à un ami. Ils revoyaient ensemble les bords du Céphise et de l'Ilissus, et ce délicieux Ladon au bord duquel la terre est couverte de jeunes fougères, tandis que l'herbe est semée de boutons d'or et de mauves sauvages. Aimery, avec ces belles images qu'il trouvait aisément, louait la beauté de Cymodoce, et cette belle princesse souriait; parfois il se taisait, et Cymodoce récitait à Aimery ses propres vers, qu'elle savait tous

par cœur et dont elle gardait le rythme comme un poète, et en même temps sa longue main blanche jouait avec les roses rouges et roses dont la nappe était jonchée.

Pendant une heure, Aimery s'enivra de la chère voix; mais Cymodoce lui avait dit tristement qu'elle ne pouvait rester longtemps avec lui, et bien qu'il ne l'eût pas comprise, la raison qu'elle lui avait donnée lui sembla irréfutable. Quand vint le moment fixé par elle, elle parut souffrir cruellement, et même alors, par une illusion singulière, il sembla à Aimery que sa figure s'effaçait, confuse et tremblante dans la lumière de la chambre. Quant à lui, il avait le cœur brisé, mais, obéissant à une loi cruelle, il n'eut pas l'idée de retenir la princesse, et lorsqu'elle s'enfuit, légère comme une ombre, après lui avoir tendu sa main fraîche, il resta abattu, cachant sa tête dans ses mains.

Combien de temps? Longtemps sans doute, car, lorsqu'il regarda autour de lui, Lusca avait eu le temps d'enlever le couvert. Il n'y avait plus que les vieux meubles, le verre épais, le vin samien de l'épicier, et la bougie qui coulait dans son chandelier de fer et formait de blanches cascades figées.

Aimery éprouva à l'instant le besoin de quitter ce lieu détestable et charmant. Il emportait avec lui le plus adorable souvenir, et cependant sans cesse, avec le revers de sa main, il frottait et essuyait son cou, d'un geste machinal, comme s'il avait vaguement conscience d'avoir reçu là un baiser qui lui faisait horreur. En même temps, dans sa bouche comme brûlée, il sentit le goût pâteux du vin Samien. Il se sauva précipitamment, sans s'apercevoir que Lusca l'accompagnait, et lui serrait la main, comme elle avait fait déjà en montant l'escalier. Mais au moment où il traversait l'étroite et noire antichambre,

une voix absurde, ironiquement féroce, le glaça d'épouvante. C'était le perroquet, le vieux perroquet déplumé, qui éperdument lui criait avec une sombre joie :

— *Vous reviendrez!*

Hélas! le doux poète Aimery de Los est mort depuis longtemps, mais non le vieux, l'invincible perroquet, et je l'ai entendu crier son refrain abominable, hier encore, à la porte du bouge, dans la rue Zacharie!

XLI

AMANTS BIZARRES

Le peintre Louis Chasseval, beau comme toujours, en cravate bleue, en par-dessus blanc, portant haut sa tête cuivrée qu'entoure une noire chevelure, et le vieux et illustre sculpteur Bazille, dont les passants regardaient la longue barbe de neige, s'étaient assis, en sortant de l'Exposition, sur un des bancs qui bordent le jardin fleuri du café des Ambassadeurs, car tous les deux, abasourdis et comme stupéfaits d'admiration, littéralement étourdis par les tableaux du jeune Paul Antoine, ils éprouvaient l'impérieux besoin de se parler tout de suite et de se communiquer leurs pensées.

— « Ainsi, dit Bazille, voilà un jeune homme, un enfant encore, en qui, dès le premier jour, se révèle un maître, et qui arrive avec l'indéniable force du génie. En ce temps de vains propos, de luttes frivoles, de paroles jetées au vent, de boulevarderie obstinée, il a trouvé, où et comment? la force de se concentrer comme faisaient les créateurs aux grandes époques de l'art!

— Et, répondit Chasseval, quelles qualités diverses, et qui sembleraient devoir à jamais s'exclure les unes les autres! A la fougue, à l'ardente invention d'un Delacroix, n'unit-il pas la finesse, la délicate

précision, l'impeccable justesse d'un Meissonier ?

— Aussi, reprit Bazille, ce qu'il a trouvé, c'est la Vie, ni plus ni moins ! Ses figures restent enfermées dans le cadre, parce qu'elles le veulent bien, mais inquiétantes, menaçantes, réelles comme un prodige ; car on sent bien que, si elles le voulaient, elles sortiraient de là, et se mêleraient sans difficulté à l'imbécile troupeau des hommes. Le tableau des *Rôdeurs de barrière* est une page épique ; les souteneurs de filles qu'on y voit très correctement vêtus, sans nulle intention comique, et sûrs de leur puissance, comme des vengeurs choisis par le Destin ; les filles pâles, le front courbé, le cou serré par un invisible carcan, ont l'irrésistible grandeur que leur eût donnée Daumier, quand il avait le temps d'être peintre !

— Et, dit Chasseval, n'y a-t-il pas plus de modernité encore, malgré le choix du sujet antique ou plutôt éternel, dans le tableau des *Danaïdes ?* Ces désespérées, aux fronts meurtris, aux lèvres entr'ouvertes, aux rouges chevelures sèches et brûlées, qui sans cesse vident leurs urnes dans le tonneau sans fond, ne sont-elles pas la parfaite et épouvantable image de nos travaux sans but et de nos efforts stériles ? N'est-ce pas là une page aussi exactement datée que la *Mélancholia* douloureusement burinée par Albert Durer, au moment où la grande Renaissance voulait s'envoler et ne le pouvait pas, et, retombant lassée et brisée, voyait son soleil caché par les sombres ailes de la chauve-souris ?

— Ah ! dit Bazille, Dieu fait tout ce qu'il veut ; cependant je ne serais pas fâché de savoir comment il a pu s'y prendre pour former, à l'époque où nous sommes, un artiste de cette force...

— Moi, je le sais, » dit une voix derrière lui.

Et les deux artistes s'aperçurent alors que, sur le

banc adossé à celui qu'ils occupaient, était assis le journaliste Sigal. C'était lui qui venait de lancer cette audacieuse affirmation.

— « Oui, reprit-il, mon état consiste à tout savoir, à m'en faire vingt-deux mille francs de rente ! Comme vous l'avez dit, Paul Antoine est à la fois un Delacroix et un Meissonier, et peut-être quelque chose de plus encore. Ce formidable inventeur qui, sans embarras, groupera cent figures dans un mouvement violent et passionné, est capable aussi d'inventorier les pâquerettes d'une prairie et de compter, comme Delaberge, les feuilles d'un arbre ; mais vous serez moins étonnés de ses aptitudes contradictoires quand vous saurez qu'il est le fils naturel, — et surnaturel ! du célèbre compositeur Paolo Seminario et de la marquise Antoinette de Chantemède.

— Hein ? fit Bazille, aussi surpris que s'il eût vu passer, dans l'allée des Champs-Élysées, le char d'un roi d'Asie traîné par des lions.

— Monsieur Chasseval et moi, reprit Sigal, nous étions des enfants en 1857 ; mais vous, monsieur Bazille, vous devez vous rappeler l'effet inouï que produisirent alors les *Essais philosophiques* publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* sous le nom de Claude Vivanti, et le bruit qui se fit dans Paris lorsqu'on apprit que ce Vivanti, occupé d'idées abstraites, de spéculations hardies, et dont rien ne décourageait l'investigation obstinée et sagace, était en réalité une femme : madame de Chantemède !

Une femme ? non, je me trompe, elle n'avait rien d'une femme ; elle était chimiste, astronome aussi, savante comme Humboldt, et lorsqu'il lui était arrivé de se livrer à quelque aventure, ç'avait été avec la parfaite froideur du savant qui tente une expérience. Belle d'ailleurs comme si elle se fût façonnée elle-même d'après les plus purs canons de l'art, elle

était irréprochable en cela, comme en tout; mais elle n'eût inspiré aucune curiosité au moindre Parisien, qui avant tout demande à la femme qu'il choisit une étincelle dans les yeux et un grain de piment sur les lèvres; aussi aima-t-elle uniquement (si le mot *aimer* peut être employé dans cette acception) des étrangers plus fidèles que nous à la perfection classique. Lorsqu'une curiosité de ce genre lui venait, elle savait en ajourner la satisfaction au moment où elle aurait achevé tel ou tel traité de chimie ou d'astronomie, car elle était de la race des gens qui prennent leur temps et ne se pressent jamais.

Quant à monsieur de Chantemède, parfait gentilhomme, ennemi des paperasses et des fatras, il se souciait de tout cela comme de son premier duel. Après la naissance de son fils unique, dont il était bien sûr d'être le père, il avait laissé à sa femme une liberté illimitée, et il avait vécu comme il lui convenait, grand chasseur, écuyer sans rival, cavalier friand de l'épée et excellemment aimable, dont les femmes raffolaient. On faisait chez lui grand'chère, et couvrant d'or une cuisinière sérieuse, il avait tous les jours à sa table des convives exquis et triés sur le volet. Il mettait, pour dîner, son habit orné des plaques de ses ordres, et, lorsqu'elle entrait dans le salon, baisait la main de madame de Chantemède. Passé cela, il ne s'inquiétait nullement de ce qu'elle pouvait devenir, et ne fût pas entré chez elle pour un empire, car la vue des bouquins, des sphères célestes et des instruments de physique lui était plus désagréable que celle de mille crapauds.

C'était, comme je vous l'ai dit, en 1857; madame de Chantemède s'éprit alors, comme elle pouvait s'éprendre (j'emploie ce mot faute d'un autre meilleur,) s'éprit, dis-je, du célèbre compositeur Seminario. Vous connaissez ce révolutionnaire qui, aujourd'hui

encore, fait paraître tièdes Berlioz et Wagner. Il mettait l'Europe en feu, brisait les pianos que Liszt avait effleurés, exigeait mille musiciens là où Berlioz s'était contenté de trois cents, enrôlait à son service les clairons du jugement dernier et les tonnerres, et avec cela poète plein de génie, buvant aux sources épiques et composant lui-même les vers de ses symphonies, il eût, si cela était possible, guéri les Français de la platitude musicale et des tragédies chantées sur des airs de danse. En *aimant* Seminario, la belle Antoinette ne sortait pas de ses études ordinaires, car leur mariage était vraiment celui de l'eau et du feu. Je n'ai pas eu de détails sur les commencements de la liaison; mais j'arrive à ce qui en fut la phase intéressante et merveilleusement comique.

— Oui, dit Chasseval, béni soit l'éternel comique!

— Un matin, reprit Sigal, très froidement, très tranquillement, sans le moindre embarras, madame de Chantemède, vêtue d'une fraîche robe Pompadour, et tenant à la main une rose, dit à son mari :

— « Vous avez sans doute appris que j'aime Seminario? Je ne saurais être heureuse loin de lui; aussi j'ai résolu de vous quitter, d'aller habiter avec lui tout à fait, et je voulais vous faire part de cette décision.

— Que me dites-vous, marquise? fit monsieur de Chantemède. Habiter avec lui! Mais que voulez-vous faire de ce brave homme? Vous n'avez pas l'intention, j'imagine, de passer avec lui vingt-quatre heures par jour. N'êtes-vous pas bien ici? Songez-y, vous avez ici vos aises, votre installation, vos habitudes. Et puis, ma chère, il vous jouera du piano! Allons, cela n'est pas sérieux, réfléchissez-y encore.

— Je le veux bien, » dit la belle Antoinette qui, en sa qualité de philosophe, ne faisait pas fi de la raison humaine.

Au bout de deux mois, elle reprit son sujet et dit à monsieur de Chantemède :

— « Eh bien ! j'ai réfléchi, et mes idées n'ont pas été modifiées. Je vais décidément aller habiter avec Seminario.

— S'il en est ainsi, marquise, dit monsieur de Chantemède, je serais désolé de vous contraindre; je vous demande seulement encore un répit de quelques jours. »

Antoinette accorda cette sage requête, et, pour n'avoir rien à se reprocher, le marquis se hâta d'écrire aux deux frères de sa femme. Le comte de Moride et le baron de Moride quittèrent leurs régiments, accoururent sans retard et, du mieux qu'ils le purent, chapitrèrent leur sœur.

— « Ma chère amie, lui dit le colonel comte de Moride, s'il te plaît d'avoir un cavalier servant, qui diable t'en empêche? Je l'eusse mieux aimé gentilhomme que joueur de flûte; mais enfin, tel qu'il est, n'es-tu pas libre de le recevoir autant qu'il te plaît et, quand il fait beau, d'aller cueillir avec lui des marguerites? Si quelqu'un y trouve à redire, n'as-tu pas à ton service deux épées et même trois, car je compte celle de Chantemède, qui ne tolérerait pas un mot mal sonnant à propos de sa femme? »

En dépit de ces amicales remontrances, Antoinette persista dans sa résolution. Messieurs de Moride la quittèrent sans avoir rien obtenu d'elle, mais en l'assurant de nouveau que, dans quelque situation qu'elle fût, l'appui de ses frères ne lui manquerait pas. Bien décidée à faire une folie, elle en fixa bien à l'avance le jour et l'heure et, sans se presser d'une minute, commença à prendre les dispositions nécessaires pour sa fuite. En ce qui concerne l'argent, il n'y avait aucune difficulté; les fortunes des deux époux étaient parfaitement liquides et séparées, et

monsieur de Chantemède laissait à sa femme l'entière disposition de la sienne. Pour le reste, ce fut moins simple; tous les deux tenaient beaucoup aux bibelots, aux meubles précieux, aux orfèvreries, aux antiques services de Chine armoriés, et il fut convenu que ce trésor, longuement amassé, serait équitablement partagé par portions égales. Monsieur de Chantemède était incapable d'une longue application et Antoinette se fût fait un scrupule de lui imposer une fatigue cruelle pour lui; tous les jours, après le déjeuner, ils tenaient une séance courte, mais bien remplie, dans laquelle ils faisaient apporter les objets rares, les disposaient en lots, en décidaient l'attribution et la consignaient par écrit, en partie double.

Ce travail ne demanda pas moins d'un grand mois, au bout duquel l'époque fixée par madame de Chantemède étant précisément arrivée, elle annonça à son mari qu'elle se ferait enlever le lendemain matin, à dix heures précises, ce qui eut lieu comme il était convenu. Mais, le soir de ce même jour, Antoinette dîna comme d'habitude à la maison, et fut charmante avec les convives du marquis. Ainsi commença une liaison qui, pendant quatre années, fut le spectacle de l'univers, car l'Italie, la Grèce, la Hongrie, l'Asie Mineure étaient à peine assez grandes pour Seminario qui, pareil à un Bacchus suivi des Ménades, traînait par toute la terre ses poèmes farouches et ses symphonies effrénées. Au bout d'un an, le petit Paul Antoine était né, c'est tout ce que voulait le Destin, et ainsi ces amours absurdes n'avaient plus leur raison d'être; elles continuèrent cependant, pour ajouter une variation de plus aux sanglantes ironies du dieu qui tresse les âmes, et qui, parfois aussi, les attache avec des clous et de durs liens de fer.

Tantôt c'était Seminario qui entraînait Antoinette dans ses bohêmes furieuses, et on voyait alors les deux amants courant dans les steppes sur des chevaux sauvages aux crinières échevelées, ou suivant des batailles et galopant sous la grêle des balles, ou traversant les torrents dans des barques d'écorce; tantôt c'était madame de Chantemède qui louait quelque part une villa, au bord d'un lac de romance, et asservissait son amant à une vie d'étude et de pot-au-feu; alors il la voyait lorgner les astres et découper des papiers en dentelles à jour, pour les mettre sous ses pots de confitures!

A ce double métier, ils étaient devenus si las, qu'il leur fallait bien à l'un et à l'autre vingt ans de repos pour rentrer dans leur assiette ordinaire, et c'est pourquoi ils se séparèrent avec une effrayante joie. Madame de Chantemède voulut rentrer chez son mari, qui galamment vint la chercher à Turin, et elle réintégra le domicile conjugal sans avoir égaré en route un de ses bibelots, même à travers les camps, les ambulances et le fracas des aventures. Elle se remit à ses études comme auparavant; l'important, c'est que Paul Antoine était né. Cet enfant que n'aimaient ni son père ni sa mère, et qui fut abandonné dans un collège, a cependant hérité d'eux; il a de l'un l'ardent génie et de l'autre la froide et exacte précision, et grâce à cet amalgame admirable, il sera, comme vous le disiez tout à l'heure, le maître et l'initiateur attendu par l'art français.

— Mais, dit Bazille pensif, s'il en est ainsi, si vraiment les parents donnent à leurs enfants leur âme et leur esprit avec le sang de leurs veines, ne faudra-t-il pas supprimer tous les romans et tous les drames où de détestables vieillards sont les pères de fils séduisants et charmants?

— Je crois, dit Chasseval, qu'il faudra les supprimer en effet, et que la Science moderne exige cet holocauste. Cela pourra se faire sans raturer une ligne de Shakespeare ni de Balzac. Et tenez! quand Molière, qui n'a rien ignoré, donne pour enfants à Géronte Léandre et Hyacinthe, il a grand soin de faire supposer par les insinuations les plus directes que c'est là une filiation purement conventionnelle et sociale, et que madame Géronte n'a jamais été vertueuse! »

XLII

D'APRÈS MARIVAUX

Jacques Bruhière peint des mythologies de la plus alléchante modernité. Avec leurs yeux qui savent tout et leurs cheveux dans les yeux, ses déesses ont le diable au corps; elles portent l'habit grec, mais avec je ne sais quel ragoût emprunté à la dernière mode parisienne; aussi n'est-il pas étonnant que leurs pantoufles à talons et leurs traînes savantes aient concilié à Bruhière beaucoup de dames, qui toutes voudraient être les modèles de ses Danaés, de ses Dianes et de ses Andromèdes. Mais ce peintre n'a pas l'âme romanesque; il exècre tout ce qui dévore le temps, et travaille comme un ouvrier, du matin au soir, estimant avec raison que la vie n'est pas trop longue pour qui veut apprendre à peindre, et un peu à dessiner.

Célèbre à trente ans, et gagnant beaucoup d'argent, qu'il emploie à assurer la liberté de son travail, il fuit, comme la peste noire, toute occasion de ne rien faire et de dire des paroles inutiles. Il y a juste un an, au moment où fermait l'Exposition de peinture, au début de laquelle il avait exercé les ennuyeuses fonctions de membre du jury, Jacques Bruhière, qui se disposait à aller respirer l'air pur en faisant des études de paysage, bouclait sa malle,

lorsqu'on lui remit une toute petite lettre imprégnée d'un parfum subtil, et sur laquelle son nom était écrit en caractères d'une allure gracieuse et mutine. Il la lut avec mauvaise humeur, puis, la froissant et la jetant à ses pieds :

— « Ah! mais non, non, non! s'écria-t-il éperdument.

— Qu'y a-t-il? lui demanda son ami, le romancier Eugène de Lassi, qui assistait à cette explosion de colère.

— Ah! lui dit Bruhière, je n'ai pas de chance. Mon cher, il y a un demi-siècle que 1830 est passé; il n'existe plus qu'une seule femme capable de devenir amoureuse d'un peintre d'après ses ouvrages, et c'est sur moi que cela tombe! A-t-on l'idée d'une absurdité pareille, et n'est-ce pas comme si le premier passant venu me commandait un tableau, parce qu'il aimerait la coupe de ma barbe? Tiens, vois, continua-t-il en ramassant la lettre et en la tendant à Lassi : « Écrire poste restante à madame Léon. » Ah! mais non! pas de littérature dans ma vie. C'est déjà bien assez d'écrire à mon marchand de couleurs!

— Mais, dit Eugène qui avait lu le billet, c'est tourné très gentiment. Je t'assure qu'il y a là-dedans de la fantaisie, et la gaieté d'une femme spirituelle. Voyons, que comptes-tu faire de madame Léon?

— Comment, ce que je compte en faire! Rien du tout... et c'est encore trop!

— Eh bien! puisque tu pars, laisse-la-moi... avec ton atelier. Tu sais que je suis un peu peintre?

— Hein? fit Bruhière, stupéfait d'une telle effronterie.

— Très peu, dit Lassi, j'en conviens; mais assez pour faire illusion à une femme amoureuse... surtout en ne peignant pas! »

Ces derniers mots du romancier jugeaient très exactement son talent d'artiste. En effet, il pouvait donner un coup de crayon qui semblât hardi et trouver au bout de la brosse une touche amusante, mais à condition d'en rester là; en un mot, il en savait assez pour avoir pu exposer au Cercle des Hirondelles une petite nature morte, bien décidément morte, que n'auraient pas ressuscitée les soins des plus habiles médecins. Lui qui, la plume à la main, créait toutes les magies de la couleur et faisait vivre de si délicieuses figures de femmes, il était moins fier lorsqu'il s'agissait de faire obéir le pinceau; mais il n'y eut rien à redire au béret savant et à la vareuse en velours peluché de couleur fauve dont Eugène de Lassi était paré lorsqu'il reçut, pour la première fois, madame Léon dans *son* atelier! Quant à elle, gaie, toute jeune, coiffée en nuage, svelte sans maigreur, regardant tout avec ses grands yeux bruns; ayant la joie partout sur sa petite tête folâtre, dont le joli nez retroussé, les lèvres sensuelles et la petite oreille rose avaient l'éclat fleuri d'une fête galante, elle apparut comme un rayon de printemps au milieu des meubles d'ébène et des sévères bibelots de Bruhière.

Elle savait pourquoi elle était venue et Eugène le savait aussi; c'est pourquoi leur première scène d'amour fut absolument exempte de littérature. Les grands faiseurs de phrases sont ceux qui, dans certaines situations données, s'entendent le mieux à ne pas faire de phrases, et les femmes, avec un bon interlocuteur, savent parler tous les langages, y compris celui du silence. Cependant, madame Léon causait à ravir, et Eugène s'en aperçut bien le lendemain et les jours suivants.

Car elle avait pris possession de l'atelier, et ne s'en allait que pour revenir. Elle avait dit comme

Tartuffe : « La maison m'appartient », non en paroles, mais par ses gestes et par son attitude souveraine. Elle s'amusait des faïences, des porcelaines, des éventails, des beaux livres qu'elle laissait ouverts sur les tables, et elle se couchait sur tous les divans avec les plus amusants costumes improvisés, car elle n'avait pas tardé à devenir un modèle pour le bien-aimé, et après avoir promené sur les tapis ses robes bleu de Chine ou lilas de Perse, il lui plaisait de les quitter pour se draper dans les étoffes brodées d'or et dans les tissus barbares. Oh! la charmante vie que ce fut alors! On déjeunait sur un guéridon, de pâtés de grives et de confitures de roses, ou de toute autre chose absurde, on buvait du lacryma-christi dans des verres de Venise, et le travail recommençait, interrompu par des baisers toutes les cinq minutes. Madame Léon, à qui il faut rendre son nom de Léone (pour le nom de famille il n'en fut pas question,) avait voulu être à la fois toutes les héroïnes : Omphale, Dalila, Salomé, Francesca, Desdémone, Juliette, Hélène aussi, en dépit de son petit nez tapageur, et docilement Eugène de Lassi avait outragé une cinquantaine de toiles blanches, en y mettant des frottis quelconques ou en y traçant à la craie des lignes audacieuses, que Léone regardait avec les yeux de la foi. Elle avait la ferme espérance de se voir bientôt multipliée en un tas de chefs-d'œuvre, et ce ne fut certainement pas sa faute si le faux Jacques Bruhière en resta toujours à ces préparations initiales.

Léone était toute à son amant. Tout en se déclarant parfaitement libre, elle lui avait imposé la condition unique de ne pas chercher à savoir qui elle était, parce que, disait-elle, elle ne voulait pas que les exigences et les sujétions du monde vinssent troubler leurs belles amours. Cette condition, Eu-

gène de Lassi l'avait acceptée avec joie, car, lui aussi, il éprouvait un immense besoin de fuir les salons et d'échapper à la vie réelle. Ce qui le charmait, c'était de posséder cette adorable maîtresse en dehors de toutes les conventions et dans une solitude que rien ne pouvait troubler, et certes, il n'aurait pas été plus heureux qu'il ne l'était, s'il avait pu savoir que sa belle et rieuse compagne n'était autre que la baronne Léone de Pleurs! Il lui semblait infiniment doux d'avoir à lui une créature parfaite et d'une bonne humeur inaltérable; mais ce qui, à son insu même, l'amusait surtout, c'était de faire joujou avec les outils de peintre, d'écraser des tubes, de salir des chiffons, de chercher des poses, de faire des croquis incohérents, et, volupté qui ne peut être comprise que par les seuls adeptes, de ne pas faire de *copie!* Non seulement Lassi avait respecté la vie et les secrets de son amie, mais en ce qui le concernait personnellement, il avait entièrement rompu avec la civilisation et avec les lois établies. Il était allé chercher sa garde-robe, et depuis lors avait négligé de rentrer chez lui, ignorant les lettres qui lui étaient adressées, laissant le bec dans l'eau les éditeurs, les directeurs de journaux et de théâtres, et s'inquiétant d'eux non plus que s'il était mort. Quelle coupable, mais délicieuse et féroce jouissance pour un homme de lettres!

Léone, qui décidément aurait dû vivre dans les temps romantiques, redevenait parfois Léon; alors elle revêtait un charmant costume d'homme, elle était un peintre au même titre qu'Eugène de Lassi, et ces deux artistes s'en allaient dans quelque forêt, comme Orlando et Rosalinde, sous les frondaisons noires! Un jour, à Compiègne, Eugène peignit un arbre si fabuleux, que Léone lui demanda, inquiète : — « Ah çà, mon Jacques, est-ce que tu n'aurais plus

de talent? — Mon âme, lui dit Lassi, tu sais bien que Balzac l'a dit : « L'amour ne saurait avoir d'autre objet que lui-même! » Sur quoi Léone fit une jolie petite moue. — « Mais alors, répondit-elle ingénument, comment feras-tu, puisque tu m'aimeras toujours? » Une telle vie était trop heureuse pour pouvoir durer; aussi fut-elle anéantie, comme c'est la loi, par le coup de foudre inattendu. Ruy Blas encore frémissant du baiser de la Reine et tout à coup voyant entrer don Salluste sous sa livrée écarlate, ne fut pas plus étonné qu'Eugène de Lassi, rêvant silencieusement sur un divan après le départ de Léone, lorsque Jacques Bruhière entra avec sa clef, suivi de commissionnaires qui portaient ses bagages et des parasols, des cartons, des paquets de toiles ficelés, tout l'attirail du peintre en voyage. Dans une situation semblable, un César Borgia n'eût pas hésité, il eût tué son ami; Eugène de Lassi essaya de la douceur, mais Orphée lui-même, avec sa lyre, n'aurait pas attendri Bruhière qui, lorsqu'il s'agissait de son travail, était plus sourd qu'une roche et plus méchant qu'un diable. Se voyant acculé dans une situation sans issue, dont il ne pouvait sortir à son honneur, Eugène eut la fatale idée de la briser par une exécrable farce de rapin, espérant, bien à tort, que sa victime rirait, et peut-être alors serait désarmée. Comme on va le voir, cette inspiration malencontreuse fut inexcusable et devait aboutir à des conséquences tragiques.

Le lendemain, lorsqu'à l'heure habituelle Léone sonna à la porte de l'atelier, ce fut Jacques Bruhière lui-même qui alla lui ouvrir, en vareuse, tête nue, et tenant à la main sa palette et ses brosses.

— « Monsieur Bruhière? demanda-t-elle, étonnée déjà.

— C'est moi, madame, dit l'artiste.

— Vous! fit Léone en l'écartant de la main, et en entrant, comme un orage, dans l'atelier, où elle eut bien vite quitté son chapeau et ses gants. — Vous! reprit-elle en se jetant sur un divan, et en dévisageant le peintre, comme elle eût regardé un animal inconnu et chimérique. Cependant elle se sentit troublée en apercevant sur un chevalet une toile commencée avec la manière indiscutable de l'ouvrier, et en voyant que son interlocuteur avait l'air d'être parfaitement chez lui. Léone aussi avait l'air d'être chez elle, et fiévreusement jouait avec un monstre japonais, qu'elle pétrissait dans ses mains impatientes.

— Ah! çà, monsieur... » dit-elle. Mais elle laissa échapper le monstre, qui se brisa en mille pièces, lorsqu'elle vit entrer une sorte de Jocrisse vêtu d'une souquenille rouge et affublé d'un tablier qui, ses cheveux dans les yeux, frottait une écuelle d'argent avec une peau de daim, et qui n'était autre qu'Eugène de Lassi. — « Qu'y a-t-il, Jean? demanda impérieusement Bruhière. — Mais, répondit le prétendu Jean, est-ce que monsieur n'a pas sonné? »

Léone devint pâle, blanche comme un linge; ses yeux s'ouvrirent démesurément, ses lèvres étaient violettes et ses dents claquaient d'horreur. — « Un valet! » cria-t-elle d'une voix étouffée; et, saisissant un petit poignard qui se trouvait sur la table à la portée de sa main, elle s'élança, éperdue et folle, et frappa son amant. La lame, heureusement, s'arrêta sur une fausse côte, et la blessure de Lassi ne fut pas grave; mais madame de Pleurs s'évanouit, ne s'éveilla que pour être la proie d'une épouvantable crise de nerfs, hurlant, écumant, se roulant par terre, et ce fut seulement après plusieurs heures écoulées qu'on put la ramener chez elle.

Elle fut soignée par sa sœur, madame de Vignix,

qui ne quittait pas le chevet de son lit. Eugène de Lassi, qui n'avait même plus le droit de se repentir, n'eut de recours et d'espoir qu'en son ami, chez qui il trouva alors la plus généreuse pitié. Jacques Bruhière, qui vit Eugène déchiré par un véritable remords, et qui lui-même se désolait d'avoir prêté les mains à une farce cruelle, fit de nombreuses tentatives pour être reçu chez Léone, mais vainement, et la porte lui fut impitoyablement fermée. Il écrivit plusieurs fois, sans recevoir de réponse, et ses lettres sans doute ne furent pas remises à la malade, qui se débattit pendant trois mois entre la vie et la mort. En septembre 1879, sa sœur, par l'ordre des médecins, la conduisit à Cannes. C'est là qu'elle se remit lentement, et guérit enfin d'une langueur qui avait semblé mortelle. Léone était de retour à Paris le mois dernier, faible et souffrante encore, mais sauvée, et retrouvant son riant visage, sur lequel refleurissaient déjà de pâles roses.

Comme on s'en souvient, c'est à ce moment-là que le fameux roman d'Eugène de Lassi : *Les deux Princesses*, eut, à son apparition, un immense retentissement. Léone, qui ne croyait pas connaître si bien l'auteur, se passionna pour ce livre, avec tout le monde, mais autrement que tout le monde. Comme l'être humain est toujours semblable à lui-même, et comme il était dans sa destinée de ne pas pouvoir séparer l'admiration de l'amour, elle se sentit vivement attirée par le poète à qui elle avait dû de captivantes émotions, et désira le rencontrer. Mais quel ne fut pas son ahurissement, lorsqu'à un bal donné chez la comtesse de Sagone, la maîtresse de la maison le lui présenta elle-même, et que dans le plus célèbre des romanciers modernes elle reconnut le faux Jean et le faux Bruhière! Serai-je

cru si je dis que, par un miracle dont le secret se cache au plus profond de notre être, elle oublia en un instant ses souffrances et sa haine, et en retrouvant son cruel ennemi, se souvint uniquement de l'avoir adoré? Fêté et complimenté par des hommes considérables, regardé par les femmes, qui déployaient pour lui leurs plus savantes coquetteries, Eugène de Lassi, vêtu avec l'élégance la plus irréprochable, était paré de toutes ses croix et de toutes ses plaques; cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper, ce n'était pas Arlequin, c'était bien Dorante! Eugène demanda à la baronne la faveur d'une contredanse, et fut agréé; madame de Pleurs prit son bras, et en parcourant les salons, put s'enivrer du murmure que la gloire soulève autour d'elle.

— « Ah! dit-elle à Eugène, vous avez été abominable; mais vous m'avez fait verser de bien douces larmes, et si jamais je pardonnais à quelqu'un, ce serait à l'auteur des *Deux Princesses!*

— Hélas! madame, fit le romancier, rien de plus triste qu'une plaisanterie mal prise, ou qu'un bon mot dont l'intention ne réussit pas. Dans cette malheureuse affaire, j'avais voulu, par un madrigal en action, exprimer que j'étais tout entier à votre service...

— Ah! dit Léone, qui l'enveloppa de son charme irrésistible, et, par un regard circulaire, reprit possession de lui, comme le marquant à son chiffre.

— Mais, continua le romancier, que madame de Pleurs écoutait avec un sourire enfantin et vainqueur, si vous daigniez me le permettre, je témoignerais par mes actions et par une soumission sans bornes que je suis, réellement et au pied de la lettre, votre valet.

— Je l'espère bien! dit-elle. Et elle ajouta, en songeant à l'arbre de Compiègne, seul crime qu'elle n'eût pas encore pardonné à son ami d'autrefois : Mais, par exemple, je ne vous emploierai plus jamais à peindre le paysage! »

XLIII

MADAME PLUME

Je ne me lasse pas d'admirer comme le féroce dieu Amour n'épargne ni le vieillard chauve ni la tendre enfance, et plante ses flèches dans les plus innocentes poitrines. Vérité amère que sut exprimer le symbolisme grec; car tandis que pour peindre la furie et la folle témérité des Désirs enfants, les artistes de l'Hellade montraient de petits Eros montés sur des lions, armés de la massue d'Hercule et vêtus de la dépouille du lion de Némée, ou comme celui qu'on voyait sur le bouclier d'Alcibiade, jouant avec la foudre de Zeus, l'un d'entre eux avait représenté le Désir chauve, accablé de vieillesse, portant une longue barbe qui ruisselait sur sa poitrine, et toujours ailé pourtant, parce que l'âge ne rend pas moins violente et moins rapide la fougue impérieuse du désir. Balzac sans doute avait connu cette allégorie, lorsqu'il imagina l'effrayante figure du baron Hulot, à laquelle, s'il avait vécu assez longtemps pour terminer *La Comédie humaine*, il eût certainement donné pour pendant l'image d'un enfant dévoré par les feux de l'amour et dont il m'a été donné de voir le vivant modèle !

La petite Marcéla, fille du marquis Christoval d'Araujo, a justement sept ans. Ses cheveux d'un

blond jaune, mat et comme décoloré, ses grands yeux bruns où semble brûler une flamme intense, et sa bouche pareille à une grenade écarlate arrêtent forcément le regard, et sa petite beauté enfantine a quelque chose d'inoubliable. Quand il revint ici, après avoir servi dans l'armée du prétendant, son cousin Aurélio de Pazos s'amusait à lui faire la cour comme il l'eût faite à une vraie femme ; mais Marcéla n'est-elle pas une vraie femme? A la voir jouer de l'éventail en écoutant les discours d'un cavalier, on n'en douterait pas et peut-être, à son insu même, Aurélio fut-il encouragé à ce jeu par l'étrangeté du sourire de la petite fille et par le sombre éclat de ses prunelles, où déjà se lisent les profondes pensées. Quant à elle, lorsque son cousin l'appelait « ma petite femme, » elle prenait ces mots au sérieux autant que cela est possible, et regardait avec orgueil cet amoureux, dont l'énergique visage, couronné par une noire chevelure et tout brûlé du soleil, avait été largement tailladé par un coup de sabre.

Si les grandes personnes faisaient attention à quelque chose, les parents de Marcéla auraient été étonnés de l'impatience qu'elle montrait quand son cousin devait venir, et de la coquetterie avec laquelle elle se parait alors de ses petits bijoux et ajoutait une fleur dans ses cheveux. Ils auraient été effrayés peut-être de la voir devenir toute pâle lorsque Aurélio entrait, et de l'entendre lui parler avec une voix saccadée et tremblante. Mais, naturellement, ils ne reconnurent pas ces indéniables signes de l'amour, et, lorsqu'il y a un mois, monsieur de Pazos épousa la charmante Henriette de Neuflise, quelques jours avant la cérémonie, ils parlèrent de ce mariage devant leur enfant, comme d'une chose parfaitement indifférente, Marcéla tomba à la renverse évanouie, et resta comme morte pendant plusieurs heures.

Quand elle fut revenue à elle, rien ne put la tirer d'un mutisme sauvage ; on obtenait à grand'peine qu'elle prît quelque nourriture ; pendant des jours, elle restait immobile, la tête dans ses mains, et il fut impossible de l'obliger à voir madame et mademoiselle de Neuflise qui l'aimaient tendrement ; lorsqu'elle entendait annoncer leurs noms elle s'enfuyait en poussant des cris affreux. Il fallut lui cacher le jour du mariage et éviter tout ce qui pouvait lui en rappeler le souvenir, car alors les médecins tremblèrent pour sa vie. Un jour pourtant, et le hasard me rendit témoin de cette scène que je n'oublierai jamais, elle entra dans le salon comme son cousin y était déjà, et en le voyant elle fit un pas en arrière. Monsieur de Pazos voulut la retenir, il s'avança vivement vers elle et essaya de lui prendre la main en disant : « Marcéla ! » mais la petite fille retira sa main avec horreur. — « Non, dit-elle, non, méchant, tu as épousé une autre femme ! » Et avant de sortir elle jeta sur lui, avec ses yeux démesurément ouverts, un regard où il y avait tant de haine, de colère, d'épouvante, de dégoût, d'orgueil souffrant, d'amour blessé, que le jeune homme en resta atterré, se reprochant peut-être d'avoir joué un jeu cruel. Et moi, soudainement, je me rappelai que de longues années auparavant, à une époque dont le souvenir même est depuis longtemps envolé, j'avais déjà vu ce même regard, oui exactement le même regard farouche et sinistre. Enfant alors moi-même, je l'avais vu à la pension bourgeoise de la rue Copeau, dans les étranges yeux bleus de la pauvre madame Plume !

Ma mère me conduisait à cette pension, où nous allions visiter une de ses meilleures amies, veuve très pauvre d'un capitaine de frégate, mort en 1830 à la prise d'Alger. Madame Eugénie Tranchemer et

son fils Hugues, qu'elle avait amené à Paris pour qu'il y fît son droit, avaient apporté leurs meubles et ils occupaient deux chambres dans la maison Astrua, où ils étaient tous les deux logés et nourris moyennant quatre-vingts francs par mois, car alors il était encore possible d'être pauvre en appartenant à un monde honorable, luxe qui n'est plus à la portée de personne. Agé de vingt-deux ans, Hugues Tranchemer, jeune géant normand à la chevelure dorée et à la longue moustache coupant en deux son visage, était un grand buveur et un grand coureur de femmes; son excellente mère eût été stupéfaite si elle avait su par quelles bombances il se dédommageait au dehors des austérités de la maison Astrua, où cependant il était parvenu à jeter le trouble, ne fût-ce que par son robuste appétit. C'était en 1840, et je n'ai connu que plus tard *Le père Goriot*, écrit six années auparavant. Telle que je la vis alors, la pension bourgeoise de la rue Copeau (car toutes se ressemblent) me parut, quant au décor, très ressemblante à la description qu'en a donnée Balzac, mais très différente en ce qui concerne les personnages. Celle-là me frappa surtout par son caractère international, et sous ce rapport elle était peuplée comme une maison de santé ou comme une ville d'eaux.

Certes, on y trouvait les inévitables petits bourgeois, échoués là comme des mollusques; mais on y voyait aussi des jeunes gens de diverses nations, valaques, hongrois, brésiliens, victimes sans doute dans leurs pays de quelque catastrophe, et venus pour conquérir Paris, qui vivaient de l'invraisemblable nourriture apprêtée par les soins de madame Astrua et de sa cuisinière Clémence, et que cependant on voyait sortir avec des toilettes élégantes et avec des redingotes bien coupées, ornées de rosettes

multicolores. Mais les deux curiosités de la maison étaient mademoiselle de Féria et madame Plume. La vie de la première était une énigme, que j'étais trop jeune alors pour deviner et dont je n'ai jamais eu le mot. Mademoiselle Juliette de Féria avait-elle quelque droit à porter ce nom historique? c'est ce que je n'ai jamais su; mais toute sa manière d'être soulevait de curieux et insolubles problèmes. Très blanche, très rose, blonde aux cheveux cendrés, toujours coiffée selon la mode d'alors, d'un léger bonnet orné de rubans d'un rose pâle, elle était évidemment jeune, mais sans qu'il fût possible de savoir dans quelle mesure et de dire si elle avait dix-huit ans ou vingt-huit, car sa peau avait quelque chose de doux, d'achevé, de reposé et de lustré, qui d'ordinaire accuse la beauté accomplie. D'après le caractère de ses traits et la coloration de son visage, il fallait la croire Anglaise, en dépit de son nom espagnol; mais bien fin qui eût deviné sa nationalité, car mademoiselle Juliette de Féria parlait avec perfection et sans aucun accent particulier toutes les langues de l'Europe. Si l'on savait peu de chose sur elle, en revanche elle semblait parfaitement connaître la vie et les antécédents de tous les étrangers que le hasard avait réunis dans la pension bourgeoise, et partager avec chacun d'eux un secret particulier.

Très souvent des équipages s'arrêtaient devant la porte de la maison Astrua et il en descendait des hommes considérables, de célèbres personnages politiques français ou étrangers, qui avaient avec elle de longues conférences, toujours sous les yeux de tous, car alors, par une convention tacite, on abandonnait la plus belle partie du jardin et la maigre tonnelle à mademoiselle de Féria. Qu'était-elle et que faisait-elle à Paris? Plus tard, on eût dit qu'elle

était une espionne prussienne ; mais il ne me semble pas que le système d'observation prussien ait été régulièrement organisé dès ce temps-là ?

Quant à madame Plume, une fée, un rêve, un fantôme, une apparition, une ombre, une vieille, vieille, vieille femme, coiffée non d'une perruque ou d'un tour, mais d'une vapeur, d'une fumée de cheveux roux, et dont le Temps avait fini par effacer les rides, mince comme un roseau tremblant, vêtue d'une robe à fourreau, un seul mot donnera une idée de son âge invraisemblable et surnaturel : son mari, monsieur Plume, avait été l'apothicaire du roi Louis XV ! Elle se rappelait comme dans un songe, mais aussi parfois très distinctement, la cour, les seigneurs, Richelieu qui lui avait pris le menton, les fêtes galantes qu'elle avait vues en écartant les branches de quelque charmille, et elle avait encore dans ses prunelles tout ce monde de richesse, d'enchantement et de folie. Ayant été jadis aimée autant qu'elle avait aimé, madame Plume, qui partait toujours pour un bal chimérique, s'asseyait dès le matin à la triste table d'hôte avec tous ses diamants, et l'idée de renonçer à plaire n'était pas de celles qui auraient pu entrer dans sa petite tête de fauvette. Si invraisemblable que cela puisse paraître, il y avait un certain charme dans ses pâles yeux, bleus comme la mer au clair de lune, et dans son mince visage souriant qui, malgré deux larges plaques de rouge hardiment posées, ressemblait à une tapisserie usée par le soleil ou à ces pastels dont le temps a fait s'envoler la poudre légère.

La joie, le spectacle, la grande distraction de la pension bourgeoise, c'était la belle passion de madame Plume pour l'étudiant Hugues Tranchemer, passion qui allumait dans ses prunelles mortes des restes d'étincelles et la faisait frissonner de la tête

aux pieds, lorsque arrivait le jeune homme dont elle disait avec le style usité dans sa jeunesse : « C'est mon amant! » Elle prenait alors des airs de bergère, faisait les yeux doux à ce géant, et lui donnait à baiser cette chose mince et chimérique qui avait été sa main au siècle précédent! Elle l'attendait, lui parlait bas à l'oreille, ébauchait des petites mines coquettes, et s'enivrait de ses incohérentes amours avec une innocence enfantine. Hugues, en écolier viveur, s'amusait brutalement de cette pastorale, et les pensionnaires de la maison Astrua en faisaient le thème de plaisanteries appuyées et lourdes, comme peuvent les inventer des étrangers enfouis à Paris dans une caverne obscure, mais rien n'ébranlait la foi de madame Plume, dont le cœur battait comme au premier rendez-vous qu'elle avait eu à quinze ans avec un prince du sang royal. Et il fallait la voir secouer ses éblouissantes pendeloques et jouer avec sa montre, dont la boîte entièrement couverte de diamants faisait sourire les convives : car lequel d'entre eux eût hésité à voir dans ces joyaux flamboyants du strass grossièrement taillé et des bouchons de carafe?

Par une belle soirée d'été, au moment où la nuit tombait, nous revenions vers la maison, après avoir causé sous la tonnelle mal couverte d'un rare feuillage. Je marchais à côté de madame Plume, et derrière nous venaient les jeunes étrangers et deux ou trois vieillards, portant leurs pliants d'un air hébété. Tout à coup, à côté du puits orné d'un couronnement de fer curieusement ouvragé, nous vîmes Tranchemer qui avait saisi mademoiselle de Féria dans ses bras d'athlète et qui, malgré sa résistance, posait de gros baisers sur ses lèvres, comme un chef normand dans le sac d'une ville. C'est alors que madame Plume lui jeta ce regard désolé, haineux, indigné, suprême,

que je devais revoir, tant d'années après! dans les yeux de la petite Marcéla. En vain je voulus retenir la pauvre femme, elle s'échappa, glissa entre mes doigts, et avec une incroyable agilité se précipita dans le puits.

Quand elle eut disparu dans ce gouffre, nous laissant tous glacés d'horreur, ce fut Tranchemer lui-même qui descendit dans le puits, et qu'un des Brésiliens remonta en tournant la manivelle : l'étudiant, posé droit sur le seau, tenait dans ses bras la mince madame Plume qui, si légère, avait surnagé, soutenue par ses vêtements bouffants. Chose étrange, elle n'était pas morte, quoiqu'elle fût plus blanche qu'une morte, et à force de soins on put, après un long temps, la ranimer. Même elle vécut encore près d'une année après cette tragique aventure; elle mangeait dans sa petite chambre et ne descendait plus à la table, et si par hasard elle passait à côté de Tranchemer dans un corridor, elle se détournait avec un geste douloureux.

Juillet inondait de soleil le jardin fleuri et plein de roses, quand on emporta madame Plume dans un petit cercueil d'enfant. Contrairement à l'opinion des pensionnaires de madame Astrua, ses diamants étaient de vrais diamants, et il était dans leur destinée de revenir toujours briller à la cour des rois, car l'unique héritière de la pauvre amante désolée se trouva être une demoiselle Estrabou, épouse de monsieur Painparé, le riche fabricant de chandelles établi au faubourg Saint-Denis, qui en 1845 fut nommé pair de France par Louis-Philippe.

XLIV

LES BONS COTRETS

La veille du dernier jour fixé pour l'envoi des statues et des tableaux à l'exposition, les amis du statuaire Azelart, peintres, poètes, critiques, flâneurs parisiens, se trouvaient réunis chez lui vers les quatre heures du soir, venus exclusivement pour admirer sa statue d'Aréthuse changée en fontaine dans l'île d'Ortygie; aussi, une demi-heure à peine écoulée, parlèrent-ils d'autre chose, après avoir épuisé les formules élogieuses; car, sur chaque sujet donné, tout homme ne sait qu'un certain nombre de mots, et lorsqu'il les a tous défilés, il faut nécessairement qu'il s'arrête. Au moment où les visiteurs s'étaient présentés presque ensemble et seulement à quelques minutes d'intervalle, Azelart qui, cette fois, modelait une figure de vieillard, avait aimablement accordé un repos à son modèle, tout en l'invitant à ne pas s'éloigner. Sans dire un mot, le vieil Amouroux, après s'être drapé dans une couverture à dessins roses, s'était voluptueusement couché sur une peau de mouton à la toison longue et épaisse, teinte en couleur écarlate, et fumait un brûle-gueule culotté, absolument dépourvu de tuyau, qui semblait éclore sur ses lèvres comme le calice d'une fleur noire.

Amouroux est très grand; son long nez tombe sur

sa bouche, comme si, depuis si longtemps qu'il est au monde, les Heures, en appuyant dessus, l'avaient allongé et courbé ; sa longue barbe couvre sa poitrine; ses cheveux, longs comme des cheveux de femme, l'envelopperaient comme un manteau de mendiant ; mais, lorsqu'il n'en a pas besoin pour la pose, il les tord en chignon pour n'en être pas embarrassé, et les attache sur le sommet de sa tête. Dans ses clairs yeux d'acier éclate la tranquillité de l'homme qui sait tout, qui a tout vu, qui depuis un demi-siècle entre, sans en être étonné, dans la peau de tous les rois et de tous les Dieux. Quand on arrive à faire parler ce grand silencieux, Amouroux raconte que dans sa jeunesse, et même dans son âge mûr, il a eu des aventures avec des femmes du monde, et il en parle avec tant de détachement, qu'il faut le croire. Mais vous pouvez penser qu'il restait muet comme une carpe, lorsque la conversation, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, étant tombée sur l'amour, les amis du statuaire causaient du moment et des circonstances où la possession d'une femme aimée est le plus désirable, et éveille en nous la plus suprême joie.

Quel intérêt pouvait prendre à ces causeries puériles un vieux lascar admirablement construit et musclé, mais devenu si maigre, qu'à la leçon de l'École des Beaux-Arts, le professeur le plante debout et nu à côté du cadavre, pour servir anx démonstrations anatomiques ? Amouroux, qui a collaboré avec Jean-Paul Laurens pour tous ses tableaux, représente les féroces rois Mérovingiens, les bourgeois révoltés et les évêques terribles ; mais il est devenu prodigieusement indifférent aux amourettes, et il écoutait les paroles des artistes tomber dans le vide, comme au fond des forêts de Sicile, un satyre cornu écoutait tomber dans un abîme sans fond le flot murmurant d'une fontaine. Cependant la conversation conti-

nuait, et sans s'inquiéter du modèle immobile, les jeunes hommes laissaient leur pensée folâtrer et courir dans le désordre vertigineux du caprice.

— « Pour moi, dit Joseph Galli, je suis un classique d'avant les chemins de fer. « Tu m'emmènes, je t'enlève, » comme dans la chanson de Zéno ! S'enfuir à travers bois, sur des chevaux furieux, avec la chère proie frémissante, les fronts fouettés par les branches, se baiser éperdument dans le vent qui mêle les chevelures, vivre double, dévorer l'espace, entendre toujours plus rapproché le pas des chevaux qui vous poursuivent, franchir les buissons et les torrents, y a-t-il quelque chose au-dessus de ce voyage fou, où l'amour est suivi et guetté par la mort sanglante?

— Ah ! dit Mallèvre, la vie réelle est bien autrement saisissante et poétique. A qui de vous n'est-il pas arrivé d'attendre dans son entresol de garçon assourdi par les étoffes et les moelleux tapis, la femme mariée, belle, élégante, tout charme et toute grâce, qui doit y venir pour la première fois? Viendra-t-elle? Aura-t-elle pu se rendre libre, ou faudra-t-il subir en vain l'affreux supplice de l'attente? Dix minutes encore, dix siècles, doivent s'écouler avant l'heure fixée, et cependant tout à coup l'amant sent son cœur battre si fort et si vite, qu'il se demande si ce cœur ne sera pas brisé avant l'instant délicieux où elle apparaîtra, et de sa petite main gantée écartera la sombre voilette. Le temps conspire contre lui, l'heure est immobile : l'aiguille fièvreusement regardée ne marche plus ; dans la tête de ce jeune homme pâle de désir et de terreur ont passé plus d'idées qu'il n'en avait eu depuis qu'il est au monde ; il a vu en songe l'aimée épiée, suivie, tombant à son seuil à demi morte ; il l'a vue courroucée, oublieuse, infidèle, puis subitement rassérénée, semblable à elle-même, disant : « Toi »

avec sa voix divine; de nouveau, il a vécu les longues heures de sa passion et ses premières angoisses, et voilà deux minutes seulement! Enfin, après tant d'impatience et de délire, l'heure sonne; voici le frisson, le murmure, le doux froissement de la robe: maintenant, ce n'est plus qu'une seconde à attendre; mais toujours le cœur bat plus fort; et lui qui en entend le contre-coup dans sa tête, il ne sait plus s'il aura la force de vivre pendant cette seconde, longue et mystérieuse comme l'éternité!

— Oui, dit Sarrade, il est amusant d'attendre une femme qui vient, et que son mari guette peut-être de l'autre côté de la rue, en roulant des projets de meurtre, mais combien serait-il plus voluptueux et plus étrange encore d'arracher son idole à un public, à une foule, à tout un peuple jaloux? Imaginez, non pas la Malibran ou Dorval, ces muses inspirées sont trop loin de nous, misérables; mais, au temps où les actrices avaient le diable au corps, une Ugalde ou une Marie Cabel chantant pour la première fois l'air de la *Coupe* ou la chanson des *Fraises* au milieu de l'ivresse, des rumeurs, des acclamations insensées! A ce moment-là, quel plaisir effréné d'enjamber la scène sans façon, de saisir la cantatrice sans s'inquiéter des injures et des huées, de la prendre dans ses bras, de l'emporter loin, bien loin, et de lui dire en la déposant effarée sur les coussins pourprés comme le sang: « A présent, dis la fin de ta chanson pour moi tout seul. »

— Ceci, dit Alphonse Igier, est purement chimérique et vous avez tort de croire, mon cher ami, que l'esprit puisse trouver une parfaite satisfaction dans la pensée d'une loi enfreinte ou violée; car alors, les plus pures jouissances seraient réservées aux fous et aux criminels! Loin de là, la plus divine extase qu'il soit donné à l'homme d'éprouver se trouve au

dénoûment d'une histoire aussi bête qu'un vaudeville ; elle est sur le seuil de la chambre vers laquelle s'avance le mari, ayant sur son bras le bras de sa belle, chère et rougissante femme, jeune fille encore. Comme elle et plus qu'elle, il voudrait retarder l'heure bénie, revenir sur ses pas, éloigner encore cet instant qui blesse et déchire aussi la pudeur de son âme ; tous deux pourtant, ils marchent les yeux dans les yeux, légers, silencieux, tremblants, et comme enlevés dans des bras invisibles. Le mari possède cette vierge, il sent le tremblement de sa main, le feu de ses yeux, la douceur de son haleine, et cependant elle est vierge, et rien n'égale en suavité ce moment fugitif et céleste.

— Moi, dit Talamon, j'avoue franchement que j'ai des idées entortillées et romanesques, et je vais vous dire comment le bonheur m'apparaît, avec la mise en scène d'un conte fantastique. C'est vers une heure du matin, dans une chambre luxueuse, où les satins et les bronzes dorés flamboient seulement par places, car les bougies ont été éteintes, et ce sont les flammes du foyer qui vaguement et capricieusement les éclairent. Je suis dans cette chambre avec deux femmes : la femme bonne, celle qui a les cheveux noirs et qui sait aimer, est au piano, et navrée, désolée, désespérée de mon abandon, improvise des airs de plus en plus tristes et déchirants pour me supplier de retourner près d'elle. Mais moi, pendant ce temps, je suis assis sur le tapis, devant le feu, à côté de la blonde, de la méchante, de celle qui a des cheveux d'or et des yeux de chat, et bien que je la sente cruelle et froide, et que je lise la trahison dans son pâle sourire, c'est près d'elle que je reste. Cependant je voudrais aller vers celle qui m'aime, que j'aime aussi, et je n'y vais pas, parce que l'esprit de perversité me retient, et toujours le chant retentit plus

déchirant et plus triste, et toujours je regarde les froides et insensibles étoiles dans les vertes prunelles de chat que tourne languissamment vers moi la femme blonde. »

A ces derniers mots dits par Talamon, le vieux modèle Amouroux, qui, jusque-là, n'avait pas bougé plus qu'une figure de pierre, fit un geste d'impatience et ôta de sa bouche le brûle-gueule sans tuyau.

— « Messieurs, dit-il, vous parlez bien, et je vous prie de m'excuser si je me mêle à la conversation ; mais l'amour, ça n'est rien de tout ça.

— Ah ! fit Azelart. Eh bien, mon brave, puisque tu en sais plus long que ces messieurs, tire-les de peine et dis-leur enfin ce que c'est que l'amour.

— Quand une femme est mal lunée, quand elle a de l'ennui, lorsque ça ne l'amuse plus de s'attifer et qu'elle mange du bout des lèvres, dit le modèle en rebourrant sa pipe, alors il faut lui flanquer une bonne tripotée. Ça la remue, elle pleure toutes les larmes de son corps, et, lorsqu'elle en a plein les joues, alors vous la prenez dans vos bras, vous lui donnez de bons baisers en commençant par ses yeux mouillés ; ça la fait rire, elle vous baise aussi de bon cœur, et voilà ce que c'est que l'amour !

— Hem ! dit Sarrade au milieu des rires de ses amis, le moyen d'Amouroux est un peu simple et sommaire...

— Oui, interrompit Igier, mais non méprisable. Battre une dame serait horrible, et ce serait l'action d'un lâche, parce que les dames sont de frêles créatures angéliques à qui est due la protection de l'homme ; mais le point de vue change s'il s'agit de battre non pas une dame, mais une femme, une de ces robustes commères des vieux conteurs, assez fortes pour se protéger elles-mêmes, ayant les cheveux drus, les bras vigoureux et les lèvres rouges.

Voyez comme les femmes battues font bonne figure dans les joyeux devis et les farces gauloises! Mon oncle Rouquerol m'a raconté bien souvent que, dans sa jeunesse, on jouait aux Funambules une comédie intitulée : *Les bons cotrets font les bonnes épouses*. Il trouvait ce titre si admirable, qu'il ne se lassait pas d'aller le regarder sur l'affiche : mais il n'entrait pas et il ne vit jamais la pièce, persuadé avec raison que, si belle qu'elle fût, elle ne pouvait être à la hauteur de son titre, où se résume toute une philosophie.

— Il avait raison, dit Sarrade. Moi j'ai eu en Lorraine, à Demange-aux-Eaux, gros bourg bâti sur pilotis et situé entre Ligny et Gondrecourt, une tante extrêmement battue, dont j'ai gardé le plus aimable souvenir. Mon oncle Joson Ali pouvait passer pour un homme fort, car il relevait en se jouant les chevaux d'une charrette et la charrette, et tuait les sangliers à coups de couteau ; mais c'était un bien petit garçon auprès de sa femme, une vraie géante Gargamelle, énorme, belle comme le jour et dont la chevelure aurait suffi pour tisser une belle corde à puits. Avec cela une âme si délicate et subtile, qu'elle se plaisait à se faire battre comme plâtre par son mari et à se raccommoder ensuite selon le système d'Amouroux, ce qui constituait la plus ingénieuse de toutes les flatteries, car de la sorte Joson semblait robuste! C'était une sorte de madrigal en action, imaginé par cette femme bien éprise, et elle se faisait battre comme un riche emprunte de l'argent à son ami pauvre, pour avoir le droit de faire bourse commune. Mais Joson était libertin ; le malheur voulut qu'il fît le joli cœur avec une certaine Catherine du voisinage et que ma tante en fût informée. Après cela il revint, pour battre sa bonne femme comme d'habitude ; mais cette fois Seurette Joson Ali ne plaisanta plus ;

elle prit dans sa forte main la tête de son mari et la lui tourna sens devant derrière, de telle façon que Joson Ali pouvait regarder son dos. Cette tête fut raccommodée, mais non jamais la paix du ménage, car Seurette, qui ne voulait plus se laisser battre et se désolait de ne plus être battue, se consumait dans les larmes...

— Et, interrompit gaiement Alphonse Igier, voilà, mon cher Azelart, un épisode qui nous ramène tout droit à ta belle statue, car Sarrade nous a peut-être conté ainsi la véritable histoire d'Aréthuse changée en fontaine! »

XLV

MADAME JOSSU

— « Moi non plus, dit le photographe, je ne voudrais pas retourner en arrière et recommencer les jours déjà vécus, parce qu'il y a eu dans ma vie une minute trop longue. J'exagère pourtant; ce ne fut pas une minute tout entière, mais il y eut une vingtaine de secondes, à peu près, dont le souvenir, après si longtemps, me fait battre le cœur et me brise les genoux, et qui continrent pour moi des angoisses par trop délicieuses et horribles. »

Tandis qu'il parlait ainsi, je le regardais, ce bon Cabadès, bondissant et agile, souple comme un jeune tigre, fauve, brûlé, cuit au four, idéalement maigre, et qui, s'il eût pu rester en place un instant, aurait parfaitement ressemblé à un roi indien, avec ses yeux si brûlants, sa chevelure bleue et sa barbe noire, dont les poils soyeux se détachaient un à un sur la peau mate et chaude et laissaient voir, ouverte sur des dents de loup, la bouche pareille à une fleur écarlate. Son costume ajoutait encore à l'illusion, car, enveloppé comme un parapluie dans son fourreau, Cabadès était serré dans une robe orientale, dont l'étoffe, à fond rouge, s'ornait d'une profusion d'œillets et de palmes; une très large ceinture de soie d'un rouge rosâtre l'enveloppait hermétiquement, et pour

le reste il portait un pantalon extra-collant couleur d'aigue-marine et des pantoufles pareilles, extravagamment brodées d'argent et d'or. Il parlait tantôt debout, tantôt par un élan aussi rapide que celui de miss Ænea, la mouche d'or, se trouvant subitement couché sur le divan rose, et, même en l'air, ne cessant jamais de faire et d'allumer des cigarettes, qu'il semblait mouler d'un seul doigt. Et pendant que nous l'écoutions, le diamant noir de ses yeux flambait sinistrement sur la sclérotique jaune.

— « Je suis né, dit-il, dans le coin le plus nu de la Provence, sur une espèce de roc où les cigales ont trop chaud, et auprès duquel le Canteperdrix de Paul Arène pourrait passer pour une prairie anglaise. Aussi devais-je songer de bonne heure à faire la conquête de Paris, où j'arrivai il y a une dizaine d'années, possédant quelques centaines de francs que j'avais gagnés sur ma route, en peignant des portraits bizarres! Dès que j'y fus, les immenses affiches peintes sur les murs me révélèrent ma vocation; je vis que la ville appartenait aux photographes, et je fus dès lors fixé sur le choix d'un état; mais il me manquait le capital. Cependant j'en trouvai un, car à peine eus-je mis le pied à Mabille qu'une certaine Éva Dorel me surnomma *le Persan*, appellation qui fut ratifiée par un consentement unanime, et que je m'empressai de rendre vraisemblable en agrémentant ma toilette de diamants aussi énormes que chimériques. Un Persan véritable n'aurait pas pu en trouver de plus faux, mais les belles filles les regardaient avec les yeux de la foi. Ainsi j'étais quelque chose, une excentricité connue et classée à Paris, une personnalité exotique, et là-dedans je devais trouver le moyen de battre monnaie et de plonger mes bras nus dans un fleuve d'or. En attendant, je

déjeunais de rien du tout et je dînais d'un œuf sur le plat, à la crémerie.

Mais je compris que chaque minute emportait une de mes chances, et qu'il fallait agir tout de suite. Essayer d'emprunter les quelques mille francs nécessaires pour louer un modeste appartement et pour acheter des outils de travail, eût été aussi fou que de chercher un brin d'herbe sur les rails du chemin de fer; n'ayant pas le choix, je me résolus donc à faire construire un palais, celui-là même où nous sommes; et puisque j'étais Persan, à le bâtir persan. Dès lors j'avais dans ma pensée ces plafonds de cristaux taillés en diamants dont la renommée a fait ma fortune, et je combinais mes folles architectures des *Mille et une Nuits;* il ne restait qu'à les réaliser: un simple détail! Je commençai par commander assez d'affiches peintes, imprimées, lithographiées, rouges, vertes, multicolores, avec et sans images, pour que l'importance de mes ordres m'assurât quelques jours de crédit, et dès lors la *Photographie persane* existait, puisque son nom illustrait, couvrait, éclaboussait, ensanglantait, teignait de vert et d'azur tous les murs de Paris, consentant à peine à laisser les fenêtres s'ouvrir entre ses lettres gigantesques. Toute publicité rapporte quelque chose; celle-là me donna un premier associé, qui vint s'offrir en plein Mabille. Il n'avait que vingt mille francs; je les pris. C'était de quoi acheter à crédit, donner des pourboires et payer des fiacres.

Sur ce boulevard du Temple, alors profondément remanié, et où je voulais livrer la bataille à mes confrères des beaux quartiers, de grands terrains étaient à vendre; j'achetai celui-ci à des conditions qui eussent fait frémir l'ombre de Shylock, les époques de payement très rapprochées devaient tomber sur moi dru comme grêle; mais je songeais à mes

futures recettes, que j'avais raison de ne pas estimer à moins de mille francs par jour, et je me livrai aux architectes, aux entrepreneurs, aux décorateurs, mettant ma tête tout entière dans la gueule du monstre! Je vous passe les détails techniques; dès que mon premier étage fut sorti de terre, il me servit de gage pour emprunter au Crédit foncier de quoi construire le second, et immédiatement je mis mon entreprise en commandite. Grâce à un coup de presse formidable et à des pots-de-vin dans lesquels Gargantua se fût noyé, une partie de mes jolis papiers roses trouva des acquéreurs, et il y eut même des versements; mais imaginez cet enfer! deux fois de suite il se trouva qu'un lot d'actions considérable avait été souscrit par des banques douteuses qui entre temps firent faillite. Pour les racheter, il me fallut tirer de l'argent.... De quelle mine? Je me le demande à présent. De mon âme sans doute! En même temps, lutter avec les maçons, les menuisiers, les serruriers, mettre le feu à tout ce monde-là, en tâchant de n'être volé que de quatre cents pour cent; voir tout Paris, être partout à la fois, devenir l'ami intime de tous les Français, l'un après l'autre; refondre et recommencer deux ou trois fois ma société financière, être de tous les dîners, de tous les déjeuners, de toutes les soirées, de toutes les premières représentations; avoir mille corps, trouver mille secondes dans une minute et mille minutes dans une heure, tels étaient mes moindres soins, et toujours mes colleurs collaient des affiches et mes peintres en peignaient, car je ne voulais pas qu'il restât un pouce de muraille sur lequel les passants n'auraient pas lu : *Cabadès, Photographie persane, ouverture le dix juillet.*

Il arriva enfin, ce dix juillet, annoncé à la quatrième page de tous les journaux, et dès neuf heures

du matin mon palais fut assiégé, pris d'assaut, inondé par la foule. Ce ne fut pas une émeute, ce fut une révolution. Tous les bourgeois de l'univers étaient là, emplissant les ateliers et les salons, grouillant dans les escaliers, s'accrochant aux rampes d'or, s'empilant sur les divans de soie, se pressant autour des appareils, posant, payant, partant, se rhabillant, dictant leurs commandes, se succédant plus pressés que les feuilles des bois et les flots de la mer. Mes trois lieutenants et moi et mes innombrables aides, nous faisions des douzaines de portraits à la fois, ensemble, partout, sur les terrasses, dans les réduits non éclairés, dans les corridors; nous étions comme Messaline, éreintés mais non rassasiés, car toujours j'entendais le bienheureux or tomber dans les caisses, et je songeais à tous les à-comptes que je donnerais le soir même; je me multipliais, j'étais légion et armée, ivre de fureur, de bravoure, de fatigue et de collodion! Mes modèles! je les recevais, je les posais, je leur refaisais leur toilette, je les poussais aux commandes les plus excessives, aux rappetissements, aux grandissements, je les mettais dehors stupéfaits et ravis, et j'en prenais d'autres, toujours d'autres! Le shah de Perse vint au milieu de tout cela, je le photographiai avec sa suite, sans qu'il eût le temps de me demander si j'étais Persan ou non, seulement (j'adore les décorations!) il me nomma commandeur du Lion et du Soleil et s'en alla ravi; moi, je domptais déjà un nouveau flot de bourgeois, dont les têtes se renouvelaient et s'enfuyaient dans le vent du vertige, emportées comme des ombres vaines.

Journée compliquée! Vous le savez, en fait de femmes je n'ai jamais été raisonnable, et j'avais dû cacher dans un nid construit exprès et capitonné de soie blanche ma jalouse amie, une Espagnole blonde

nommée Incarnacion, personne adorable et adorée, mais qui, à propos de tout et de rien se jetait sur moi avec un couteau, aussi souvent que je fumais des cigarettes, c'est-à-dire toujours. En général, elle devenait folle quand elle ne m'avait pas vu depuis cinq minutes, et il y avait huit heures que je travaillais, n'ayant même pu m'informer si elle avait eu à manger et à boire; je ne doutais pas qu'elle n'eût déjà cassé beaucoup de bibelots et déchiré les étoffes en lanières! De plus, comme pour ne pas laisser un sou à mes visiteurs, j'avais organisé une immense vente de portraits de femmes, d'actrices, de célébrités pris chez mes confrères, j'y employais les nombreuses employées femmes qui plus tard devaient être occupées à retoucher, à vernir, à coller, à encarter, à classer les épreuves photographiques, et qui, je dois vous l'avouer, étaient toutes un peu mes maîtresses, car, je vous le répète, sur ce chapitre-là, j'ai le diable au corps! Au milieu de mes poses, de mes réceptions, de mon tracas fabuleux, de la foule toujours amassée, toujours fuyant et renaissant comme l'eau d'un fleuve, je les voyais passer, affairées, inquiètes, faisant craquer leurs tailles souples et me jetant l'une après l'autre ce regard qui veut dire : « N'est-ce pas que tu n'aimes que moi? » Je les voyais comme tout le reste, employés, foule, appareils, meubles singuliers et brillants, dans une hallucination effrenée; mais soudain tout disparut, car je me trouvai en face d'une femme si belle, que tout le reste me sembla n'avoir jamais existé.

Un corps riche, svelte et souple, un long cou gracieux, un visage d'un ovale pur et charmant, des cheveux châtain foncé avec des reflets d'or, de grands yeux d'un bleu sombre avec des sourcils noirs et de longs cils noirs, un nez pur, bien dessiné, aux na-

rines ouvertes, à peine légèrement relevé au bout pour éviter le classique ; une bouche aux lèvres arquées et charnues, non pas rouges mais d'un rose intense, un menton arrondi, ferme, volontaire, une petite oreille de Néréide, et sur tout cela un air d'honnêteté, de résolution, de bonté, de franchise, telle était madame Eulalie Jossu, dont je ne pouvais ignorer le nom, car son imbécile de mari, dont j'étais en train d'arranger la pose, le répétait à chaque bout de phrase ! Ce ridicule greffier, nullement caricatural dans sa toilette, mais au contraire trop correctement vêtu, comme tous les êtres foncièrement provinciaux, disait d'ailleurs toutes les niaiseries des personnages d'Henri Monnier, qu'il ne faut jamais reproduire, par respect pour le papier blanc ! Un seul exemple suffira. Chaque fois que madame Eulalie Jossu parlait, gaiement, naturellement, et avec une voix d'or, le greffier disait : « Excusez-la, monsieur; elle est un peu bornée ! » Et il ajoutait avec un froncement de lèvres dédaigneux : « Elle était la fille d'un simple horticulteur ; je l'ai élevée jusqu'à moi ! »

Ce monstre aurait dû avoir sur la tête de noires forêts pleines de brises et de rossignols ; mais il était évident que sa divine femme ne s'était jamais vengée ; je le pensai du moins ainsi, en admirant son regard loyal et sa peau douce, enfantine, duvetée, qui n'avait jamais subi l'affront de la poudre de riz ! J'avais fini de poser le greffier en face de mon appareil, et je mis ma tête sous le voile noir pour donner à mon modèle le coup d'œil suprême. A ce moment-là j'entendis éclater à mon oreille la douce, la précise, la caressante voix d'or.

— « J veux voir aussi, disait madame Jossu. »

Et sans attendre ma réponse elle vint fourrer sa jolie tête à côté de la mienne sous le voile, et je sentis la douceur de sa peau. Tout le sang me reflua au

cœur, je fus pris d'un désir immodéré, furieux d'embrasser, coûte que coûte, cette aimable femme, et en même temps, comme un homme qui se noie, pendant les quelques secondes que dura mon supplice, je vis tout ce qui allait arriver. — « Évidemment, me disais-je, elle va pousser un cri : bruit, scandale, on accourt, les bourgeois lancent des clameurs sauvages, mes petites amies les retoucheuses, les plieuses, les encarteuses hurlent et se tordent les bras, Incarnacion vient avec son couteau, mon entreprise est à jamais perdue, mon édifice financier s'écroule, dans une heure tous mes créanciers sont ici, on me vend, on m'exproprie, ma vie est finie, et je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle !

— Tant pis ! je me la brûlerai, » ajoutai-je, en manière de péroraison ; et comme l'envie était trop forte, je posai mes lèvres sur la bouche de ma voisine et j'attendis son cri, le cri affreux qui allait déchaîner tous les désastres ! Mais il paraît que cette fois le greffier avait comblé la mesure ; la petite bouche s'approcha de mon oreille, et doucement, doucement, me dit à voix basse :

— « Demain, à trois heures ! »

XLVI

L'HOTEL DE CAPPADOCE

Dans le haut de la rue Saint-Jacques, presque en face des constructions nouvelles qu'à nécessitées la régularisation de la rue Soufflot, vient d'être démolie une maison noire, affreuse, titubante, fendillée du haut en bas, dans laquelle était installé depuis 1830 l'Hôtel de Cappadoce, que les habitants du quartier latin avaient plus familièrement et plus justement surnommé l'Hôtel du Désespoir. Là, de génération en génération, se succédaient les plus pauvres étudiants de la Corrèze, à qui leurs parents ne pouvaient envoyer que des pensions insuffisantes et dérisoires, et qui cependant trouvaient la plus aimable hospitalité chez leur compatriote Gariel. Ce brave homme, aujourd'hui âgé de quarante-huit ans, avait acheté l'hôtel en 1860, et avait eu le malheur de perdre sa femme l'année suivante; depuis lors, n'ayant aucun domestique, il suffisait seul à l'ouvrage et nettoyait lui-même ses douze chambres, qu'il eût rendues nettes et propres, si la chose eût été possible.

Mais devenue depuis longtemps une ruine, l'étroite et bizarre maison de l'Hôtel de Cappadoce défiait le balai et le plumeau, et, recevant la poussière du dehors par ses portes et ses fenêtres mal jointes,

elle était en proie à une crasse indélébile. Morceau par morceau, les cloisons avaient laissé tomber le bois et les plâtres qui les composaient, et Gariel les avait remplacées lui-même, par des prodiges d'industrie, avec des morceaux de bois qu'il avait cloués de son mieux et sur lesquels il avait tendu des toiles et collé des morceaux de papiers peints dépareillés, si bien que, pendant l'hiver, la bise hurlait et sifflait dans tout l'édifice, comme à travers les arbres d'une clairière désolée.

Quant aux réparations réelles, il ne fallait nullement en espérer; car, après avoir appartenu à une succession indivise entre des mineurs, la maison, mise en vente, était devenue la propriété du père Nestre, un usurier, marchand de chiffons et de ferrailles, qui avait une manière à lui d'administrer ses nombreux immeubles, et qui n'eût pas dépensé deux sous pour cette cahute, lors même que son défaut d'alignement ne l'eût pas désignée pour une démolition inévitable. Il se bornait à toucher ses loyers au jour et à l'heure réglementaires, sans faire aucune concession à Gariel, auquel il n'accorda jamais cinq minutes de grâce, même pendant l'année du siège; pour le reste, il s'en lavait les mains, ablutions d'ailleurs tout idéales, en lesquelles se résumaient les uniques soins que ce sordide vieillard eût jamais donnés à sa toilette.

Mais les locataires de l'Hôtel de Cappadoce n'étaient pas difficiles et ils payaient exactement, se sachant assez pauvres pour ne rien demander, et surtout pour ne pas demander de crédit à Gariel, aussi misérable qu'eux, et qui leur inspirait une profonde pitié. S'ils avaient été un peu plus riches, ils auraient pu être nourris par ce brave homme, qui était excellent cuisinier, mais il ne fallait pas songer à un pareil luxe, et ces malheureux étudiants de-

vaient aller chercher leur pâture dans les plus infimes restaurants du quartier, où ils crevaient littéralement de faim. Ils eussent crevé de froid aussi, naturellement, si, avec l'aide de Gariel, ils n'avaient, en abattant deux cloisons, ce qui fut trop facile, organisé une grande chambre, chauffée par un feu de houille allumé dans une grille. Ils y avaient rassemblé les tables, les chaises boiteuses, les fauteuils éventrés, et ils s'y réunissaient le soir pour travailler en commun, éclairés par des lampes de rebut achetées dans les tas, que faisait vivre à grand'peine la patiente industrie de Gariel. Pendant la journée, ils suivaient les cours des écoles, étudiaient et écrivaient dans les bibliothèques; mais, la nuit venue, ils installaient la veillée, qu'ils prolongeaient le plus tard possible, et c'est seulement à la dernière extrémité, quand la fatigue les brisait, qu'ils allaient dormir dans leurs chambres gelées.

Élevés par la bonne nourrice Misère, dont ils avaient tous sucé l'aride mamelle, ces jeunes gens étaient des chercheurs, des penseurs, des piocheurs intrépides, résolus à dompter la vie, coûte que coûte, et qui, sevrés d'ailleurs de tous plaisirs, n'avaient d'autre refuge possible que la science. Acharnés à se procurer des livres, et devenus tous d'assez habiles bouquinistes pour dénicher dans les tas et dans les corbeilles les volumes qui valent quelque chose et qu'on obtient pour des sous, ils les achetaient sales, dépareillés, même dépenaillés, car Gariel savait les recoudre et les couvrir, et, tout en préparant leurs examens, étudiants en droit, en médecine, en pharmacie, ils étudiaient à fond la chimie, l'histoire, l'anthropologie, les systèmes philosophiques, l'histoire naturelle et l'histoire des religions. Ainsi ils étaient unis dans une même ardeur d'apprendre, de savoir, de tout creuser, et leur solidarité se com-

prendra parfaitement, si l'on songe comme un flâneur eût été dépaysé et fût mort d'ennui dans ce sérieux et acharné phalanstère. Notez que, forcés et contraints par la pauvreté, les étudiants de l'Hôtel de Cappadoce avaient dû rayer de leurs papiers l'inoubliable amour; un d'entre eux fit seul exception à cette règle austère, ce qui suffit, comme on va le voir, pour changer la vie de tous les autres.

En 1862, un des leurs, un étudiant en pharmacie, nommé Perrève, ayant terminé ses études, et forcé d'obéir à ses parents qui lui enjoignaient de revenir à Tulle, confessa à ses amis qu'il avait une maîtresse, une ouvrière en couture aussi pauvre que lui, et que la malheureuse fille était près d'accoucher. Que pouvait-il faire, sinon de leur confier la mère et l'enfant? Ses parents à lui étaient de la race des provinciaux qu'on n'attendrit pas, et son père, pharmacien de faubourg et marguillier, lui eût donné mille malédictions plus facilement qu'une pièce de cent sous. Les étudiants n'eurent pas un instant l'idée de se dérober à la prière de leur camarade; ils étaient de ceux que nulle tâche n'effraye et qui dans la vie ne voient pas autre chose que des devoirs. L'ouvrière, Fanny Buisson, quoique admirablement soignée par eux, mourut en mettant au monde une petite fille qui fut nommé Héloïse, et que les étudiants apportèrent à l'Hôtel de Cappadoce, où, avec un dévouement sans bornes, ils l'élevèrent au biberon, car ils n'auraient pas eu de quoi payer les mois de nourrice.

A partir de ce moment-là, pendant l'hiver, il y eut toujours du feu dans la chambre commune, et sans cesse quelques-uns d'entre eux y travaillèrent, entourant de soins et de tendresse la petite Héloïse, et s'occupant d'elle avec l'adresse, la douceur et l'inépuisable patience des mères. Les plus belles

chansons de nourrice furent murmurées auprès de son berceau, car les étudiants savaient les chants populaires, comme ils savaient tout le reste; plus tard, Héloïse fut enfant, puis grandit dans ce cercle de jeunes gens où les personnes se renouvelèrent, mais où resta la même âme et où les décisions prises au premier jour furent strictement obéies.

Les premiers tuteurs d'Héloïse, les contemporains de Perrève, avaient décrété qu'elle serait et resterait honnête et pure; aussi devait-elle demeurer au milieu d'eux, ne pas être quittée un instant, et surtout être prématurément instruite de toute chose, car ces penseurs connaissaient trop profondément la vie pour ignorer les dangers auxquels les jeunes filles sont exposées par leur ignorance. Aussi, avec tous les ménagements que réclamait cette âme tendre et naïve, ils lui enseignèrent les souffrances, les misères, les affreuses luttes, les horreurs de la vie sociale, et tous les vils martyres que nous inflige le vice déguisé sous le masque de l'amour.

Elle était d'ailleurs protégée par sa science même, car, sans s'apercevoir qu'elle apprenait quelque chose, elle fut dès l'enfance initiée aux études les plus abstraites; les robustes conversations de ses amis lui ouvraient des horizons immenses, levaient pour ses yeux tous les voiles, et bientôt elle fit comme eux, s'instruisit à même les livres, et elle lisait Horace ou Lucrèce en latin, comme une demoiselle lit le roman-feuilleton. Quant à lui donner un métier pour gagner sa vie, les étudiants n'y avaient pas songé un instant, sachant quelle démoralisation règne dans les ateliers; leur espoir était de la marier un jour à l'un d'entre eux, à quelque jeune homme supérieur, libre de sa vie; à quoi servirait l'intelligence si elle ne nous apprenait pas à roire aux miracles?

Je l'ai vue il y a trois ans au milieu de ses amis; âgée de quinze ans, grande, svelte, avec des traits réguliers, mais un peu maigres, et de grands yeux sombres, elle était singulièrement belle, mais d'une pâleur étrange que faisait ressortir encore l'éclat de sa prodigieuse chevelure d'un châtain foncé, avivé de lueurs fauves. Elle vivait là parmi les étudiants, très proprement vêtue d'un modeste peignoir, affable à tous, sérieuse, pleine de grâce, lisant quelque livre ou cousant ses nippes, mais ses nippes seulement; ses amis s'étaient formellement interdit de se faire coudre par elle un bouton, pour éviter radicalement ce qui pouvait ressembler à une domesticité, même amicale. Elle ne parlait presque jamais et restait silencieuse, pauvre fleur grandie sans air et sans soleil; mais ses paroles, quand on l'interrogeait, avaient l'intense netteté d'un bon sens subtil et poétique. Si on le lui demandait, elle jouait de la vraie musique, du Bach ou du Mozart, sur une vieille petite épinette d'Érard, achetée douze francs chez un chaudronnier. A l'heure où les étudiants allaient dîner, elle dînait, elle, toute seule, d'un plat excellent, accommodé par Gariel, qui la servait, et trouvait le moyen de lui donner un verre de bon vin.

Autrefois, les hôtes de l'Hôtel de Cappadoce ne mangeaient guère; maintenant ils ne mangeaient presque plus du tout; mais comme ils étaient heureux lorsqu'ils avaient pu voler à leur faim, amasser sou à sou deux ou trois louis, et qu'ils emmenaient Héloïse acheter une robe! Après le dîner, chaque soir, plusieurs d'entre eux la conduisaient l'été au Luxembourg, l'hiver sur le boulevard, et jamais la jeune fille, dans ces promenades, ne montra l'ombre de coquetterie. Elle savait, d'ailleurs, que ses compagnons tueraient comme un chien quiconque eût levé sur elle des yeux hardis. C'est aussi ce que

personne n'ignorait dans le quartier, où en la voyant passer le soir au milieu d'eux, de plus en plus silencieuse et blanche, on l'avait naturellement surnommée Héloïse la Pâle.

Cependant, l'année suivante, elle aima; qui pourrait se soustraire à cette fatalité divine? Celui qu'elle aima, dont elle fut aimée, fut un étudiant en droit nouvellement installé à l'Hôtel de Cappadoce et que dévorait l'ambition politique. Doué d'un véritable talent d'écrivain, ardent et sérieux à la fois, Paul Athénas, tout en suivant les cours, écrivait des articles déjà remarqués dans le plus avancé des journaux démocratiques, et on lui prédisait un grand avenir.

Héloïse et lui furent frappés du même coup de foudre; cependant pas un mot, pas un regard ne trahit leur passion mutuelle, qui fut devinée par tous leurs amis, mais dont personne ne voulut parler, car, dans la pensée de tous, il ne devait en être question que le jour où Athénas pourrait nommer Héloïse sa femme.

Ce silence voulu et forcé jetait un voile de tristesse plus épais sur l'Hôtel de Cappadoce, où la misère et la gêne augmentaient, car la race de ces grands travailleurs pauvres allait se perdant, le nombre des locataires avait diminué, Gariel ne parvenait plus à joindre les deux bouts, et, même en vivant littéralement de rien, les étudiants n'arrivaient plus que bien rarement à économiser une petite somme, si bien qu'on voyait de grandes reprises, faites avec des doigts de fée, sur le peignoir à raies roses d'Héloïse la Pâle. On sentait qu'un malheur allait éclater. Il éclata, soudain, imprévu, terrible.

Paul Athénas eut un duel, à la suite d'un article où il avait dénoncé, pris corps à corps une grande

infamie, et qui voulait du sang. Avec cette prescience qui ne manque pas aux natures à la fois instinctives et profondément réfléchies, les étudiants devinèrent que ce beau jeune homme marchait à la mort, et pieusement ils se distribuèrent leurs rôles, afin de veiller le mieux possible sur les deux êtres que devait frapper la catastrophe prévue. Pour ne pas inquiéter Héloïse, deux d'entre eux seulement restèrent près d'elle; cinq accompagnèrent Paul à Meudon, où la rencontre devait avoir lieu; de ceux-là, deux comme témoins, un en qualité de chirurgien; les deux autres, pour se tenir près du terrain choisi pour le combat et pouvoir revenir immédiatement à Paris dès qu'ils en connaîtraient l'issue. Enfin, les autres habitants de l'Hôtel de Cappadoce, car il en était resté encore cinq, attendirent fiévreusement dans un petit café attenant à l'hôtel, et où ils entraient pour la première fois de leur vie. La rencontre eut lieu à huit heures; à neuf, les messagers venaient annoncer à leurs camarades la mort de Paul Athénas, frappé d'une balle à la tempe, et le plus vieux, le plus sage d'entre eux, Joseph Ferrer, monta à la chambre commune, comme il fût allé au supplice.

Tous les ménagements furent inutiles; à la première syllabe, Héloïse devina son sort, et dès lors, immobile, farouche, comme changée en une statue d'albâtre, elle resta à la fenêtre pendant une heure encore, qui lui parut longue comme l'éternité. Enfin le corps d'Athénas fut apporté et placé sur un lit; Héloïse lava elle-même la blessure, le trou béant et sanglant, baisa le front et les lèvres de son ami avec une rage éperdue. Sans tenir compte du jour ou de la nuit, elle resta là, à côté de lui, jusqu'à ce qu'on l'eût emporté; et dès lors, calme, blanche comme la neige, ne faisant pas plus de bruit qu'une

ombre, elle laissa fuir les jours avec une placidité effrayante.

Elle ne causait plus, elle ne lisait jamais plus, elle ne s'asseyait plus; de temps en temps seulement, elle roulait une cigarette pour quelqu'un des travailleurs que l'heure pressait, et la lui tendait avec un funèbre sourire. Bientôt, la phtisie s'empara d'elle; le mal fut combattu avec génie, aussi bien qu'il peut l'être sans argent; mais la pauvre fille était trop savante pour se tromper sur son état, et d'ailleurs elle eût chassé bien loin d'elle toute décevante illusion, et pourquoi aurait-elle vécu?

L'Hôtel de Cappadoce se désorganisait; les étudiants qui le quittaient n'étaient plus remplacés, bientôt ils restèrent quatre, puis ils ne furent plus que trois; le talent cherché avec obstination dans la pauvreté devenait une vieille légende. La démolition de la maison était annoncée pour le mois de juillet; Gariel, qui soutenait une lutte impossible, avait vendu sa montre, ses bijoux et ses habits. Héloïse comprenait bien que ses trois derniers amis ne la quitteraient que morte, mais elle désirait mourir vite pour ne pas les rendre esclaves, et son souhait fut exaucé. Elle était alors devenue pâle comme le papier blanc, avec les cruelles taches roses sur ses joues, et son visage, qui resta charmant et beau, ne changea pas lorsqu'elle eut exhalé son dernier souffle.

Les trois derniers étudiants de l'Hôtel de Cappadoce ne voulurent écrire ni à leurs amis de province, ni même à Perrève; ce jeune trépas et cette suprême angoisse appartenaient à la patrie parisienne. Ils vendirent tout ce qu'ils avaient, Gariel vendit son mobilier personnel, et ainsi il y eut des fleurs sur le cercueil d'Héloïse la Pâle. Touché par la probité de Gariel, le vieil usurier Nestre lui a loué une autre

maison et lui a prêté quelques fonds pour installer un hôtel nouveau; mais le vieillard s'ennuie au milieu des étudiants gommeux qui, dans leurs chambres, donnent des déjeuners de faux pâtés truffés et de champagne à trois francs cinquante aux figurantes des Folies-Bergère.

XLVII

SCÈNE MUETTE

Dans les comédies dont le personnage principal est représenté par un mime, comme, par exemple : *Jocko* ou *le Singe du Brésil* que jouait le célèbre Mazurier, l'auteur, dédaignant ou désespérant de traduire par le langage écrit les nuances infinies et les mille variations en lesquelles doit se jouer la fantaisie de son interprète, se borne quelquefois, dans le manuscrit, à cette indication sommaire : *Scène muette à la volonté de l'acteur*. Mais comme l'art n'a jamais rien inventé, ces sortes de scènes *ad libitum*, pour lesquelles il n'y a rien d'écrit et qui doivent se nouer et se dénouer en silence, trouvent, plus souvent qu'on ne le croit, leurs modèles dans la réalité de la vie ; c'est ce que prouvera l'historiette suivante, à laquelle un évènement dont tout Paris s'entretient peut donner le ragoût piquant dont les saveurs se résument en un seul mot : l'actualité.

En effet, au moment où Sixte Malsang, entré comme Attila dans les cours du Nord, va épouser officiellement une princesse du sang, pareille à une Séraphita, à un ange visible dont le front serait orné à la fois d'un nimbe et d'un diadème, il n'est pas indifférent de se rappeler les débuts de ce héros

d'amour qui, à quarante ans passés, tient encore l'emploi de Chérubin, bien qu'il soit devenu plusieurs fois millionnaire. Mais Sixte n'a pas été seulement Chérubin, il a été aussi le don Juan classique, dont il s'était approprié la légende, aussi bien que cela se peut dans une époque positive, qui veut connaître la cause exacte et matérielle de tous les phénomènes.

En 1858, Sixte Malsang, âgé de dix-huit ans, ne possédait d'autre capital qu'une force de taureau et une beauté incroyablement charmeresse, car, par les traits du visage et même par la plantation de la chevelure, sa tête grecque, à la fois virile et féminine, rappelait celle qu'on admire dans le buste de l'Ariane antique.

Profondément indifférent, comme doit l'être un dompteur de femmes, il avait en outre reçu de la nature cet air de mélancolie fatale dont ne sauraient se passer les héros de roman, et en le voyant s'incliner pensivement sur sa tige, personne ne se fût douté que ce tendre lys était en fer forgé. Sixte, qui en cela devait avoir raison, prétendait descendre des comtes de Champagne ; quoi qu'il en soit, son père était un très pauvre correcteur d'imprimerie, et son admirable mère faisait des prodiges d'économie, de dévouement et d'affection pour qu'ils ne sentissent ni l'un ni l'autre la griffe de la misère.

Ce n'est pas à ces parents d'une austère probité que Sixte pouvait confier ses rêves, et il ne leur aurait pas avoué que sa seule vocation consistait à vouloir dormir sous des rideaux de soie et sentir ses deux poches pleines d'or. En attendant, il faisait sans conviction de rares articles de journaux et de petits vers, qui tout au plus eussent mené leur auteur à l'Académie sous le règne de Madame de Pompadour. Enfin, il n'avait eu qu'une maîtresse, Pauline Servary, la seule femme d'esprit et de loisir

qui en ce temps-là fût désintéressée et ne coûtât rien.

Cet état de choses parut injuste au journaliste Tiercinet, un de ces Parisiens à qui manquent toujours le temps et l'argent nécessaires pour acheter une main de papier, faute de laquelle ils n'écrivent pas de chefs-d'œuvre, mais qui, par l'audace de leurs improvisations parlées, bouleversent le monde et le pétrissent à l'image de leur caprice. Un soir, dans le foyer d'un théâtre qui, par ses succès et par la beauté de ses femmes, faisait concurrence à la Comédie-Française, Tiercinet, dans un discours éblouissant, inventa de toutes pièces un Sixte Malsang, adoré, invincible, brave comme Amadis et discret comme la tombe, que se disputaient les femmes du monde et dont les exploits avaient justifié les plus étonnantes folies; enfin, un tas de mensonges qui devaient devenir la vérité pure, dans un milieu où la vie se borne à copier servilement les imaginations littéraires.

Notamment, le journaliste fit frémir tout son auditoire en racontant comment Sixte, qui s'était jeté dans un cabinet pour sauver l'honneur d'une femme, avait eu la main prise dans une porte et se l'était laissé couper en deux sans exhaler un murmure. Il n'eut pas moins de succès avec l'anecdote de la courtisane qui était restée avec lui pendant dix jours dans une chambre où on les enfermait, où une fidèle servante venait seulement apporter les consommés, les flacons de vin, les volailles froides et les confitures, et d'où Sixte, au bout de ce temps-là, était sorti, pas plus las que s'il venait de faire la sieste et frais comme une rose. Les comédiennes l'écoutaient, le cou tendu, les lèvres sèches, rouges d'admiration et les yeux sortis de la tête. Sixte, qui ne se doutait de rien, entra innocemment dans le foyer, au moment même

où toutes les femmes contemplaient idéalement son image, fougueusement brossée par un coloriste, et Tiercinet sortit, après avoir sournoisement mis le feu à sa mine, qui ne devait pas tarder à éclater.

Ce fut plus rapide que la foudre. La fauve, la brune Esther, qui avait fini son rôle, s'approcha de Malsang, causa bas avec lui deux ou trois minutes, sans lui permettre de saluer personne, et aussitôt ils disparurent tous les deux, si vite qu'on ne les vit même pas sortir. Le lendemain, Esther arriva au théâtre, pâle, romantique, avec des airs intéressants de jeune mariée. Elle se faisait une sauvage fête de montrer Sixte comme sa chose et de s'en parer orgueilleusement, et, de fait, Sixte voulait bien lui donner cette joie; mais il ne parvint même pas à gravir l'escalier jusqu'à moitié, et tandis qu'Esther se costumait dans sa loge, il fut saisi, enlevé, emporté par sa camarade Fontanez, comme un convoi de vivres, qu'une armée attend, est saisi par l'armée ennemie.

Le lendemain de ce lendemain, ce fut non plus sur l'escalier, mais dans la rue qu'on attendait Sixte; enfin, il fut en butte à des sièges en règle, avec marches, contre-marches, surprises, attaques de la redoute, et, au bout d'un mois, les actrices du théâtre dont il s'agit n'avaient plus rien à s'envier l'une à l'autre. Bien leur prit d'avoir ainsi précipité les évènements et tiré leur épingle du jeu, tandis qu'il en était temps encore, parce que les autres théâtres commencèrent à entrer en danse, et qu'après en avoir fait le tour, Malsang, qui n'était ni las ni rassasié, dut passer à un ordre d'idées plus élégant. Partie du monde artiste, sa réputation, selon les lois d'une logique inéluctable, avait gagné le vrai monde, ce qui dès lors lui imposa l'obligation d'appartenir aux femmes sérieuses qui, comme on le sait bien, se repaissent et dévorent, au festin où les amantes fri-

voles mangent du bout des lèvres. Cependant, au milieu de tout cela, Malsang, tranquille au fond comme l'eau bleue d'un lac où se baigne le reflet des étoiles, gardait son regard candide et restait rose comme une jeune fille ; à peine si quelques poils de barbe soyeuse, doux comme un duvet de pêche, caressaient les contours réguliers de son pur visage.

D'ailleurs, il avait fait fortune, ce qui s'explique tout naturellement. Avec le don qu'il avait de charmer tout, les hommes aussi bien que les femmes, et de n'être jamais charmé que sous bénéfice d'inventaire, sans le chercher, sans le demander, sans le vouloir, il était devenu l'ami des maris, des frères, des protecteurs, des alliés de ses maîtresses, et, par la force des choses, il s'était trouvé mêlé aux grandes affaires financières, où il avait réalisé des bénéfices considérables, négligemment, comme un enfant cueille une fleur. Mais, avec une rare prudence, il avait placé ses fonds sur des banques solides ; il n'avait rien changé à sa vie apparente, si ce n'est qu'il s'habillait à la dernière mode, et il continuait à habiter chez ses parents, qui n'eussent rien compris à cette éblouissante richesse, arrachée, comme de rouges branches de corail, parmi les flots tumultueux de l'océan parisien. Puis il était nécessaire qu'il demeurât avec eux, sans quoi la plus jolie de ses aventures eût été forcément supprimée. Elle ressemble à une invention de Marivaux ; mais ce Shakespeare de la comédie, dont les personnages veulent être costumés par Watteau, a imaginé par avance toutes les scènes amoureuses, et tous les Silvandres qui veulent s'embarquer pour Cythère doivent monter une barque à lui, ou se résigner à ne pas partir.

Ah ! le temps était loin où Anna Masille et Julie Dasque jouaient aux cartes l'amitié de Malsang, dans

le foyer du théâtre! A présent, une des plus grandes dames françaises, la jeune duchesse Jeanne de Laa, dont le portrait peint par Ingres passionnait Paris, avait voué à Sixte une adoration folle, et venait le trouver dans un hôtel garni, en songeant à peine à baisser son voile. Au plus beau moment de leurs amours, Malsang tomba malade, et pendant une quinzaine de jours ne put sortir. Alors la duchesse, vêtue en femme de chambre, montait dans une voiture sans armoiries avec sa femme de chambre habillée en dame; elle entrait chez les parents de Sixte avec une lettre à la main, et tendre, émue, heureuse de jouer à la sœur de charité, passait une heure, tout de suite envolée comme un rêve, à côté du lit de son jeune amant!

Certes, Malsang croyait en avoir bien fini avec Nérine et Cidalise, et avec tout le troupeau comique. L'enchaînement nécessaire des circonstances avait voulu qu'il écrivît, très rarement, il est vrai, au *Journal des Débats* et à la *Revue des Deux-Mondes*, et qu'une rosette où se mêlaient les plus jolis rubans des ordres de l'Europe fût spontanément éclose à sa boutonnière; enfin il avait à l'Académie les sympathies les plus sérieuses, et certes il ne songeait plus à jeter par-dessus les moulins le béret de Colombine avec sa plume floche, ni le chapeau en feutre blanc d'Arlequine! Mais à Paris, ville essentiellement compliquée, il ne faut jamais dire : *Fontaine*..., et ce ne fut pas la faute de Sixte, ni celle de personne, si, tout actrice qu'elle était, l'admirable Nélie Abbey prit, à un moment donné, autant d'importance que n'importe quelle grande dame. Un roi en exil, ou plus simplement en vacances, avait semé sur ses pas tant de prodigalités, qu'elle semblait revenir du pays d'Eldorado, où les chemins sont sablés de diamants en guise de cailloux, et qu'en plein janvier elle s'en-

nuyait de manger des fraises, par lassitude ! Gavarni dessinait ses robes, et Théophile Gautier rédigeait en vers les menus de ses dîners, luxe qui, si elle l'eût payé, eût pu la réduire à la misère ; mais les poètes sont des ouvriers orgueilleux qui ne se font payer que par le public, et qui, lorsqu'ils veulent bien exécuter une besogne pour des particuliers, travaillent gratis.

C'est ici que se place la scène muette qui fait le sujet de ce conte. Un soir, aux Variétés, Nélie Abbey était dans l'avant-scène avec son roi. Placé en face d'elle à l'orchestre, Malsang, bien qu'il ne l'eût jamais vue, la reconnut facilement, car toute la lumière de la salle semblait envelopper son front divin, et tous les yeux étaient fixés sur elle. Nélie aperçut Sixte, le regarda bien en face, et lui fit un signe clair, net, précis, qui veut dire dans toutes les langues du monde : *Viens tout de suite*. Mais évidemment, *ce tout de suite* demandait à être interprété, puisque le roi était là, et je pense que Sixte l'interpréta bien. Le lendemain, à huit heures du matin, il sonnait à la porte de Nélie, et, non sans avoir jeté sur lui un regard de convoitise désespéré et fou, la belle servante Nanette l'introduisait dans la chambre de sa maîtresse. Nélie était couchée ; sa noire chevelure dénouée ruisselait sur les draps de Frise : Malsang ne lui dit rien, il baisa son front et ses lèvres en fleur et la saisit dans ses bras, et lorsqu'il la quitta, au bout de deux heures, ni l'un ni l'autre n'avait prononcé une parole. Et ce fut justice, car si l'on peut toujours dire avec le sage de l'Orient que le silence est d'or, il était ce matin-là de topaze, de rubis et de diamant.

Lorsque Sixte sortit de la chambre de Nélie, Nanette le prit par la main, et il sentit sa main à elle brûlante et tremblante. De nouveau elle l'implora de

ses prunelles embrasées, et non en vain. En fait d'amour, il était ce que sont en fait de duel les braves, qui volontiers croisent le fer avec le premier passant venu, pourvu qu'il soit fier et de bonne mine, et il se laissa mener dans un petit boudoir bleu pâle brodé d'argent. A la belle ardeur que lui montra Sixte, Nanette put croire facilement que chez sa maîtresse tout s'était passé en conversation, et ainsi, avant qu'il fût onze heures sonnées, ce jeune homme, voué à un obstiné mutisme, avait su enivrer de la même délicate flatterie la maîtresse et la servante.

Cependant, il causait au besoin, et même assez bien; il avait appris à réussir, comme un autre, ces rapides improvisations où la pensée fait des sauts de tigre, et supprime les propositions intermédiaires. La semaine suivante, à une soirée intime chez Nestor Roqueplan, il eut des boutades très amusantes, et Nélie Abbey en rit de si bon cœur, que le spirituel Adolphe Adam, assis à côté d'elle, s'empressa de lui présenter Sixte. — « Madame, dit-il, on m'assure que j'ai pu vous faire sourire un instant; s'il en est ainsi, n'aurais-je pas le droit d'être fier? » Nélie parut approuver ce ton modeste. — « Oui, dit-elle, vous parliez bien, et surtout j'ai été tout à fait heureuse d'entendre votre voix. C'est une curiosité que j'avais. Elle est charmante. »

XLVII

FORMALITÉ

Ce charmant et spirituel Benvenuto, Louis Stéphany, le dernier émule des Antonin Moine et des Feuchères, à la fois statuaire, peintre, dessinateur, pastelliste, ciseleur, joaillier, voit déjà blanchir aux tempes sa belle chevelure blonde; mais, à ce qu'il dit, il se console de vieillir et il se consolera de mourir, parce qu'il s'est aperçu que, si malin qu'on soit, il est impossible de ne pas être terrassé et vaincu tôt ou tard par la nécessité de faire de la littérature.

On est artiste, on en profite pour n'avoir chez soi ni plumes, ni papier, ni encre, et pour ne pas vouloir connaître, au point de vue graphique, d'autres outils que les tubes de couleur et les brosses; à un moment donné, on est nommé membre de l'Institut, et quoi qu'on en ait, il faut bien alors composer un discours, et tracer des caractères noirs sur le papier, comme fait le vil troupeau des hommes de lettres. Mais ce qui a le plus navré et humilié Stéphany, ce n'est pas d'avoir écrit son discours de réception; ce dont il ne se consolera jamais, c'est d'avoir dû inventer un grand morceau de prose, et d'avoir été contraint à cette extrémité abominable par la stupidité d'une écuyère de Cirque. Mais aussi quelle haine il a gardée à la célèbre Nina Thésio, qui l'a réduit à

faire de la copie parlée, c'est-à-dire la plus mauvaise et la plus inutile de toutes!

Lorsque la ville de G... voulut avoir un Cirque à peu près pareil à celui de Paris, elle s'adressa à un élève de Hittorff, Edmon Parise, adorateur effréné de l'architecture polychrome, qui, si on le laissait faire, ne laisserait pas sur la terre de France un pouce de muraille qui ne fût colorié et peinturluré, ce en quoi il a bien raison. Dès que le monument fut en cours d'exécution, Parise vint exprès à Paris voir Stéphany, et le pria de modeler les deux figures d'amazones nues, qui devaient être érigées à gauche et à droite du fronton. Le statuaire se sentait attiré par cette amusante besogne et ne la refusa pas; mais il objectait les difficultés matérielles de l'exécution. En effet, il était indispensable d'achever ces figures d'après une femme vivante, qui, pour les deux ou trois dernières séances au moins, posât non pas sur le mannequin de cheval, mais sur un vrai cheval; or, comment espérer cela des modèles, qui tout au plus sont capables de monter les paisibles ânes du bois de Boulogne? Mais Parise ne se laissa pas embarrasser pour si peu de chose; il s'entendit avec Kohr, le futur directeur du Cirque de G..., qui promit de décider son premier sujet, Nina Thésio, à poser les deux figures d'amazones. Dès le lendemain, il avait arrangé l'affaire, non sans peine, à ce qu'il raconta, et pour briser plus vite la glace, il invita les deux artistes à venir dîner chez lui avec Nina.

Tous deux, lorsqu'ils la virent, restèrent stupéfaits d'admiration, à un double titre : grande, svelte, nerveuse, vigoureuse, taillée en chasseresse et en guerrière, portant haut sa petite tête hardie et farouche couronnée de cheveux noirs, Nina Thésio semblait avoir été bâtie exprès pour représenter les héroïnes scythes; mais en même temps elle frappa les trois

convives par sa bêtise luxueuse et sereine, éblouissante comme un jardin en fleur, et faite de tous les ineffables lieux-communs parisiens qui émaillent *Le Roman chez la portière*. Arrivée la première chez Parise, elle avait attendu quelques instants seule dans le salon, et elle en avait profité pour lire un livre posé sur la table, ce qui lui procura l'occasion d'exhiber un joli échantillon de critique. Les présentations à peine faites, Nina, qui tenait toujours le livre dans ses doigts, fit une moue indignée, comme si elle eût marché sur un vilain crapaud, et avec un beau geste royal de dégoût et d'horreur :

— « Ah ! dit-elle tout à coup, quel grossier que ce Shakespeare !

— Hein? fit le directeur, qui, habitué aux boutades de Nina Thésio, trouvait cependant celle-là un peu forte.

— Oui, reprit-elle, je lisais *Roméo et Juliette*. Faut-il être mal élevé pour montrer une demoiselle amoureuse d'un homme qu'elle voit pour la première fois et se laissant baiser la main tout de suite ! Certainement, moi, je ne suis pas bégueule et je comprends qu'on ait un *sentiment*, mais pour quelqu'un qui vous respecte et qui vous ait fait longtemps la cour !

— Diantre ! pensa Stéphany, voilà qui me promet des séances agréables ! » Et en même temps Kohr disait galamment à l'écuyère : « Ma chère amie, si j'étais plus jeune et s'il me restait plus de temps à vivre, je m'inscrirais pour dans vingt ans d'ici ! »

Mais on n'eut pas le loisir de s'attarder sur les premières balivernes de Nina ; délicate et *romance* jusqu'à la moelle des os, cette écuyère devait avoir chez elle des fleurs artificielles sous des globes et des lithographies coloriées d'oiseaux, découpées et gonflées sur des fonds noirs ! Sa conversation, intarissable d'ailleurs, charria une telle quantité de fleurs,

de papillons et de cascades, que Stéphany se sentait écœuré comme s'il eût été ivre de sucreries. A ce moment cruel, il songeait avec délices au supplicié de Regnault, dont la tête roule dans la belle mare de sang, et il éprouvait de poignantes envies d'égorger Nina Thésio.

Mais il réfléchit qu'il ne trouverait jamais un plus beau modèle que celui-là, sachant d'ailleurs monter un cheval nu, et, ravalant sa colère, il prit rendez-vous pour le lendemain même, après que les trois hommes eurent charmé Nina en lui défilant toutes les phrases connues sur la nudité chaste et sur l'art qui purifie tout, serinettes merveilleusement choisies pour attendrir cette écuyère, capable de chercher des petites fleurs bleues dans le macadam pulvérulent du boulevard.

Le lendemain, lorsqu'elle vint à l'atelier, Stéphany était plein de son sujet; il avait parcouru Hérodote, Strabon, Virgile, Justin, Jornandès, Quintus de Smyrne, Platon, Plutarque, Pline, Diodore; il s'était épris des grandes guerrières qui, vivant dans la neige et dans le sang, chassaient les hommes et les ours, et serraient l'arc meurtrier sur leur poitrine. Entre elles, il avait choisi Marpésia, qui, après avoir subjugué le Bosphore cimmérien et la Sarmatie, dompta les habitants du Caucase, et cette grande Antiope qui, après avoir vu tomber autour d'elle Aëlle, Prothoë, Célène, Eurybie, Déjanire, Astérie, Marpée et Alcipe, lasse, blessée, exténuée, déchirée, sanglante, se décida enfin à donner à Hercule, pour sauver ce qui restait de son peuple, sa ceinture, symbole d'orgueil et de chasteté, à laquelle elle tenait plus qu'à sa vie.

A présent qu'il avait oublié les bêtises inouïes de Nina Thésio, il ne se rappelait que sa beauté jeune et terrible, et c'est avec ses traits de vierge, c'est

avec son geste superbe et surhumain, qu'il voyait les amazones du désert glacé, coiffées de leurs casques horribles. Elle arriva bien ; l'inspiration de Stéphany était si tyrannique et impérieuse, que l'écuyère dut obéir. C'est en vain qu'après s'être dévêtue, elle s'était enveloppée, comme dernière résistance, dans un peignoir apporté exprès.

Le peignoir aussi tomba ; sous le regard obstiné de Stéphany, la belle fille enfourcha le mannequin de cheval ; la pose fut vite trouvée et choisie, et, pendant une heure, l'artiste travailla avec furie, tenant son modèle en respect par l'énergie avec laquelle il pétrissait les masses d'argile. Nina voyait que si elle eût fait mine de bouger, il l'eût sans doute modelée et pétrie elle-même comme cette terre inerte ; et elle tenait fidèlement la pose, à la fois gagnée par l'enthousiasme du statuaire et stupéfiée par la terreur.

Mais à mesure que tomba la force de Stéphany et que sa première ardeur se calma, Nina Thésio, rassurée, redevenait la demoiselle ingénue, habituée à cultiver des rêveries et des berceuses pour piano, en même temps que les volubilis de sa fenêtre, et l'artiste se souvint avec épouvante qu'au dîner chez Parise il l'avait entendue parler de *ses pudeurs*, au pluriel ! Graves appréhensions, bien justifiées par l'évènement. A partir de ce moment-là, elle baissa les yeux ou les leva au ciel avec désespoir, se courba comme pour cueillir des fraises, sembla désirer la mort, se déroba en profil perdu ou, avec ses mains crispées et tremblantes, cacha précisément le morceau du torse que Stéphany copiait, si bien que le malheureux artiste, exaspéré, ne faisait plus rien qui vaille, et, de rage, brisait ses ébauchoirs. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il se fâcha et dit brutalement :

— « Voyons, mademoiselle, quelle mouche vous pique? »

Sur quoi l'écuyère se mit à éclater en sanglots et versa plus de larmes que si elle eût été métamorphosée en fontaine.

— « Eh bien! dit Stéphany, qu'y a-t-il? vous ai-je offensée en quelque chose?

— Non, dit-elle, mais vous n'avez guère pitié de moi et vous ne comprenez pas ce que je souffre.

— Comment? fit l'artiste, complètement ahuri.

— Oui, reprit Nina, il est bien dur de se montrer ainsi nue à un homme qui n'est pas votre amant!

— Ah! » fit Stéphany, qui n'est pas entêté, et qui volontiers suit son interlocuteur sur le terrain qu'il lui plaît de choisir.

En quelques secondes il rangea ses ébauchoirs dans un ordre parfait; puis il se leva, alla au mannequin de cheval, enleva Nina Thésio, l'emporta sur un large divan bas couvert d'un beau tapis de Smyrne, et s'assit près d'elle, à demi agenouillé. Avec ce regard et ce geste rassemblés dont tout bon artiste a le secret, il la tenait enveloppée, captive, mieux emprisonnée dans le rayon de ses yeux qu'elle ne l'eût été par des liens subtils, et elle voyait ses lèvres briller comme des charbons roses.

— « Ah! dit-il, si vous saviez comme je vous aime! »

Nina laissa tomber sa main sur celle de Stéphany, et son corps frémissant allait suivre cette main, tomber tout entier dans les bras de l'artiste; mais frappée d'une réflexion soudaine, elle se jeta en arrière, se leva tout d'une pièce et passa son peignoir, qui décidément voulait avoir un rôle dans cette folle journée. « Non! non! dit-elle, c'est impossible. » Puis, comme pour atténuer la netteté de son refus et regardant Stéphany avec beaucoup de douceur :

— « Écoutez, reprit-elle, vous me plaisez beaucoup,

mais songez que je ne vous connais que depuis deux jours! Ah! quel malheur que nous ne nous soyons pas rencontrés plus tôt!

— Allons, pensa l'artiste, il n'est pas facile de faire de la sculpture avec les femmes! »

Puis, comme il est doué d'un esprit essentiellement pratique, il se rappela tout à point qu'il avait lu dans *L'Entr'acte* une biographie de Nina Thésio, et il pensa que cela suffirait pour le petit morceau littéraire auquel il ne pouvait plus se soustraire désormais, tant la vie a des exigences impérieuses, et tant la copie est une pieuvre qui toujours vous rattrape avec ses cent mille bras!

— « Ah! chère âme, dit-il rêveusement, que vous étiez belle déjà dans cette ferme d'Arpajon où vous avez été élevée par la bonne mère Simone et par son mari Jean-Pierre! Vous battiez les garçons; vous vous baigniez dans les ruisseaux; vous mangiez les mûres des haies. Vous rappelez-vous comme vous avez inquiété vos parents lorsque vous avez disparu avec la jument grise, et que vous l'avez ramenée le soir, ruisselante de sueur et à demi morte? Puis les bohémiens vous ont emportée sur leur voiture de bois, dont les harnais de cuir retombaient si bizarrement sur le front des chevaux. Que leurs têtes brûlées, aux dents blanches, étaient étranges, et comme parmi eux vous sembliez pâle et rose! Savez-vous qu'ils vous ont pleurée bien longtemps quand vous les avez quittés pour vous engager avec les Bouthor, dans ce cirque nomade qui a promené vos premiers succès à travers la France? Florine! vous vous appeliez Florine, alors; il suffisait de ce nom sur l'affiche pour révolutionner les villes, et vos musiciens habillés en lanciers polonais, les écuyers, la troupe entière, tout était fou de vous, comme le public. Fée, étoile, déesse, apparition envolée dans la

lumière, Florine passait sur son cheval noir, et elle emportait les âmes avec elle à travers les ronds de papier. Oh! à Reims, l'horrible minute, lorsque vous êtes tombée par la faute d'un cheval fou, et qu'on a entendu votre pauvre front se heurter sur le bois de la barrière! Vous êtes restée là, seule, dans une hôtellerie, et c'est là que le directeur de Londres vous a engagée. A Londres quel triomphe! on délaissait pour vous l'Opéra et le théâtre. Puis c'est Madrid, où un torero se laissa tuer pour vous avoir regardée; Madrid, où on vous a jeté tant de fleurs et de joyaux; puis Vienne, où l'impératrice vous a fait donner sa jument favorite; puis Paris, où grâce à vous, les samedis du Cirque sont devenus des fêtes; Paris, où celui qui vous a sans cesse adorée et suivie vous admire de loin, tandis qu'il voudrait vous prendre à la foule éperdue et emporter dans ses bras cette chère proie!

— Ainsi, dit Nina, vous m'avez vue enfant, vous me connaissez déjà, vous me suiviez partout et vous m'aimiez.....

— Depuis dix ans, » articula nettement Stéphany, qui, pour la première fois de sa vie, fut à la hauteur d'un dentiste.

— « Ah! mais alors, c'est bien différent! » dit tendrement Nina Thésio; et elle pencha sa belle tête sur le sein de l'artiste, qui étendit juste à point ses mains agiles et robustes, et, entre autres joies, goûta celle d'en avoir fini avec les mensonges parlés. Plongé dans un silence profond, l'atelier n'entendait plus rien que le tic-tac d'une horloge antique. Cependant, les plâtres sacrés, l'Esclave et le Moïse de Michel-Ange semblaient indignés de ces passe-temps frivoles, et boudaient encore le jeune maître, lorsque Nina s'éveilla, comme au sortir d'un rêve.

— « Ainsi, dit-elle, tu m'aimes, tu m'aimes bien?

— Oui, fit-il d'une voix tranquille et douce. Et maintenant, on peut travailler! »

Nina Thésio enfourcha le mannequin de cheval, reprit la pose, rouge comme Marpésia elle-même lorsqu'elle assommait les Sarmates à grands coups de massue, et Stéphany, qui aime mieux son art que tout, se remit à l'ouvrage et se vengea férocement sur la terre glaise.

XLIX

LES ANÉMIQUES

L'anémie est la maladie étrange dont meurent Paris et les Parisiens. Est-ce parce qu'on en a trop versé pendant les guerres du premier empire sur les champs de bataille de l'Europe, ou bien parce qu'on en a trop usé pour le travail, pour le plaisir et pour une production effrayante que rien ne ralentit? le fait est qu'il n'y a plus de sang à Paris, que le docteur Sangrado ne trouverait pas à y utiliser sa lancette, et que tous les Parisiens sont pâles comme le prince Hamlet et comme Pierrot dans la pantomime.

Par là s'explique le succès de l'hydrothérapie en plein air, cette médication toute moderne qui nous vient de l'Allemagne et que le docteur Louis Fleury, enlevé à la science presque jeune encore, avait perfectionnée à Bellevue. En effet, aidée par l'exercice et par les salutaires fatigues d'une vie rustique, elle rend quelquefois l'appétit à des femmes lassées par l'implacable tumulte des plaisirs mondains, et à des forçats de la vie intellectuelle, qui depuis longtemps ne se nourrissaient plus qu'avec des sauces au Cayenne et avec la fumée des cigarettes. Mais elle ressemble à tous les moyens dont nous disposons, elle vaut tout juste ce que vaut l'homme qui l'administre, et elle demande à être employée avec génie.

Car l'ennemie, la maladie nouvelle, la grande meurtrière, la Névrose, s'il faut l'appeler par son nom, dont on abuse et qui ne signifie rien, varie, se déguise, prend mille formes, attaque sa victime avec des ruses de sauvage; et, pour la combattre avec une malice égale à la sienne, il faut un savant intuitif, plein d'imagination, connaissant tout et devinant tout, qui soit à la fois un Talleyrand et un Scapin. Tel est le docteur Léon Xardel, qui, si la maladie existait en chair et en os, au lieu d'être une personne invisible, arriverait certainement à la mettre dans un sac et à lui donner des coups de bâton. En attendant, sa douche, qu'il donne à quatre heures moins cinq minutes quand l'accès doit venir à quatre heures précises, se livre avec la fièvre aux marivaudages les plus compliqués, et éclate de rire dans son flot d'argent quand elle a pris un viveur épuisé que l'homme ne charmait pas ni la femme non plus, et qu'elle est parvenue à lui faire manger trois côtelettes.

Comme tous les bons ouvriers, Xardel, toujours en éveil, s'assimile tout au profit de son art, et soit qu'il s'intéresse à de récentes recherches philosophiques, soit qu'il admire une découverte inattendue, soit qu'il s'émerveille d'une étoffe japonaise dont les harmonies de couleurs lui semblent devoir impressionner l'esprit d'une certaine manière, il se demande toujours : « Comment et dans quelle mesure ceci peut-il servir à une guérison ? » Un matin, au commencement de cet été, le docteur, qui venait de déjeuner seul, fumait, en prenant son café, un cigare blond et sec, et en même temps, pour délier son esprit, il relisait, dans la comédie de Shakespeare : *Beaucoup de bruit pour rien*, les adorables scènes dans lesquelles Héro s'amuse à rendre amoureux l'un de l'autre Bénédict et sa cousine Béatrice, qui aupara-

vant se disputaient comme chien et chat. — « Pourquoi pas? » dit-il en fermant le livre, et comme pour lui penser et agir sont une même chose, il se dirigea vers un jeune homme pensif et triste, qui à ce moment même errait mélancoliquement dans les jardins.

Ces jardins immenses, qui s'étendent jusqu'à la rivière et qui, du côté opposé, s'ouvrent sur la forêt, font de la maison de santé de Bois-le-Roi un paradis, mais habité par des damnés, puisque les hôtes de ces ombreuses retraites n'ont plus même assez de force pour pouvoir se réjouir de la senteur des feuilles et des couleurs des fleurs.

Paul Enferl, que le docteur Xardel aborda sous l'allée de mélèzes, est un auteur dramatique d'un vrai talent, qui, tout jeune, a trop bien réussi à charmer le public et surtout les comédiennes. On l'a vu naguère assez beau garçon ; mais aujourd'hui ses yeux bruns semblent s'éteindre, et son pauvre visage pâle et maigre, dont on voit les os, est coupé en deux par sa moustache blonde, comme par un coup de sabre. De plus, signe horrible, à ce moment-là, Enferl, par lassitude, avait renoncé à se vêtir correctement comme un gentleman, et, pour le débraillé, son costume ne le cédait en rien à ceux des rapins qui viennent en villégiature à Marlotte.

— « Mon cher ami, lui dit à brûle-pourpoint le docteur, avez-vous remarqué cette jeune dame écossaise qui habite là, dans le pavillon, et qui a une si belle chevelure?

— Oui, dit Enferl, je l'ai remarquée. C'est une ombre, un fantôme, une morte.

— Peut-être, fit le docteur, mais une morte que je m'engagerais à faire redevenir heureuse et bien portante, si vous vouliez m'y aider un peu. »

Le jeune homme allait se récrier, mais Xardel

ne lui en laissa pas le temps, et continua à parler d'une voix insinuante et persuasive :

— « Madame Jeanne Iden, dit-il, est-elle vraiment malade? Sur ce point, je ne suis pas assez charlatan pour affirmer rien; mais je puis dire presque avec certitude que si elle meurt de quelque chose, c'est d'ennui, ou plutôt de manque de joie! Elle habite en Écosse un château tragique entouré de noires forêts où des chasseurs en jupe viennent prendre part à des festins de moutons entiers; mais sachez que cette châtelaine est une Parisienne, et qu'elle a été actrice aux Variétés, où vous l'avez applaudie, — regardez-la mieux, — sous le nom de Jeanne Serpli. Vous la voyez transparente, blanche comme une morte, penchée vers la tombe; le mal qu'elle a, c'est la nostalgie de l'esprit; ce qui lui manque, c'est le cliquetis des mots, la causerie rapide, la *blague*, si vous voulez, l'occasion de vouloir être belle, et je la tiendrais pour sauvée si elle était courtisée par un homme de son pays, en langue parisienne! Et cela, qui peut le faire mieux que vous? Notez, mon cher ami, que je ne vous pousse pas à des amours coupables; je vous demande seulement quelques scènes de comédie, comme c'est votre état d'en inventer, pour rappeler à la vie une si intéressante malade; et quel succès vaut celui-là?

— Mais, dit Enferl, je ne connais pas madame Iden.

— Vous la connaîtrez, répondit le docteur, si vous voulez me faire le plaisir de venir dîner demain chez moi. En tout cas, elle vous connaît bien, elle, car elle est folle de vos pièces, qu'elle se fait envoyer en Écosse, et, à l'insu de son mari, elle apprend tous les rôles que vous écrivez pour Céline Chaumont! »

Est-il utile de dire que Xardel joua à madame Iden une scène exactement pareille à celle-là, et que dans son récit Paul Enferl devint un héros d'amour, pas-

sionnément épris d'elle et depuis longtemps avivant sa chère blessure? Le docteur fit appel au cœur de la jeune femme; Paul, lui disait-il, n'était pas dangereux, et peut-être n'avait-il pas trois mois à vivre; il s'agissait seulement de le tromper sur son état, de lui donner le courage de lutter encore, et qui sait? de garder peut-être à la France un talent dont elle était justement fière.

Jamais transformation opérée par l'art d'un magicien ne fut aussi complète que celle dont la ruse du docteur avait réalisé le miracle, car le lendemain, lorsque ces deux amants improvisés se rencontrèrent chez lui, on eût dit qu'ils sortaient de quelque idéale fontaine de Jouvence. Délicieusement parée avec sa robe d'étoffe Pompadour à petits bouquets, sur laquelle était jetée une écharpe de fleurs, ayant avivé d'une pointe de rouge imperceptible ses traits fins et délicats, élégante, simple, couronnée de ses cheveux châtains que faisait valoir une coiffure savante, madame Iden avait tout l'attrait d'une vraie femme du monde qui a traversé les enfers sans y roussir le bout de ses plumes; quant à Paul Enferl, il portait aussi bien qu'un duc son habit noir, dans la boutonnière duquel était passée une petite rose. Le dîner était exquis et savant, combiné pour des malades, et accompagné d'un seul vin, mais surnaturel.

Avertie par son mari, qui tenait à son idée, madame Xardel s'appliqua à faire briller ses deux convives devant un auditoire composé de savants et d'hommes célèbres, mais elle prenait là une peine inutile, car tous les deux furent naturellement si spirituels, qu'on les eût presque applaudis comme des acteurs en représentation, lorsque les mots, vifs, ailés, brillants, fulgurants, inattendus, s'envolaient de leurs lèvres comme des gerbes d'étincelles. On les écoutait non seulement avec admiration, mais allè-

grement et sans fatigue, en désirant toujours les entendre encore; chacun d'eux était pour l'autre le tremplin qui lance la pensée en plein ciel à des hauteurs infinies, et le destin lui-même sembla comprendre que de tels virtuoses, appareillés si exactement, ne devaient pas être séparés. Appartenant à un mari très jaloux, qui tout à coup tombait du ciel au moment où elle s'y attendait le moins, madame Isaure Iden n'avait reçu personne depuis qu'elle habitait en recluse la maison de santé de Bois-le-Roi; mais Paul Enferl obtint un véritable triomphe, puisqu'avant de quitter le salon du docteur, il avait obtenu la permission de se présenter chez cette adorable femme.

Bientôt ses visites au pavillon devinrent quotidiennes, et, pour madame Iden aussi bien que pour Enferl, supprimèrent tout le passé, évanoui comme un rêve. Ces deux êtres charmants s'aimèrent-ils? Ce serait trop dire et trop peu. Tous les deux ils étaient mourants, sans volonté, sans force, terrassés par le mal mystérieux qui brise les ressorts de la vie, incapables de vouloir exister; mais ils ressuscitaient par un miracle renouvelé sans cesse, pour cette heure unique de la journée, qui les réunissait et leur rendait tout ce qu'ils avaient perdu, le luxe, l'élégance, la causerie agile, le langage de l'amour, les idées échangées dans une communion où elles prennent un corps et deviennent visibles! Alors ils se donnaient l'un à l'autre la volupté qu'on goûte dans la possession sérieuse et toujours plus intime d'un esprit; affranchis de la chair, ils pensaient si vite et avec tant d'intensité, que leurs idées s'étaient pénétrées et confondues; celles de Jeanne étaient devenues fermes et précises comme celles d'un homme, en même temps que celles de Paul avaient acquis la légèreté et la grâce féminines.

Et ces belles amours ne furent jamais troublées

par une caresse matérielle, car chacun d'eux aurait trop redouté de donner à l'être aimé une désillusion funeste. Pour se voir, ils se mettaient l'un et l'autre en costume de bal, et Paul eut ainsi la joie d'admirer madame Iden vêtue de ses robes de cour et parée de pierreries célèbres. Mais ce qu'il y eut de plus touchant, ce furent les ruses imprévues qu'employait pour rompre l'entretien celui des deux qui sentait sa crise venir et ne voulait pas être vu dans cet avilissement par l'être à qui il voulait laisser un riant souvenir, pur de toute laideur. A ces moments-là, si c'était Paul qui devait s'enfuir ou si c'était madame Iden qui voulait le renvoyer, ils trouvaient, lui ou elle, des raisons inouïes, comme peuvent en inventer une femme dix fois femme et un auteur dramatique.

Quand Paul Enferl, en proie à l'évanouissement, enveloppé par le vertige, se sentant tomber et enfoncer en terre, avait dit adieu à madame Iden, tant qu'elle pouvait l'apercevoir de sa fenêtre, il marchait d'un pas sûr, élégant, léger, comme un homme qui se porte bien et qui se promène. Sitôt qu'il était hors de vue, il se laissait aller, tournait sur lui-même, trébuchait aux arbres et chancelait comme un homme ivre. Mais, par une puissance d'illusion qui est le caractère du rêve mêlé à la vie réelle, il se figurait toujours son amie belle, souriante, heureuse comme il l'avait quittée, et parée magnifiquement au milieu des feuillages rares et des gerbes de fleurs. Il comptait sans l'implacable Réalité, qui ne veut pas être méconnue et qui, si bien protégés que nous soyons par l'invisible armure de la foi, trouve toujours la place où elle nous déchirera de sa griffe cruelle.

Par un jour d'orage, Paul Enferl, impatient, irrité, se trouvait dans le jardin un grand quart d'heure avant le moment fixé pour sa visite quotidienne, et

exaspéré par l'attente, la subissant comme un supplice, ne pouvant la tolérer plus longtemps, il manqua résolument, par un incroyable coup de folie, aux engagements qu'il avait pris avec sa bien-aimée et avec lui-même. Il monta chez madame Iden à l'heure où il nétait pas encore attendu, et le malheur, acharné sur lui, voulut qu'une femme de chambre, sortie pour un instant, eût laissé la porte entr'ouverte. Après avoir traversé l'antichambre et le salon, Paul frappa à la porte du boudoir où Jeanne le recevait habituellement. Ne recevant pas de réponse, il crut à quelque accident, perdit la tête, et, oubliant toute prudence, il entra. Horreur! pâle, épouvantablement échevelée, demi-morte, terrassée sur le divan, dans un désordre hideux, la pauvre femme montrait alors la maladie dans toute sa laideur triviale, et Enferl s'enfuit, éperdu d'horreur, sans songer à la secourir.

La commotion avait été si violente, qu'elle le laissa comme anéanti et ne pouvant plus rassembler ses idées. Au réveil, se révoltant contre un tel écroulement de son rêve et ne pouvant consentir à cette mort de tout, Paul voulut se figurer, se figura en effet qu'il avait été le jouet d'une hallucination, et d'autant mieux put se créer cette illusion désespérée, que, dix minutes après, lorsqu'il se présenta chez madame Iden, il la trouva gaie, en robe blanche, divinement parée d'une coiffure irréprochable, et avec ses jolis doigts de fée arrangeant ses fleurs favorites. Mais un pareil effort de volonté ne se recommence pas ; aussi le dieu des amours, qui a précédé les autres et qui survivra à toutes les mythologies, lui devait-il de déchirer brusquement son poème, pour qu'il en pût conserver le souvenir intact et pur. Un jour, pendant l'absence de Paul Enferl, qui avait dû vaincre ses souffrances pour aller à Paris chercher de l'argent, monsieur Walter Iden était arrivé

inopinément à Bois-le-Roi. Ce mari, qui, de même que beaucoup d'autres jaloux, était plein de perspicacité, avait trouvé chez Jeanne trop de gaieté, trop de fleurs, des meubles qui semblaient attendre quelqu'un et sur lesquels la lumière du soleil jetait de trop complaisantes caresses, et, sans demander plus d'éclaircissements, il avait brusquement emmené sa femme en Écosse. Paul Enferl, navré à son retour en trouvant le pavillon morne et vide, ne resta pas une minute de plus à Bois-le-Roi. Quelques jours plus tard, on commençait à la Porte-Saint-Martin les répétitions d'une de ses pièces, grand drame d'action terriblement compliqué, de sorte que, livré au travail, aux ivresses, au tumulte et aux fatigues de la mise en scène, Paul n'eut plus le temps de savoir s'il était encore malade ou s'il ne l'était plus. D'ailleurs, à Paris, les anémiques se soutiennent avec le homard à l'américaine et la cigarette, et ils se consolent en faisant des mots, qui ne sont pas toujours copiés dans Chamfort ou dans Rivarol.

L

UNE CONVERSION

Pour l'homme qui dans la vie entreprend de représenter plastiquement tel personnage défini, la première condition est de n'être pas en effet ce personnage, car il est rare, pour ne pas dire impossible, que l'être réel réunisse en lui les signes spéciaux et théâtralement groupés par lesquels un type se caractérise. Pour être accepté comme Achille, un guerrier devra se montrer tel qu'on se figure Achille, et non tel qu'il est; c'est pourquoi entre un héros et le bouffon qui le singe, l'avantage sera toujours pour le bouffon. C'est ainsi que, dans l'amusant conte d'Alphonse Daudet, Tartarin de Tarascon, armé jusqu'aux dents et enveloppé d'un vêtement farouche, fait parfaitement l'effet d'un tueur de panthères, tandis qu'assis à côté de lui dans la même voiture, Bombonnel, le véritable tueur de panthères, n'est pour tout le monde qu'un vieux monsieur enrhumé, coiffé d'un bonnet de soie noire.

Pour ne pas sortir de cet ordre d'idées, Raoul Stévène est un excellent poète, et personne moins que lui ne ressemble au poète légendaire, tel qu'on se le figure dans les provinces reculées. Et bien lui en a pris de n'être pas conforme au modèle accrédité par les lieux-communs les plus en vogue, puisqu'une

telle divergence lui a permis d'échapper à un péril redoutable, comme on le verra en lisant cette historiette.

Agé de vingt-trois ans, grand, mince, agile et bien découplé, Stévène est un beau garçon, joli comme une fille, blanc et rose comme un Anglais nourri de roastbeef, et d'ailleurs c'est en effet de roatsbeef qu'il se nourrit. Il cache son grand front sous ses cheveux rabattus, et ses sourcils d'une régularité orientale font valoir ses larges yeux bruns, dont les cils n'ont pas été brûlés par des larmes. Il a le nez un peu long, et sur son visage court délicatement une barbe soyeuse et légère. Amusant, spirituel et par conséquent parlant fort peu, ce rimeur, qui rime avec un génie irréprochable, ne possède aucun art d'agrément et il se borne à pratiquer habilement tous les exercices physiques. Il s'habille extrêmement bien, et en fait de toilette il a horreur du noir. Enfin ce poète n'a pas connu la misère! Très bien nourri chez son père, monsieur Paul Stévène, commandant du génie en retraite et riche propriétaire, il y trouve toujours l'hospitalité, à Paris dans une maison confortable, ou dans un beau château situé dans l'Orne, et, personnellement, il habite au boulevard Saint-Germain un joli entresol meublé de divans et de livres, et dont les murs sont couverts de crépons japonais. Comme argent de poche, il se contente de dix mille francs de rente que sa mère lui a laissés, à moins qu'il ne veuille puiser dans la bourse de son père, qui lui est toujours ouverte. Il a bien aussi un oncle riche, veuf et sans enfant, qui l'aime à la folie; c'est monsieur Luciez, frère de sa mère, marchand de draps rue Saint-Denis, à l'enseigne de la *Barbe-d'Or*. Mais si Raoul Stévène accepte volontiers de lui un joyau ou quelque beau livre, il a toujours repoussé ses offres d'argent, afin de ne pas ressembler à un neveu de comédie.

Il y a maintenant trois ans, monsieur Luciez vint trouver son beau-frère et le mit au courant d'une circonstance bizarre. Il y avait à Auteuil une demoiselle Paméla Godebœuf, jolie, âgée de dix-sept ans, dont les parents étaient riches de six millions, et qui, avec leur assentiment, était formellement décidée à n'épouser qu'un poète.

Le père Godebœuf, Auvergnat, avait commencé par le commerce des chiffons et des vieux cuivres, dans la rue de Lappe. Il s'était ensuite établi quincaillier, puis il avait fait des affaires de terrains, dans lesquelles il s'était enrichi avec une merveilleuse habileté. Mais, au grand désespoir de sa femme, avant l'âge de soixante ans il n'avait jamais consenti à jouir de la vie, il était resté ignorant comme une carpe, et il portait encore des vêtements qu'il faisait venir de Thiers! Les Godebœuf avaient successivement perdu quatre enfants; leur dernière fille, Paméla, qui restait seule, était pour eux l'objet d'une adoration aveugle. Élevée dans une pension du plus grand style, c'est là que, grâce à une sous-maîtresse sentimentale, la jeune fille avait contracté la passion de la poésie, et elle s'enivrait avec délices des vers de Lamartine.

Ses parents lui avaient toujours donné tout ce qu'elle voulait: le jour où elle voulut un poète, ils décidèrent qu'ils le lui donneraient comme le reste, et ils confièrent leur embarras à monsieur Luciez, qui était le plus distingué de leurs amis. Voilà ce qu'à son tour il venait raconter à monsieur Paul Stévène, lui demandant s'il ne convenait pas de faire tomber dans la main de Raoul cette étonnante alouette, qui, toute bardée et rôtie et cuite à point, tombait du ciel?

— « Mon cher ami, dit monsieur Stévène, pour prendre un oiseau rapide il suffit de lui mettre un grain de sel sur la queue, et de même, si Raoul se

laissait faire, rien ne nous empêcherait de l'unir à mademoiselle Godebœuf; mais il est trop évident que, si nous lui parlions d'un mariage quelconque, il partirait pour l'Égypte ou pour l'Asie Mineure. »

Cette objection étant jugée sans réplique, il fut convenu entre les deux beaux-frères qu'on agirait de ruse, et que le principal intéressé ne serait pas mis dans la confidence. Monsieur Luciez annonça à Raoul qu'il désirait acheter une belle maison de campagne dont l'élégance l'avait ensorcelé, et sur laquelle il le priait de lui donner son avis. Le jeune homme y consentit sans défiance, et c'est sous ce prétexte qu'après s'être entendu avec les Godebœuf, monsieur Luciez, à quelques jours de là, leur amenait Raoul, invité par son entremise à un dîner sans façon. Le poète sut faire briller monsieur Godebœuf, à qui il parla de ses spéculations et de ses grandes affaires, et il parla robes, chiffons et confitures avec madame Athénaïs Godebœuf, de façon à se concilier sa bienveillance. Quant à mademoiselle Paméla, il la trouva tout à fait charmante, et il sut exprimer son admiration par les flatteries les plus délicates; par exemple, il ne comprit pas du tout pourquoi elle voulait mourir, et avec la gaieté la plus entraînante, il lui fit, mais en pure perte, l'éloge de la vie. C'était déjà une mauvaise note; mais ce qui acheva de le perdre aux yeux de la jeune fille, c'est qu'à dîner il mangea comme quatre, et charma monsieur Godebœuf par son robuste appétit.

Telle qu'elle était, vivante élégie avec de pâles roses dans sa chevelure blonde, cette jeune désolée ne déplut pas à Raoul, qui savait admirer tous les genres de beauté; mais, en revanche, il ne put du tout consentir à approuver la maison ni le parc. La maison était moyen âge, avec des ogives, des plafonds à arêtes saillantes, des vitraux représentant des che-

valiers, des cheminées à manteau ornées de personnages coloriés et dorés, et on s'y asseyait sur des chaises où on avait le dos appuyé sur des personnages sculptés en ronde bosse. Quant au parc, dessiné sur les indications de Paméla, c'était une Ecosse, avec montagnes, grotte des fées, ruines, bruyères pour les sorcières, et il était traversé par une rivière obtenue par je ne sais quels moyens empiriques, et sur laquelle nageaient des cygnes blancs et des cygnes noirs!

— « Ah ! çà, mon oncle, dit Raoul à monsieur Luciez dès qu'ils furent sortis de la maison, est-ce que vraiment vous voulez acheter ça!

— Mon cher enfant, dit monsieur Luciez en faisant la bête, je dois te faire un aveu : c'est que j'ai toujours adoré le moyen âge!

— Ah! mon dieu! s'écria le jeune homme, on m'a changé mon oncle! »

Lorsque monsieur Luciez revit son beau-frère, il ne put lui cacher la complète déroute de Raoul, qui avait eu l'irréparable tort de manger plusieurs tranches de gigot devant une jeune personne nourrie de rosée, comme les abeilles. Raoul pensait à Paméla plus qu'il ne l'aurait voulu et gardait un obsédant souvenir de sa pâle tête romantique; mais, en dépit de l'amabilité des époux Godebœuf, il n'éprouvait aucun désir de revoir la maison archaïque et la petite Écosse de fantaisie du parc d'Auteuil. Mille fois plus déçue que lui, la jeune muse ne pouvait se consoler de son appétit et de son prosaïque manque de tristesse, et elle dit à monsieur Godebœuf, avec un soupir:

— « Ah! papa, monsieur Luciez nous a trompés ; ce jeune homme n'est pas un poète! »

Le sort lui devait un dédommagement, et elle l'eut aussi complet qu'elle pouvait le souhaiter. Les cho-

ses se passèrent même exactement comme dans *Les Précieuses ridicules*, car le nombre des combinaisons scéniques est extrêmement restreint. Seulement, cette fois ce n'était pas La Grange qui avait envoyé le marquis de Mascarille chez Cathos ; en d'autres termes, Raoul Stévène fut totalement étranger à la présentation du poète Otto de Létraz chez monsieur Godebœuf. Patronné par une respectable dame anglaise, mistress Flint, et admis en qualité de soupirant dans la maison, il n'aurait tenu qu'à lui d'y entrer tous les jours par la porte ; mais il s'introduisait habituellement par une brèche de la muraille, en déchirant les lierres, et lorsqu'il arrivait dans le salon, c'était en escaladant la fenêtre. A demi chauve et portant de longs cheveux bleus qui se tordaient sur son cou nu comme des vipères, brun, fatal, avec un nez d'oiseau et des yeux d'ombre, le farouche Otto, toujours vêtu de noir, laissait voir sous sa redingote un gilet de velours noir sans ouverture apparente, taillé en forme de pourpoint. Lorsque la bien-aimée paraissait, il la saluait, toujours sous les noms de Laure ou de Béatrice, en vers de deux syllabes, de trois au plus, et il lui offrait quelque fleur aux yeux bleus cueillie au sommet des pics inaccessibles, après quoi il causait avec les cygnes, également en des rythmes compliqués et bizarres.

La première fois qu'il dîna chez les Godebœuf, ce lyrique devint pâle comme la neige des cimes et faillit s'évanouir, lorsqu'un valet mal appris lui présenta le plat sur lequel saignaient des tranches de filet de bœuf.

— « O ciel! dit alors Otto dont les larmes jaillirent, moi qui ne ferais pas de mal à une coccinelle! »

Tout au plus daigna-t-il effleurer de ses lèvres une crème, une mousse, une gelée au marasquin, et en-

core il semblait avoir peur de commettre une action sanguinaire.

Après le dîner, un orage terrible éclata et on dut rester dans le salon; Otto sortit sans rien dire, et alla prendre dans l'antichambre le manteau doublé de velours qu'il portait en toute saison; puis on le vit sur une petite montagne située bien en face de la enêtre; il était debout au milieu des éclairs, la tête nue, drapé dans ce manteau qui avait le don de s'envoler, et fouettant le vent de sa chevelure irritée et sauvage. Lorsqu'il rentra, on lui demanda s'il n'était pas mouillé, et, secouant la tête, il répondit avec une fierté modeste :

— « Oh ! la foudre et moi, nous aimons à nous mesurer dans l'ouragan ! »

Il est évident que mademoiselle Godebœuf ne pouvait trouver un poète plus poète que celui-là; aussi le mariage eut-il lieu.

Le lendemain des noces, vers trois heures de l'après-midi, Paméla, belle, rougissante, heureuse, ouvrit un petit secrétaire dont les tiroirs avaient été galamment remplis d'or. « Chère âme, dit-elle à Otto, sais-tu où je vais? Commander un service de linge où nos armes seront tissées dans l'étoffe, et acheter une robe pourprée que nul ne me connaîtra, excepté mon poète, car ne veux-tu pas que ta Béatrice soit belle pour toi seul?

— Madame, répondit de Létraz avec une expression qu'elle ne lui connaissait pas, vous voilà mariée; laissons là ces balivernes ! La poésie, c'est comme la religion; il en faut pour le peuple; mais nous qui sommes riches, tâchons d'avoir des idées pratiques. »

En disant ces mots, il prit dans sa poche et tira de son étui des lunettes qu'il ajusta sur son nez, et comme Paméla faisait un geste de stupéfaction : — « Oui, fit-il, je suis myope ! Cependant j'y verrai assez

clair pour savoir si vous marchez droit; car, ajouta-t-il avec un mauvais sourire, je suis très bon enfant, mais il ne faut pas qu'on m'ennuie! Mon nom, Delétraz, s'écrit en seul mot, et je n'ai jamais eu d'armes. »

Il écarta doucement sa femme et ferma le secrétaire après y avoir pris quinze louis qu'il aligna sur un guéridon.

— « Voilà, dit-il, ce que j'ai résolu de vous donner par mois pour votre toilette; employez-le à votre guise, achetez des robes rouges ou vertes, je m'en soucie comme de l'*Iliade*. »

On devine si Paméla était émerveillée. Elle devait penser à peu près ce que pense un malheureux qui tombe des tours de Notre-Dame. Elle était immobile d'horreur, et comme changée en statue. Le mari en profita pour vider le fond de son sac.

— « Puisqu'il faut que vous le sachiez, fit-il résolument, autant vous le dire tout de suite; en un mot comme en cent :

JE SUIS ARCHITECTE! »

Le père Godebœuf, qui n'a pas froid aux yeux, est parvenu à réfréner l'avarice de son gendre; mais il ne saurait l'empêcher d'être architecte. Delétraz a doublé sa fortune en construisant pour les ouvriers des logements insalubres, et en fabriquant pour les Anglais, dans le quartier des Ternes, de fausses villas, qu'il obtient en faisant badigeonner des masures, sur lesquelles on cloue des guirlandes Pompadour en carton-pierre, que délayent les premières pluies. Quel recours avait la jolie Paméla, sinon de faire de lui un Sganarelle à trente-six carats, mieux encorné qu'un troupeau de bœufs? Croyez qu'elle n'y a pas manqué. Elle a eu de belles amours; elle n'est plus poétique du tout; mais, en revanche, elle est devenue Parisienne jusqu'au bout des doigts, gaie

comme un pinson et spirituelle comme un diable. Comme il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas, elle s'est trouvée un beau soir assise sur les divans bleus du poète pour de bon, Raoul Stévène. Fou d'amour, il lui exprimait sa joie de la tenir là, dans le mystérieux nid de sa pensée et de ses rêves.

— « Moi aussi, dit-elle en entourant de ses bras le cou de son ami, moi aussi je suis bien heureuse d'y être. »

Puis elle ajouta finement :

— « Et d'ailleurs, ne vous devais-je pas des excuses? »

LI

ENFANTILLAGE

Pierre Elsen, ce Gavarni des Parisiennes récentes, ce tout jeune homme que ses dessins de *La Vie moderne* ont déjà rendu célèbre, est depuis longtemps le meilleur ami de la gracieuse Lise Faravel. Il est son ami et rien de plus; cependant il a toujours été amoureux d'elle et il l'a toujours ardemment désirée; mais il se gardait bien de le lui dire, et comment dirait-on quelque chose de sérieux à cette fillette dont la petite cervelle d'oiseau ne doit pas être plus grosse qu'une tête d'épingle? Seulement, c'est toujours elle qu'il a dessinée sous tous les costumes, dans toutes les attitudes, et il a éparpillé sur des pages de journal toute une petite *Comédie Humaine* dont elle est en réalité l'unique personnage. Car l'artiste a toujours besoin d'une Béatrice; mais il la prend où il peut, et quelquefois les talons de ses bottines sont beaucoup trop hauts pour qu'elle puisse glisser silencieusement sur les nuées; alors elle se contente de marcher sur le boulevard, et d'y montrer, à souhait pour le plaisir des yeux, le flamboiement de ses bas écarlates.

Comme on le sait, Lise Faravel est la joie, l'orgueil et le triomphant panache du théâtre des Va-

riétés. A-t-elle du talent? c'est ce dont personne n'a jamais songé à s'inquiéter, et c'est aussi le moindre de ses soucis. Elle est si attrayante à voir, qu'en l'admirant nul ne réclame rien et ne pense à demander son reste. Presque petite, exiguë, mince, et cependant si dodue et grasse, avec une chair et une peau délicieuses, elle fait penser à ces succulents ortolans qu'on voit à l'étalage de Potel et Chabot dans des boîtes de sapin pleines de millet, Et la jolie petite tête ! Son nez, droit cependant, est aussi amusant qu'un nez retroussé; ses grands yeux sont malins et naïfs ; son menton est gras ; sa bouche a l'air d'une petite rose; ses cheveux châtains, en dépit de la mode, n'ont pas l'air d'un fouillis ; ses oreilles sont roses et transparentes, et son cou, d'une chaude blancheur, aurait fait inventer les baisers, s'il en eût été besoin. Ses adorables mains sont charnues comme celles d'un enfant, mais encore vagues et initiales, et le grand chiromancien Desbarolles n'y trouverait même pas l'ombre d'une ligne.

Lise n'est pas bête ni sotte, au contraire; elle trouve des mots prodigieux et elle a des saillies éblouissantes; mais il ne faut pas lui demander d'assembler deux idées, ni même de songer plus d'une seconde à la même chose ; sa pensée est comme un oiseau fou qui s'enfuit en cognant partout son front et ses ailes. Elle est l'élégance innée, elle a le sens poétique, et son mobilier, réuni et acheté par elle, est de la distinction la plus rare ; elle est bonne, charitable, aumônière ; mais quand à ce qui est vertueux et à ce qui ne l'est pas, elle n'en a aucune notion, et, là-dessus, il ne faut pas lui en demander plus qu'à une églantine dans les bois. Ainsi armée et désarmée, distraite au point de donner des louis pour des gros sous et d'écrire à sa couturière sur des billets de banque, elle avait tout ce

qu'il faut pour devenir pauvre comme Job et pour vivre sur la paille ; mais, au contraire, l'ironique Fortune s'est plu à la rendre absurdement riche.

L'argent, dont elle se soucie autant qu'un banquier d'une belle rime, a ruisselé chez elle avec une furie obstinée, et il suffit que son agent de change lui achète des actions dépourvues de toute valeur, pour que le lendemain l'affaire remonte et devienne bonne. Elle a eu pour ami un des plus grands avares de ce temps, un Gobseck débarbouillé, qui la promenait en fiacre et l'emmenait dîner au bouillon Duval ; Lise, dont la gaieté et la bonne humeur sont inaltérables, trouvait cela bien, et n'a jamais sourcillé lorsque ce maniaque lui offrait des bouquets de vingt-cinq sous. Le jour où, se décidant à quitter Paris pour toujours, il alla prendre congé de Lise, il lui offrit un cornet plein de vulgaires dragées, qu'elle reçut de la meilleure grâce du monde. Quelques jours après, lorsqu'elle eut croqué les dragées, elle trouva au fond du cornet une inscription de quarante mille francs de rente.

Il est dans sa destinée d'être riche, et c'est précisément là ce qui arrêtait les aveux sur les lèvres de Pierre Elsen. Il se prive de tout pour lui offrir le plus souvent possible un joyau ancien et précieux, digne d'une princesse ; il a peint pour elle des éventails où se déroulent de merveilleuses scènes de féerie moderne, et dont les montures de nacre et d'or ont été exécutées d'après ses dessins ; mais que sont de pareilles babioles pour une femme dont le pied nu joue dans des pantoufles de perles fines, et qui lave ses bras dans un cabinet de toilette pavé de lapis-lazuli ? Et puis distraite comme elle est, quel moment Pierre eût-il trouvé pour lui parler de lui et lui exprimer un sentiment qu'elle n'a jamais connu, si ce n'est dans les comédies ?

Oui, elle est distraite au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Quoiqu'elle ait, depuis trois ans déjà, quitté le Gymnase pour les Variétés, un de ces jours derniers, vers midi, elle s'en alla tranquillement au Gymnase, et monta sur la scène. Justement on y répétait, comme aux Variétés, une pièce de Meilhac; c'est pourquoi Lise fut encouragée dans son erreur en voyant à l'avant-scène cet homme d'esprit, en train de débrouiller son écheveau. « Ah! mon auteur, lui dit-elle, je suis un peu en retard; mais vous allez voir comme je sais mon rôle! » Aussitôt, sans entendre les protestations des comédiens qui étaient en scène, elle se mit à réciter avec un entrain du diable une tirade de la pièce des Variétés, puis, avec une petite moue de satisfaction : — « Hein? fit-elle joyeusement, cette fois, je crois que ça y est? » Le souffleur se croyait devenu fou, les acteurs se tenaient les côtes, et le régisseur éperdu levait ses bras vers les frises. On voulut, mais en vain, lui expliquer son erreur. Meilhac dut la faire asseoir à côté de lui, et prendre un album de poche sur lequel il lui dessina des bonshommes comiques, pour la faire tenir tranquille.

Une autre fois, elle a fait bien pis encore. Vers dix heures du soir, son directeur étant descendu sur le boulevard pour fumer un cigare, vit, à sa grande stupéfaction, Lise Faravel qui, vêtue d'une magnifique robe rouge et rose, choisissait des oranges dans une petite voiture.

— « Et bien! lui dit-il, et ton troisième acte?

— Ah! répondit-elle ingénument, je l'avais oublié... Mais qu'est-ce que ça fait? »

Et elle s'avança vers sa voiture, avec l'intention très évidente de s'en aller, sans plus se soucier du troisième acte et des spectateurs.

Le directeur n'essaya pas de la convaincre par le

raisonnement, mais il lui prit doucement le bras, et, marchant avec elle, lui dit, avec la plus trompeuse bonhomie :

— « Au fait, ma bonne Lison, je ne t'ai jamais raconté l'histoire du *Petit Poucet*?...

— Non, fit-elle, jamais ! »

Le directeur commença le beau conte de Perrault : *Il était une fois*... Lise ouvrait de grands yeux et écoutait avidement, comme un enfant ravi. Les maisons du boulevard auraient brûlé comme des allumettes, qu'elle ne s'en serait pas aperçue; elle s'aperçut bien moins encore que son directeur la menait à la galerie Montmartre, montait avec elle l'escalier des artistes, et, contant toujours, la remettait aux mains de l'habilleuse; c'est en semant des cailloux avec le petit Poucet et en coiffant de bonnets de nuit les filles de l'Ogre, qu'elle fit sa figure et fondit son rouge avec la patte de lièvre! Le directeur, qui avait bien calculé son temps, finissait à point les derniers mots du conte au moment où Lise devait entrer en scène; en les prononçant, il avait mené la petite comédienne jusqu'à la coulisse ; elle entra et joua son acte avec une verve inouïe, brodant de mille arabesques la prose banale, sur laquelle elle jetait inconsciemment les diamants et les roses de la féerie.

Comme les autres reines, Lise Faravel aime qu'on lui fasse la lecture, tandis qu'elle reste oisive, ou qu'elle se livre à des occupations frivoles. Un soir, vêtue d'un peignoir jaune soufre, et couchée sur le ventre au milieu d'un large divan, elle s'amusait avec des pantins d'enfants japonais, et Pierre Elsen lui lisait un de ces romans sinistres où les amants se quittent, se reprennent, se poursuivent, et, mordus par la haine, déchirés par la jalousie, échangent des malédictions et des sanglots.

— « Ma foi, dit-elle, en interrompant gaiement la

lecture, je ne sais pas où les auteurs prennent toutes ces abominations, et la vie ne me paraît pas si tragique. Pour moi, j'ai vécu en bonne intelligence avec mes compagnons de route et j'ai tâché d'être pour eux une vraie amie, toujours agréable et de bonne humeur. Mais au fait, mon Pierre, ajouta-t-elle avec un joli clin d'œil, tu le sais aussi bien que personne, car enfin... nous nous sommes aimés!

— Mais non! fit Pierre Elsen.

— Comment! dit Lise, tu vas me faire croire ça? Sérieusement, nous n'avons jamais...

— Mais non, » reprit Pierre, qui, tout en voulant sourire, versa alors une grosse larme. Cette larme, la petite Lise la vit briller dans la lumière et vint tout de suite la boire; mais à ce moment-là même entrèrent plusieurs amis que la comédienne avait invités à venir prendre le thé chez elle. Toutefois, elle était très émue et attristée d'avoir vu pleurer son ami. Dès que la causerie se fut organisée, elle emmena Pierre dans une embrasure de fenêtre et là, lui caressant le visage avec ses mains d'enfant:

— « Quoi, mon pauvre Pierre, jamais! Tu crois vraiment que nous n'avons jamais?.. Ah! mais, ça ne peut pas se passer comme ça! Voyons, demain?.. Non, demain j'ai les courses; dimanche, je vais avec le prince essayer des chevaux qu'il me donne!.. des chevaux violets, comme dans le tableau de Delacroix. Eh bien! lundi à quatre heures, veux-tu?

— Oui, » dit Pierre, qui versa une seconde larme.

Mais celle-là, Lise Faravel ne la vit pas, car toutes les larmes ne peuvent pas être aussi heureuses les unes que les autres.

Pierre Elsen était un peu navré, car, après avoir désiré une étoile, rien n'est plus triste que de ressembler à ce roi de féerie qui voit l'étoile tomber dans son assiette! Il se résigna pourtant à son pro-

saïque bonheur, et même l'attendit avec une fiévreuse impatience, et il eut bien de la peine à vivre jusqu'à ce lundi où il devait embrasser enfin son rêve. Jusque-là il dessina, comme toujours, des femmes parisiennes inventées à l'image de la bien-aimée, mais dont les corps démesurés, contrairement aux préceptes de l'école, avaient au moins la hauteur de onze têtes ; car il n'était pas que triste, il était fou aussi, d'une affreuse et cruelle joie. Enfin tout arrive, et il arriva aussi, le moment où, entrant chez Lise à l'heure convenue, Pierre sentit son cœur battre à coups redoublés. Introduit dans le boudoir il resta debout, mais il se sentait défaillir. Lise parut, dans la plus jolie toilette de ville, coiffée d'un chapeau en façon de turban, et tenant à la main son ombrelle rouge.

— « Ah ! c'est toi ! dit-elle. Je vais au Jardin d'Acclimatation voir les nouveaux chiens braques. Viens-tu avec moi ? »

Pierre Elsen ne répondit pas, mais il devint tout pâle et ses traits se décomposèrent ; il semblait qu'il allait mourir. En le voyant ainsi, Lise fut épouvantée, et tout à coup la mémoire lui revint.

— « Ah ! sotte que je suis ! » fit-elle.

Elle sortit, resta absente quelques minutes à peine, rentra vêtue d'une nuée, avec ses bruns cheveux aux reflets d'or dénoués sur ses épaules, et, courant vers son ami, lui jeta au cou des bras de neige et de lys qui étaient certainement « le plus doux et le plus beau collier ». Si un sonnet sans défaut vaut un long poème, une heure pareille à celle que lui donna Lise Faravel vaut peut-être toute une vie ; aussi Pierre Elsen se la rappelle-t-il toujours, en quoi il fait bien, car Lise, pour sa part, l'a complètement oubliée. En effet, à huit jours de là, elle rencontra Pierre à l'Opéra, dans le couloir des pre-

mières loges, et lui dit avec un charmant geste enfantin et naïf :

— « Tiens, mon Pierre! A propos, est-ce que tu ne devais pas venir me voir la semaine dernière? Pourquoi donc n'es-tu pas venu? »

LII

LES BAS BLEUS

Rien n'est aimable et délicieux comme cette mode, relativement récente, des bas de couleur, rouges, pourpres, bleus, violets, lilas, roses, rayés, chinés, brodés, à dispositions, noirs avec des dessins de couleur vive, même vert printanier comme les feuilles naissantes, empruntant toutes les couleurs des fleurs et des pierreries, et au moyen desquels les jambes des femmes, pareilles aux mille notes frémissantes d'une symphonie, expriment leur joie de se mouvoir et de s'envoler dans l'air libre. Par cette mode audacieuse et bénie a péri le bas blanc, qui avait le tort d'être sentimental, de plaire aux auteurs de romances, comme la mousseline, qui éveillait une idée abominable de simplicité, et qui, pour tout dire, avait été célébré par Paul de Kock!

Mais l'avènement du bas de couleur dénote avant tout l'instinct guerrier et le puissant génie de la femme. L'homme qui si rarement touche juste lorsqu'il veut blesser sa redoutable adversaire, avait trouvé contre la femme artiste ou poète (et pourquoi ne serait-elle pas cela comme tout le reste?) un mot d'une ingéniosité et d'une précision cruelle : il l'avait appelée *Bas bleu!* Image affreuse et saisissante, qui montrait la femme lettrée incapable de

vêtir sa beauté dédaignée, et s'affublant de bas de coton bleu, d'un bleu commun et bête, pareils à ceux de la paysanne ou à ceux qui tombent en spirale fantastique sur les souliers avachis du collégien. Nous autres hommes, nous aurions cherché à combattre la figure de rhétorique; la femme, plus brave, est allée droit aux cornes du taureau, et, bouleversant le monde pour détruire un mot, elle a changé la nature de l'objet auquel faisait allusion l'image meurtrière! Décrétant le bas polychrome, elle est arrivée à ceci que le bas bleu clair, bleu foncé, azur, aigue-marine, n'est pas plus ridicule que le bas rouge, lilas ou rose, et que, par conséquent, le mot *bas bleu* appliqué à une femme ne signifie plus rien.

Ce qu'on ignore généralement, c'est que la révolution qui donne à nos yeux de si belles fêtes de couleur est due à la célèbre Fanny Girade. Cette poétesse est, malgré la comparaison, une figure de premier plan dans le siècle de George Sand et de Valmore, car si elle n'a pas leur étonnant génie, elle en a un autre, et elle donne le très surprenant spectacle d'une femme savante dans l'art de la rime et de la métrique, maniant les rythmes du XVIe siècle comme une bonne élève de Gautier, avec une perfection impeccable. Elle trouve pour ses fins de strophes des chutes spirituelles où la rime exacte et inattendue s'allume comme un diamant de feu, et elle semble avoir retrouvé au fond d'un vieux carquois les flèches barbelées de Henri Heine. Enfin, elle n'a rien de féminin que sa beauté et l'expression de son fier visage torturé par la souffrance et par la joie, dont la coloration brune s'avive d'une pourpre légère, et dont une subtile pensée idéalise les traits sensuels. Un soir, chez le directeur des magasins du Louvre, Fanny Girade se rencontra avec

le plus fameux de ces êtres qu'on nomme *couturiers* par un barbarisme haïssable, et devant lui, comme par simple fantaisie de conversation, immola le bas blanc dans une improvisation brillante, le cribla d'épigrammes heureuses, et raconta comme les femmes seraient séduisantes et belles si elles étaient chaussées de bas écarlates, vermeils, couleur de ciel, couleur d'amour, couleur de joie, et, comme les robes de Peau-d'Ane, couleur de soleil et couleur de lune! Puis elle partit, comme n'attachant à ses paroles aucune importance, mais son réquisitoire n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Quelques jours après, lançant des costumes de plage destinés à faire sensation, le couturier inventait les bas de couleur, et ainsi les meilleures satires de lord Byron se trouvèrent passées à l'état de lettre morte.

Il y a quelques années de cela. On parlait beaucoup alors de Paul Taffany, ce jeune officier de marine qui s'était battu comme un lion, et qui avait écrit sur ses voyages un livre saisissant, d'une saveur très particulière, dans lequel, par le plus raffiné dandysme, il ne disait pas un mot de ses exploits. Fanny Girade, qui s'était éprise de lui en lisant ce livre, en devint tout à fait amoureuse lorsque, sans être connue de lui, elle put le voir à l'Opéra, où elle le contempla tout à son aise. Elle se confia même à son amie, madame de Brian, qui recevait Taffany, et qui s'empressa de trahir le secret de la poétesse; mais ce vaillant avait horreur des femmes artistes, et il leur préférait franchement les sauvagesses bleues et vertes. Il poussa la cruauté jusqu'à dire à madame de Brian, indulgente pour son franc parler d'Alceste : « Si jamais Fanny Girade veut franchir le seuil de ma maison, qu'elle y vienne en effet avec des bas bleus ! »

Puis il partit, s'en alla sur la mer tumultueuse, navigua trois ans dans l'extrême Orient, s'éprit du Japon d'où il rapporta deux mille éventails, et à son retour, nommé capitaine de frégate, ne trouva rien de changé à Paris, si ce n'est que les femmes étaient chaussées de bas de couleurs éclatantes et diverses. Ayant à lui une année au moins, et aimant très peu le monde, il employait son temps à écrire un nouveau livre. Il habitait rue d'Assas un appartement très calme, donnant sur des jardins, mais, comme il était avide d'air et d'espace, il venait souvent s'asseoir au Luxembourg avec quelque bouquin favori, et il regardait les petites fillettes aux chevelures dénouées danser leurs rondes en chantant : *La tour, prends garde!* Un jour, une femme vint s'installer sur des chaises placées très près du banc où il était assis, et tirant de son sac une broderie, se mit à y travailler avec application. En la voyant, Paul Taffany fut frappé du coup de foudre. Il admira de grands yeux démesurés, pleins de force et de langueur, un nez fin, hardi, coquet, gracieux, superbe, aux narines ouvertes, d'épaisses lèvres de pourpre bien arquées aux extrémités spirituelles et fines, un menton volontaire, de longs cils noirs, des cheveux noirs ondés comme des flots, une rose oreille de Néréide et... il ne lut plus ce jour-là!

La dame travaillait toujours, semblant être à la tâche, et comme si elle avait eu à gagner son dîner du soir. Mais, à un moment donné, elle fut abordée par une autre dame qui passait, tenant par la main une belle petite fille en robe rose. Les deux amies causèrent longtemps avec animation, puis s'éloignèrent encore ensemble. Lorsqu'elles eurent tout à fait disparu, Paul Taffany, qui les suivait des yeux, porta alors le regard sur les chaises d'où sa vision s'était envolée, et vit que l'inconnue avait oublié

son sac à ouvrage. Que pouvait-il faire de mieux que de prendre ce sac et de l'ouvrir? Il n'y manqua pas et s'en trouva bien, car il y découvrit un petit portefeuille à cartes de visite, et apprit ainsi que la brodeuse se nommait madame Louise Bachelerie et habitait rue d'Assas, à deux maisons de chez lui.

Après avoir pris tout juste le temps de faire une toilette de visite, il se présenta chez sa voisine, le sac à la main, et rêvant d'obtenir son salaire. Il fut reçu, bien accueilli, opéra sa restitution et n'avait plus qu'à s'en aller; mais il n'y songea pas un instant. Paul Taffany était brave; resté seul au milieu d'une horde de sauvages, il avait su se frayer un passage en cassant beaucoup de têtes, et il n'avait jamais peur, même d'une femme. Il osa dire à madame Bachelerie l'impression qu'elle avait produite sur lui; mais, sans se fâcher, cette belle personne lui expliqua très nettement que, veuve, libre et sans protection aucune, elle devait inspirer d'autant plus de retenue et de respect. Le marin reçut sans se décourager cette déclaration de guerre, et continua à parler du mieux qu'il put, avec une éloquence persuasive, mais surtout avec des yeux brûlants de passion et chargés de désirs.

Cependant, tout en parlant, il regardait involontairement le petit salon où il avait été reçu, et alors ne pouvait se défendre d'un étonnement qui bientôt atteignit au paroxysme. C'étaient des meubles de tapissier, corrects, quelconques, ne révélant aucun choix personnel, et dans ce milieu vague et banal comme un décor de théâtre, rien qui se rapportât en aucune manière à l'intelligence et à la pensée humaine. Pas un objet d'art, pas un bibelot, pas un caprice, pas un livre, pas un journal, et sur les murs pas une image d'aucune espèce. En regardant ce salon, on aurait pu croire que l'écriture, l'impri-

merie, la peinture, la musique n'avaient jamais été inventées. On n'y voyait pas même de fleurs, et pour tout dire en un mot, il ne contenait rien d'inutile.

Et quand Paul Taffany connut plus intimement madame Bachelerie, car un tel amour ressenti par un homme jeune et intrépide est nécessairement contagieux, il s'aperçut qu'elle ressemblait parfaitement à son mobilier. Elle parlait avec une voix sonore, harmonieuse, qui semblait faite pour exprimer les plus belles pensées, mais uniquement de choses bourgeoises et terre à terre. Taffany s'enivrait tout de même de cette voix qu'il écoutait comme une musique, et, lorsqu'il lui fut donné de se promener dans les campagnes avec son amie, il l'admirait dans le paysage, n'espérant nullement lui communiquer ses idées, mais savourant sa présence comme une tranquille joie. Louise causait assez bien robes, ménage ou confitures ; mais, pour tout ce qui procède de l'art et de l'imagination, son esprit était comme un coffret fermé et scellé.

Enfin, elle n'avait jamais rien lu et n'avait jamais entendu parler de rien. Un jour, Taffany, ayant par hasard prononcé le nom de Shakespeare, madame Bachelerie se mit à rire du rire éclatant des Dieux.

— « Ah ! le drôle de nom ! s'écria-t-elle en montrant ses dents blanches. C'est un de vos amis ? »

En amour, un tel désaccord n'est pas un obstacle, et on sait qu'Alaciel a pu avoir beaucoup de maris qui ne la comprenaient pas et qui ne parlaient pas la même langue qu'elle. Un baiser se comprend toujours, et c'est aussi par cet universel truchement que Paul Taffany et Louise Bachelerie finirent par s'entendre, un soir, dans l'abominable petit salon meublé comme une salle de chemin de fer. Et son visage à elle disait tant de choses, que sa voix

pouvait bien résonner pour ne rien dire, comme un chant de flûte dans les bois !

Une fois que cette femme si ardemment désirée fut à lui, Paul souhaita obstinément la voir chez lui, au milieu de ses tableaux chinois, de ses étoffes d'or, de ses armes farouches, et Louise se prêta volontiers à ce caprice. Elle arriva vêtue d'une toilette riche et bizarre, parée de joyaux étrusques, en or pâle, que Taffany n'eut pas le temps de remarquer, car il la prit et l'emporta comme un enfant dans ses bras. Mais une heure après, il fut plus étonné que si on lui eût retiré une poutre des yeux, au moment où, rajustant sa chevelure, son amie la brodeuse s'assit devant l'épinette écarlate semée de petites roses et se mit à jouer une symphonie de Beethoven.

— « Eh ! quoi ! dit-il, ma chère Louise...

— Ne me nomme pas Louise, répondit-elle doucement. La maison de la rue d'Assas n'est pas ma vraie maison ; j'en ai une autre. Je connais très bien Shakespeare, et Valmîki aussi. Je suis Fanny Girade. »

Puis elle ajouta, en montrant, avec une impudeur charmante, sa jambe enfermée dans un bas de pâle azur brodé de fleurs d'argent : « Et tu vois, *j'ai en effet des bas bleus !* »

LIII

UNE MARIONNETTE

Séraphine Dirix était encore dans son lit à onze heures du matin, bien que le soleil d'hiver pénétrât à travers les rideaux fermés et vînt accrocher sur les bibelots des paillettes d'or. De fait, cette belle fille de couleur qui, en dépit de sa naissance, est fort blanche, aurait bien pu rester au lit si tard, rien que pour y admirer ses bras charnus et ses fines et longues mains d'ivoire; mais sa meilleure excuse, c'est qu'elle n'y était pas seule.

Pour tout dire, son ami Paul Adrian était couché à côté d'elle; sur les oreillers se mêlaient les chevelures noires, et les deux amoureux causaient de tout et de rien, perdant leur temps à le bien employer, s'amusant d'une boucle qui s'envole, d'un rayon qui glisse sur un coin de lèvre rose, d'une blancheur qui brille et frissonne, d'un signe brun non encore admiré, et de toutes sortes d'autres intéressantes et très précieuses bagatelles, lorsque tout à coup le bruit de la sonnette tirée violemment les rendit pâles et stupéfaits, comme des voleurs qui aperçoivent un gendarme.

— « Ah! dit Séraphine, c'est Philippe, et Modeste sera bien forcée de lui ouvrir. Mais tu sais que c'est l'affaire de quelques secondes. Entre dans ce cabinet.

— Oh ! fit Adrian tout à fait indigné.

— Bon ! reprit Séraphine, tu sais bien comme il fait. Il me demande de mes nouvelles, n'écoute pas ma réponse, me baise au front et s'en va. »

Adrian se laissa convaincre par un regard en effet chargé d'amour, se pelotonna dans le cabinet, meurtri par les porte-manteaux, les cartons et les armoires, et Philippe Morio entra, s'étonnant de ne pas trouver de feu chez Séraphine, par un froid à geler le mercure dans les baromètres.

Fille d'un négociant grec qui a combattu en héros, et d'une mulâtresse de l'île Bourbon, svelte, aimable, amusante, gracieuse, Séraphine Dirix joint le charme des plus nobles traits à l'agilité du serpent qui danse au bout d'un bâton ; aussi a-t-elle inspiré des passions ardentes et vivaces. Au commencement, ce fut bien par amour pour elle et afin de lui gagner cent mille francs par an que Philippe Morio se fit auteur de romans-feuilletons ; mais bientôt, après en avoir fait un jeu et un moyen de s'enrichir, il fut tout à fait subjugué par cet art violent, tyrannique, absolu du roman à surprises, dont les adeptes deviennent des joueurs passionnés, et après qu'il y eut mis le petit doigt, tout son corps passa dans l'engrenage. Entièrement occupé de ses combinaisons fabuleuses et de ses casse-tête chinois, il devint plus que froid avec son amie, qu'il gardait cependant par habitude, et, bien qu'il fût très généreux, la laissa souvent, par des raisons que je vais expliquer, pauvre et manquant de tout. Quant à elle, elle le prit franchement en haine, car rien n'est abominable comme de voir un homme écrire du matin au soir, et sans repos noircir des feuillets de papier blanc qui, souillés de lignes régulières, deviennent l'horrible chose qu'on nomme : *la copie!*

Par une fausse honte plus commune qu'on ne le

pense, Séraphine ne se décidait pas à quitter l'homme jeune et célèbre que tout Paris la félicitait d'avoir su fixer; mais elle se vengeait de son mieux en le trompant éperdument avec un complice qui était le contraire absolu d'un fabricant de copie.

En effet, Paul Adrian, qui, rebelle à toutes les lois du monde, n'acceptait aucune obligation quelle qu'elle fût, vivait de ses quatre mille francs de rente, libre comme un oiseau, dans une chambrette donnant sur des jardins, et il n'y recevait pas Séraphine, ayant juré que nulle femme ne mettrait jamais le pied chez lui. Incapable de gagner dix sous, quand même il se fût agi de sauver ou de perdre le genre humain, pour tout travail, il se bornait à composer par an deux sonnets, mais excellents, parfaits, nettement sublimes, si beaux qu'on les comparait déjà à ceux de Jose-Maria de Héredia, et rimés avec une ingéniosité surnaturelle. Justement, en venant chez son amie, il avait donné (mentalement) le dernier coup de lime à l'un de ces sonnets, qu'il compose toujours par cœur, et, dans l'intention de l'écrire, il avait acheté sur son chemin du papier écolier, épais, souple, lisse, d'une blancheur éclatante, sur lequel la plume écrit d'elle-même, qui coûte trente sous la main et se fabrique uniquement pour les imbéciles. Ayant horreur d'un pli au papier, comme les vrais poètes, il avait bien défendu qu'on le roulât, l'avait porté au bout de ses doigts comme un dessin, et en entrant chez Séraphine, l'avait posé sur le tapis vert d'une table à jeu, ouverte au milieu de la chambre.

Mais, pour faire comprendre le drame qui va suivre, il est indispensable de donner ici quelques renseignements sur la vie et les travaux du romancier célèbre. Philippe Morio n'a pas remplacé Ponson du Terrail, parce qu'on ne remplace personne; mais il ne serait pas excessif de dire qu'il lui a succédé. Son

Biribi, qui persiste à travers vingt romans et tient captifs tous les lecteurs de journaux de l'univers, n'est, en somme, que Rocambole ressuscité, mais un Rocambole plus nouveau, plus étonnant, plus inouï, jeune et vieux, prenant tous les déguisements et toutes les figures, tantôt forçat, prince, mendiant, banquier millionnaire; ici vêtu d'un sale bourgeron et jouant du couteau, là portant sur son habit noir des plaques de diamants; d'autres fois se faisant homme de police pour rouler la police, et au besoin devenant femme, comme le chevalier d'Éon et Faublas! Non moins nombreuses sont les incarnations de Rosaura, un ange, une coquine, une courtisane, une criminelle, terrible comme Sémiramis et ingénue comme Agnès, qui trempe sa chevelure dans le vin bleu de la barrière, et qui, par des moyens onnus d'elle seule, est reçue familièrement dans les cours de l'Europe.

Rosaura et Biribi s'adorent d'un cruel amour mêlé de haine, et ne peuvent se passer l'un de l'autre; mais quand l'un d'eux va devenir sérieusement prince ou princesse quelque part, à travers des évènements si touffus et enchevêtrés que le récit de leurs complications donnerait le vertige à une forêt vierge, l'autre alors l'égorge à coups de couteau, ou l'assassine par un des mille moyens raffinés que fournit la Science moderne. La victime est immédiatement ressuscitée par un de ces baumes de Fierabras dont le roman se réserve la fabrication exclusive, et la course effrénée recommence, montrant Biribi et Rosaura mués en plus de métamorphoses diverses que la nature n'a eu à en inventer pour arriver de la cellule primitive à madame Récamier en costume de bal!

Et non seulement Philippe Morio, au bout de très peu de temps, a cru à l'existence réelle de ses héros,

mais il a fait faire par le meilleur sculpteur en bois que nous possédions des poupées articulées qui les représentent, il a fait peindre leurs visages, leurs poitrines et leurs bras, et il les revêt de costumes réels, aussi exacts pour le moins que ceux dont Raffet habillait ses statuettes de soldats et de cavaliers. Puis, lorsqu'il écrit, il pose devant lui ces bonshommes, et il les voit s'agiter, il regarde leurs luttes furieuses contre la société et la police, il les écoute parler, il les entend distinctement, et il écrit sous leur dictée. Amoureux lui-même de Rosaura, comme Biribi, il ne peut s'empêcher de la haïr et de la mépriser, mais il l'adore; il fait pour elle mille folies, satisfait tous ses caprices, et, pour dire le fin mot, c'est pour elle qu'il se ruine.

Qu'on en juge par un seul détail. Dans son petit hôtel de la rue de Boulogne, dont le salon est situé au rez-de-chaussée, il a fait enlever en partie le parquet de ce salon, et là, au milieu de la pièce, il a fait construire pour Rosaura un hôtel avec remises, écuries, jardins et serres, dont un jardinier de la Ville vient chaque jour renouveler les plantes microscopiques. Rosaura, dont les appartements, meublés avec un luxe de princesse et d'artiste, renferment des costumes, des lingeries de prix, des garnitures de toilette montées en argent et en ivoire, des bijoux antiques, des boîtes de gants, des malles pour le voyage, a ses voitures, ses chevaux, son cocher, son groom, son valet de pied, sa femme de chambre, tous marionnettes, et si elle n'a pas de cuisinière, c'est qu'elle n'en a pas voulu.

L'an dernier, Morio fut atteint d'une fièvre muqueuse qui présentait des symptômes assez graves. Son médecin, le docteur Gabriel de Montfumat, avait bien recommandé qu'il ne quittât pas le lit et qu'il gardât un complet repos. Mais deux heures

après avoir fait cette prescription, n'ayant nulle confiance dans son malade, il revint sans être attendu, et trouva le romancier vêtu, assis à sa table et noircissant avec rage des feuillets de copie. Sérieusement inquiet d'une telle imprudence, il ne put s'empêcher de gronder un peu.

— « C'est vrai, docteur, dit Morio, j'ai tort de travailler; mais que voulez-vous? c'est pour elle! c'est pour Rosaura! Elle m'a demandé une robe en point de Venise toute perlée de diamants. Elle la veut, il la lui faut absolument, elle en a besoin! Et, vous savez, elle est très méchante. Oh! je la connais! si je ne lui donnais pas la robe, elle me dénoncerait à la police! »

Cependant Philippe Morio n'était pas fou, mais pour lui ses personnages étaient vivants, illusion sans laquelle le romancier n'existe pas. Il laissait volontiers à la maison, dans un coffre écarlate garni de magnifiques cuivreries, ses acteurs épisodiques, princes, généraux et riches banquiers; quant à Rosaura et à Biribi, il ne sortait guère sans les emporter dans sa poche. Mais je reviens à sa visite matinale chez Séraphine Dirix.

Tout se passa à peu près selon ce qu'elle avait dit à Paul Adrian. Morio lui demanda de ses nouvelles avec un profond détachement, la baisa au front, et allait partir sans ajouter un mot de plus; mais tout à coup, et comme par une réflexion soudaine :

— « As-tu de l'argent? lui demanda-t-il.

— Non, dit Séraphine, pas un sou. »

On comprendra ce dialogue, lorsqu'on saura que Morio, dans ses jours d'opulence, apportait volontiers un, ou deux, ou trois billets, ou même une liasse de billets de mille francs à Séraphine; mais les jours où un caprice fou de Rosaura l'avait mis à sec, il demandait quelques louis à son amie, avec laquelle,

par une délicatesse très parisienne, il semblait ainsi faire bourse commune.

— « Ah! » fit-il avec désappointement.

Et il se mit à jouer avec une coupe, d'où s'échappèrent trois louis, qui vinrent tomber en sautant et en sonnant sur le marbre de la console. Ces trois pièces d'or étaient toute la fortune de Paul Adrian, qui porte son argent à même sa poche, et qui les avait posées là pour s'en débarrasser momentanément.

— « Que disais-tu donc que tu n'avais pas d'argent? » fit Morio tout joyeux.

Et ayant ramassé les louis, il les mit sans façon dans la poche de son gilet.

— « Enfin, n'importe! pensa Séraphine, il va du moins s'en aller, et je pourrai délivrer Paul. »

En effet, Morio allait partir lorsque, par malheur, il vit le papier écolier, beau, immaculé, éblouissant, blanc comme la neige des cimes, que Paul Adrian avait mis sur la table à jeu.

Philippe tourna d'abord autour de ce papier, comme un chat autour d'un bol de lait, puis tout à fait attiré, fasciné, subjugué, vaincu, il prit dans le petit bureau Louis XVI sur lequel Séraphine écrivait ses billets, un encrier et une plume; puis, prenant aussi un couteau d'ivoire, il coupa le papier en grands feuillets, s'assit devant la table, tira de sa poche Rosaura et Biribi, qu'il cala au moyen d'une boîte à gants, et se mit à écrire du roman-feuilleton!

Séraphine frémissait; elle essaya de parler, mais Philippe ne l'entendait pas. En revanche, il était placé de façon à la voir parfaitement, et chaque fois qu'elle ébauchait un geste, il la stupéfiait avec des regards terribles. Elle pensait que Paul devait être déjà glacé, gelé, mort de froid, peut-être évanoui

dans le cabinet aux oubliettes ; mais que faire ! Objurguant, insultant, suppliant, menaçant Rosaura et Biribi, tendant à celui-ci ou à celle-là des pièges inévitables, les attirant dans ses embûches ou leur donnant à boire le sang de son cœur, il écrivait cependant sans s'arrêter, d'une écriture fine, serrée, régulière, charmante ; les lignes se succédaient comme des rangs de soldats à la bataille, les feuillets s'entassaient les uns sur les autres ; Séraphine, les yeux démesurément ouverts, se tordait les bras, et toujours Morio écrivait, comme coule l'eau murmurante d'une source. Il écrivit jusqu'à ce que le dernier feuillet fût entièrement couvert, et alors, cherchant encore du papier blanc et n'en trouvant plus, il sembla profondément désappointé. Toute la journée s'était écoulée pendant cet interminable supplice d'une femme ; les cruelles heures s'étaient enfuies, et il faisait nuit noire. Personne dans la maison n'avait mangé ni bu. Séraphine, toujours couchée, se tournait et se retournait comme une carpe sur le sable. Enfin, voyant que décidément il n'y avait plus rien à frire, Morio, sans se presser, plia ses feuillets avec un soin fidèle, puis ayant mis dans diverses poches, d'abord Rosaura et Biribi et ensuite sa copie, il baisa une seconde fois le front de Séraphine, et, pour le coup, disparut définitivement.

Il n'était que temps de mettre Adrian dans un bain tiède et de lui administrer de puissants cordiaux, sans compter mille bons baisers brûlants, qui eussent réchauffé un mort ! Mais, depuis ce temps-là, Séraphine Dirix n'a plus jamais voulu avoir chez elle ni plumes, ni papier, ni encre ; elle écrit ses comptes de ménage avec un crayon d'ardoise, sur une ardoise.

— « Et, disait Modeste, la femme de chambre de Séraphine, qui, vêtue en cocotte, se pavanait aux Folies-

Bergère et racontait à une amie l'historiette qu'on vient de lire, depuis ce temps-là, je suis une femme de chambre heureuse, et même riche. Car madame écrit ce qu'elle veut sur l'ardoise ; mais, comme tu le penses bien, la cuisinière et moi, nous effaçons ce qu'elle a écrit, et nous mettons autre chose ! »

LIV

LA BONNE SERVANTE

Une seule fois dans sa vie, Honorine Lemée a eu envie de faire une bêtise, et encore ne l'a-t-elle pas faite.

La belle, la jolie, l'aimable, la spirituelle, la sage Honorine Lemée occupe à Paris une situation qui me semble supérieure à toutes les autres. Avoir un salon, dans le sens réel du mot, est certainement la plus haute ambition de toute dame parisienne; or Honorine a bien mieux et bien plus qu'un salon, puisque les dix hommes qui passent, sans conteste, pour les plus grands écrivains et les plus grands penseurs de ce temps, sont fidèlement et sérieusement ses amis, viennent régulièrement dîner chez elle chaque dimanche, et n'y manqueraient pas pour l'invitation d'un souverain ou pour la plus belle histoire d'amour. A ces dîners, où tous les convives sont dignes de causer ensemble et de se comprendre, sont agitées (mais toujours sans tirades!) toutes les questions qui peuvent passionner des intelligences et des génies. Jamais on n'y entendit un lieu commun ou une phrase vulgaire, et comme les hommes réunis là, sans figurants et sans femmes, devinent et suppléent, avec une merveilleuse acuité d'esprit, les propositions intermédiaires, toujours supprimées, la

conversation y peut, comme la lumière d'un astre, franchir en une minute des millions de lieues! De quelque science ou de quelque art particulier qu'il s'agisse, Honorine se trouve au niveau des causeurs, sans qu'ils aient besoin de faire des concessions pour se mettre à sa portée, car elle est savante, comme elle est belle, comme elle est riche, par l'heureuse éclosion d'un être dont toutes les facultés transcendantes se sont librement et harmonieusement développées.

Peut-on dire qu'Honorine Lemée a appartenu au monde des courtisanes? En tout cas, si à propos d'elle on voulait se servir de ce mot infiniment trop général, il faudrait se rappeler l'axiome si profond de Molière : « Il y a fagots et fagots. » Appeler un chat : un chat, est le premier devoir de tout honnête homme; mais n'y a-t-il pas un abîme entre les chats « puissants et doux » de Baudelaire et de Théophile Gautier, et l'ignoble matou de la portière? Il y a des êtres qui ont la nostalgie de la boue et qui toujours descendent; d'autres, au contraire, qui invinciblement tendent à s'élever, à se rapprocher sans cesse de l'air pur et de la lumière; telle Honorine. Née dans le ruisseau et privée de toute éducation première, vendue toute petite comme une marchandise, elle s'était chaque jour et à chaque minute corrigée, purifiée, assainie; elle avait acquis, par un effort perpétuel de sa volonté, l'instruction, la beauté, l'élégance, le sens précis du bien et du mal. Une fois qu'elle fut grande et en possession d'elle-même, on ne lui connut que de très rares liaisons, et dont se fut honorée la plus exigeante des duchesses; elle sut choisir des amants dont le nom, la supériorité et la bravoure eussent fait comprendre et pardonner la faute d'une femme jusque-là honnête.

Mais, à vrai dire, Honorine Lemée ne fut jamais

une courtisane ni une maîtresse, elle fut par excellence *l'amie*, et si tout d'abord elle n'avait pas groupé autour d'elle le cénacle, si supérieur à toutes les académies, qui fait aujourd'hui sa gloire, elle avait su conquérir dans tous les mondes des amis attirés par sa grâce, retenus par sa discrétion et par la sérieuse probité de son caractère.

Ajoutez que, douée du génie de l'ordre et de l'arrangement, elle s'était organisé une maison aimable, sérieuse, du plus grand style, avec cela familière, et où il faisait bon vivre.

En outre, Honorine était servie, aidée, secondée en toutes choses par une fille sagace, aussi intelligente qu'elle, et qui, profondément dévouée, se serait fait hacher en menus morceaux pour sa maîtresse.

Honorine Lemée, prise d'une pitié charitable, avait arraché au plus noir bourbier de la misère et du vice cette fille nommée Clémence, qui, effroyablement maigre, défigurée, couturée par la petite vérole dont son visage devait garder les blanches cicatrices, était une laide irrémissible, malgré de grands yeux noirs superbes, et une lourde chevelure qui, sur son front, comme rayé à coups de couteau, semblait un ornement dérisoire.

Désintéressée jusqu'à l'invraisemblance, Honorine n'avait jamais, en aucune façon, pensé à l'argent; mais l'argent, comme un chien qu'on chasse, courait après elle et la poursuivait. Ses amis de la haute finance, dont elle avait tant de fois, par la fierté la plus naturelle, refusé les présents, l'intéressèrent dans des affaires nouvellement lancées, et lui constituèrent ainsi un capital, très bien placé entre ses mains, car elle avait trop d'ordre et de méthode pour dilapider rien. Mais une fois qu'elle posséda ce capital, à l'envi tous les princes de l'argent l'aidèrent

à le faire fructifier, et Honorine Lemée, qui avait cette intelligence-là comme toutes les autres, ne tarda pas à devenir riche et à savoir l'être. Bien guidée et conseillée, elle acheta des terres en Touraine, à un moment où la terreur des évènements politiques les faisait vendre à bas prix, si bien qu'elle s'éveilla un beau matin riche de deux millions, et la seule chose qui parut alors étonnante, c'est qu'elle ne les eût pas toujours possédés.

Il est difficile de marier une fille sans dot, mais mille fois plus malaisé encore de ne pas marier une femme ornée d'une belle dot, et il semble que les écus soient assez doués de sentiment pour aller se fourrer d'eux-mêmes et spontanément dans les contrats de mariage.

Un voisin de campagne, dont les terres d'Honorine, jouxtant les siennes, eussent parfaitement fait l'affaire, sut jouer l'amour assez bien pour tromper non seulement mademoiselle Lemée, à laquelle il parla le langage de la plus ardente passion, mais aussi les meilleurs de ses amis.

Maître de forges, membre du conseil général, assuré d'être nommé député par la retraite d'un vieil oncle qui le présentait lui-même à ses électeurs, monsieur Gabriel Héroux sollicita la main d'Honorine, dont il prétendait vouloir faire la reine d'un salon politique, mais que son véritable rêve était d'enterrer en province, où elle aurait raccommodé des torchons, tandis qu'il aurait, lui, fait figure à Paris avec les millions de sa femme. La haute stature, la voix de cuivre et la belle barbe noire de monsieur Héroux lui donnaient un air de franchise auquel tout le monde fut pris, excepté la pauvre femme de chambre, Clémence ; mais que pouvait-elle contre un Tartuffe d'autant plus dangereux qu'il paraissait avoir le cœur sur la main?

Monsieur Héroux ne manqua pas de faire valoir la peine qu'il aurait à obtenir le consentement de sa mère, vieille dame très infatuée d'elle-même et très provinciale, et, en cela, il ne mentait pas. Mais, enfin, ce consentement fut obtenu ; on convint que madame Héroux viendrait à Paris, et que le repas des fiançailles aurait lieu chez Honorine Lemée elle-même. Romanesque sous l'espèce la plus vulgaire, madame Héroux s'enorgueillissait déjà de ramener au bercail une brebis égarée ; elle se proposait de lui enseigner l'élégance, les belles façons, de redresser ses manières et son costume, et ainsi d'établir sur elle, dès le premier jour, une domination qui ne devait pas finir. Le maître de forges, que son intérêt, cette fois, poussait à dire la vérité, ne cacha pas à mademoiselle Lemée que sa mère ne ferait pas grâce d'une épingle et n'aurait rien de plus pressé que de la prendre en faute.

C'était donc un duel, le duel de Paris contre la province, et, comme dans les contes de fées, toutes les précautions furent prises pour dérouter la Carabosse qui prétendait embarrasser la jeune princesse. L'appartement, pourtant déjà si correct d'Honorine, fut entièrement démeublé, puis décoré et meublé à nouveau d'après des maquettes à l'aquarelle d'Émile Héricé, le plus grand des architectes d'appartement après Eugène Lami, qui en avait harmonieusement combiné l'esprit janséniste et un peu froid. D'ailleurs, le dessinateur Jacques Taravant accepta la mission de revenir après coup sur ce travail, en guise de post-scriptum, et de supprimer ce qui pourrait s'être glissé de fantaisie dans l'irréprochable décor d'où la fantaisie et le pittoresque avaient été scrupuleusement bannis. Le menu du repas, longuement médité et arrêté en conseil, était conforme aux plus austères règles de l'art ; et il fut exécuté par un ar-

tiste de la vieille roche, qui ne se fût pas plus servi de poivre de Cayenne que monsieur Ingres de vermillon pur!

Quant aux convives qui, avec madame et monsieur Héroux et Honorine Lemée, devaient compléter le nombre de dix, ils avaient été choisis avec un tact qui ne laissait aucune prise à la critique : c'étaient le général Cinier, monseigneur Mariaud, évêque de Bithynie, le vieux duc de Cramail, l'illustre médecin Baucheron, le capitaine de vaisseau Maurice Joye, l'avoué Gravade, et Tesseydre, le constructeur de machines, qui avait avec monsieur Héroux des rapports de commerce. Quelle ne fut pas, dès l'abord, la désillusion de madame Héroux! Elle avait cru étonner Honorine par sa toilette sévère et ses façons qu'elle croyait grandes, mais il se trouva que mademoiselle Lemée était fournie de tout cela mieux qu'elle, et la reçut comme une reine affable, avec une irrésistible grâce. Pendant le dîner, la vieille dame, dont le nez pâlissait à chaque effort infructueux, tenta de placer des épigrammes, des allusions, qui immédiatement se vaporisaient comme des gouttes d'eau tombées sur une plaque de fer rouge. Que pouvait-elle critiquer dans une réunion où la conversation fut un modèle de tact et de mesure? Que blâmer dans ce repas servi par des valets à cheveux blancs, qui glissaient comme des ombres, et commencé par un turbot réel, accompagné de ce qui ne se voit jamais, c'est-à-dire d'une sauce blanche vraiment réussie?

Tout alla ainsi jusqu'aux rôtis, qui se composaient de perdreaux et de cailles, et après lesquels on servit une chicorée frisée, qui, habituellement, avait le plus grand succès chez Honorine, car elle l'épluchait elle-même, en enlevait avec soin toutes les côtes, et ne gardait strictement que la feuille, tendre comme

une rosée, qui, préparée ainsi, formait un manger délicieux. Cependant, dès que les convives en eurent goûté, ils eurent d'étranges soubresauts et se livrèrent à de bizarres grimaces.

— « Il me semble, dit le général, que ce vinaigre a un goût singulier...

— En effet, dit l'avoué, quelque chose d'insolite. »

Tout le monde semblait intrigué et consterné. Tout à coup l'évêque de Bithynie se frappa le front en homme qui a trouvé le mot de l'énigme.

— « Dieu me pardonne, dit-il, C'EST DU VINAIGRE DE BULLY ! »

Il n'avait que trop raison. Sur ce mot, madame Héroux, dont le nez était devenu blanc comme la neige, se leva tout d'une pièce avec des airs de furie, et regardant Honorine avec une méchanceté froide, murmura à demi-voix :

— « C'était indiqué. Il faut bien qu'on finisse par montrer le bout de l'oreille ! »

Ah ! certes, à ce moment-là, une vraie courtisane aurait montré son oreille tout entière, qui rose et bien ourlée, ne pouvait que gagner à être vue. Elle eût sauté sur la table, dansé au milieu des bouteilles, et crié à la provinciale : — « Oui ! je suis pour le vinaigre de Bully, pour l'opopanax, pour l'hay-lang, pour le maquillage, pour la robe envolée, pour les cheveux dans le front, pour tout ce qui n'est pas vous et votre province ! » Mais Honorine Lemée tenait à rester parfaite, et elle dit simplement à madame Héroux :

— « Peut-être, madame, y a-t-il dans ce petit accident quelque chose de providentiel, car il m'a permis de voir que je n'aurais pas trouvé chez vous l'indulgence dont nous avons tous besoin. »

Madame Héroux partit comme un ouragan, et son fils la suivit comme un chien qu'on fouette, après

quoi la soirée devint amusante, intime, imprévue, capricieuse, charmante. Mais ce fut le lendemain même de ce dîner tragique et fou que les amis d'Honorine Lemée, comprenant qu'ils lui devaient une compensation, fondèrent les dîners du dimanche, où l'on cause comme au grand siècle. Non seulement tout ce qui s'est pensé de beau a été dit là, mais lorsqu'ils ont dû s'absenter pour quelque voyage, les convives de ces miraculeux festins ont écrit à Honorine des lettres familières, enjouées, étonnantes, sublimes, dont le recueil serait le plus beau livre de ce temps. D'ailleurs, on mange dans cette maison une cuisine qui n'est égalée chez aucun roi de l'Europe.

Et voici pourquoi. Pour manifester à sa maîtresse son ardente reconnaissance, la femme de chambre, Clémence, est allée en secret et sans rien dire prendre des leçons du célèbre Dugléré, après quoi elle a étudié Carême, lu tous les livres, et elle est devenue une artiste sans égale. C'est elle qui cuisine de ses mains et qui sert les dîners du dimanche, et ces jours-là, le chef va se promener. Adorée, servie, aimée, fraternellement choyée par une pléiade d'hommes éminents dont elle est l'amie et l'égale, Honorine Lemée a réalisé le plus beau des rêves. Un jour, savourant sa joie, elle ne put s'empêcher de dire à Clémence :

— « Ah ! quel bonheur que tu aies été distraite et que tu aies versé ce vinaigre de Bully dans la salade !

— Ah ! madame dit finement Clémence en baissant ses yeux noirs, je l'avais fait exprès ! »

Comment pouvait être récompensé un si ingénieux dévouement? Ce fut Jacques Taravant qui s'en chargea. Depuis longtemps, il avait pénétré le secret de la laide Clémence, et deviné que cette fille disgraciée nourrissait pour lui une passion folle et

sans espoir. Il avait toujours eu envie de visiter l'Espagne et l'Afrique, et toujours il remettait ce voyage, par amour pour le bitume du boulevard. Touché par l'aveu que la femme de chambre avait fait devant lui, il se décida enfin à exécuter son voyage de peintre, ce qui lui permit (car on ne saurait être l'amant d'une bonne) de donner à Clémence, la veille de son départ, toute une journée de joie, de plaisir, de flânerie, d'amour, où il l'emmena dans les campagnes, l'amusa comme une enfant, fit pour elle une incroyable dépense d'esprit, et lui fit connaître des caresses qu'elle ne devait pas oublier. N'y a-t-il pas dans cette royale fête, donnée à une laide qui eût mérité d'être belle, quelque chose de subtilement raffiné et de bien parisien?

LV

LA PETITE LILI

Toutes les forêts ont leurs monstres; mais ceux qui vivent dans Paris, la grande forêt de pierre, sont plus étonnants et plus formidables que les autres, puisqu'ils ont conscience de leur monstruosité, et l'exploitent à leur profit. Imaginez un crocodile qui abuserait de ses rudes écailles pour se donner une réputation de franchise, ou un chameau qui se parerait de ses bosses afin de passer pour spirituel, et vous aurez compris une des plus habiles roueries parisiennes, grâce à laquelle les femmes adorées transforment leurs défauts en beautés évidentes, de même que les comédiens du théâtre ou du monde se servent de leurs infirmités, exaspérées par la culture, pour représenter un idéal comique ou lyrique.

Un Talleyrand gouverne sa claudication de façon à ne jamais arriver une minute trop tôt, et l'idéale Récamier profite de son long cou pour faire croire qu'elle appartient à la race des cygnes; mais ils n'ont pas le privilège de ces transpositions, dans un pays où le gamin de la rue lui-même est un dompteur de Chimères, et où chacun doit employer à gagner de l'argent les aptitudes qui lui avaient été données pour mourir de faim! Bien connaître ses misères, intellectuelles et physiques, et trouver le

moyen de s'en faire des rentes, telle est la formule que tout être doit résoudre, sur ce champ de bataille toujours sanglant où il y a plus de femmes que de diamants et plus de dents aiguisées que de biftecks.

Jamais personne au monde n'a si bien compris cela que la gracieuse et énigmatique Aurélie Rube. De même que mademoiselle Anaïs, qui, si longtemps, joua à la Comédie-Française avec un charme incomparable les Chérubin et les Peblo, cette jeune fille, qui aujourd'hui a peut-être dix-huit ans (mais personne n'en sait rien,) a reçu de la nature l'étonnant privilège de sembler, quand elle veut, une enfant de dix ans, de façon à produire l'illusion la plus complète. Elle aurait pu utiliser au théâtre cette faculté bizarre, mais elle avait trop d'esprit pour ne pas comprendre que les divins adolescents de la poésie n'ont plus de raison d'être, à un moment où les jeunes gens se font gloire d'être vieux ; elle aime mieux exploiter son talent dans la vie où, quoiqne mineure, elle brasse de grandes affaires et remue des tas d'or. Ceci s'explique par la complicité de sa tante, madame Catherine Rube, qui lui appartient comme un chien, fait les démarches utiles et signe les actes nécessaires. Bien costumée, elle joue tous les rôles, depuis celui de grande dame jusqu'à celui de la bonne élégante, qui, aux Tuileries, accompagne Aurélie Rube, nommée alors *la petite Lili*, lorsque, travestie en enfant, elle joue avec les enfants des grands personnages, et caressée par les parents que charme sa gentillesse, surprend les secrets financiers et politiques, dont elle tire parti avec le plus puissant génie d'induction.

Mais il ne faut pas croire que la séduisante Aurélie soit perpétuellement condamnée à ce rôle puéril. Aux Courses, où elle arrive dans une voiture capitonnée de satin; au Bois, où, élégamment vêtue

d'une amazone, elle galope sur son fier cheval noir; à l'Opéra, dans la loge louée à l'année, où sa tante l'Auvergnate, en habit de gala, a l'air d'une duchesse espagnole, Aurélie est une femme accomplie, charmante, curieusement belle, qui, bien que très petite, paraît grande, et résume en elle les types les plus divers, car elle a des secrets pour pâlir son visage naturellement très rose, et le moindre cosmétique suffit à brunir ses cheveux d'un blond cendré qui, lorsqu'elle les mouille et les laisse sécher librement, prennent les plus belles teintes rousses.

Toutefois, comme les vrais comédiens, cette fille-Protée, dès qu'elle est seule, étudie son personnage favori; aussi couche-t-elle dans une chambrette encombrée de jouets et de livres d'images, où son petit lit d'enfant tout blanc semble fait pour le repos d'un sylphe ou de quelque Ariel qui dormirait entre ces draps de neige comme dans la corolle d'une fleur. C'est là que l'autre jour, taillant et coupant des chemises de batiste qu'elle essayait à sa poupée, consultant les patrons et, avec un soin minutieux, corrigeant une ligne défectueuse, elle était si attentive à ce travail absorbant, qu'elle ne leva pas les yeux lorsque Catherine introduisit le célèbre financier Malaquin. Cet artisan de millions, qui d'ailleurs était d'une humeur de dogue, adressa plusieurs fois la parole à Aurélie sans qu'elle répondît rien, tant elle s'appliquait à couper élégamment les petites chemises. Enfin le visiteur perdit patience, et tapant à petits coups secs sur le guéridon, avec son stick :

— « Voyons, Aurélie, dit-il, laissez là ces niaiseries et causons sérieusement.

— Des niaiseries ! fit Aurélie avec une petite moue ; vous ne voulez peut-être pas que ma fille s'habille avec des chemises mal faites ! Pauvre Nini ! » ajouta-

t-elle en baisant tendrement la poupée, qui semblait la regarder avec des yeux follement bleus.

Et elle se remit à travailler de plus belle.

— « Hier, à l'Opéra, reprit Malaquin, vous avez été cruellement coquette avec lord Audley. Je n'entends pas jouer un rôle ridicule...

— Alors, décidément vous voulez causer ? dit Aurélie, qui, cette fois, rangea et plia son ouvrage. D'abord, mon cher, vous êtes jaloux comme je suis Turque, et vous n'avez plus sujet de dire que vous l'êtes, car si vous vous en souvenez, je vous ai rendu votre liberté, que d'ailleurs je n'ai jamais prise ! »

En parlant ainsi, la fillette avait repris son air de femme, froid et ironique.

Elle continua.

— « C'est à moi de vous dire : Laissons les niaiseries : Vous êtes de mauvaise humeur parce que Levieil, du Havre, et Hauchar, de Bordeaux, n'ont pas encore répondu à vos lettres. Vous comptiez qu'ils vous aideraient pour votre émission, mais ils ne s'en mêleront pas du tout ; et d'ailleurs, votre affaire des mines de Sicile ne se fera pas...

— Parce que ? ... dit Malaquin pâlissant.

— Parce que la petite Lili ne veut pas ! dit Aurélie en attachant sur le financier son regard calme et féroce. Mon cher, je vous ai fait mes conditions, vous m'avez refusé la part que je vous demandais. A votre aise ; gardez vos mines, moi j'ai les miennes !

— Je réussirai malgré vous, fit Malaquin troublé.

— Allons ! reprit Aurélie, je vois que vous n'avez pas encore lu les journaux littéraires e ce matin. Voyez *Le Scorpion*, *Le Stylet*, le *Mascarille ;* tenez, là, près de vous. Le *Mascarille* explique très bien que vos ingénieurs se moquent du monde, et qu'il n'y a jamais eu de gisements à Xaxa et dans tout

le val de Mazara. *Le Stylet* a un article bien amusant, voyez, intitulé : *Les Mines de Scapin*, et *Le Scorpion* fait allusion à une historiette que vous connaissez et qui n'est pas à votre gloire.

— Et c'est vous qui avez fait faire cela !

— Oui et non. Vous savez qu'on m'aime et qu'on cherche à me plaire. Il fallait me donner la part que je vous demandais !

— Misérable ! » cria Malaquin.

Mais à ce moment-là Catherine Rube, attirée par le bruit, entra, et, sans faire semblant de rien, se mit à ranger dans la chambrette.

Le financier s'approcha d'Aurélie, et d'une voix brisée par la fureur :

— « J'ai envie de vous étrangler ! murmura-t-il.

— Des bêtises ! » dit Aurélie Rube.

Et, se plaçant près de la fenêtre ouverte sur le jardin, elle tira de sa poche un petit revolver doré, à la crosse de lapis-lazuli ; puis elle visa une grande fleur écarlate, et la coupa aussi nettement qu'elle eût pu le faire avec ses ciseaux.

Le banquier sortit de chez elle véritablement désolé ; il ne savait que trop comment Aurélie avait pris le vrai tout-Paris dans le filet d'or de ses séductions irrésistibles, et quant à l'attaquer ouvertement, il n'y pouvait songer, sa petite amie connaissant ses secrets mieux qu'il ne l'aurait voulu, et, comme dit l'argot parisien, sachant trop bien où était le cadavre.

Toute la journée il n'essuya que défaites et déconvenues, car les journaux avaient jeté le doute dans tous les esprits, et on ne l'aurait pas cru maintenant, s'il avait montré des lingots d'or. Cependant Malaquin avait encore deux atouts dans son jeu : il connaissait un peu le comte Falciera, attaché à l'ambassade italienne, qui, possédant des propriétés

dans le val de Mazara, pourrait attester la véracité des ingénieurs; et, d'autre part, il était invité pour la nuit suivante à un souper de grands financiers et de journalistes, qui devait avoir lieu au café Anglais, et dans lequel il espérait bien triompher par sa verve célèbre, et enlever les suffrages au fil de l'épée. Mais en arrivant un peu tard à ce souper, où il ne devait y avoir que des hommes, quelle ne fut pas sa surprise d'y voir Aurélie, belle, couronnée de sa chevelure très blonde, triomphant parmi les fleurs en robe écarlate, et laissant voir une gorge de Salmacis, d'autant plus inquiétante qu'on se demandait où elle pouvait la mettre quand elle s'habillait en petite fille!

Tous les yeux, toutes les pensées volaient vers elle; il semblait que ses regards éclairaient la salle mieux que les feux des bougies, et faisaient éclore les mots spirituels, qui se succédaient comme des gerbes d'étincelles éperdues. Pignol du *Stylet* en trouvait d'inouïs, et le poète Jamet inventait pour Aurélie des madrigaux compliqués comme des sculptures chinoises, tandis que le riche Gasparus lui mettait au doigt un diamant gros comme une noisette. Il était évident que les dix hommes réunis là désiraient tous la belle fille et subissaient l'influence de son caprice; aussi le dédain qu'elle témoigna à Malaquin fut-il comme un diapason auquel ils s'empressèrent de conformer leur accueil; les meilleurs amis du banquier feignirent presque de ne pas le connaître, et à ce souper où tout ruisselait d'esprit, de gaieté et de joie, il faisait l'effet d'un étranger non attendu. Ses mots, et il en eut quelques-uns de charmants, ne faisaient pas sourire; la seule fois qu'il essaya de parler des mines, Pignol le dérouta par une calembredaine, applaudie comme si elle eût été un trait de génie, et le pauvre homme, qui

se retira bien vite, eut la suprême humiliation de voir que son départ subit passait complètement inaperçu et ne troublait pas un instant les conversations envolées sur les ailes des plus folles fantaisies.

Le lendemain donc, dans l'après-midi, ayant fait de tristes réflexions, il se regarda décidément comme vaincu, et, renonçant même à voir le comte Falciera, il se résolut à capituler. Il alla chez Aurélie Rube et ne la trouva pas; mais Jenny, la femme de chambre, lui dit que Madame était aux Tuileries avec sa tante. Malaquin remonta en voiture, se fit conduire aux Tuileries, et en route se promit bien de donner à sa cruelle amie la part de bénéfices qu'elle avait demandée et davantage encore, s'il le fallait.

En arrivant dans l'allée des Marronniers, il crut voir de loin Aurélie en petite fille, en *petite Lili*, qui rose, joyeuse, échevelée, par la brise, jouait avec *d'autres enfants*. Il ne s'était pas trompé, et ces enfants étaient ceux du comte Falciera. Quand Malaquin arriva près d'eux, le jeu venait de finir; le comte, intéressé par sa grâce naïve, caressait les cheveux de la petite Lili, tout en causant avec une vieille dame assise à côté de lui ; c'était Catherine Rube, qui, merveilleusement costumée par Worth, jouait avec le tact le plus exquis son rôle de mère.

— « Oui, madame, lui disait le comte Falciera, vous avez parfaitement raison; et, d'ailleurs, je ne veux pas me brouiller avec les spirituels journaux de votre pays! Je suis à présent persuadé qu'il n'y a pas de mines de cuivre à Xaxa, et c'est ce que je compte dire expressément tout à l'heure, en dînant chez le ministre. »

Malaquin arrivait justement pour entendre cette

phrase décisive, et restait la bouche béante, ne sachant plus que dire et quelle contenance faire. Mais la petite Lili, qui au fond est bonne fille, eut pitié de lui et le tira d'embarras.

— « Ah! dit-elle, c'est vous, mon parrain! »

Et lui montrant du doigt ses petits amis qui tourmentaient leurs cerceaux impatients, elle ajouta de sa voix enfantine, éveillée comme un joli carillon d'or :

— « Achetez-nous des sucres d'orge! »

LVI

ARLEQUINADE

A soixante ans, madame la marquise de Champlite, que les rides ont épargnée, est toujours belle sous ses cheveux de neige; mais, chose plus étrange encore, le temps n'a pu flétrir ses magnifiques seins que chanta jadis Gautier adolescent, et dont les lignes si pures jetaient monsieur Ingres en d'interminables rêveries. L'hiver dernier encore, on a pu la voir une fois décolletée au bal de l'ambassade d'Espagne. Elle voulait, contre le bon droit et la justice, obtenir pour son neveu, lieutenant de spahis en Afrique, un avancement qui devait faciliter son mariage, et elle s'adressa pour cela à un personnage dont l'influence est sans bornes. Prévenu de l'assaut qu'il aurait à subir, l'homme politique s'était précautionné de refus et de bonnes raisons; mais lorsqu'il vit briller sous l'éblouissante clarté des bougies ce que madame de Champlite cache d'ordinaire, il se sentit complètement désarmé, quoiqu'il n'eût pas envie de rire, et accorda à la marquise tout ce qu'elle voulut. Ce triomphe d'une vieille femme, uniquement dû à sa persistante beauté, fut un évènement parisien; mais, s'il fut admiré par les jeunes gens, il réveillait chez quelques-uns des vieillards présents de curieux souvenirs; car ce n'était pas la

première fois que la marquise remportait une victoire décisive, en montrant les trésors dont la vue indignait Tartuffe.

Reportez-vous aux temps mythologiques où Louis-Philippe régnait en habit de garde national! C'était en 1842. Celle qui plus tard devait être marquise de Champlite se nommait Rachel Sims, et elle était tout bonnement actrice au petit théâtre des Délassements. Elle croyait bien avoir du talent, mais il lui eût été difficile de le faire voir, dans les Revues où elle représentait des personnages allégoriques tels que le Feu d'Artifice, le Bahut normand, où même la Côtelette de Mouton, coiffée de papiers frisés, et qui entrait en chantant : *Je suis la fine côtelette!* Mais très jolie et avenante avec sa grande taille svelte et ses aimables traits, ce qu'elle était bien sûre de posséder, c'étaient des seins de jeune nymphe comme Prud'hon les dessine, fermes, gracieux, polis, un peu plus forts que ne le veut la proportion, montrant sous la peau de tendres veines de pâle azur, et levant leurs bouts roses, comme pour invoquer le puissant chasseur Amour. Elle les montrait aussi au public et le plus souvent qu'elle pouvait, mais à Paris les Dieux pas plus que les hommes ne s'occupent des femmes âgées de moins de cinquante ans, et la pauvre Rachel, très pauvre en effet, continuait à chanter les rondeaux des vaudevillistes, comme un écureuil tourne dans sa cage, se consumant en désirs stériles, et à ses moments perdus étudiant avec rage les servantes de Molière. Affamée de tout et uniquement occupée à aiguiser ses dents de jeune chien, elle était bien décidée à saisir aux cheveux l'Occasion dès qu'elle se présenterait, et si elle ne se présentait pas, à la faire naître ; car elle avait enfin compris la formule de la vie, et elle savait que pour la jeune fille pauvre, décidée

à faire flèche de tout bois, un million n'est pas beaucoup plus difficile à trouver qu'une paire de bottines.

Rachel avait une amie, juive comme elle, mais presque riche. C'était la danseuse Flora Hepner qui déjà à l'Opéra dansait des pas et jouait des rôles mimés, et qui avait su réussir dans le monde de la finance. Un jour, invitée à déjeuner chez elle, elle s'y trouva avec le spirituel journaliste Lahary, qui, devenu directeur de l'Odéon, caressait la Tragédie, après l'avoir si souvent égratignée.

— « Eh bien, chère petite, demanda-t-il à Rachel, vous jouez toujours le Lilas ou le Champ-de-Mars sur l'air : *Fournissez un canal au ruisseau*, et sur l'air : *J'en guette un petit de mon âge?*

— Hélas, fit la comédienne, depuis que vous ne m'avez vue j'ai étudié sérieusement ; mais mon directeur, cet animal de Rodolphe Quatesous, qui me donne des appointements insuffisants pour nourrir un moineau, a eu soin de m'attacher aux pieds, comme boulet, un dédit de vingt mille francs ; et où diable voulez-vous que je les trouve ? Ah ! si j'étais libre, je suis sûre que j'arriverais à me placer, et tenez, vous Lahary, peut-être bien que vous m'engageriez?

— N'en doutez pas, » répondit complaisamment le journaliste, pour qui l'hypothèse du dédit de Rachel Sims payé par un homme généreux rentrait dans le cycle des poules qui auront des dents et de la semaine des quatre jeudis.

— « Mais là, demanda la fillette, certainement?

— Certainement, » appuya le journaliste, qui savourait à ce moment-là dévotement une caille cuite dans un artichaut dont le foin avait été enlevé, merveilleux plat de province, cuit à petit feu par la savante cuisinière de Flora. Sims, elle aussi, man-

geait sa caille, mais en même temps elle concevait un plan grand comme le monde, et devinait déjà comment elle tirerait les fils de ses marionnettes.

Rappelez-vous que la grande Rachel de la Comédie-Française était alors dans l'éclat de sa gloire, et faisait courir le feu de la passion dans les veines de Camille et d'Hermione, audacieusement modernisées et trempées dans le flot de la Jouvence éternelle ! Le lendemain matin, la pauvre comédienne se composa avec mille artifices une toilette élégante, et vêtit une robe de velours rouée comme Scapin, qui pouvait jouer tout, même le velours. Puis, s'étant coiffée en bandeaux plats, la petite Rachel, avec une étonnante habileté, se fit la tête de la grande Rachel. Après quoi elle se rendit en fiacre au ministère auquel ressortissaient alors les Beaux-Arts, et entra dans l'antichambre du ministre, encombrée de dames, de solliciteurs, d'académiciens, d'artistes, de personnages importants aux crânes chauves. Alors, avisant l'huissier de service, elle lui dit d'un ton qui ne souffrait pas de réplique, et avec un vrai geste de reine :

— « Annoncez mademoiselle Rachel ! »

Deux minutes après, la petite Sims était introduite chez l'Excellence. C'était ce grand manufacturier Queyriaux si aimé du roi Louis-Philippe, qui tout en continuant à vendre de la quincaillerie et de la taillanderie dans la Cité, à l'enseigne de *la Flotte d'Espagne*, faisait maintenant les affaires de la France, et peut-être les aurait faites aussi bien que les siennes propres, s'il n'y avait pas eu de journaux.

— « Madame, dit le ministre, je crois qu'il y a erreur. J'avais entendu...

— Oui, monseigneur, dit Rachel Sims en pâlissant,

mais pardonnez-moi; votre renommée, votre gloire, l'émotion de me trouver tout à coup devant un homme si illustre... »

En soupirant ces derniers mots, la comédienne, dont le visage devint blanc comme la neige et dont les yeux se fermèrent, tomba évanouie sur un canapé doré, dont le satin bleu de ciel à rosaces rappelait les plus mauvais et les meilleurs jours du premier empire. Elle avait mis par-dessus sa robe un très beau châle en cachemire de l'Inde (on écrivait alors *schall!*) prêté par Flora Hepner, et dans lequel elle était serrée comme une momie égyptienne dans ses bandelettes. L'humanité, la fatalité, la logique des choses le voulait : le ministre Queyriaux, un peu ennuyé, mais ne pouvant laisser mourir ainsi la visiteuse inconnue, détacha l'épingle qui fermait le châle ou schall, et, comme la robe était très décolletée, il vous vit alors frissonner comme des oiseaux dans la neige, seins à la peau blanche comme des pétales de fleur, sous laquelle on sentait courir un sang pur, semblable à celui des Dieux nourris d'ambroisie! Ces jeunes seins frémissants qui s'offraient ainsi à ses regards sans préparation, en pareille circonstance un solitaire dans la Thébaïde, affranchi de la chair, buvant l'eau des sources vives et mangeant l'herbe des roches, n'aurait pas pu s'empêcher d'y poser ses lèvres. Or, Queyriaux n'était pas un saint; c'était un simple quincaillier devenu ministre, et n'est-ce pas ici le cas de vous demander, comme Jean Hiroux au président de la cour d'assises : « Qu'auriez-vous fait à sa place? » C'est pourquoi nés du trouble de son esprit et du feu qui brûlait ses veines, mille Eros enfants, mille petits Désirs aux ailes de papillon et aux chevelures de flamme, tendant leurs arcs et agitant leurs torches rougissantes, voltigèrent à ce moment-là comme des fou

autour du bureau à cylindre, dans l'austère cabinet où souriait le portrait du roi Louis-Philippe en pantalon blanc, couronné de son toupet dont les frisures compliquées ondulaient comme les flots de la vaste mer!

Cependant, quand Rachel Sims rouvrit les yeux, (elle savait très bien revenir à elle, ayant fait de cette phase de l'évanouissement une étude spéciale,) l'homme politique ne put s'empêcher de lui dire, d'ailleurs du ton le plus caressant :

— « Pardon, mon enfant, mais quand on vous a annoncée, j'avais cru entendre... mademoiselle Rachel !

— Oui, dit la petite Sims, Rachel... des Délassements!

— Ah! fit le ministre en souriant, et sans doute vous me faisiez la grâce de venir me demander quelque chose?

— Oh! reprit Rachel Sims, une chose bien simple. Je joue les soubrettes, et je crois avoir quelque talent; monsieur Lahary, qui a confiance dans mon avenir, voudrait m'engager à l'Odéon; mais un contrat ridicule me lie au petit théâtre des Délassements, dont le directeur, par qui je ne me suis pas laissé conter fleurette, prétend me faire payer la totalité de mon dédit, vingt mille francs... »

Le ministre promit à la petite Rachel que son affaire serait promptement arrangée, lui passa au doigt, sans y être forcé comme Harpagon, un fort beau diamant, et dès qu'elle fut sortie, avant même d'expédier les solliciteurs les plus importants, manda le vicomte de Friaise, chargé de la surintendance des théâtres. Queyriaux se sentait heureux, renouvelé, rajeuni; il avait en lui la colère de la joie, et il se trouvait dans cette situation d'esprit où Tarquin a envie de couper avec sa badine des têtes de pavot.

— « Ah çà! monsieur, se moque-t-on de moi? » dit-il à son subordonné, qui, espérant obtenir une distinction honorifique, arrivait d'un pas léger, avec le geste obséquieux et la bouche en cœur. Le ministre s'indigna, admirant qu'un misérable, un Quatesous, perdu de dettes et fort mal noté, osât tenir en échec l'administration des théâtres royaux.

— « Retenez cela, monsieur, dit-il à Friaise stupéfait, j'entends que ce scandaleux engagement soit déchiré aujourd'hui même. »

Et, l'ayant littéralement traité comme un chien, il le congédia sur un : « Allez! » dont le pauvre vicomte sentit toute la cruauté, car, entre temps, Queyriaux avait eu soin de lui dire :

— « Je ne suis pas un vicomte, moi, monsieur, je ne suis qu'un ouvrier, et vos journaux insistent là-dessus assez durement; et toutefois, croyez-le, je saurai me faire obéir! »

Furieux comme un taureau criblé de flèches de papier, Friaise monta en voiture, et, brûlant le pavé, se fit conduire aux Délassements sans perdre une minute, bien décidé à foudroyer Quatesous; mais au petit théâtre en déconfiture, il eût trouvé la pierre philosophale plus facilement que ce directeur fantaisiste, et voici pourquoi. Quatesous, dont la dernière Revue se jouait devant les banquettes et qui sollicitait en vain le renouvellement de son privilège, ne savait plus à quel diable se vouer, et, depuis deux mois, avait renoncé à payer ses acteurs. Il lui restait bien une petite réserve, mais dans les circonstances présentes aussi insuffisante qu'un verre d'eau en plein incendie; aussi avait-il pris le parti de manger ces derniers mille francs avec la blonde Euphrasie, une Hollandaise à la Rubens, majestueuse comme une oie, et qui, à son théâtre, représentait les belles personnes. Enragé de villé-

giature comme tous les cabotins, Quatesous, qui pour se consoler se grisait d'arbres, erra pendant quinze jours à Bougival, à Meudon, à Marly, à Cernay, à Ville-d'Avray, avec sa conquête, faisant des études comparées de matelottes et de fritures. De plus en plus exaspéré, le vicomte de Friaise, malmené par l'Excellence, poursuivait ces amoureux comme dans une féerie, en coucou, en bateau, en diligence, en gondole, et souvent trouvait la table encore mise ; mais Quatesous et Euphrasie la blonde s'étaient envolés vers d'autres paysages, et le vicomte, mort de fatigue, avait sérieusement l'air de jouer une arlequinade. Un beau jour, la faim ramena le lièvre au gîte ; le directeur des Délassements eut l'idée malencontreuse et chimérique d'aller voir à Paris si, par hasard, il n'y aurait pas d'argent dans sa caisse, et c'est à la porte même du théâtre qu'il fut appréhendé, comme un criminel, par le vicomte de Friaise.

— « Ah ! monsieur, je vous trouve enfin ! s'écria ce fonctionnaire d'une voix littéralement étranglée par la rage. Ah ! c'est vous qui faites de l'opposition, qui tenez tête à Son Excellence, et qui prétendez retenir une comédienne demandée par le Second-Théâtre-Français !... Et si c'est comme cela que vous espérez faire renouveler votre privilège !... Mais sachez bien que vous avez affaire à forte partie, et que nous vous briserons comme verre ! »

Absolument émerveillé, Quatesous eut beaucoup de peine à comprendre ce qu'on voulait de lui ; mais lorsque enfin la lumière fut faite, il protesta de sa soumission et se déclara prêt à déchirer l'engagement de Rachel Sims.

— « Nous l'entendons bien ainsi, dit le vicomte pâle de fureur ; mais, s'il vous plaît, que ce soit tout de suite ! »

Il monta avec sa victime au cabinet directorial, et, d'une main fiévreuse, il émietta le malencontreux papier. Après quoi, il quitta Quatesous plus que froidement et sans avoir voulu lui rien promettre. Il tenait à reparaître blanc comme neige devant l'Excellence ; aussi courut-il tout de suite à l'Odéon, où Lahary, mandé impérieusement, dut quitter une répétition importante.

— « Mon cher ami, lui dit Friaise, j'ai travaillé pour vous. Toutes les difficultés sont aplanies ; vous êtes libre d'engager mademoiselle Sims, et je pense que vous êtes content?...

— Moi!... dit Lahary stupéfait.

— Ah! pas de cachotteries! reprit sévèrement le vicomte ; nous sommes au courant de tout et Son Excellence daigne vous approuver. Mademoiselle Sims débutera dans *Tartuffe*, *Amphitryon* et *Les Femmes savantes*. Pour commencer, vous lui donnerez cinq cents francs par mois, un mois de congé et un bénéfice ; mais nous savons que vous n'en resterez pas là... C'est convenu, n'est-ce pas?...

— C'est convenu, » répondit Lahary, qui, Parisien jusque dans la moelle des os, n'avait eu besoin que de voir une rotule pour reconstituer l'animal, et comprit que, le vin étant tiré, il fallait le boire.

Grâce aux jeunes seins charmants de leur nouvelle interprète, Dorine et Cléanthis, fort décolletées en dépit de la couleur locale, eurent tant de succès, que la petite Sims passa bientôt à la Comédie-Française. Là elle dut forcément changer de nom ; ce fut la grande Rachel elle-même qui lui donna celui d'Esther, accompagné d'une très belle parure en rubis, que l'habile soubrette a précieusement gardée. Bien qu'Augustine Brohan à ses débuts ait presque trouvé en elle une rivale, Esther Sims n'est pas restée longtemps au théâtre : comme on le sait, le

marquis Gérard de Champlite s'est épris d'elle, l'a épousée, et avant de la montrer au monde parisien comme une femme nouvelle, a voyagé longtemps avec elle en Suède, en Russie, et même dans l'Inde. Après avoir tenu l'emploi des servantes, Rachel-Esther a été excellente dans celui des grandes dames; car on est comédienne ou on ne l'est pas, et quand on l'est véritablement, on joue également bien tous les rôles.

LVII

POTIÙS MORI

Pour le Parisien pauvre et philosophe, qui au Bois se promène à pied, il n'est pas de plus grand plaisir et de plus grand luxe que de regarder, de suivre des yeux et d'arriver à connaître de vue et même de nom les belles Parisiennes à qui il ne parlera jamais, qui passent sur un cheval de race ou dans une calèche rapide, comme des visions soudainement évanouies, et qui vous laissent l'impression de quelque figure surnaturelle entrevue parmi les flottantes illusions d'un rêve. C'est ainsi que chaque jour, savourant en artiste cette joie tout idéale, le vieux peintre Philippe Hardas s'enivrait de la vue d'une des plus divines jeunes filles que puissent parer les séductions de la grâce et de la richesse.

Toujours accompagnée par son père, le marquis Jean, soit qu'on les vît parcourir les allées à cheval ou promener dans une voiture attelée avec la plus correcte élégance, mademoiselle Christine de Torsay, par son visage céleste, aux yeux bruns, d'une blancheur délicate et comme transparente, avivé par les splendeurs d'une calme chevelure d'or, éveillait l'idée d'une créature angélique, de quelque messager de concorde et de suprême joie n'appartenant pas à la terre, et réalisait pour le peintre ces

figures extrahumaines que l'Art devine, et crée, faute de modèles, par un effort d'amour. En la regardant, par une sorte de phénomène bizarre, Hardas éprouvait comme le ressentiment d'une chose déjà vue, mais sans pouvoir coordonner et fixer ses souvenirs, et s'expliquer comment il se rappelait au fond du passé cette jeune fille de dix-huit ans, dont les longues mains semblaient faites pour porter la palme ou le lys mystique.

L'année dernière, un matin de juin, flânant un moment dans son atelier avant de se mettre au travail, Hardas, comme frappé de la foudre, apprit, en lisant un journal, que la fille du comte de Torsay venait de mourir subitement, le jour même de son mariage avec le jeune lieutenant Ogier de Graville. Cette affreuse nouvelle le frappait non comme un étranger, mais comme un tendre et respectueux ami de la jeune morte ; car est-il rien de plus vrai que ces affections toutes de sympathie auxquelles nous livrons notre âme sans aucun désir de retour? L'artiste, abîmé dans ses pensées, laissait couler sur ses joues de grosses larmes non essuyées, lorsqu'il reçut la visite du duc de Serres.

Cet aimable vieillard, pour lequel Hardas avait fait autrefois un portrait de femme, venait le prier d'y effacer par quelques retouches les traces d'un accident récent. C'est seulement après son départ que le peintre regarda cette toile, et il reconnut alors, représentée par lui-même avec toute la fougue de l'inspiration, la fameuse courtisane Anna Tiger, qui, pendant quelques années, avait ébloui et passionné Paris. Mais surtout il tomba dans un étonnement intense et douloureux en ressaisissant tout à coup le fil perdu de ses souvenirs, et en retrouvant exactement dans cette image les traits mêmes de mademoiselle de Torsay!

Une telle ressemblance n'était pas due au hasard; il fallait, mais comment cela se pouvait-il? que mademoiselle Christine fût la fille d'Anna Tiger. Elle l'était, en effet. Poussé par une curiosité dévorante, Hardas, au bout de quelque temps, parvint à reconstituer cette histoire, telle qu'il me l'a contée et telle que monsieur de Torsay, dont il fit la connaissance, lui en confia les dernières et les plus intimes douleurs. Anna Tiger, qui de son vrai nom s'appelait Ève Frooërn, était née en Norwège, à Christiania, d'un pauvre marchand de filets de pêche qui, ayant grand'peine à vivre, louait aux étrangers une des chambres de son humble logis. En 1861, il eut pour hôte un Français, qu'il ne connut que sous le nom de Maxime, et qui ne tarda pas à être subjugué par la charmante beauté d'Eve. Triste et entouré de mystère, ce voyageur laissait entrevoir qu'il appartenait à une conspiration politique, et l'idée des dangers qu'il courait contribua sans doute à le faire aimer de la jeune fille. Elle s'était donnée à lui, confiante dans ses promesses d'une évidente sincérité, lorsqu'un ordre impérieux le rappela à Paris. Il devait être de retour au bout de deux mois, au plus tard; mais le double de ce temps s'écoula; Frooërn mourut, et, privée de toutes nouvelles, se sentant sur le point de devenir mère, Ève, avec le peu d'argent qu'elle put réunir, vint en France, à Paris, où elle espérait retrouver Maxime. Elle descendit, ne sachant pas un mot de français, dans un pauvre hôtel de la rue Dauphine, et là, au milieu des pleurs et de la plus atroce misère, mit au monde la petite Christine, qu'elle nomma ainsi tout de suite en souvenir de son pays, et dont la sage-femme, ne pouvant obtenir d'elle aucun éclaircissement, déclara la naissance avec la mention de père et mère inconnus.

Pendant quelque temps, des mois qui furent longs

comme des siècles, Ève essaya de lutter, vécut, si c'est vivre, de quelques travaux de couture que lui procuraient les propriétaires de l'hôtel, mais qui ne suffisaient pas à lui donner même du pain. Elle comprit que sa fille allait mourir, elle se décida à se vendre, faisant dans son cœur le deuil épouvantable de son amour, et ce fut la pauvreté encore; mais tout à coup, en un jour, adoptée par les grands viveurs, baptisée pour le Vice, mise à la mode, superbement vêtue et logée, elle devint la folle, la célèbre, la sompteuse Anna Tiger, dont on se rappelle les soupers, les prodigalités, les démences, et qui passait dans les nuits de bal, échevelée comme l'ouragan et pâle comme un clair de lune. Elle avait mis l'enfant à Jouy, chez de bons paysans qui ne virent en elle qu'une honnête femme ; car, à travers les délirantes orgies, rien n'avait pu ôter à l'ancienne Ève son air de vierge et la pureté de son regard. Elle se plongeait dans le plaisir, ne dormant pas, traitant comme une guenille son corps magnifique, réjouissant ses amants par les mots spirituels qu'elle lançait froidement, et où elle excella dès qu'elle sut le français; au fond, désespérée, bien décidée à se tuer le jour où elle retrouverait Maxime, et où elle aurait pu mettre dans ses bras la petite Christine. Elle ne le retrouva jamais, et n'eut pas la peine de se tuer; en cinq années, les excès et les veilles avaient usé sa vie. Mais elle mourut tranquille, délivrée, presque heureuse; car, dans le tumulte effréné qui avait dévoré ses jours, elle avait trouvé un refuge, un secours, un cœur fidèle!

Anna Tiger fut éperdument aimée du marquis Jean de Torsay; mais il ne la posséda jamais, n'effleura pas ses cheveux d'un baiser, n'accepta pas ce corps souillé pour toujours. Il aurait voulu Anna pure, sans tache, conforme à son visage de vierge

à la blonde chevelure. Il se résigna à être son ami, et le fut avec le plus profond dévouement, prêt à toute heure à la protéger, à lui donner chaque goutte de son sang ; mais, quoiqu'il fût immensément riche, il n'essaya même pas de l'arracher à la vie de courtisane, car il ne croyait pas à ces transformations impossibles, et il ignorait que cette malheureuse fût une mère. Anna le lui avait laissé ignorer, comme elle l'avait laissé ignorer à tout le monde, et ce fut seulement à son lit de mort qu'elle se montra à son ami telle qu'elle était, ayant horreur de la fange où elle avait roulé, et dans sa poitrine qui semblait redevenue chaste, toute brûlée et embrasée d'amour maternel. Elle avait cru pouvoir léguer sa fille à Jean de Torsay, et elle ne s'était pas trompée ; après qu'ils furent convenus de tout, elle s'endormit avec une joie sereine, sûre que Christine ignorerait à jamais les hontes de sa mère.

En effet, dès qu'il eut rendu les derniers devoirs à Ève Frooërn, le marquis, muni d'un testament en règle, réalisa la fortune de la courtisane, la donna tout entière aux pauvres, et reconnut la petite Christine, qui devant la loi et aux yeux de tous devint sa fille. Élevée au couvent des Oiseaux, d'abord à la maison d'Issy, puis à celle de Paris, où elle resta seulement jusqu'à l'âge de quatorze ans, elle ne quitta plus ensuite le marquis de Torsay, qui lui consacra toute son âme et toutes ses minutes, s'efforçant par des soins attentifs de faire vivre cette fleur étrange et délicate. Tant que Christine fut au couvent, les religieuses n'avaient pu cacher leurs appréhensions au marquis ; mais il devait en sentir, lui, de mille fois plus poignantes, en voyant celle qu'il nommait sa fille ressembler à un Esprit captif, qu'attire invinciblement la nostalgie de la patrie perdue.

Immatérielle autant que peut l'être une créature humaine, Christine était toute pureté, innocence, blancheur; elle faisait songer au blanc duvet de l'eider, et à ces neiges immaculées de son pays que ne peut fondre le baiser du pâle soleil. Voyante comme un génie, cette jeune fille n'avait eu aucune peine à apprendre les sciences et les langues diverses dont l'étude exige de nous tant d'effort; entre son esprit et les choses inconnues, il semblait qu'il n'y eût pas ce mur d'airain qui toujours nous cache la vérité. Elle était naturellement rythme, grâce et mesure, de même qu'elle apparaissait parée de son costume véritable lorsqu'elle portait des vêtements blancs et que sa peau était protégée par le suave duvet du cygne. Apte à deviner tout, à tout pénétrer par une vive intuition, elle n'eut cependant aucune idée du Mal, et il fut impossible de lui en donner l'idée, parce que la négation ne pouvait entrer dans ses pensées subtilisées et comme pétries d'azur. Mais elle éprouvait des souffrances affreuses et on la voyait en proie à une profonde épouvante, si par hasard une tache, une mouche de boue venait flétrir la candeur de sa robe; on eût dit alors qu'elle retrouvait une souffrance connue, et revoyait quelque gouffre resté béant dans sa mémoire. Cependant elle n'avait rien vu des laideurs de la vie et toute blessure lui avait été épargnée; mais ne faut-il pas supposer que l'âme de sa mère se réveillait, et inconsciemment frémissait en elle?

Le marquis de Torsay tremblait parfois pour Christine, bien que cette jeune fille qui, à dix-sept ans, n'avait jamais mangé de chair, fût en parfaite santé; mais son ami, le savant docteur Justel, le rassurait, estimant que cette nature affinée et mystérieuse ne devait pas être soumise aux lois ordinaires. Ce fut contre l'avis de cet habile praticien que M. de Tor-

say songea à marier sa fille ; mais il redoutait l'heure menaçante où il la laisserait au monde sans appui. Il jeta les yeux sur le jeune comte Ogier de Graville, dont la bonté et la bravoure lui inspirèrent une confiance absolue, et l'évènement parut avoir donné tort à Justel, puisque tout de suite les jeunes gens s'aimèrent, et que Christine avoua son amour avec une ingénuité sublime. A Auteuil, où le marquis de Torsay habitait une maison seigneuriale, Ogier et Christine se promenaient dans le grand jardin, sous les ombrages, amis, emportés dans un même mouvement, liés par une affection délicieuse, mais sans jamais se donner la main, tant la jeune fille eût été froissée par tout contact, même d'une personne adorée ! Un soir qu'ils étaient restés seuls, assis sur un banc, et que leurs pensées se confondaient dans une même extase, Ogier, emporté par la passion, et dont les cheveux se mêlaient à ceux de Christine, posa sur son cou un brûlant baiser. Mademoiselle de Torsay se leva, partit en proie à un désespoir sans bornes, que les consolations et les tendres paroles de son père ne purent calmer. Elle voulut s'enfuir, quitter le monde, s'enfermer pour toujours au couvent des Oiseaux ; et, pressé par le docteur Justel, à qui sa science révélait des causes et des affinités inconnues, le marquis avait fini par consentir au vœu de sa fille ; mais le moment venu, il se ravisa, manqua de courage, et supplia Christine de revenir sur sa décision.

Elle céda, le mariage eut lieu, et pendant ses noces, la pâle jeune fille, comme éclairée d'un feu divin, regardant Ogier de Graville avec un triste amour, sembla un Ange qui se résigne à accomplir jusqu'au bout son message. Mais le soir, quand sous les lueurs de la lampe d'albâtre le comte Ogier étendit ses mains vers elle et voulut la saisir dans ses bras, elle

tomba morte. N'était-ce pas Ève Frooërn ressuscitée, qui forcée de choisir de nouveau entre la pureté native et l'ignoble matière, et n'étant pas soutenue par une passion infinie comme l'amour maternel, n'hésita plus cette fois, et préféra la mort à la souillure ?

LVIII

LE MARCHEPIED

Il y a bien des manières d'être ivre ; mais le jeune Robert Elion nous montre certainement la plus étonnante de toutes. Lorsqu'il vient à un dîner d'amis, il est généralement ivre mort avant de se mettre à table, mais c'est un mort galvanisé qui se tient debout, semble posséder tout son sang-froid, et, bien qu'avec un peu de raideur, a gardé les façons et les attitudes d'un parfait gentleman. Bien empaqueté dans ses habits qui, par leur coupe et leur couleur, appartiennent à la mode la plus excessive, chemisé et cravaté selon la plus récente formule, soigneusement coiffé, sa petite barbe taillée d'une manière irréprochable, il effraye seulement par ses yeux bleus entièrement dépourvus de regard, par le manque d'expression de ses lèvres, et par la pâleur inouïe de son visage, exsangue à ce point qu'il lui donne l'air d'un homme « égrégore ». D'ailleurs petit, frêle, mince, il tient à la fois de l'enfant et du vieillard, mais son profond scepticisme appartient à l'âge viril. Robert Elion s'assied avec tous les autres convives, cause de tout, fait tranquillement des mots désespérés et féroces, et personne ne le surpasse dans l'art de décortiquer méthodiquement une écrevisse avec la fourchette et le couteau, sans y toucher

avec ses doigts. Tout à coup, il se lève d'un jet, comme un homme qui va mourir; sa pâleur blanche devient verte, ses lèvres bleuissent; on ne lui voit plus que le blanc des yeux, et il tombe par terre comme une masse inerte. On appelle alors son cocher et son valet de pied, qui l'emportent chez lui, et personne ne s'occupe de cet incident, sur le fréquent retour duquel tous les Parisiens sont depuis longtemps blasés.

Cependant cette brute, cette marionnette, ce fantoche aurait pu être un artiste. Quelquefois Robert s'assied au piano, et pendant cinq minutes improvise avec génie. Il a, en effet, une espèce de génie, que lui a donné sa mère, madame Marthe Elion, divinement musicienne; mais son père, le fabricant de chandelles trois fois millionnaire, dont malheureusement il a hérité fort jeune, tenait à avoir un fils tiré à quatre épingles, mangeur d'argent, acheteur de chevaux, compagnon de femmes triomphantes, et son espoir n'a pas été trompé. A seize ans, le petit Robert avait ressassé son rôle de don Juan; à dix-huit, il en avait fini avec le jeu, les courses, les paris, les bibelots, et trouvant que décidément les Français étaient trop superficiels, il s'était lié avec des Anglais sérieux, et dans leur compagnie il avait appris à boire. Comme eux, il aurait rougi d'absorber un vin qui ne fût que du vin, et il mélangeait le Romanée et le Clos-Vougeot avec le curaçao ou l'anisette, ou même avec le simple brandy. Resté spirituel tout en devenant parfaitement idiot, il achetait tous les jours une nouvelle canne enrichie de pierreries, ne frayait qu'avec des amis riches, et pour lui seul emmenait souper à la fois cinq ou six femmes, dont il respectait le manque de sagesse avec le plus tranquille mépris. Seul, l'art du tailleur l'émouvait encore un peu; Robert se

faisait faire des costumes de marin pour naviguer à Bougival, et des habits de chasseur d'auroch, avec guêtres en peau de daim, pour aller promener dans la forêt de Fontainebleau.

Un jour cependant, il y a deux ans de cela, Robert Elion laissa échapper quelque chose qui ressemblait vaguement à un éclat de rire, en s'apercevant que lui, le blasé, le dégoûté, l'impassible, il venait d'être mordu, comme un être naturel, par un amour naissant ou, du moins, par un vrai caprice. Il avait voulu faire réparer une antique et très précieuse tenture à applications de personnages découpés et cousus sur soie, avec de curieuses broderies en argent et en couleurs, et on lui avait indiqué une madame Jeannier, qui, avec sa fille, entreprenait cette sorte de travaux, où elle excellait. Si insensible qu'il fût, et rebelle à toute admiration, Robert faillit perdre son sang-froid en voyant mademoiselle Aurélie Jeannier, vivante image de la Force gracieuse et superbe. Cette admirable jeune fille, à la peau mate et un peu brune sous laquelle on voyait rougir la pourpre du sang, et à la lourde chevelure châtain foncé, semblait faite pour s'asseoir sur le trône et pour commander à des peuples, comme une Sémiramis. Chaste, impressionnable, accessible à tout, joyeuse comme un rayon de soleil, elle était la vie, aussi nettement que Robert était le contraire de la vie. Venue à Paris avec sa mère restée veuve et pauvre, elle l'avait d'abord mise à l'abri du besoin, et maintenant elle employait courageusement ses talents à se gagner une dot, avec la plus vaillante persévérance. Positivement épris d'Aurélie, dans la mesure où il pouvait l'être, Robert essaya tout ce qu'un Parisien peut faire avec de l'argent et de l'esprit, et même il se refit pour elle compositeur et artiste; mais, bien que la jeune fille, musicienne

elle-même, adorât la musique, ce moyen échoua comme les autres. Au bout de quelque temps, le froid séducteur vit clairement qu'il s'attaquait à une sagesse invincible, et tout à coup, avec son flegme habituel, il se décida à épouser mademoiselle Jeannier. Ce qui l'influença dans cette affaire, c'est qu'il avait imaginé et dessiné lui-même un nouveau costume de marié, sortant du poncif habituel, et qu'à moins de se marier, il ne voyait aucun prétexte convenable pour porter cet habit d'une originale audace.

Les noces eurent donc lieu, et Robert Elion fut trouvé fort joli par les amateurs les plus difficiles; mais quant à sa malheureuse femme, elle fit de ce jour même l'apprentissage de ce qui devait être sa vie quotidienne. Après le dîner, son mari la laissa seule avec sa mère, alla se divertir avec ses amis, et rentra vers quatre heures du matin, calme à son ordinaire, mais glacé, pâle comme un spectre, effroyablement ivre, mince comme un fil, et pareil à un Falstaff qui aurait perdu son corps dans l'orgie. Une fois que son valet de chambre l'eut couché et mis dans le lit vaste et magnifique, orné de mille petits panneaux où quelque grand artiste de Bruges avait sculpté en miniature des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, Robert devint plus pâle encore et fut envahi par un froid mortel. Pendant le reste de la nuit, Aurélie fut occupée à lui administrer du thé et des cordiaux, jusqu'à ce qu'enfin il s'endormit d'un sommeil stupide. Le lendemain, la malheureuse femme, restée jeune fille, se promena dans toute la maison comme une âme en peine, brisée, humiliée et ne sachant que devenir. Robert s'éveilla seulement à quatre heures du soir; son coiffeur vint l'accommoder, après quoi il fit une toilette coquette et charmante. Puis il sortit pour aller

chercher des amis, qu'il ramena dîner. Avec eux il fut spirituel et à peu près gai; lorsqu'on prit le café, il se mit au piano, et, avec une verve inouïe et infernale, joua son quadrille du *Télégraphe électrique*, d'une étonnante furie, qui, exécuté quelque temps après au bal de l'Opéra, devait exciter un enthousiasme poussé jusqu'au délire. Déjà Aurélie se sentait un peu consolée; mais bientôt Robert emmena ses amis et, comme la veille, il rentra ivre au petit jour. Cette vie, cette condamnation, cette torture, cet enfer se continua avec la régularité la plus méthodique, et la pauvre jeune femme, devenue infirmière, regrettait amèrement sa petite chambre, sa broderie et ses espérances, si vite écrasées par le pied brutal de son bourreau.

Elle n'aimait pas du tout Robert, qu'elle avait cru pouvoir aimer; quelle affection aurait résisté à l'écœurant spectacle que lui donnait chaque nuit ce dandy à moitié cadavre? Mais c'était une créature profondément loyale et décidée à rester fidèle au devoir, même odieux, en dépit des séductions, qui cependant ne lui manquèrent pas. Sa mère avait retrouvé d'anciens amis des temps heureux, et leur amenait la jeune femme, toujours abandonnée et livrée à elle-même. Dans une de ces visites, Aurélie rencontra le jeune vicomte Armand de Cheylus, et à première vue l'aima, terrassée par le coup de foudre qui les frappa tous les deux. Ce lieutenant de dragons, ayant la bonté et la franchise écrites sur son visage énergique, était bien fait pour la consoler de ses ridicules travaux, après qu'elle avait sucré tant de tasses de thé et si longtemps fait bouillir l'eau du samovar; tout de suite il avait pris le cœur d'Aurélie, mais il n'en aurait jamais rien su, sans une circonstance qui brusqua les évènements. Une nuit, Robert Elion soupa avec ses amis les Anglais, et l'un

d'entre eux, par jeu et forfanterie chimérique, lui exposa très spirituellement comme il est amusant de battre sa femme. Mais Robert, avec l'enfantine logique de l'ivresse, prit cette fantaisie au sérieux, et rentré chez lui, tandis que sa belle et charmante femme lui sucrait une tasse de thé bien chaud, il prit sa canne la plus récemment achetée, un jonc sans défaut, orné d'une légère vigne d'argent émaillé aux raisins de rubis, et tombant sur Aurélie à bras raccourcis, il en laboura ses blanches épaules, d'où la canne enleva des lanières de chair sanglante, et en même temps sur ses lèvres violettes frissonnait un sourire idiot. Hurlant de douleur, madame Elion, qui facilement eût écrasé entre ses doigts son tout petit mari, eut envie de se donner cette innocente joie; mais par réflexion elle resta calme, lava ses blessures dans l'eau vive, puis soudain baisa la canne aux raisins de rubis, comme pour la remercier de lui avoir inspiré ce qu'elle allait faire. Et voici ce que c'était : dès le grand matin, elle envoya ostensiblement chez le vicomte Armand un valet en livrée, porteur d'un billet qui contenait ce seul mot : « Venez! » et sa signature.

Comme on le pense bien, monsieur de Cheylus ne se fit pas attendre; madame Elion le reçut dans sa jolie chambre rose, en lui jetant ses bras au cou et en lui disant : « Armand, je vous aime et je suis à vous! » A partir de ce moment, elle fut sa maîtresse avec bonheur, avec fierté, éperdument, donnant au Bois, aux théâtres, partout où se presse la vie parisienne, le spectacle de ses belles amours; mais surtout elle recevait son ami chez elle, chez son mari, avec la plus sereine effronterie. Rien n'eût été plus facile à ces amants que d'abriter leurs idylles sous les plafonds d'or de l'hôtel de Cheylus, puisque le jeune lieutenant de dragons était orphelin; mais

Aurélie tenait particulièrement à braver son mari en face, à l'insulter à chaque minute, et à ne pas plus se déranger pour lui que pour un meuble. Robert Elion ne joignait pas à ses horribles vices celui d'être lâche, et il s'était souvent battu en duel avec le sang-froid le plus correct; néanmoins, il ne se fâcha pas, fit bon accueil à son rival, et trouva extrêmement amusant d'être — sganarelle. Il se composa même un costume de — sganarelle, où conciliant, non sans génie, la tradition avec la glorieuse modernité, il fit entrer autant de jaune qu'en peut tolérer le vêtement actuel, et dans l'invention duquel il se montra vraiment coloriste. Il écrivit aussi pour le bal de l'Opéra le galop des — sganarelles, où le thème primitif du *Carillon de Dunkerque* était amplifié et commenté avec une verve sauvage. Puis, ne voulant pas être un trouble-fête, il abandonna à peu près sa maison, où il ne rentrait guère que pour changer de canne, et il loua dans la rue de Boulogne un joli petit hôtel, où il installa, pour lui faire son thé quotidien, une actrice diaphane, dont le corps extrêmement mince lui servait en même temps à protester contre les formes splendides et épanouies de sa femme. Il fit promettre à la svelte comédienne qu'elle le tromperait aussi, ce à quoi elle s'engagea facilement; après quoi, ayant acheté chez Fontana un très beau collier de perles, il lui en fit une ceinture, afin de bien établir que l'amusante Anna Veyre manquait d'ampleur.

Personne n'a plus d'appétit qu'une actrice mince; aussi mademoiselle Veyre mangea-t-elle à Robert quelques fermes et quelques forêts, ce à quoi madame Elion ne trouva pas à redire; mais le notaire étant venu s'informer du jour et de l'heure où il pourrait rencontrer monsieur Elion pour lui demander une indispensable signature, Aurélie saisit ce pré-

texte pour écrire à son mari, en le priant de passer le plus tôt possible... chez lui ! Robert se rendit à son invitation, et comme sa femme était soigneuse et très ménagère, il la trouva dans la lingerie, montée sur un marchepied en bois de chêne bien ciré, et, de ses beaux bras robustes, soulevant et rangeant elle-même des piles de draps dans une armoire. Ainsi grimpée, madame Élion laissait voir sa cheville et son mollet, et un peu plus encore. Robert, qui ne savait pas avoir possédé, moralement du moins, de tels trésors, fut émerveillé de tout ce qu'il voyait; son sang glacé se dégela un peu, et il ne résista pas à la tentation de toucher indiscrètement à ces jambes adorables, pensant bien, à vrai dire, que sa femme allait se retourner courroucée et lui montrer la tête de Méduse. Mais, au contraire, ce qu'elle lui fit voir, ce fut le plus aimable sourire, avec des dents plus blanches que les perles d'Anna Veyre.

Robert voulut s'élancer et la prendre dans ses bras; Aurélie perdit l'équilibre et tomba à demi couchée sur la table, où restaient quelques-uns des draps pliés et blancs qu'elle n'avait pas encore rangés. Voulut-elle se relever? En tout cas, des bras frémissants l'en empêchèrent; mais elle n'était pas femme à trahir son ami bon et fidèle au profit de son détestable mari; et si elle feignit tout d'abord de se résigner en silence, du moins tout malheur sérieux fut évité; car, heurté du pied fort à propos, un guéridon placé près de la table, et chargé de faïences anciennes, tomba avec un grand fracas, jonchant le parquet de mille débris. Au bruit, tous les valets accoururent, y compris le cocher, le valet de pied, la femme de chambre en fichu rose, le chef de cuisine vêtu de blanc, et de très bonne foi, ils crurent avoir surpris monsieur et madame Elion dans le feu d'une conversation parfaitement légale, mais qui,

aux yeux de l'impeccable Amour, n'en eût pas moins été criminelle. Sitôt que ce chœur de vaudeville se fut dissipé, en étouffant respectueusement ses rires, Robert, ébloui de se sentir ressuscité, courut à l'orgue, et ouvrant les jeux de la flûte, de la trompette et du tambour, improvisa par avance un chant de joie et de victoire. Après quoi, mis en goût par sa première tentative, et déjà savourant la certitude du triomphe, il retourna vers Aurélie, comme un loup cherchant sa proie, et la bouche enfarinée. Mais il fut bien étonné de trouver un visage impassible, sur lequel se lisait un souverain mépris.

— « Pardon, monsieur, dit madame Elion à son mari, nous ne nous entendons pas du tout. Avec l'aide de Dieu, j'ai l'espoir d'être mère dans quelques mois, à la grande satisfaction de mon très cher ami, et c'est pourquoi j'ai tenu à faire constater votre — flagrant délit par les domestiques. Mais, à présent que vous avez joué votre scène, je n'ai que faire de vous, et rien ne vous empêche d'aller rejoindre mademoiselle Anna Veyre, qui est encore, au bout du compte, la plus originale de toutes vos cannes ! »

LIX

LE POÈTE

Paris est tout ; si la Chair y triomphe dans un carnaval d'éblouissement et de folie, c'est là aussi que l'Ame ouvre le plus ardemment ses ailes, et là seulement peut-être naît et peut fleurir un amour purement idéal, comme celui dont j'essayerai de raconter l'histoire ; car au milieu de tous les paroxysmes, ce qui est esprit et pensée s'affranchit mieux qu'ailleurs des durs liens de la matière, et plane à des hauteurs où les murmures humains ne peuvent le suivre. En 1875 vint à Paris un jeune homme, nommé Claude Maillars, alors âgé de vingt-un ans, fils d'un garde forestier des Vosges, qui, après avoir fait son volontariat, venait de perdre son père, et, resté seul au monde, accourait sur le terrain de la lutte, poussé par une impérieuse vocation pour la poésie. Son plan était extrêmement simple ; de la succession paternelle, il avait hérité à peu près trois mille francs de rente, de quoi ne pas mourir de faim; il comptait vivre de cette petite fortune, sans chercher d'autres moyens d'existence, et n'avoir pas d'autre occupation, d'autres plaisirs, d'autre but et d'autre espérance que son art.

Logé boulevard Montparnasse, dans une chambrette, il passait presque tout son temps dans les

bibliothèques, et, le soir, travaillait encore chez lui, avec des livres achetés sur le quai où, en payant un volume de deux à dix sous, sans jamais dépasser ce maximum, on peut se procurer les outils d'une instruction universelle. En effet, Claude Maillars voulait tout apprendre. Élevé par son père, homme supérieur qui ne l'avait pas mis au collège et qui lui avait donné de bonnes notions de tout, instruit surtout par la forêt où il avait grandi en liberté au milieu de la fortifiante nature, ne sachant rien d'inutile et n'ayant lu que des chefs-d'œuvre, Claude avait l'esprit admirablement disposé pour recevoir des impressions d'art, et les tableaux des coloristes, Véronèse, Murillo, Rubens, Delacroix, lui révélèrent des facultés qu'il ne se connaissait pas, lui montrant avec quelle intensité l'artiste peut exprimer l'harmonie dont il a en lui le sentiment et l'invincible désir.

Il errait aussi dans les rues, se mêlant à la foule, s'apprenant à voir d'un œil rapide et à fixer dans sa mémoire les visages, les physionomies, les toilettes, les détails pittoresques, et à faire concorder les personnages avec le décor, qualité indispensable chez qui veut peindre la vie! Enfin il faisait des vers tous les jours, domptant et possédant sans cesse davantage le métier, dont les difficultés, à mesure qu'on en triomphe, se changent en de délicates et d'inépuisables joies. Au bout d'une année, il se sentit assez fort pour se mesurer avec le public, et eut le bonheur de faire accepter d'emblée à la *Revue des Deux-Mondes* deux séries de petits poèmes, l'une intitulée *Sylves*, où il chantait le mystérieux charme et l'extase de la forêt, l'autre consacrée à des sujets parisiens, observés ou devinés avec un sentiment profond. Le succès de ce début fut très grand; on admira dans ces compositions une âme virile, éner-

gique, absolument pure, que nulle corruption n'avait flétrie, et en même temps, un esprit net, bien français, ayant horreur de la mollesse et du vague, concis et clair jusque dans l'effusion lyrique, et cependant s'élevant d'un vol éperdu jusqu'aux sereines régions du rêve. Claude Maillars se vit tout à coup, et plus qu'il ne l'eût voulu, arraché à l'obscurité ; on lui demanda des romans, des comédies, des articles de journal ; dès lors, si le cœur lui en eût dit, il aurait pu se faire homme de lettres et gagner de l'argent ; mais il refusa tout, voulant rester uniquement poète, et surtout conserver sa chère pauvreté, à laquelle il avait dû de rester chaste d'inspiration et humble de cœur. Bien plus, il pensa qu'il avait peut-être trop caressé involontairement les instincts de la foule, et il se remit à l'ouvrage avec une énergie nouvelle, développant de plus en plus en lui l'inspiration idéale et la subtile délicatesse de l'artiste.

Mais quel chanteur peut se passer d'amour? Quel poète peut vivre sans une créature choisie et préférée, à qui il rapporte les trésors éclos dans sa pensée toujours en éveil? Ce fut tout à coup et sans préparation aucune que Claude Maillars vit celle à qui il ne devait jamais parler sur la terre, et à qui cependant il devait appartenir tout entier. Un dimanche, à dix heures, comme il passait devant l'église Saint-Thomas d'Aquin, il entendit une pauvresse dire à une de ses compagnes : — « Oui, c'est mademoiselle Jeanne, la fille du duc de Thymis, celle qui est si généreuse ! » Claude leva les yeux et vit, franchissant le seuil de l'église, une jeune fille svelte, blanche, immatérielle, dont la chair paraissait transparente, et dont les profonds yeux noirs étaient pleins d'une flamme sereine.

Il ne semblait pas que ce fût un être terrestre,

car ses regards exprimaient l'immuable certitude et, comme un rayon de lumière, l'invincible joie brillait sur les pâles roses de ses lèvres. Il était impossible de croire que cette chaste vierge deviendrait une épouse et une mère ; il était clairement écrit sur son visage qu'elle devait bientôt mourir, et on le comprenait mieux encore en voyant l'affectueuse tristesse du duc son père, qui la soutenait comme un enfant, avec la plus tendre sollicitude. Cependant mademoiselle Jeanne de Thymis n'était nullement malade, et on ne voyait pas sur ses joues les cruelles taches roses ; non, c'était une âme exempte de souillure, qui toute jeune avait mérité déjà d'être délivrée, et de s'envoler frémissante à travers l'ivresse bleue des espaces. Il était évident que cette âme devinait, voyait les choses, pénétrait les obstacles matériels, et percevait la vérité en dépit de l'espace et du temps. Claude Maillars ne la vit qu'une seconde, et cette seconde fut longue comme si elle avait duré des siècles ; il ne pensa rien, ne se demanda rien, n'eut pas même l'idée d'entrer dans l'église ; il eut la sensation, la pleine certitude d'avoir toujours appartenu à la bien-aimée, et de n'avoir pas en lui un atome de chair et d'âme qui ne fût à elle.

De ce jour-là, il fut un autre poète, ou, pour mieux dire, c'est de ce jour-là seulement qu'il fut poète. Les vols de rythmes, les effets d'harmonie, les doux échos de rimes, les caresses de sons , les gonflements d'ondes sonores, qu'il avait obtenus jusqu'à présent par science et artifice, naissaient spontanément dans sa pensée : il se sentait inondé comme d'un rafraîchissant torrent de vie et de lumière, et tout entier identifié avec la faculté créatrice. C'est alors qu'il écrivit ses poèmes du *Chant de sainte Cécile* et de *Psyché victorieuse*, qui parurent à peu de distance l'un de l'autre, et produisi-

rent une si vive impression. A de longs intervalles, quand il sentait le besoin absolu de renouveler son être, il allait le dimanche à Saint-Thomas d'Aquin, voyait de loin mademoiselle de Thymis qui ne pouvait le voir, et se sentait envahi par les idées qui directement émanaient d'elle. Mais ils devaient être donnés l'un à l'autre par un phénomène plus surprenant encore, et en apparence surnaturel. Un jour, s'étant fait conduire par sa gouvernante chez la princesse de Nansso à qui elle allait faire visite, Jeanne, qu'on avait priée d'attendre quelques instants dans le boudoir, y vit placé sur une table le volume récemment paru où étaient réunis les deux poèmes de Claude Maillars, et attirée d'abord par le seul aspect des mots, commença à le lire. Tout de suite alors, non par une vaine admiration littéraire, mais avec la clairvoyance qui lui montrait le vrai indépendamment des apparences et des formes, elle devina l'âme pareille à la sienne, littéralement sœur, dans un monde où elle n'avait jamais connu que des étrangers; elle se sentit touchée, foudroyée, frappée en plein cœur, et de ce moment-là se donna à Claude aussi complètement que Claude s'était donné à elle.

C'était un samedi; le lendemain, à l'église, quoique Maillars, comme de coutume, se fût discrètement placé très loin d'elle, elle chercha et trouva ses yeux, le reconnaissant tout de suite sans l'avoir jamais vu, et le premier regard qu'elle jeta sur lui, comme un flot de clarté, disait expressément les délicieux, les divins mots : « Je t'aime ! » Et pourquoi aurait-elle menti, même par restriction, cette idéale créature qui n'avait ni le désir, ni la possibilité, ni la volonté de vivre, que nulle tache ne pouvait souiller ni flétrir, et dont l'esprit impatient s'agitait déjà, avec la tranquille ivresse de la prochaine délivrance ? Elle

et son ami étaient trop pareils l'un à l'autre pour s'abuser sur ce qu'ils pensaient, et ni elle ni lui n'eussent jamais imaginé que la fille du duc de Thymis pût échanger son nom contre celui de Maillars: aussi n'avaient-ils matériellement aucune parole à se dire ; mais que sont ce qu'on nomme l'hymen et la possession auprès d'une fusion de deux âmes, si absolue et parfaite qu'elles n'en forment plus qu'une et se pénètrent dans leurs parties les plus éthérées et les plus subtiles?

Cette intimité charmante dura quatre années, avec d'immenses et incomparables délices. Lorsque Claude avait écrit un nouveau poème, il mettait sous ses pieds la renommée, le succès, la vaine gloriole, mais comme le lyrique Horace loué par Mécène, il eût de son front sublime frappé les astres, quand le regard de l'amante lui disait : « C'est bien ! » Et de même elle puisait sa sérénité et sa bravoure dans le regard qui lui disait à son tour : « Tu n'es plus seule ! » C'est très rarement qu'ils s'entrevoyaient, soit à l'église, soit au concert Colonne, où le duc de Thymis conduisait sa fille pour lui faire entendre la musique de Mozart et celle de Berlioz ; soit dans la rue, lorsque, accompagnée de sa gouvernante, elle allait à pied visiter les pauvres et les malades. Mais bientôt Jeanne perdit son père ; après un mois de recueillement et de solitude, elle parut à l'église en grand deuil, et la seule consolation qu'elle pouvait recevoir ici-bas lui fut accordée, puisqu'elle vit sa douleur partagée, revendiquée par Claude avec une âpreté jalouse.

En enveloppant mademoiselle de Thymis dans le rayon de ses yeux, le poète la vit de plus en plus subtilisée, pareille à un corps aérien, déjà blanche de la mort prochaine, mais, chose étrange, il ne put s'affliger en comprenant qu'elle allait s'affranchir de la fange

terrestre, car devant cet être ostensiblement marqué du signe de la Vie, l'évidence glorieuse s'imposait à lui, et il n'était plus tourmenté par aucun de ces doutes engendrés de la grossièreté de nos sens infirmes, qui nous cachent la persistance de l'être et l'avenir céleste. Enfin, restée la dernière de sa race, sans aucuns parents, comme une visible image en qui se résumaient la charité et l'héroïsme des héros ses pères, mademoiselle de Thymis ferma ses beaux yeux à l'imparfaite lumière de ce monde, sans avoir le désir de parler à Claude, car elle savait qu'elle était avec lui, malgré l'apparente absence. Au moment où elle expira, Claude Maillars ne sentit pas en lui un déchirement, mais son cœur fut inondé et comme brûlé d'une chaleur délicieuse, et il reçut clairement l'inéluctable certitude de sa prochaine et éternelle union avec la chère fiancée souriante, emportée dans le vol harmonieux des étoiles.

Ce n'étaient plus que quelques heures à passer, comme celles que doit sentir s'écouler minute à minute le voyageur qui s'apprête pour un prochain départ, et Claude Maillars ne devait plus écrire qu'un seul poème, son admirable *Triomphe d'Eurydice,* où frémit comme un lointain et splendide écho de la lyre homérique. Appelé chez la princesse de Nansso, le poète reçut de ses mains une lettre qu'ils lurent ensemble et brûlèrent ensuite, dans laquelle se parant en mots divins de son amour, et adressant à son ami un adieu plein d'espoir et de joie, mademoiselle de Thymis le priait d'accepter sa fortune, car elle n'avait confiance qu'en lui pour consoler et soigner ses pauvres, et pour faire ensuite le meilleur usage de ces millions qui pouvaient redorer un nom illustre. Claude obéit simplement, et fut mis en possession de l'héritage de Jeanne, majeure depuis quelques mois au jour de sa mort, en

vertu d'un testament en bonne forme, déposé chez le notaire Hesselin. Il n'a pas supprimé un seul valet à l'hôtel de Thymis, dont les appartements, fidèlement entretenus, sont tout prêts pour un maître nouveau, et où il habite une mansarde meublée d'un lit de fer, d'une table de bois blanc et d'une chaise de paille. Avec une ardeur éperdue, il supplée sa fiancée auprès des pauvres et des malades, il soulage leurs misères avec une patience pleine d'amour, et il panse leurs plaies avec des mains agiles et douces comme celles d'une femme.

Dernièrement, dans un grenier de la rue Férou, il a assisté, veillé, entouré des plus tendres soins un agonisant, et il a appris à la dernière heure que ce vieillard, mourant dans le plus affreux dénûment, n'était autre que le duc Ogier de Trévolz, chef d'une des plus grandes familles de France, illustre déjà sous saint Louis. Près de ce duc était son petit-fils Guy, enfant de douze ans, d'une beauté et d'une vigueur peu communes, élevé à une école des Frères, qui porte sur le front la fierté de sa race, et qui déjà, en plein hiver, s'était jeté dans la Seine presque glacée, et avait arraché à la mort un de ses camarades.

Claude Maillars a obtenu sans peine que cet enfant lui fût confié; il en fera un soldat, impatient de donner à la patrie toutes les gouttes de son noble sang, et lui léguera certainement les millions de mademoiselle de Thymis. Quant à lui, il sait que son temps d'épreuve sera terminé bientôt; nulle souffrance ne lui annonce sa fin prochaine, mais il en est averti plus positivement par la rassurante promesse de la bien-aimée, qui doucement le regarde avec une allégresse infinie, et qui, silencieuse, pose un doigt pâle et transparent sur ses lèvres.

LX

LES FEMMES

— « A la bonne heure, dit madame Ève de Dicy, qui avait bien voulu lire les épreuves du livre, spécialement imprimées pour elle, les unes sur papier de riz et sur papier japonais, les autres sur satin crème, afin de varier son ennui; mais enfin, cher monsieur, où voulez-vous en venir avec ces folles histoires?

— Madame, dit Théophile, si mes histoires sont folles, je ne puis que m'en réjouir, car alors elles auront peut-être la fortune de réveiller les gens avec leurs cris de joie et avec la furieuse sonnerie de leurs grelots; mais, quant à moi, que le doux Ariel me préserve de vouloir en venir n'importe où! Ne poursuivre aucun but est ma principale occupation, et je puis dire que je m'y livre sans aucune paresse, m'efforçant avec application de ne pas mettre dans mes écrits plus de philosophie qu'il n'y en a dans la chanson d'une fauvette.

— Trêve d'échappatoires, dit madame Ève; je vais droit au but, et je ne vous permettrai pas de vous égarer dans la fantaisie. Donc, pour vous couper tout de suite la retraite, j'interroge nettement. Que pensez-vous des femmes?

— Malheur, madame, à qui en pense quelque chose!

Lorsque ruisselle en juin la fête extasiée des roses, est-ce que cette orgie d'allégresse, de délices et de pourpre vivante peut servir de thème à une opinion quelconque? Y a-t-il une manière particulière d'envisager le lys triomphal, la gloire du gouffre d'azur infini et la grâce du cygne caressé par le flot d'argent? Ai-je besoin de raisonner pour savourer la chaleur du lacryma-christi ou les sons d'une musique délicieuse, non plus que pour admirer l'être à qui furent données la séduction harmonieuse du rythme et la splendeur des astres?

— Pas de madrigaux, et venez au fait brutalement. Croyez-vous que les femmes soient vertueuses?

— Non seulement je le crois; mais, pour employer la belle inversion de Corneille, je pense qu'elles sont la même vertu; car, de même que l'être bestial et que l'être divin, comme les fleurs, comme les enfants, comme les tigresses et les colombes, elles sont fidèles au principe de leur destinée, dont aucune flatterie, aucune ruse, aucun mensonge social ne peut les faire dévier jamais. Mettez la Femme où vous voudrez, sur un trône ou dans un cul de basse fosse, ou dans le ciel, comme la Béatrix du Dante; toujours, avec la certitude de l'eau qui retrouve son niveau, elle reprendra sa fonction de femme, majestueuse, douce, tendre, caressante, sacrifiée, effrénée, terrible, tout ce que vous voudrez, à condition que vous ne lui enleviez pas son rôle de femme, ce à quoi elle ne consent sous aucun prétexte. Les hommes, qui sont aussi malins que des singes, mais pas plus, ont inventé leurs théogonies, leurs codes, leurs histoires, leurs conventions, leurs fictions, l'arsenal affreux de leurs lois, dans un seul but...

— Qui est?... demanda madame de Dicy.

— Qui est de persuader aux femmes qu'elles doi-

vent rester auprès du feu de la cuisine, occupées à surveiller le pot-au-feu et à coudre des boutons aux grègues, tandis que leurs seigneurs se soûleront au dehors de l'enivrante liberté, en menant des vies de Polichinelles! A part cela, qu'elles ne veulent pas du tout, je défie que parmi toutes les transformations diverses imposées par l'Homme à son idéal, on en cite une seule qu'elles n'aient pas réalisée avec soumission et avec génie.

Quand l'Homme s'est fait guerrier pour les fuir, elles se sont faites amazones guerrières dans la Thrace, pour le soumettre et le combattre; ou chefs d'armée avec lui, comme Sémiramis, ou vierges saintes, ou courtisanes et joueuses de flûte, ou poétesses comme Sappho, ou chastes épouses près du foyer, ou savantes près des Aldes et des Estiennes, ou princesses en habits de pierreries et de clinquant, comme Marie Stuart et Marguerite de Navarre, tout ce qui vous passera par la tête elles le seront, à la condition d'être aimées et adorées en cette qualité, et fidèlement choisies pour compagnes. Au Trianon de Marie-Antoinette, il devint à la mode que les femmes jouassent de la vielle, et elles en jouèrent, comme elles avaient joué de la lyre à Cypre et à Mitylène. En 1830, lors de la grande révolution romantique, les hommes voulurent des amantes frêles, minces, maigres, transparentes, pâles, mourantes, nourries de rosée et de soupirs: devant cet ultimatum, les femmes s'avisèrent-elles de raisonner? Pas du tout; elles s'y conformèrent; de même que plus tard, sous le règne de Paul de Kock, elles furent des demoiselles sentimentales en cols plats, en bandeaux et en souliers à cothurnes; de même qu'aujourd'hui, dans l'éclat de leur forme superbe, elles traînent, comme des reines, les étoffes vieil or, les robes de peluche vert-de-gris ou rose sèche et les jupes brodées et peintes.

— Allons, fit madame de Dicy, je vois que vous êtes raisonnable.

— Oui, reprit Théophile, la Femme veut bien être la robuste commère gauloise, la Margot chantée par Villon, et boire le vin écumant; elle veut bien être la Béatrice qui pose ses pieds sur les étoiles; elle veut bien être la douce mère donnant à son enfant aux lèvres roses son lait et son âme; elle veut bien être la sœur de charité veillant près du blessé et du malade, et ne connaissant ni la fatigue ni l'impatience, ni le sommeil; elle veut bien tout, excepté être dédaignée et laissée pour compte; prête à nous suivre partout, dans le sacrifice, dans le devoir, dans la folie, dans la joie effrénée. Elle sera bête si on l'exige, et spirituelle pour peu qu'on le désire; elle comprendra tout, pourra tout, saura tout; elle brodera comme les artistes japonais, parlera le grec et l'hébreu, et domptera les chevaux comme le prince Hector; mais dès que vous voulez l'emprisonner dans l'absurde, elle s'en évadera par un bond de panthère, par un prodigieux saut de puce, et, après vous être mis en frais d'éloquence, il y aura cela de remarquable que vous ne lui aurez rien persuadé du tout. Elle est passionnément amie et dévouée; mais ce qu'elle n'admet pas, c'est que le seigneur quête des baisers chez la chambrière, ou que Molière consulte Laforêt et aille demander des conseils à la cuisine, quand leur bonne femme est là pour leur donner tout ce qu'il leur faut, conseils et baisers, dont elle est toujours approvisionnée en son magasin.

— Vous me persuaderiez presque de votre sincérité, dit madame de Dicy à Théophile, et je dois avouer que vos paroles semblent honnêtes; mais, par malheur, j'ai lu vos précédents écrits, et je me rappelle trop bien que vous portiez contre nous des accusations abominables.

— Lesquelles? demanda Théophile.

— Vous avez prétendu que les femmes n'ont aucun sentiment de l'âme divine qui existe dans le Vin, qu'elles n'apprécient en aucune manière ce breuvage de soleil et de joie, ne s'entendent pas plus à distinguer un cru d'un autre qu'un buffle à cueillir des violettes, et que pour elles le Château-Laffitte ou le Romanée et le vin à quinze sous le litre, c'est absolument la même chose. De plus, vous avez affirmé que nombre d'entre elles, même dans tout l'éclat de la richesse et des grandeurs, nourrissent une passion malsaine pour les chandeliers conservés sous des globes de verre, ainsi que pour les bouquets de fruits et de fleurs artificiels également protégés par des globes ou cylindres, qui ornent les cheminées des portières, — et que toutes, sans exception, adorent le meuble hideux, révoltant et stupide qui se nomme : une armoire à glace! Pas d'ambages : l'avez-vous écrit? Répondez par Oui ou Non.

— Oui, madame, dit Théophile, j'ai écrit tout cela, mais à la glorification, à la louange et à l'éternel honneur de la Femme! Car, par ces bizarreries, en apparence absurdes, elle montre d'autant mieux à quel point son instinct impeccable et sublime ne saurait être mis en défaut. Je procède par ordre. Si elle le voulait, ses papilles impressionnables auraient bientôt pénétré l'essence de tous les nectars, et elle saurait vous dire à un jour près l'âge d'une bouteille de Johannisberg ou de vin de Constance; mais elle ne connaît pas le Vin et ne veut pas le connaître, parce que le Vin, c'est l'ennemi. C'est lui qui jette sous la table, idiot et dédaigneux de l'amour, le noble lord, comme il dévore le gain de l'ouvrier attendu par sa femme et ses enfants pâles de faim. C'est lui ou ses dérivés qui rendent possibles les cercles, les clubs, les soirées d'hommes, et il a le tort

plus grave encore de donner parfois, même à de grands artistes, la fièvre et la lucidité qu'alors ils ne demandent plus à l'éternelle Inspiratrice! Enfin, Celle qui n'oublie jamais rien se rappelle que le dieu Bakkhos, non content d'avoir pris pour lui la beauté féminine et d'être semblable à une femme, emmenait avec lui une armée de femmes nues, éperdues, ceintes de serpents vifs, oublieuses de la pudeur et de l'amour, hurlant des chants sauvages, laissant le vent des déserts baiser leurs gorges rougies, et heurtant horriblement leurs féroces cymbales! Jugez où en seraient la salutaire coquetterie et l'art divin de la toilette, si ces saintes Orgies avaient continué, et si la femme n'avait accablé Bakkhos de son dédain et de sa mortelle ignorance! Il y a eu un homme qui aimait sa femme; c'est le poète Orphée; les Ménades l'ont mis en pièces et ont jeté les morceaux dans la rivière, avec la lyre par-dessus le marché; après cela, les femmes n'ont-elles pas raison de traiter le Vin en ennemi, et de le boire en faisant la grimace, comme une médecine amère?

— Fort bien. Mais les chandeliers et les bouquets sous les globes? Mais l'armoire à glace?

— M'y voici, madame. Ai-je besoin de vous dire que la Femme ne saurait se tromper ni être trompée? Qu'elle ait droit à un luxe proportionné à sa beauté, c'est ce que constate l'article premier de la *Déclaration* (éternellement inédite) *des Droits de la Femme*. Cette vérité axiomatique la gouverne, la guide, l'investit d'une force invincible, la protège contre les lois hypocrites, les pièges et les raisonnements fallacieux de l'Homme. Eh bien! si elle est née belle comme une déesse ou comme une princesse guerrière, dans un taudis misérable ou dans une loge de concierge, et si cette vérité lui a été révélée pour la première fois par les flambeaux dorés

et les fleurs artificielles, n'a-t-elle pas le droit — que dis-je? — le devoir de chérir ces objets primitifs, non pour eux-mêmes, bien entendu, mais comme le signe initial et le naïf symbole de son droit au luxe! Quant à l'armoire, c'est autre chose. Le meuble, le bibelot, le goût du décor, passion envahissante, s'emparent de l'Homme, le prennent tout entier, et ils ont le tort grave de faire que l'être humain, dans sa forme la plus pure et la plus parfaite, ne soit plus la parure essentielle de la Maison. C'est contre cela que la Femme proteste par sa prédilection pour le plus lourd, le plus bête et le plus incommode de tous les meubles, qui a du moins le mérite de refléter son image et de contenir sa lingerie, blanche, délicate et caressante parure de la Chair!

Mais il y a une autre raison : l'homme essentiellement artiste, sculpteur, ouvrier du ciseau, disciple d'Héphaistos, s'obstine éternellement à perfectionner, à embellir, à rendre plus importante la bordure du miroir, d'abord pour s'affirmer comme artiste, et ensuite pour ne laisser qu'un rôle accessoire au miroir lui-même, et par conséquent à la Femme qu'il reflète. A quoi la Femme répond en adoptant le miroir nu, imbécile, justifié comme des cheveux sur de la soupe, la plus grande de toutes les glaces, celle de l'armoire à glace, longue comme un jour sans pain et bête comme une oie, mais qui, du moins, la représente tout entière! Ainsi toujours ferme dans son dessein, mettant les pieds dans le plat, prenant le taureau par les cornes et volant droit à son but comme une flèche, elle montre à quel point il est impossible de lui faire chercher midi à quatorze heures et prendre des vessies pour des lanternes...

— Vous l'expliquez fort bien, dit madame de Dicy, et puisque vos réponses à tout sont si nettes, exactes et inexorablement précises, qu'elles ne répondent

à rien, je vois qu'il faut vous acquitter, sans conviction toutefois, mais faute de preuves suffisantes. Un mot seulement. Croyez-vous qu'il soit possible de connaître les femmes?

— C'est, madame, tout ce qu'il y a de plus facile, mais pour cela il ne faut pas les *étudier*, comme un inspecteur qui visite les collèges ; il ne faut pas rassembler des documents et prendre des notes! Les Femmes sont comme les Dieux ; on pénètre leur âme par la foi et par le sentiment, mais on ne la voit pas ; il s'agit, non pas de soulever des voiles, mais d'être humble de cœur, de se mettre en état de grâce, et surtout de NE PAS FAIRE LE MALIN! Et puis, pour connaître la Femme, il faut avoir été femme, et Balzac l'a été à certains moments, par la souplesse de son génie et la force de son amour. En résumé, la Femme ne demande que ce qui lui est dû.

Elle exige la parure que mérite sa beauté, et au milieu du luxe auquel elle a droit, elle veut à la fois, d'une part : être admirée et désirée par tous les hommes sans exception, enviée par toutes les autres femmes, et, d'autre part : être aimée par un homme qui soit un mâle, extrêmement bon, spirituel s'il se peut, brave comme un lion, d'une beauté exprimant la force physique ou morale, — et fidèle! Si on lui refuse ce — si peu de chose, elle est comme le torrent qu'on a prétendu barrer avec des cailloux et des ramilles, et qui emporte tout dans son flot courroucé ; mais si on le lui accorde, comme c'est justice, elle est le paisible ruisseau d'argent où les colombes viennent boire, et où se mirent délicieusement les Étoiles. »

BALLADE, POUR FINIR

Homme, tu ne dois pas me lire,
Parce que jamais je ne mens.
Dût contre moi s'enflammer l'ire
Des marchands d'applaudissements,
Devant Ève aux blancs vêtements
J'ai dédaigné les épigrammes
Et tous les mauvais arguments;
Je n'ai conté que pour les femmes.

Puisqu'Amour prit soin de m'élire
Pour enseigner ses châtiments,
Ses extases et son délire,
Ne cherche en mes petits romans
Aucun de ces princes Charmants
Qui percent de leurs fines lames
Les géants et les nécromants;
Je n'ai conté que pour les femmes.

Foin des auteurs à tire-lire!
J'ai prodigué mes diamants;
Et les Agnès au chaste rire,
Les Omphales aux fiers amants,
Les Béatrix des firmaments
Ont jeté sur mes fines trames
Leurs divins éblouissements;
Je n'ai conté que pour les femmes.

Envoi.

Prince, je ris de nos tourments,
Laissant aux pompeux mélodrames
Les pleurs et les gémissements ;
Je n'ai conté que pour les femmes.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

TABLE

Pages.

AVANT-PROPOS I
DIZAIN, POUR COMMENCER IV

I. — Le Génie des Parisiennes 1
II. — Accompagner une femme 7
III. — Le Rendez-vous 14
IV. — L'Amour heureux 21
V. — Memento vivere 27
VI. — Conversation parisienne 34
VII. — Sganarelle 40
VIII. — La Jalousie 46
IX. — Discours de Tullia 53
X. — Le Fruit défendu 59
XI. — Duel de monstres 66
XII. — Suite dans les idées 73
XIII. — Le Vêtement 80
XIV. — Premier Amour 86
XV. — La Fin de la fin 92
XVI. — La Miniature 98
XVII. — Faute de s'entendre 104
XVIII. — De amicitiâ 110
XIX. — La Déesse 119
XX. — Femme mince 126
XXI. — Comme on trompe les femmes 134
XXII. — Le Fiacre 142
XXIII. — Cheveux pour dames 149
XXIV. — Premières Pluies 154
XXV. — En Province 161
XXVI. — La Robe de soie 168
XXVII. — Une Voyageuse 175

Pages.
XXVIII. — Revenue de loin 182
XXIX. — L'Irréparable. 190
XXX. — La Sabotière. 197
XXXI. — Le Nom de baptême 205
XXXII. — Casse-Cou 212
XXXIII. — Note romantique. 219
XXXIV. — Une Robe légère. 225
XXXV. — La Titane 232
XXXVI. — Palinodie 238
XXXVII. — Le Fond du verre 244
XXXVIII. — Mariage forcé 253
XXXIX. — Le Vestiaire. 261
XL. — Le Vin samien. 269
XLI. — Amants bizarres. 277
XLII. — D'après Marivaux 286
XLIII. — Madame Plume 296
XLIV. — Les Bons Cotrets 304
XLV. — Madame Jossu. 312
XLVI. — L'Hôtel de Cappadoce. 320
XLVII. — Scène muette. 330
XLVIII. — Formalité 338
XLIX. — Les Anémiques 347
L. — Une Conversion 356
LI. — Enfantillage 365
LII. — Les Bas bleus 373
LIII. — Une Marionnette. 380
LIV. — La Bonne Servante. 389
LV. — La Petite Lili 398
LVI. — Arlequinade 406
LVII. — Potiùs mori 416
LVIII. — Le Marchepied. 424
LIX. — Le Poète. 433
XL. — Les Femmes 441
BALLADE, POUR FINIR. 449

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 10304.